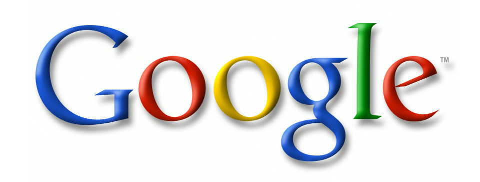
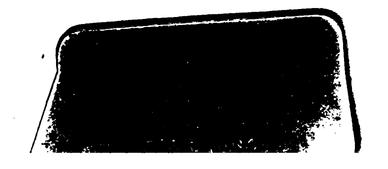

Google




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES,

TOME SIXIEME.

ROLAND FURIEUX, POËME HÉROÏQUE DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.



A PARIS;

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



ROLAND FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT XXXII.

Je me souviens dans ce moment que j'avois quelqu'autre chose à vous dire : je vous l'avois même promis ; mais cela m'est passé de la tête. Je me rappelle cependant que je devois vous parler des soupçons qui perçoient le cœur de Bradamante, ainsi que du nouveau rapport qui lui fut fait, & qui rendit ses maux mille fois plus cruels encore que tout ce qu'elle avoit

appris de Richardet; je conviens que je devois en parler plutôt. Renaud & son frère Guidon m'ont causé cette distraction : j'ai passé trop légèrement d'un objet à l'autre ; je me suis occupé d'eux, & j'ai mis leur sœur en oubli ; mais aussi je ne vous parlerai plus ni de Renaud, ni de Gradasse, jusqu'à ce que j'aie réparé tout ce que je dois au juste intérêt que vous inspire Bradamante : cependant, avant que je m'occupe en entier d'elle, il faut absolument que je vous dise un mot d'Agramant que nous avons laissé ramassant les débris de son armée dans la ville d'Arles, avec ce qui s'étoit pu sauver de la terrible camisade qu'il avoit essuyée.

La ville d'Arles étoit la plus propre au dessein qu'avoit Agramant de former une nouvelle armée; elle est voisine de l'Espagne, elle n'est pas loin de l'Afrique, & le beau fleuve qui l'arrose est très près de la mer. Marsile envoie ses ordres dans toutes les Espagnes, pour rassembler infanterie, cavalerie, & pour faire, de force ou de bonne volonté, prendre les armes à tous ceux qui sont en état de les porter; Agramant, de son côté, emploie les plus grands efforts; il tient son Conseil tous les jours pour arrêter son projet de campagne, & les villes d'Afrique sont ruinées par la quantité d'hommes & d'impôts qu'il y fait lever; il fait même offrir en

mariage à Rodomont, une de ses cousines, fille d'Almont, avec le beau Royaume d'Oran, pour le rappeller à son service: mais le fier Roi d'Alger le refuse, & s'obstine à ne pas quitter la défense du pont, jusqu'à ce que la sépulture d'Isabelle soit absolument couverte des armes qu'il enlève sans cesse aux Chevaliers que leur mauvais sort conduit en ce lieu.

Marphise plus généreuse que Rodomont, dès qu'elle sçut qu'Agramant avoit été défait, & forcé de se retirer dans Arles avec le peu de troupes qui lui restoit, accourut offrir son bras & son épée à cet Empereur, avant même qu'il eût pu la prier de venir à son secours.

Marphise remit Brunel entre les mains d'Agramant; elle s'étoit contentée, pendant les dix ou douze jours de son absence, de tenir sans cesse cet insigne larron dans la crainte du supplice; elle avoit attendu vainement que quelqu'un se présentât pour le dérober à sa vengeance, mais elle avoit dédaigné de l'exercer sur une aussi vile créature; & lui pardonnant les injures qu'elle en avoit reçues, elle l'avoit conduit sain & sauf avec elle.

Agramant fut pénétré de reconnoissance de ce que Marphise faisoit pour lui: ce Prince sentit la joie la plus vive, de recevoir un aussi puissant secours; sensible même aux égards qu'elle avoit

obſervés en remettant Brunel à ſa juſtice, il ne put ſouffrir que ce ſcélérat profitât de la clémence de la Guerrière, & le fit conduire au ſupplice. La Juſtice divine parut choiſir le tems où ſon unique protecteur ne pouvoit demander ſa grâce : Roger auroit pu peut-être lui ſauver la vie, mais étant alors accablé par ſes bleſſures, ce ne fut qu'après la mort de Brunel qu'il ſçut que le corps de ce miſérable, attaché dans un lieu ſauvage, ſervoit de pâture aux corbeaux. Revenons à préſent à Bradamante.

Elle attendoit avec la plus vive impatience, que le terme de vingt jours, qu'avoit pris Roger, fût expiré : le priſonnier ne peut avoir un plus ardent deſir de voir le jour qui doit le remettre en liberté, ni le banni celui qui doit le rendre à ſa chère patrie. Plus Bradamante approchoit du moment heureux de revoir Roger, plus ſon retard lui paroiſſoit long; ſon imagination exhaltée la portoit à ſe dire : Etoüs, ou Pyrrhoüs ne ſont-ils pas boiteux; quelque roue du char du ſoleil qu'ils traînent, n'eſt-elle pas fracaſſée ! Tous les jours lui paroiſſoient encore plus longs que celui que l'Eternel fit luire pour Joſué combattant contre les Amalécites, & même que la nuit où Jupiter dans les bras d'Alcmène s'occupoit ſi doucement à faire préſent d'Hercule à la terre. Ah, combien de fois ne deſira t elle pas

le long ſommeil des ours, des loirs & des blaireaux! elle eût voulu que le repos l'eût privée de ſes ſens inutiles, juſqu'au moment de voir l'amant qu'elle adoroit venir les ranimer; mais bien loin de goûter quelque tranquillité, une agitation cruelle la déſeſpéroit pendant la nuit; foulant tour-à-tour tous les côtés de ſon lit, elle s'en relevoit ſouvent pour courir à ſa fenêtre; elle tournoit ſes yeux, en ſoupirant, vers l'Orient; elle ſembloit vouloir preſſer l'aurore de quitter le vieux Titon, pour venir répandre les lys & les roſes qu'on voit ſemés ſur ſes premiers pas; & dès que le jour avoit embelli la terre, elle en deſiroit la fin, ainſi que le ſpectacle de la voûte céleſte brillante d'étoiles.

Lorſqu'enfin il ne reſta plus que quatre ou cinq jours à s'écouler, l'inquiette Bradamante attendoit d'heure en heure que quelque Meſſager vînt annoncer le retour de Roger; ſouvent elle montoit ſur une tour très-élevée du château, d'où l'on découvroit au loin le pays & tous les chemins qui conduiſoient de la France à Montauban. Si par haſard elle appercevoit quelque Chevalier ou quelque choſe d'aſſez brillant pour reſſembler à des armes, ſes beaux yeux en devenoient plus doux & plus brillans, elle croyoit voir ſon cher Roger; un voyageur qui ſuivoit à pied le même chemin, devoit être, ſelon ſes déſirs, un

pour quelque Habitante de l'Olympe! Hélas, il ne ſait que trop que je l'adore, & que ſon abſence me tue! Cruel Roger! attends-tu donc ma mort, pour avoir l'air de venir me ſecourir? Crains-tu mes reproches? crains-tu de voir mes larmes & d'entendre mes gémiſſemens? es-tu donc pour moi comme le cruel aſpic pour la voix de l'homme? les accens plaintifs de la mienne te font-ils donc horreur?

Arrête, Amour! arrête celui qui fuit & briſe ſa chaîne, & qui me laiſſe immobile, accablée ſous le poids de la mienne! ou plutôt, cruel Amour, fuis toi-même loin de mon triſte cœur, & rends-lui ſa première liberté! mais, que dis-je! hélas, inſenſée que je ſuis! puis-je eſpérer quelque pitié de toi, barbare enfant? toi, qui ne te plais qu'à rendre tes eſclaves malheureux; toi, qui veux te baigner ſans ceſſe dans leurs larmes! mais, malheureuſe Bradamante, ne dois-tu pas t'accuſer toi-même de t'être livrée trop follement aux eſpérances, aux deſirs qu'une première paſſion fit naître dans ton cœur? Tu te crus aux cieux, lorſque tu penſas que Roger ſeroit à jamais tendre & fidèle pour toi, te voilà précipitée dans l'abyſme du déſeſpoir; hélas! malheureuſe, tu ne peux ceſſer de l'aimer encore; ta foible raiſon t'a trop mal défendue, quand il en étoit peut-être encore tems;

maintenant elle se tait, elle n'existe plus; un amour impérieux, une flamme impétueuse brûlent & déchirent mon cœur; nul frein ne peut arrêter la passion qui m'emporte & qui me conduit à la mort: cependant Roger n'est-il donc pas mille fois plus coupable que moi? pourquoi m'imputer tout mon malheur? hélas! jeune, sans expérience, ignorant les peines & les plaisirs de l'amour, suis-je donc si coupable de m'être laissée toucher? quels charmes, quelle noblesse, quel respect ne trouvai-je pas dans Roger? que pouvois-je opposer à cet air si séducteur, à ce Chevalier qui ne me parla jamais que le langage de l'amour & de la sagesse? Quel est celui qui se refuseroit à voir la clarté du jour? Mon destin m'entraîna peut-être; mais ne l'étois-je pas aussi par tout ce qui pouvoit toucher un jeune cœur; tout ne se réunissoit-il pas pour lui faire espérer que ses vœux seroient comblés? Dès ce moment, ne me fut-il pas permis de voir dans Roger celui qui devoit être mon époux? O Merlin, pourquoi m'as-tu trompée! pourquoi m'as-tu séduite par de vaines promesses! Roger, hélas! tu ne m'aimes plus, & moi je ne peux cesser de t'aimer! Cruel Merlin, trompeuse Mélisse! étiez-vous donc jaloux du calme, de la douce paix, dont jouissoit mon ame innocente? pourquoi cruels avez-

vous évoqués tous ces Eſprits infernaux pour me préſenter des preſtiges & me montrer tous ces héros qui devoient naître de mon ſein & de l'amour de Roger? pourquoi captiver mon cœur en le rempliſſant d'une auſſi douce eſpérance?

C'eſt ainſi que Bradamante s'abandonnoit à ſon déſeſpoir; un rayon d'éſpérance luiſoit encore dans ſon âme: on ne condamne jamais tout à-fait un amant tendrement aimé. La promeſſe & l'air de Roger en lui jurant de l'aimer toujours, & de hâter le plus qu'il pourroit ſon retour, ce ſouvenir ſi cher à ſon cœur, la calma pendant quelques jours encore: elle continua de ſortir ſouvent pour ſe diſtraire, & bien plus encore pour aller ſur ces mêmes routes que ſon amant devoit prendre à ſon retour; mais une malheureuſe rencontre qu'elle fit, acheva de détruire ſes dernières eſpérances. Ce fut celle d'un Chevalier Gaſcon qui revenoit du camp d'Agramant, où, pendant quelque tems, il avoit été retenu priſonnier, depuis le jour où Charles, après ſa défaite, avoit été forcé de rentrer dans Paris. Bradamante lui fit quelques queſtions indifférentes, elle finit bientôt par la ſeule qui pût intéreſſer ſon cœur; elle lui parla de Roger; & dès que ce nom fut prononcé, auroit-elle pu lui parler de tout autre! Ce Chevalier, très-bien inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le

combat d'Agramant, lui raconta comment Roger avoit triomphé de Mandricard, & comment, en lui donnant la mort, il étoit resté couvert de blessures, qui, pendant plus d'un mois, avoient fait craindre pour sa vie. Que ce Chevalier ne termina-t-il pas là son histoire! elle suffisoit pour excuser Roger de son long retard; mais ce Gascon, aimant à parler, ne tarda pas à peindre Marphise comme étant aussi belle que courageuse, comme égalant Roger par la figure & par la valeur. Tout les deux paroissent s'aimer, ajouta-t-il, on les voit rarement l'un sans l'autre; on croit même qu'ils se sont promis mutuellement une éternelle foi; c'est lorsque Roger sera guéri de ses blessures, qu'on espère voir l'accomplissement de ces promesses; & tous les Rois Sarrasins, continua-t-il, & toute l'armée, en témoignent la plus grande joie, ne doutant pas qu'il ne naisse des héros d'un sang aussi valeureux.

Le Gascon n'étoit nullement coupable en tenant ces propos, puisqu'il ne rapportoit que le bruit public de la Cour & de l'armée d'Agramant: en effet Marphise avoit fait naître cette idée par la tendre amitié qu'elle témoignoit à Roger; le premier bruit qui s'élève d'un amour que chacun approuve, vole bientôt de bouche en bouche. Ce qui paroissoit même se confirmer, c'est que Marphise avoit rejoint la Cour

d'Agramant ſans être attendue ; & l'on ne douta pas que ce ne fût pour revoir Roger, lorſqu'on ſçut que ce n'étoit point à la prière d'Agramant qu'elle s'étoit rendue, & qu'elle avoit ramené Brunel. On le crut bien davantage, lorſqu'on vit qu'elle ne quittoit preſque jamais Roger qui gardoit le lit pour ſes bleſſures, & qu'elle paſſoit tout le jour dans ſa chambre; complaiſance qu'une Héroïne, auſſi fière pour tous les autres, n'eût point eu ſans doute pour Roger ſi l'amour ne l'eût touchée pour lui.

Le Gaſcon ayant aſſuré Bradamante de la vérité de tous ces faits, elle fut ſi ſaiſie qu'elle penſa tomber de cheval; mais ranimée par la rage de la jalouſie, & voyant toute eſpérance perdue pour elle, furieuſe, déſeſpérée, elle retourna bruſquement à Montauban, & s'enferma dans ſa chambre.

Éperdue de douleur, Bradamante ſe jette toute armée ſur ſon lit, en poſant ſon viſage & ſa bouche ſur les oreillers; elle veut étouffer ainſi ſes cris: hélas! ils s'élevoient ſi vivement de ſon cœur déchiré que, ſans cette précaution, ils euſſent pénétré juſqu'aux extrémités du château; c'eſt alors qu'elle ſe rappella le cruel rapport du Chevalier, & ne pouvant plus ſoutenir une douleur qui l'oppreſſe, elle l'exhale en partie par ces mots:

Croirai-je déſormais que tout homme ne ſoit pas perfide & cruel, puiſque Roger l'eſt, ce même Roger que je croyois ſi fidelle? fut il jamais une trahiſon auſſi lâche? tout ce que tu me devois, barbare, ne met-il pas le comble à ta perfidie? pourquoi, Roger, poſsèdes-tu plus que tout autre la valeur, la nobleſſe, la beauté? pourquoi te donne-t-on la réputation d'être vertueux? Ah! ſi tu l'étois véritablement, tu ſerois jaloux d'en conſerver la réputation; on ne peut l'être quand on ne garde pas la foi qu'on a jurée: tu ſçais que c'eſt la première des vertus, & cependant tu l'as violée. Crois-tu, perfide, que la valeur, la nobleſſe, les charmes extérieurs puiſſent pallier la fauſſeté du cœur & l'inconſtance? Quelle eſpèce de victoire crois-tu donc avoir remportée? ne t'étoit il donc pas bien facile de ſéduire un jeune cœur qui voloit au-devant de toi, & de perſuader un eſprit ſi ſoumis au tien qu'il t'étoit aiſé de lui faire croire les choſes les plus impoſſibles! Non, ſi tu n'éprouves pas des remords, les plus grands crimes n'en pourroient plus faire naître en ton âme; dis-moi donc, comment imaginerois-tu contre un implacable ennemi quelque ſupplice auſſi cruel que celui que tu me fais ſouffrir? ne crains tu pas que la Juſtice céleſte ne venge mon injure? ne ſçais tu pas que celui de tous les crimes qu'elle

poursuit le plus, c'est l'ingratitude ? n'a-t-elle pas précipité dans les noirs abymes les Anges ingrats & rebelles ; & si le plus grand crime mérite la plus grande punition, lorsque le cœur n'est plus capable du repentir, frémis, ingrat, de m'avoir si cruellement outragée ? vas, je ne me plains pas que tu m'enleves mon cœur, puisqu'il m'est impossible de le reprendre ; mais, tu m'avois donné le tien, perfide ! & tu le reprends, tu me l'arraches ! hélas ! je l'ai donc perdu ! tu m'abandonnes ; mais je n'imiterai pas le lâche exemple que tu me donnes : oui, je t'aimerai jusqu'à la fin d'une vie qui ne peut plus être longue, & mon dernier soupir sera pour toi ! Malheureuse, que je suis ; ah ! que ne l'ai-je perdue dans le tems où tu m'aimois encore ! ma mort alors m'eût été douce ; mes yeux en expirant se fussent tournés tendrement sur les tiens, & le désespoir n'eût pas forcé mes lèvres mourantes de prononcer les mots affreux d'ingrat & de perfide !

Bradamante, en achevant ces mots, saute du lit ; emportée par sa jalouse rage, elle tire son épée, elle en porte la pointe sur son cœur ; elle s'apperçoit (alors seulement) qu'elle est encore armée ; sa cuirasse repousse cette pointe cruelle. Cet instant ramène enfin une sage réflexion : Ah, s'écrie-t-elle alors, puis-je donc oublier ainsi

le sang illustre dont je suis née? imprimerai-je donc une tache éternelle sur ma race & sur ma mémoire? Ne vaut-il donc pas mieux que j'aille chercher une mort honorable dans les combats? Que sais-je? ah, peut-être, ingrat Roger, me trouverai-je devant toi dans la mêlée? peut-être ton épée moins cruelle que toi, percera-t-elle mon triste cœur, & la mort me sera plus chère, en la recevant de ta main, qu'une vie que tu rends si malheureuse! Mais que dis-je? Ah, peut-être aussi la rencontrerai-je, cette superbe Marphise! Peut-être ma main pourra-t-elle la punir des lâches artifices qu'elle a sans doute employés pour te rendre infidèle, & pour me donner la mort.

Cette dernière réflexion suffit pour arrêter le bras que Bradamante avoit porté contre son propre cœur, & l'espoir de se venger d'une rivale, ou de mourir de la main de Roger, la détermina sur le champ à se couvrir d'une nouvelle armure: elle choisit une cotte d'armes de cette triste couleur que les premiers frimats font prendre aux feuilles qu'ils dessechent; elle la fait broder avec des tronçons de cyprès, & l'emblême de cet arbre qui perd pour toujours sa sève & ses rameaux, dès qu'il est entamé par le fer, est l'image de l'état présent de son triste cœur.

Bradamante monta sur Rabican, & prit la lance d'or d'Astolphe. Ce Prince les avoit confiés à ses soins, mais elle ignoroit le pouvoir que cette lance avoit de renverser tous ceux qui recevoient sa plus légère atteinte. Elle part seule de Montauban, descend dans la plaine, & prend le chemin le plus sûr qui conduit à Paris : elle marche vers le camp des Sarrasins, ignorant encore que Renaud, & tous ceux de sa famille, les aient entièrement défaits; elle traverse le Querçy, laisse Cahors derrière elle, & la montagne où le rapide Dordogne prend sa source : elle découvre déjà Montferrant & Clermont, lorsqu'elle voit venir au-devant d'elle une Dame belle & richement vêtue, qui porte un écu couvert devant elle, & que trois Chevaliers d'une haute apparence accompagnent : plusieurs autres femmes, des écuyers, & beaucoup de chevaux & de valets étoient à leur suite. Bradamante en passant demanda qu'elle étoit cette Dame à l'un de ceux qui la suivoient; elle apprit qu'elle étoit partie d'une Isle voisine du pôle arctique, que quelques-uns nommoient l'isle Perdue & d'autres l'isle d'Islande, & que la Reine de cette isle l'envoyoit à Charlemagne. Cette Reine, lui dit-on, est douée de la plus rare beauté; cet écu d'or, que porte son envoyée, doit être remis à Charlemagne pour

que ce Prince le donne au Chevalier qu'il estimera le plus dans sa Cour.

Cette charmante Reine pense assez noblement, pour vouloir que sa couronne & sa main soient le prix de la plus haute valeur; elle ne veut passer dans les bras que d'un Chevalier capable de faire tomber tous les autres Chevaliers sous ses coups; elle sait quel est le haut renom de ceux de la Cour de Charles: c'est entre eux qu'elle espère trouver l'époux dont elle s'est formé la noble idée. Les trois Chevaliers qui servent d'escorte à son envoyée sont Rois tous les trois; l'un règne sur la Suède, l'autre sur la Gothie, & le troisième sur la Norwége: tous le trois se sont acquis une glorieuse renommée; leurs Etats sont voisins de l'isle Perdue. Cette isle souvent obscurcie par les épais brouillards du Nord étant ainsi nommée par des Mariniers, aux yeux desquels elle paroît quelquefois être disparue. Ces trois Princes ont fait mille exploits incroyables; ils ont vainement employé tous les moyens de plaire à notre Reine: ils n'ont pu vaincre la résolution qu'elle a prise de ne donner sa main qu'au premier Chevalier du monde. Je vous estime, leur a-t-elle dit à tous trois; mais je ne veux m'en rapporter qu'au choix que voudra faire le plus grand & le plus sage de tous les Rois: j'envoie ce bouclier d'or à Charlemagne

lemagne; je le prie de le donner à celui que sa haute sagesse choisira comme le plus vaillant, soit parmi ses sujets, soit parmi ceux d'un autre Souverain. Lorsque Charles aura remis le bouclier, celui de vous trois qui pourra l'enlever par les armes au Chevalier que ce Prince aura choisi, peut venir me le rapporter, & je donne ma parole royale qu'il deviendra sur le champ mon seigneur & mon époux.

Cette promesse, continua l'Islandois, entraîne les trois Princes à la suite de la Dame envoyée: tous trois se proposent de perdre la vie ou de rapporter le bouclier.

Bradamante fut très-attentive au récit de cet écuyer, qui rejoignit les siens dès qu'il l'eut satisfaite avec politesse; elle continua de marcher au pas en rêvant à l'ambassade de la Reine d'Islande: elle refléchit que ce bouclier pouvoit exciter bien du désordre dans la cour de Charles, & qu'il auroit le même effet que la pomme d'or entre les Paladins François. Cette idée lui causa quelques soucis; mais ils cédèrent soudain à ceux qui lui serroient le cœur; elle croyoit voir Roger donner le sien à Marphise. Abîmée dans la douleur que lui causoit cette idée funeste & toujours présente, elle ne regardoit pas seulement quelle étoit la route qu'elle tenoit; & ce fut dans cette sombre rêverie qu'elle vit ar-

river la nuit ſans ſavoir où ſe retirer pour la paſſer à couvert.

De même qu'une galère que quelque accident a détachée du port où le cable la tenoit amarée vogue au gré du vent ſans Pilote vers des côtes différentes, ainſi la Guerrière affligée & penſive ſe laiſſoit conduire au haſard par Rabican : levant enfin les yeux, & voyant déjà le Soleil caché par les côtes d'Afrique, elle craint de ſe trouver en pleine campagne pendant une nuit dont le vent de biſe & la pluie redoublent le froid ordinaire. Elle preſſe alors le léger Rabican, & ne va pas loin ſans trouver un Pâtre qu'elle prie de lui enſeigner l'aſyle le plus près pour paſſer cette nuit. Je n'en connois pas un que je puiſſe vous enſeigner, lui répondit le Pâtre, ſi ce n'eſt à quatre lieues d'ici ; il eſt vrai cependant que vous pourriez trouver aſſez près un château, que l'on nomme la Roche de Triſtan ; mais je ne vous conſeille pas de vous y préſenter, car perſonne n'y peut être reçu ſans qu'il acquiere à coups de lance, & ſans qu'il défende de même l'hoſpice qu'il reçoit. Lorſqu'une chambre, préparée par le Châtelain pour ſoutenir cette coutume, ſe trouve vacante, on y reçoit, ſans difficulté, le premier Chevalier qui ſe préſente ; mais il faut qu'il jure au Châtelain que s'il ſurvient pendant le ſoir ou la nuit

quelqu'autre Chevalier qui demande l'entrée du château, il sortira sur le champ pour joûter contre lui, & ce n'est que par le vainqueur alors que la chambre peut être occupée; l'autre est obligé de lui céder sa place, & de passer la nuit à la belle étoile : si deux, trois, quatre Chevaliers se présentent ensemble les premiers, on les reçoit tous avec le même honneur; mais malheur à celui qui viendroit après se présenter tout seul, car il seroit obligé de les combattre tous & les vaincre pour les déloger; il n'en seroit peut-être pas même quitte pour cette expédition, car s'il en survenoit le même nombre, après avoir renvoyé coucher dehors les quatre premiers, il seroit alors forcé de défendre son lit contre les quatre autres : il en est de même pour les Dames; la première arrivée est très-bien reçue, mais s'il en survient une seconde plus jolie qu'elle, la pauvre Dame est obligée de lui céder la place; cette seconde seroit aussi excluse à son tour en faveur d'une troisième qui la surpasseroit encore en beauté. Bradamante curieuse, & de plus mouillée, pria le bon Pâtre de lui enseigner le chemin du château; ce que l'autre fit à l'instant, en le lui montrant de loin avec sa main.

Malgré la vîtesse ordinaire de Rabican, le chemin étoit si mauvais, qu'elle fut retardée

dans sa marche ; & n'étant arrivée que lorsque la nuit étoit déjà très-obscure, elle trouva la porte du château fermée. La Guerrière appelle la garde ; elle demande qu'on la reçoive ; mais le Commandant lui répond que cela ne se peut, parce que le logement est occupé par une Dame & trois Chevaliers qui sont arrivés avant elle, & qui se chauffent près d'un bon feu en attendant qu'on leur serve le souper. Ma foi, répondit-elle, le Cuisinier pourroit bien ne l'avoir pas fait cuire pour eux, s'ils ne l'ont pas encore mangé : courez vîte les avertir que je connois la loi du château que je prétends soutenir, & que je les attends. Le Commandant s'acquitte en diligence d'une commission qui ne pouvoit être agréable à des gens qui se voyoient obligés de quitter un bon feu pour s'aller exposer à la pluie ; ils se levent cependant, ils prennent leurs armes assez lentement, & sortent enfin pour se rendre où Bradamante les attend.

Ces trois Chevaliers que peu d'autres égaloient, étoient précisément ces Rois du Nord que la Guerrière avoit rencontrés l'après-midi suivant la Dame à l'écu d'or qu'ils avoient juré de rapporter l'un ou l'autre en Islande. N'étant occupés que d'arriver au gîte, il leur avoit été facile de précéder la Guerrière ; ils se croyoient en état de tenir tête aux plus braves ; Brada-

mante en penſoit autant d'elle; & de plus elle n'avoit envie ni de ſe morfondre ni de paſſer cette ſoirée ſans ſouper. Tous les habitans du château ſe placèrent vîte aux fenêtres des galeries, pour voir cette joûte au clair d'une lune bien pâle, & dont les rayons étoient obſcurcis par une grande pluie. Bradamante eut le même plaiſir (lorſqu'elle vit ouvrir les portes & baiſſer le pont) qu'un amant heureux qui deſirant le moment d'un rendez-vous, entend enfin le bruit de la ſerrure d'une porte ſecrette qui le ſépare de celle qu'il deſire.

Dès qu'ils eurent paſſé le pont, Bradamante ayant pris le champ néceſſaire, revint rapidement ſur Rabican tenant ſa lance en arrêt; & cette lance étoit celle de ſon couſin Aſtolphe, cette lance d'or qui ne touchoit jamais un Guerrier ſans le renverſer. Le Roi de Suède ayant couru le premier, fut auſſi le premier qui vola des arçons; le moment après on vit en l'air les deux pieds du Roi de Gothie, & même fort loin derrière ſon cheval; le pauvre Roi de Norwége, qui ſe préſenta le troiſième, fut jetté dans un bourbier où ſon corps & ſes armes furent preſque enſevelis.

Dès que les trois triſtes Rois du Nord eurent été vus par tous ceux du château la tête bien baſſe & les pieds bien hauts, Bradamante paſſa

promptement le pont pour aller s'emparer du coin du feu & du logement qu'elle venoit de conquérir; le Châtelain admirant sa haute valeur, lui fit prêter le serment usité, la conduisit lui-même, & lui rendit les plus grands honneurs. La Dame messagère de la Reine d'Islande ne fut pas moins polie; & venant au-devant de Bradamante qu'elle prenoit pour le plus brave des Chevaliers, elle la prit par la main, la conduisit auprès du feu, la priant de s'asseoir auprès d'elle.

Bradamante se débarrassa bientôt de ses armes, & lorsqu'elle ôta son casque on apperçut avec étonnement un raiseau d'or d'où les plus beaux cheveux s'échappèrent de toutes parts, & tombèrent jusques sur sa ceinture; alors tout le monde la reconnut pour une jeune fille qui joignoit une beauté céleste à la plus haute valeur; ce spectacle fut aussi surprenant pour les assistans, que l'aspect d'un riche théâtre où l'on voit des arcs de triomphe & des statues dorées qui brillent au milieu de mille lampions allumés dans l'instant qu'on lève la toile; ou lorsque dans une prairie, le Soleil sortant tout-à-coup d'un nuage obscur, répand & fait briller ses rayons éclatans; la beauté de Bradamante excita la même admiration.

Quoique ses beaux cheveux n'eussent pas en-

core repris toute leur longueur depuis que sa blessure avoit obligé le bon Hermite de les couper, elle en pouvoit déjà former près de deux tours sur sa tête ; ce fut alors que le Seigneur du château la reconnut pour être cette belle & célèbre fille du Duc Aimon, & s'empressa plus que jamais à lui rendre les plus grands respects : ils s'assirent tous auprès du feu, & leur conversation fut agréable & gaie en attendant qu'on servît le souper.

La Guerrière saisit ce moment pour prier le Seigneur Châtelain de lui dire depuis quel tems & pour quel sujet cette coutume singulière étoit établie. Il se fit un plaisir de la satisfaire, en commençant ainsi son récit :

Lorsque Pharamond régnoit sur la France, son fils Clodion habitoit presque toujours ce château qu'il tenoit de son père. Une des plus belles personnes qui vécut dans ce siècle antique, l'habitoit avec lui. Clodion, amoureux & jaloux, ne cessoit de lui donner des marques de ces deux passions ; il l'adoroit, la caressoit sans cesse ; mais dix vaillans Chevaliers, nuit & jour, partageoient avec lui le soin de la garder : Jupiter n'aima jamais plus tendrement Io ; mais Clodion eût desiré de plus d'avoir Argus pour veiller sur cette belle. Un soir, le brave Tristan arriva dans ce lieu, conduisant sous sa garde

une jeune Dame qu'il avoit délivrée d'un géant discourtois. Tristan se trouvant à l'entrée de la nuit, éloigné de dix milles de tout endroit habitable, pria qu'on le reçût pour cette nuit; mais Clodion porta la jalousie jusqu'à ne vouloir pas souffrir qu'un étranger couchât sous le même toît que sa maîtresse. Tristan employa d'abord les prières les plus pressantes pour obtenir la grâce qu'il demandoit; mais à la fin, aussi piqué qu'ennuyé de n'éprouver que des refus: Puisque vous m'y forcez, dit-il, je saurai bien me faire donner de force ce que je devrois obtenir de votre politesse. Je vous défie, vous & vos dix Chevaliers, & je vais vous prouver la lance ou l'épée à la main, que vous êtes le plus discourtois de tous les hommes; mais auparavant je veux faire avec vous un traité; le dernier qui restera de nous tous dans les arçons, sera seul le maître du château; les autres seront forcés d'en sortir sur le champ. Clodion, honteux de se voir défier par un seul Chevalier dans son propre château, crut ne devoir pas le refuser; mais il fut renversé par terre cruellement blessé: ses dix Chevaliers le furent de même; & Tristan, sans aucune pitié, les chassa tous honteusement.

Tristan, paisible maître du château, se mit à le parcourir, & parvint bientôt à l'appartement

qui renfermoit la plus charmante perſonne ; il ſembloit que la nature n'eût jamais autant prodigué ſes tréſors pour une autre belle ; il ſe mit à cauſer fort tranquillement avec elle.

Le malheureux Clodion, pendant ce tems, n'étoit pas ſi tranquille ; bien bleſſé, bien jaloux, il frémiſſoit lorſqu'il ſavoit le plus aimable des Chevaliers tête à tête avec ſa maîtreſſe : il lui fit faire les prières les plus preſſantes, les plus humbles de la lui envoyer. Quoique l'aimable & brave Triſtan de Léonois n'eût vu cette maîtreſſe qu'avec indifférence ; quoique le boire amoureux agît également ſur ſon cœur & ſur celui de la belle Yſeulte, & que ni l'un ni l'autre ne puſſent brûler d'une autre flamme que de celle que ce philtre avoit allumée, il n'imagina pas de meilleur moyen de ſe venger de la brutalité dont Clodion avoit oſé lui donner tant de marques, que de lui faire dire qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire ſortir une ſi charmante perſonne de chez elle. Dites à Clodion, ajouta-t-il, que ſi la ſolitude l'ennuie, ſi la fraîcheur de la nuit l'incommode, j'ai conduit avec moi ce ſoir une jeune fille très-fraîche & très-jolie, que je peux envoyer lui tenir compagnie. Ajoutez, dit-il, que quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à fait auſſi belle que ſa maîtreſſe, l'autre l'en dédommagera par ſa complaiſance, d'autant plus

qu'elle consent à sortir pour l'aller trouver; mais représentez-lui qu'il est bien juste aussi que la plus belle des deux passe la nuit avec le vainqueur. Clodion, plus désespéré que jamais de cette réponse, passa la nuit sous les arbres voisins du château, sans partager un instant le repos que goûtoient les autres; un homme jaloux croit voir sans cesse tout ce qu'il craint, & les charmes de sa maîtresse lui parurent, pendant cette cruelle nuit, reposer tout nus entre les bras de Tristan. Il en fut quitte cependant pour la peur; le fidèle & courtois Tristan lui rendit le lendemain sa maîtresse, en lui faisant serment qu'il n'avoit fait que l'admirer: Je vous la remets, lui dit-il, telle qu'elle étoit avant que je m'en fusse rendu maître pour vous punir d'une folle jalousie qui change votre caractère jusqu'à le rendre incivil & féroce; car ne croyez pas que vous puissiez me donner l'amour pour excuse. Cette douce & délicieuse passion ne porte dans l'ame que des sentimens délicats propres à faire le bonheur de la nature entière, & n'offense jamais un objet aimé. Dès que Tristan de Léonois se fut éloigné, Clodion changea bientôt d'habitation; il donna le gouvernement de celle qu'il quittoit, sous la condition de faire exécuter la loi qui maintenant vous est connue: depuis ce temps, le plus brave Chevalier & la

Dame la plus belle jouiſſent des appartemens, & ſont traités avec honneur dans ce château ; les autres, ainſi que ceux que votre valeur a terraſſés, vont dormir au ſerein ſur l'herbe ou ſous les arbres voiſins. A peine finiſſoit-il ces mots que le Maître-d'Hôtel vint ſervir le ſouper.

On avoit préparé la table dans une grande ſalle voiſine; les deux Dames y furent conduites à la clarté d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & cette grande ſalle étant éclairée, elles apperçurent que ſes murs étoient couverts par de nombreux & magnifiques tableaux; ils leur firent même une ſi vive impreſſion, qu'ayant toujours les yeux fixés ſur ces belles peintures, elles ne buvoient ni ne mangeoient, quoiqu'elles duſſent en avoir grand beſoin. Le Maître-d'Hôtel, le Cuiſinier même, qui voyoient tous les plats ſe refroidir, en prirent de l'humeur : Eh, de grace, Meſdames, leur dirent-ils, commencez par bien ſouper, vous aurez tout le temps de ſatisfaire votre curioſité.

Elles trouvèrent l'avis très-raiſonnable, & toutes deux avançoient déjà leurs mains vers les plats, lorſqu'une réflexion troubla tout-à-coup le Châtelain : A quoi penſois-je, dit-il ! comment puis-je aller ainſi contre la loi jurée ! Voilà deux Dames aſſiſes à cette table, tandis que je n'y dois admettre que la plus belle, &

que l'autre doit aller braver toutes les injures du tems & de la saison : il faut absolument que l'une des deux cède la place à l'autre.

Aussi-tôt il appelle deux vieillards & quelques autres femmes qui servoient dans la maison ; ceux-ci sachant ce qu'ils ont à faire, regardent attentivement les deux Dames ; ils décident que la fille d'Aimon mérite la couronne de la beauté. Bradamante triomphe deux fois dans le même soir ; l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur. Le Châtelain alors dit assez maussadement à la Dame Islandoise, qui n'étoit pas sans inquiétude : Il faut absolument que vous sortiez d'ici, & que vous alliez chercher un autre logement : il est prouvé que quoique la beauté de Bradamante n'ait le secours d'aucune parure, elle surpasse infiniment la vôtre.

Comme on voit quelquefois d'épais brouillards s'élever subitement des humides vallées, former des nuages épais qui remplissent l'air en étendant un voile obscur ; de même aussi la Dame Islandoise s'attriste, se décolore, & ses yeux se remplissent de larmes en écoutant le dur arrêt qui la condamne à quitter un bon souper, une bonne compagnie, une maison bien chaude, pour aller passer la nuit à la pluie hors du château. Elle regarde la guerrière en pâlissant d'effroi ; mais Bradamante aussi-tôt émue par une



Bradamante triomphe deux fois dans le même soir; l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur.

Marillier, del. | Patas sc.

tendre pitié, ouvre un avis bien différent, & dit : Rien ne me paroît plus injuste que cette décision ; nul cas litigieux ne peut être légitimement jugé sans que les raisons pour & contre aïent été bien discutées. Moi, qui me charge de la cause de la Dame que vous condamnez, je dis que nous ne devons point disputer ensemble sur la beauté : ce n'est point comme femme que je suis entrée dans ce château, mes actes l'ont assez prouvé ; personne de vous d'ailleurs ne connoît avec certitude quel est mon sexe ; mes cheveux longs ne prouvent rien, beaucoup d'hommes en portent de pareils : ne m'avez-vous pas vu me comporter comme un bon Chevalier ? quel droit avez-vous donc d'assurer que je suis une femme, quand tout ce que vous voyez de moi vous assure que je suis un homme, & puisque tous les faits que vous pouvez alléguer vous prouvent en effet que j'en suis un ? Accomplissez donc votre loi strictement comme elle est portée ; une femme ne peut être vaincue que par une femme, elle ne doit point l'être par un guerrier. Posons encore en avant cette supposition, qu'en effet je sois une femme, (ce dont je n'ai garde de convenir,) & que ma beauté se trouve inférieure à celle de cette Dame, auriez-vous donc l'injustice de me priver du prix de mon courage & de ma victoire ?

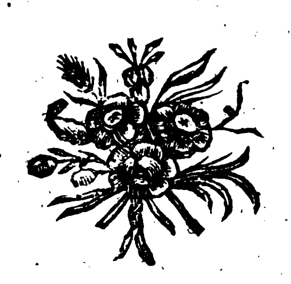
Certes, je ne dois pas perdre par un peu moins de charmes ce qui m'est acquis par ma valeur : je dois donc vous dire que si vous jugiez ainsi contre moi, je me servirois de moyens aussi sûrs que prompts pour casser votre arrêt ; l'inégalité de mes droits avec ceux de cette Dame rendent donc les miens trop supérieurs pour qu'elle puisse en souffrir ; par conséquent quand même ces droits, souvent abusifs, lui seroient contraires, la singularité de cette affaire mérite une exception en sa faveur, & je conclus qu'elle doit demeurer. Au reste, si quelqu'un osoit dire que ma conclusion est fausse, il seroit bien hardi, continua Bradamante en les regardant tous d'un œil fier ; car je déclare ici que je lui soutiendrai les armes à la main que j'ai raison, & qu'il n'a pas le sens commun.

Toutes les raisons adroites qu'un tendre intérêt fit apporter à Bradamante en faveur de la Dame, & sur-tout la dernière, firent trop d'impression sur le Châtelain pour qu'il ne se rendît pas sur le champ. Telle que la fleur desséchée par la chaleur ardente du jour, se ranime lorsqu'une douce rosée la rafraîchit, & fait relever sa tête languissante ; tel on vit la Dame Islandoise reprendre des couleurs & de la sérénité.

Cette dispute étant terminée, on s'occupa

très-sérieusement alors d'un excellent souper : bientôt il fut animé par la gaité ; nul Chevalier indiscret ne survint pour la troubler. Bradamante seule poussoit de tems en tems des soupirs, en pensant à Roger : à peine put-elle même manger de quoi réparer un peu ses forces. On sortit cependant de table de très-bonne heure ; la curiosité qui renaissoit, fut la plus forte : le Châtelain fit un signal ; dans un instant la clarté des lumières égala celle du jour en cette salle : mais je remets au chant suivant à vous parler de ce qui dut bien intéresser Bradamante & la Dame Islandoise, qui s'étoient levées de table ensemble pour satisfaire leur curiosité.

Fin du trente-deuxième Chant.



CHANT XXXIII.

TIMAGORE, Parrhasius, Polignotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Xeuxis, le célèbre Apelles, tous ces grands Peintres dont les Grecs & les Latins ont consacré les noms, & dont les ouvrages méritoient l'immortalité, jouissent encore de la célébrité qu'ils eurent dans l'antiquité.

André Mantègne, les Bellins, les Dosses; Michel-Ange Bona Rotta, Ange véritable descendu des cieux pour porter la vie & la lumière sur l'Architecture & la Sculpture comme sur le grand art de peindre; Léonard de Vinci, si célèbre par son savoir & par sa mort dans les bras de François premier; cet aimable Coloriste, ce Titien qui fait autant d'honneur à Cadore, que Venise en reçut par les Véronèses, & Urbin par la naissance de Raphaël, dont la gloire doit même rejaillir sur le Perrugin qui dirigea ses premiers crayons; les Parmesans, les Corréges, les Carraches, & beaucoup d'autres dont l'art sublime égale & surpasse quelquefois les premiers de ceux que je nomme, ne peignirent jamais que les choses présentes ou passées, soit qu'ils les

les fissent vivre sur la toile, ou qu'ils les rendissent éclatantes sur les murs par leurs fresques brillantes ; ils n'ont jamais imaginé de peindre des événemens futurs ; & ni les anciens, ni les modernes de ces grands Peintres, n'ont eu le mérite d'une pareille invention : il faut l'avouer, ces Peintres, si justement renommés, doivent céder aux Démons dans cette partie ; un seul des ouvrages de ces esprits infernaux présentoit de bien plus grandes merveilles dans la grande salle dont je vous ai parlé au chant précédent. Merlin, avec un seul livre que l'Averne ou l'affreuse grotte de Norsa vomirent pour ce fameux Enchanteur, avoit forcé les Démons à peindre dans cette salle mille événemens futurs dans une seule nuit. C'est grand dommage qu'un si bel art soit ignoré ; mais revenons à ceux que nous avons laissés dans cette salle éclairée par un si grand nombre de flambeaux que la clarté sembloit égale à celle du jour. Le Châtelain prit la parole, & leur dit : Peu d'évenemens arrivés sont peints ici ; ces tableaux ont été destinés à mettre d'avance sous les yeux, les succès ou les malheurs que l'Italie doit éprouver.

Merlin fit peindre également par les Peintres noirs qu'il s'étoit soumis, tous les avantages passagers, & toutes les défaites que les François

devoient éprouver pendant les mille années suivantes, toutes les fois qu'ils franchiroient les Alpes. Le Roi de la Grande Bretagne, à la prière du successeur de Marcomir, avoit engagé Merlin à venir en France, & je vais vous apprendre quel étoit l'objet de son voyage.

Pharamond, qui fut le premier à passer le large fleuve du Rhin à la tête d'une grande armée pour conquérir la Gaule, voyoit qu'il devenoit facile alors de mettre un frein à la puissance de la superbe Rome. L'orgueil, le courage & l'empire des Romains tomboit dans une décadence facile à reconnoître; Pharamond crut ne pouvoir mieux faire que de se lier avec le célèbre & puissant Artus: ce Prince Breton ne faisoit jamais rien sans le conseil du Prophète Merlin; on disoit assez communément que ce Prophète étoit le fils du Diable, qui n'avoit pu mieux faire pour cet enfant chéri, que de lui donner le don de prédire avec celui des enchantemens. Artus avoit appris de Merlin, & voulut faire sçavoir à son allié Pharamond, les périls & les pertes que les François devoient essuyer toutes les fois qu'ils auroient l'inprudence d'attaquer l'Italie, & de s'enfermer d'eux-mêmes dans un pays qu'entourent & défendent les Apennins, les Alpes, & la mer. Merlin ayant donné ses premiers avis à Pharamond, lui fit connoître

aussi que tous ceux de ses successeurs qui voudroient attenter sur l'Italie, verroient presque toujours leurs sujets détruits par le fer, la famine, & même par la peste; qu'ils se réjouiroient peu de tems de quelques premiers avantages suivis par la défaite & par un long deuil, & que les lys seroient bien long-tems à prendre racine en Italie.

Pharamond eut une si grande confiance dans les prophéties de Merlin, qu'il porta ses armes ailleurs, & voyant que tous les événemens futurs étoient présens pour cet Enchanteur, il crut ne pouvoir donner une meilleure leçon à ses successeurs, que de le prier de peindre par ses enchantemens toutes ces guerres & ces pertes si menaçantes pour la France; ce que Merlin fit exécuter par ses Démons dans cette grande salle.

C'est ainsi qu'il vouloit prévenir les Rois de France que toutes les fois qu'ils entreroient en Italie pour y combattre ses oppresseurs, ou les barbares qui l'attaqueroient, ils se couvriroient d'une gloire immortelle; mais aussi que s'ils avoient la témérité de passer les Alpes pour mettre sous le joug cette même Italie, leurs sujets y trouveroient une mort certaine, & creuseroient eux-mêmes leur tombeau.

Le Châtelain alors conduisit Bradamante & la Dame Islandoise pour voir le tableau qui représentoit le premier de tous ces grands événemens.

Vous voyez ici, leur dit-il, Sigebert qui descend du mont Jura dans les plaines que le Tésin & le Lambro rendent si fécondes; il est attiré par les promesses & les trésors de l'Empereur Maurice: mais Eutaris, Roi des Lombards, l'attaque, taille en pièces son armée, & le force à fuir dans les montagnes.

Dans ce second tableau, c'est Clovis: il a déjà passé les Alpes à la tête de cent mille hommes: le Duc de Bénévent, avec des troupes bien moins nombreuses, se présente pour lui résister: l'Italien dresse un camp, qu'il remplit d'une grande quantité de ces vins doux & fumeux de Lombardie; il feint d'être forcé d'abandonner ce camp au pillage: les François s'en emparent, perdent bientôt la force avec la raison; le Duc de Bénévent revient alors sur eux, & des flots de sang françois coulent avec le vin sur la terre qui va les engloutir.

La Lombardie devient l'écueil de Childebert comme de Clovis. Cette fois-ci c'est le glaive céleste qui semble punir les malheureux habitans de la France de cette entreprise; des mala-

dies épidémiques les attaquent, les enlèvent, & la dixième partie de ces troupes échappe à peine à leur malignité.

Les tableaux ſuivans & d'un coloris plus agréable, montrent l'un après l'autre Pepin & le grand Charles; ils deſcendent avec des armées brillantes en Italie, & loin de venir pour l'attaquer, l'un défend le Pape Etienne alors opprimé, l'autre vient au ſecours d'Adrien & de Léon; Pepin triomphe d'Aſtolphe Roi des Lombards; Charles bat & ſoumet le ſucceſſeur d'Aſtolphe, & tous les deux ſe couvrent de gloire en affermiſſant la Chaire de Saint Pierre à laquelle ils rendent ſa première ſplendeur.

Un autre jeune Pepin, moins prudent, étend ſes troupes depuis le Pô juſqu'à ces fameuſes lagunes adriatiques; il imite la folie de Xerxès, & veut enchaîner par un pont Rialte à Malamocco: la mer s'émeut, ſe ſoulève, briſe, diſperſe les débris de cet ouvrage inſenſé; elle engloutit pour toujours cette armée trop follement audacieuſe.

Louis de Bourgogne forme une nouvelle entrepriſe ſur l'Italie; vaincu, priſonnier, ce Prince jure de ne jamais renouveller un pareil projet: il devient parjure; il tombe une ſeconde fois entre les mains des Italiens juſtement indignés; ſes yeux arrachés ſont la punition de ſon man-

que de foi, & c'eſt privé de la lumière que le malheureux, mais infidèle Prince repaſſe les Alpes. Voyez, au contraire, dans cet autre tableau cet Hugues d'Arles qui chaſſe Bérenger de l'Italie, & qui ſemble enchaîner la victoire à ſon char; mais il a la foibleſſe de traiter avec ce même Bérenger, quand il le voit ſecouru par les Huns & par les Bavarois, & n'ayant pas vécu long-tems au-delà, ce même Bérenger défait & chaſſe ſon ſucceſſeur.

Charles d'Anjou, dont la gloire paroît ſi brillante ſur cet autre tableau, vient au ſecours de l'Italie; les deux Conradin & Mainfroy tombent tour-à-tour ſous ſes coups en deux grandes victoires; il s'établit en Italie. Cette riche & belle iſle, célèbre par le ſupplice de Typhée, eſt en ſa poſſeſſion; mais le déſordre & la licence des François appelle la rebellion & la vengeance: une cloche ſonne, & tous les ſoldats de Charles ſont égorgés; les cris des mourans remplacent le chant des Pſeaumes que la cloche de Vêpres venoit d'annoncer.

Après d'autres événemens & près d'un ſiècle après un grand Capitaine François deſcend en Italie pour attaquer l'illuſtre Maiſon des Viſcontis: il entoure la célèbre ville d'Alexandrie, & ce Comte d'Armagnac remplit d'une nombreuſe armée les deux pays où cette Place eſt ſituée;

mais le Duc de Milan lui dresse un piège adroit, l'y fait tomber, & l'armée du Comte d'Armagnac attaquée à la fois en avant, en arrière & sur les flancs, est défaite à la première charge, & grossit de son sang le cours du Tanaro & de l'ancien Eridan: un guerrier de la Maison de la Marck, & trois Princes de celle d'Anjou, ont d'abord quelques avantages; mais ils sont à la fin défaits & chassés par Alphonse & par Ferdinand réunis.

Ici Charles VIII descend des Alpes comme un torrent impétueux roule à gros bouillons des montagnes; il est à la tête de cette noblesse nombreuse & brillante qui suit ses loix & son exemple; il inonde l'Italie, il la soumet en passant; & sans tirer l'épée, sans éprouver de résistance, il passe le Liris: rien ne lui résiste, jusqu'à ce rocher énorme dont le corps de Typhée est accablé; il y trouve un Héros de l'illustre sang d'Avalos, & le brave Inigo du Guast ose lui résister. Mais, (dit le Châtelain à Bradamante en lui montrant l'île d'Ischia,) je veux avant de vous mener plus loin vous raconter ce que j'appris de mon bisayeul, qui le tenoit du sien instruit par la tradition orale de ses pères: cette tradition sûre rapporte que lorsque Merlin fit exécuter sans pinceaux toutes ces vives

& brillantes peintures, il dit à Pharamond ce que je me fais un devoir de vous raconter.

Sire, dit Merlin, cette isle d'Ischia doit être défendue lorsqu'elle sera couverte de troupes jusqu'à son phare, par un Chevalier qui surpassera tous ceux de son siècle; alors Merlin lui dit l'année & le jour de la naissance de ce Chevalier. Plus beau que Nirée, brave comme Achille, aussi prudent qu'Ulysse, ayant la légèreté d'Hypomènes & la prudence de Nestor, il surpassera César par sa clémence & sa libéralité. Cette île d'Ischia deviendra célèbre à jamais par sa naissance; la Crète n'aura plus d'avantage sur elle par celle de Minos; Thèbes n'osera pas même se croire supérieure pour avoir vu naître Hercule & Bacchus, non plus que celle de Délos par la naissance des brillans Enfans de Latone: c'est cette isle d'Ischia qui verra naître dans son sein cet incomparable Marquis du Guast, dans le tems où l'Italie aura le plus pressant besoin de son secours pour défendre sa liberté; mais c'est dans une autre occasion que je me propose de vous parler encore de lui, je dois retourner à vous racomter la suite des premiers succès de Charles.

Louis le More se repent bientôt d'avoir attiré ce Roi dans l'Italie, par un motif de vengeance;

il voit que le bras victorieux de Charles est prêt à le chasser lui-même de Milan: il forme alors une ligue avec les Vénitiens; & lorsque Charles VIII revient couvert de gloire, après avoir conquis le Royaume de Naples, il l'attend aux défilés des montagnes espérant faire ce brave Roi prisonnier; mais Charles, à la tête de la noblesse françoise, fond sur ces lâches ennemis, les écrase, leur passe sur le ventre, & revient couvert de lauriers dans ses Etats.

Cependant ce Monarque, plus brave que prévoyant, n'a pas assez assuré sa belle & riche conquête; Ferdinand d'Arragon, aidé par le Duc de Mantoue, attaque les François trop foibles dans le Royaume de Naples; & peu de mois lui suffisent pour les détruire en entier. Le grand homme qu'il perd alors par le coup d'un traître, l'empêche de jouir de la joie qu'il eût sentie de sa victoire.

Le Châtelain alors montre à Bradamante l'illustre Alphonse de Pescaire: Ce Héros, lui dit-il, réussira, se couvrira de gloire en mille entreprises différentes; mais un Ethiopien, un vil Nègre lui perce le cœur d'une flèche par la plus noire des trahisons.

Otez vos yeux de ce funeste tableau, continua-t-il, & regardez celui qui vous fera voir Louis XII, accompagné de quelques troupes

italiennes. Il chaſſe Louis Sforce de ſon beau Duché de Milan, & les lys ſont arborés ſur les tours qui portèrent la couleuvre des Viſcontis; il veut, comme ſon prédéceſſeur, s'étendre en Italie, & faire conſtruire des ponts ſur le Garillan; mais ſon avant-garde eſt abſolument défaite: il ne réuſſit pas mieux dans la Pouille; le célèbre Gonzalve de Cordoue, bat deux fois ſon armée: Louis ſe porte alors entre le Pô, l'Apennin, & le Golfe Adriatique, où la fortune lui devient plus favorable.

Le Châtelain alors ſe rappelle quelques faits oubliés, il revient ſur ſes pas, & leur fait voir Louis Sforce trahi par les Suiſſes auxquels il s'eſt confié: ces Suiſſes livrent Milan à Louis, ſans qu'il perde un ſeul homme de ſon armée. Louis devient alors plus puiſſant en Italie; il protége ouvertement Céſar de Borgia; les Seigneurs Romains oppoſés à Céſar ſont exilés; les armes des Bentivoglies ne parent plus bientôt les remparts de Bologne, celles de la Rovère les remplacent. Les Génois révoltés contre Louis ſont vaincus, & la ſuperbe Gènes eſt ſoumiſe; le reſte de cette contrée cède à ſes armes; il les porte juſqu'auprès de Veniſe. Le belliqueux Jules Second eſt chaſſé de Modène; Louis défend contre ce Pape ambitieux, Alphonſe Duc de Ferrare; il enlève Bologne à ces mains qui portent

également les clefs de Pierre & l'épée ſanglante d'un Guerrier; il y rétablit les Bentivoglies ſes anciens Seigneurs ; il reprend & ſaccage la ville de Breſſe; il repouſſe les troupes de Jules, & ſe porte alors vers Ravenne, où Jules voyant ſon armée groſſie par les troupes eſpagnoles, haſarde enfin de ſe livrer au ſort d'une grande bataille.

Cette mémorable bataille eſt terrible, & longtems diſputée; des flots de ſang inondent la campagne jonchée également d'Italiens, d'Eſpagnols & de François. Mars balance entre ceux qui recevront de ſa main, la palme de la victoire ; mais un Alphonſe d'Eſt le détermine; il charge les Eſpagnols ; il les renverſe, & les François ſont vainqueurs. Ravenne emportée d'aſſaut eſt ſaccagée; Jules, furieux, donne juſqu'à des marques extérieures de ſa rage ; il appelle du haut du Tirol, une armée innombrable d'Allemands, ſupérieurs en nombre. Ces nouvelles troupes forcent les François à ſe retirer dans les Alpes; Louis ignore encore qu'ils ont mérité cette punition du ciel par les horreurs qu'ils ont commiſes dans Ravenne ; & Jules, triomphant à ſon tour, rétablit un jeune Sforce dans le Duché de Milan : les François retournent ſur leurs pas pour attaquer une ſeconde fois le Milanès; mais le Duc de Man-

toue s'avance ſur les bords du Teſin, & leur en ferme le paſſage. Les François arrêtés ſont encore attaqués par les braves Helvétiens ; cette Nation ſi renommée pour ſa fidélité, veut réparer ce qu'elle a fait contre Louis le More; c'eſt elle qui défend ſon jeune ſucceſſeur qui vient de lui confier ſes Etats & ſa liberté : le reſte des François battus de tous côtés repaſſe les Alpes, la fortune ſemble alors les avoir précipités du haut de ſa roue; mais un jeune & nouveau Roi de France ſe prépare à l'enchaîner déſormais à ſon char.

C'eſt l'aimable & brave François Premier, qui paroît de nouveau contre une Nation féroce encore alors, & qui ſe donnoit le titre de Dominatrice des Princes & de Protectrice du Saint-Siége. François à la tête de ſa Gendarmerie Françoiſe, s'avance en avant de ſes rangs, fond ſur ces Helvétiens belliqueux; les glaives françois les renverſent & les moiſſonnent; mais aucun d'eux ne reçoit que des bleſſures honorables, & la faulx de la mort les abat, ſans leur faire perdre leurs rangs.

Malgré tous les efforts de la ligue, François reprend le Milanès; le jeune Sforce le reçoit alors de ſa main : le Connétable de Bourbon défend Milan, & repouſſe les Allemands qui viennent l'aſſiéger ; & cependant, tandis que

François Premier ſe prépare à de nouvelles entrepriſes, il perd encore cette belle ville de Milan par un malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'orgueil & la licence de la garniſon françoiſe.

Le jeune Frédéric, dont un léger duvet commence à peine à cotonner ſes joues, ſe couvre de gloire par ſa prudence & par ſa valeur; il repouſſe les François; il met à couvert Pavie; il confond les projets & la politique cachée des Vénitiens; & deux hommes la terreur de leurs ennemis, & l'honneur de leur patrie, lui prêtent leurs ſecours; tous deux ont le même titre de Marquis, tous deux ſont nés du ſang d'Avalos.

L'un d'eux qui porte le même nom que ſon illuſtre père, ce célèbre Alphonſe du Guaſt aſſaſſiné par la trahiſon d'un Nègre, & l'autre, auſſi beau qu'il eſt brave, chaſſent juſqu'à quatre fois les François d'Italie; c'eſt du dernier, dont je vous ai déjà parlé, lorſque je vous ai montré l'île d'Iſchia, c'eſt celui dont Merlin avoit annoncé tant de faits mémorables, en diſant à Pharamond qu'il naîtroit lorſque l'Empire & le Saint-Siége auroient le plus de beſoin de ſon ſecours.

Voyez les deux couſins avec Proſper Colonne, inonder la Bicoque du ſang françois & du ſang helvétique; loin d'être découragé par ces pertes, François deſcend à la tête d'une nouvelle armée

en Lombardie, tandis qu'il en envoie une feconde pour faire la conquête de Naples; mais cette fortune aveugle & légère qui fe joue de la deftinée des hommes, comme un tourbillon élève quelquefois la pouffière jufqu'aux nues, & la laiffe le moment d'après retomber fur la terre, éblouit les yeux de François qui fe croit à la tête d'une armée formidable fur le faux rapport de fes Miniftres; il a l'imprudence de n'avoir pas reconnu fes forces; & les Efpagnols, mieux informés que ce Prince même de l'état de fon armée peu nombreufe, prennent le deffein d'attaquer fon camp pendant la nuit, conduits par les deux célèbres d'Avalos. Combattant avec courage, mais en défordre, déjà la Nobleffe françoife tombe & couvre la terre. Voyez, (dit avec douleur le Châtelain), voyez François entouré de lances & d'épées, faire encore tomber les téméraires qui l'attaquent de plus près; il voit fes plus fidèles Chevaliers étendus fur le fable; perfonne ne vient à fon fecours; il eft feul, fon cheval tombe, & quoiqu'à pied il fe défend encore, & fon bras & fon épée fe baignent dans le fang de fes ennemis: mais il faut enfin que fon courage cède à la force; il rend fon épée à du Guaft, qui ne le quitte plus lorfqu'on le conduit en Efpagne; & tout l'honneur de cette journée mémorable & de la prife de

ce grand Roi n'eſt dû qu'à la conduite ainſi qu'au courage des deux héros du ſang d'Avalos.

L'autre armée françoiſe qui marche vers Naples, apprend la fatale nouvelle de la perte de la bataille & de la priſe de ſon Roi; elle s'arrête; & de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint tout-à-coup, elle ſe ſépare d'elle-même, & ſe diſſipe en un moment : François reſte priſonnier en Eſpagne, & ne revient en France, qu'en ſe faiſant remplacer par ſes fils dans la priſon de Charles; il veut entretenir la guerre en Italie, tandis qu'on l'attaque dans ſes propres Etats.

Le tableau ſuivant doit vous effrayer par ſa ſombre horreur : Rome attaquée, emportée, eſt en feu; le ſacrilége y marche à côté de la mort; le ſang coule, le crime impuni lève ſa tête coupable, & cette ligue de Princes Italiens réunis eſt aſſez près pour entendre les cris qui s'élèvent avec les flammes de la Capitale du monde; elle n'y porte aucun ſecours; l'armée de cette ligue s'éloigne, & laiſſe le Chef viſible de l'Egliſe chargé de fers.

François fait partir une nouvelle armée, commandée par Lautrec, non pour attaquer de nouveau la Lombardie, mais pour délivrer le Pape & les Cardinaux : ſa marche eſt retardée; Charles

ſaiſit le tems de ce retard pour mettre le Pape en liberté; celui-ci ne la doit point à Lautrec, qui marche auſſi-tôt à Naples, en fait déclarer le Royaume en faveur de François, & aſſiège auſſi-tôt cette belle Ville.

L'armée impériale s'embarque pour voler à ſon ſecours, mais Doria attaque, ſubmerge & brûle cette flotte; la fortune alors paroît favorable aux François qui reſtent maîtres paiſibles de Naples: mais bientôt la fièvre conſume le ſang du ſoldat, bientôt un poiſon mortel, & nouveau même dans les mains de l'amour, s'introduit & coule dans ſes veines; tous les malheureux François périſſent preſque juſqu'au dernier, & Naples qu'ils ont conquiſe leur ſert de tombeau.

Le Châtelain finit ainſi ſon récit, ſans leur parler de pluſieurs autres tableaux dont le ſujet ſeroit trop long à rapporter. Bradamante, ainſi que la Dame Iſlandoiſe, retournèrent à pluſieurs repriſes admirer ces ſavantes & brillantes peintures, & reliſoient de même ce qui ſe voyoit écrit en lettres d'or au-deſſous de chaque tableau; elles avoient peine à s'arracher de cette ſalle, & ſe plaiſoient à s'entretenir des grands événemens qu'elles avoient vu repréſentés.

Le Seigneur Châtelain, toujours attentif à rendre les plus grands honneurs à ſes hôtes, conduiſit

conduisit les deux Dames à des chambres agréables & commodes. Bradamante espère en vain goûter le repos; le plus mauvais de tous les lits est celui des amans jaloux : elle se tourne & se retourne sans cesse : ce n'est que vers le point du jour qu'elle dort d'un léger sommeil. Comment la fille d'Aimon auroit-elle pu rêver d'un autre que de son cher Roger ! Elle croit le voir, & l'entendre dire à ses genoux : Ah ! Bradamante, souveraine unique de mon âme, pourquoi te tourmentes-tu pour de vaines chimères ? Tu verrois plutôt les fleuves remonter vers leur source, que de me trouver un instant sans être occupé de toi. La vie, la lumière du jour ne me sont pas si chères que mon amour. Oui, chère Bradamante, je viens pour recevoir l'eau salutaire, & faire tout ce que je t'ai promis; des blessures cruelles m'ont seules retenu; nul autre amour que celui que je t'ai juré, ne peut avoir de pouvoir sur mon cœur. Bradamante s'éveille dans son transport de joie ; mais l'image de Roger fuit de ses yeux, & cet instant de bonheur fuit avec lui.

Bientôt cette amante affligée recommence ses plaintes, & dit en elle-même : Hélas ! l'image & l'idée qui m'enchantoient ne sont qu'un songe, & mes malheurs sont une triste vérité; pourquoi n'ai-je pu voir, n'ai-je entendu qu'un inf-

tant ce qui raviffoit mon âme ? mes yeux n'ont-ils vu la lumière du bonheur que comme un éclair ? ils fe r'ouvrent dans la nuit d'un malheur fans bornes : ce fonge heureux portoit la paix dans mon ame ; mais, hélas ! il me trompe, ce n'eft qu'une vaine illufion ; je veille, mon cœur eft déchiré par la douleur, & je ne peux rejetter une vérité cruelle : ah ! fi le fommeil adoucit mes maux, s'ils renaiffent tous à mon trifte réveil, ne puis-je dormir toujours ! Heureux animaux, vous dont un doux fommeil ferme les yeux pendant fix mois, que j'envie votre fort ! que m'importe que le tems que l'on dort foit celui d'une mort anticipée ! ah ! fi le feul fommeil eft un bonheur pour moi, & fi veiller n'eft plus qu'un fupplice, puiffe une prompte mort me fermer à jamais les yeux !

Déjà le Soleil commençoit à rougir les bords de l'horifon, les nuages obfcurs paroiffoient fe diffoudre & fe diffiper ; un jour plus brillant & plus ferein que le précédent s'annonçoit à l'Orient, lorfque Bradamante reprit fes armes, rendit grace au Seigneur du château de fa bonne réception, & fe remit en chemin.

Bradamante en fortant du château, trouva fur le pont la Dame Iflandoife, qui partoit avec fes écuyers & fa fuite ; elle alloit rejoindre fous les arbres ces trois pauvres Rois du Nord, que

la lance d'or avoit si rudement renversés, & qui venoient de passer une très-mauvaise nuit battus sans cesse par le vent & par la pluie : eux & leurs chevaux bien affamés frappoient la terre de leurs pieds pour se réchauffer ; on entendoit claquer leurs dents, & tous les trois étoient de fort mauvaise humeur ; ce qui la redoubloit, c'étoit d'avoir pour témoin de leur défaite la Dame du Nord qui ne manqueroit pas de dire, qu'à peine étoient-ils entrés en France qu'ils avoient été abattus d'un premier coup de lance.

Résolus de mourir ou de venger cet affront, dès qu'ils apperçurent Eulalie, (dont j'avois oublié de dire le nom,) qui sortoit du château avec Bradamante ; ils s'avancèrent près de l'entrée du pont, & tout contribuant à leur persuader que la Guerrière étoit un Chevalier, ils la défièrent : la fille d'Aimon les refusa d'abord n'ayant pas le tems de s'arrêter ; mais à la fin impatientée de quelques mauvais propos qu'ils lui tinrent, elle baissa la redoutable lance ; de trois coups, elle les renversa tous trois un peu plus rudement que la veille, & paroissant dédaigner ce léger triomphe, elle leur tourna le dos, & s'éloigna d'eux au grand galop.

Les trois Rois du Nord ayant perdu la parole avec le courage, se relevèrent honteux & stupéfaits, sans oser même lever les yeux sur Eulalie,

avec laquelle ils s'étoient vantés souvent en chemin qu'aucun Paladin de France ne pourroit leur résister; la malicieuse Eulalie s'amusa pour-lors à les punir de leur présomption, & pour redoubler leur honte, elle leur apprit avec quelle espèce de Paladin ils avoient combattu: Comment pourriez-vous croire, leur dit-elle, après avoir été si facilement abattus par une jeune Demoiselle, que vous pourriez tenir un seul moment contre Renaud ou son cousin Roland, dont la renommée est si brillante: rendez-vous justice, si vous ne vous montriez pas plus braves & plus adroits contre ces fiers Paladins que contre la belle Bradamante, leur enleveriez-vous l'écu d'or que Charles auroit pu donner à l'un des deux ; pour moi, je vous avoue que je ne le crois pas, & en vérité vous ne pouvez pas le croire vous-mêmes.

Les tristes Princes voyant leur ancienne renommée absolument ternie par cette cruelle aventure, qu'un grand nombre de témoins pouvoient divulguer, comme Eulalie, furent saisis d'une douleur mêlée de tant de rage, qu'ils pensèrent tourner contre eux leurs propres armes : sur le champ ils les arrachent, ils s'en dépouillent de honte & de dépit; ils quittent jusqu'à leurs épées, & les jettent dans les fossés du château; ils jurent que puisqu'ils ont eu la foiblesse de se laisser

battre par une fille, ils feront un an sans porter les armes; qu'ils feront tout ce tems marchant à pied, quelque rude que puisse être le chemin, & qu'ils ne se couvriront point d'une cuirasse ni ne monteront sur un cheval, à moins qu'ils ne les enlèvent par force à quelque Chevalier: ce fut donc en cet état humiliant qu'ils s'en retournèrent, tandis que le reste de leur suite voyageoit à son aise sur de bons chevaux.

Bradamante, ce même jour, arriva vers la nuit dans un château dont le Seigneur lui raconta la grande victoire que Renaud, ses autre frères & ses cousins avoient remportée sur Agramant; mais cette nouvelle, la bonne chère & les honneurs qu'on lui rendit ne purent calmer son âme agitée par l'amour & par la jalousie; cependant quelque pitié que j'aie d'elle, je ne peux m'en occuper plus long-tems; il faut que j'en revienne absolument à ces deux braves Chevaliers qui venoient, d'un commun accord, d'attacher leurs chevaux près d'une fontaine; ce n'étoit pour aucune riche & brillante possession qu'ils étoient prêts à se battre; il n'étoit question que de sçavoir lequel des deux resteroit en possession de Durandal, & de Bayard.

Sans que le son de la trompette ou quelqu'autre signal annonçât le commencement de leur combat, la colère, la valeur & l'intérêt les ani-

moient assez pour leur en servir ; tous les deux en même tems, tirent leurs épées ; & malgré leur adresse à parer, les coups commencent à retentir sur leurs armes ; il n'existoit pas deux épées d'une trempe pareille à celle de Durandal & de Flamberge : toute autre n'eût pu supporter deux ou trois coups pareils à ceux qu'elles portoient sans se briser ; mais les deux lames qui n'avoient pas de pareilles, pouvoient se rencontrer sans se rompre, & ne faisoient qu'étinceler : cependant Renaud qui connoissoit la force & le tranchant de Durandal, évitoit avec adresse & légèreté les grands coups que lui portoit Gradasse. Celui-ci se servant du même art, presque toujours les coups ne portoient qu'en l'air ou ne frappoient qu'en glissant ; Renaud cependant frappoit souvent des coups plus assurés ; il cherchoit à pouvoir engourdir les bras de son ennemi par leur pesanteur ; il essayoit de porter la pointe de Flamberge dans toutes les jointures de ses armes ; mais tous les deux en avoient de si bonnes, qu'elles n'avoient pas encore perdu de leurs mailles. Ce combat duroit déjà depuis long-tems, sans qu'ils eussent repris haleine, lorsqu'un grand bruit les arrêta, leur fit détourner leurs regards, & tous les deux virent le bon Bayard dans le plus grand péril.

Ils reconnurent donc que Bayard étoit aux pri-

ſes avec un oiſeau monſtrueux dont le bec avoit trois braſſes de long, & dont le corps & les ailes reſſembloient à la chauve-ſouris; ſon eſpèce de plume étoit noire; ſes ſerres étoient longues & tranchantes; ſon œil de feu lançoit des regards affreux, & ſes ailes avoient l'étendue de deux voiles de vaiſſeau.

Peut-être étoit-ce un véritable oiſeau; mais je ne ſçais de quel pays il pouvoit être, car je n'en ai jamais connu de pareil; je crois n'en avoir vu la deſcription que dans Turpin, mais il me ſemble vous avoir accoutumés à la confiance que j'ai & que vous devez avoir pour cet Auteur ſi véridique; cependant je ne voudrois pas toutefois vous aſſurer que ce ne fût encore quelque Diable envoyé par Maugis pour détourner les deux Chevaliers de leur combat; Renaud dans le fond de l'âme en fut ſi perſuadé, qu'il fit une ſcène terrible à Maugis quelque tems après, & le ſorcier de couſin s'excuſa, jura même par la lumière du ſoleil qu'il étoit innocent, craignant un peu que l'impatient Renaud ne le corrigeât de ce nouveau tour.

Vous voyez bien que je ne peux vous rien dire de poſitif; mais ſoit que ce fût ou quelque Diable ou quelque oiſeau, les Chevaliers frémirent en voyant qu'il ſoulevoit Bayard entre ſes griffes; cependant le vigoureux cheval

rompant à la fin ses rênes, se défendit si bien à force de ruades & de coups de dents, que souvent il obligeoit son ennemi de quitter prise, & de s'élever en l'air; mais bientôt celui-ci fondoit sur lui de nouveau, attaquoit & tourmentoit Bayard au point qu'il prit enfin la fuite vers la forêt; alors s'enfonçant dans le bois le plus épais, il se déroboit aux atteintes de l'oiseau qui le poursuivoit toujours, mais qui le perdit de vue assez long-tems pour lui donner celui de trouver une grotte obscure & de s'y cacher: l'oiseau ne pouvant plus le découvrir, finit par s'élever dans les airs, & chercher quelqu'autre proie.

Gradasse & Renaud ayant vu fuir Bayard, convinrent d'aller à sa poursuite, & que le premier des deux qui pourroit le joindre, reviendroit attendre l'autre sur le bord de la même fontaine avec ce cheval pour lequel ils finiroient le combat qu'ils avoient commencé; tous deux suivirent donc les premières traces de Bayard; mais bientôt l'épaisseur des arbres & des baliveaux les leur firent perdre: Gradasse avoit l'avantage d'être monté sur l'Alphane, & devança de beaucoup Renaud qui ne pouvoit aller qu'à pied. Celui-ci parcourut avec beaucoup de peine les rochers & les taillis les plus épineux où son cheval avoit pu se mettre le plus surement hors des

atteintes de ce maudit oiſeau; mais après s'être bien fatigué, toutes ſes recherches étant vaines, il revint triſtement ſur les bords du ruiſſeau, dans l'eſpérance que Gradaſſe auroit été plus heureux que lui, qu'il rameneroit Bayard & qu'il lui tiendroit la parole qu'ils s'étoient donnée : mais ſçachons un peu ce que Gradaſſe fit de ſon côté ; la fortune le favoriſant, lui fit bientôt entendre le henniſſement du bon cheval, & le lui fit trouver tremblant encore de frayeur & n'oſant ſortir de la grotte. Gradaſſe l'eut donc en ſon pouvoir; mais le Sarraſin, quoiqu'il ſe ſouvînt très-bien de la parole qu'il avoit donnée de le ramener à la fontaine, prit le mépriſable parti de ne la pas tenir, ſe diſant en lui-même: Il m'eſt beaucoup plus commode & plus agréable de poſſéder tout ce que je deſirois par un haſard heureux que par un grand nombre de périlleux combats : je ſuis venu pour m'emparer de Bayard, je le tiens; bien ſot qui croira que je le ſois aſſez pour aller le remettre au fort des armes; je ſuis venu tout exprès en France pour le chercher ; que Renaud, s'il veut le ravoir, vienne à ſon tour juſques dans l'Inde; il ſera tout auſſi bien dans la Séricane que je peux l'être en France. En diſant ces mots, il prit tout au-travers de la plaine pour aller rejoindre l'armée ſarraſine campée ſous Arles, & c'eſt

de-là que possesseur de Durandal & de Bayard, il partit pour la Séricane dans une bonne galère fraîchement espalmée; mais cessons quelque tems de parler de lui, de Renaud, & même de tout le reste de la France.

Je veux chanter Astolphe qui par le moyen d'une bonne bride gouverne aussi facilement l'hypogriffe que la douce haquenée d'une belle Dame: on sçait qne l'aigle & le faucon ont un vol moins rapide que celui du cheval aîlé.

Après qu'il eût vu la terre sous lui d'une mer à l'autre & des Pyrénées au Rhin, il tourna vers les montagnes qui séparent la France de l'Espagne; il passe sur la Navarre, l'Arragon; il laisse loin de lui Tarragone, & la Biscaye à sa droite; il jette un coup d'œil sur la Galice, & se trouve sur la Castille: il tourne ensuite vers Cordoue & Séville, & ne laisse ni sur les bords de la mer ni dans l'intérieur de l'Espagne aucune Ville qui s'échappe à sa vue. Il arrive enfin près de Gades, où les premiers Navigateurs furent long-tems arrêtés par les Colonnes d'Hercule: il passe après sur l'Afrique & sur la mer Atlantique; il arrive enfin sur les confins de l'Egypte: il voit les célèbres îles Baléares & Yvica; il tourne ensuite vers Maroc, Fez, Oran, Hyppone, Alger, Bugie: ces villes superbes sont les capitales d'autant de souverainetés différen-

tes, portant des couronnes qui ne ſont ni d'ache ni de rameaux, mais d'un bel or bien pur : il dirige alors ſon cheval vers Biſerte, Tunis, l'île d'Alſerbe, Capſa, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, & parvient enfin ſur les lieux où le Nil traverſe l'Aſie, & la ſépare de l'Afrique.

Aſtolphe contempla les beaux pays qui ſont entre la mer & le ſommet chenu du haut Atlas, tournant le dos aux monts Caréniens : il dirige ſon vol vers les Cyrénées, traverſant les déſerts, & ces vaſtes mers de ſable; laiſſant derrière lui le tombeau de Battus & les ruines du Temple d'Ammon, il arrive ſur les confins de la Nubie.

Il voit un autre Trémiſene qui croit en Mahomet; il eſt bientôt au-deſſus des Abyſſins qu'on penſe être voiſins des ſources du Nil : ceux qui ſont un peu plus loin ſuivent un autre culte; il reſſemble aſſez au nôtre, & le nom d'Ethiopiens les diſtinguent.

Les Abyſſins & les Ethiopiens ſéparés de Religion, avoient ſans ceſſe les armes à la main l'un contre l'autre ; Aſtolphe traverſant alors entre Dobada & Coallé, s'arrête enfin ſur l'Ethiopie, qui reconnoît Sénapes pour ſon maître, & ce puiſſant Empereur porte une croix pour ſceptre; ſes richeſſes & ſon pouvoir ſont immenſes; ſes vaſtes Etats s'avancent juſqu'auprès de la

mer Rouge. La Religion de ce pays, presque semblable à la nôtre, pourroit peut-être sauver de la peine du dam; mais on dit que dans ce pays ils suppléent par le feu, à l'eau salutaire du Baptême.

Astolphe descendit alors dans la grande ville de Nubie, & vint rendre visite à l'Empereur Sénapes qui l'habitoit; le château de ce puissant Empereur est encore plus riche qu'il n'est fort; les chaînes des ponts-levis, les gonds, les serrures des portes sont de l'or le plus pur; ce riche métal sert à tous les usages où nous employons le fer. Quoiqu'il y soit très-commun, on y préfère le cristal de roche pur, dans lequel toutes les colonnes qui supportent ce palais ont été taillées; les pierreries de différentes couleurs rendent les balcons éblouissans, & le rubis, l'émeraude, le saphyr & la topase y forment différens dessins; les murs, les toits, jusqu'aux parquets sont couverts de perles.

C'est dans ce pays que naît en abondance ce vrai baume dont la Judée ne nourrit que quelques foibles arbrisseaux; le musc, l'ambre gris, mille parfums délicieux, les gommes & les raisines précieuses si chères dans notre Europe, se trouvent sous les pas & dans tout le pays des Ethiopiens. On dit même que le Soudan d'Egypte paye à leur Empereur un gros tribut

pour qu'il ne lui coupe pas le cours des eaux du Nil, qu'il pourroit facilement détourner, & qui n'iroit plus porter l'abondance dans le grand Caire & dans le Delta : Sénapes est communément appellé le Prêtre par ses Sujets, & de ce nom nous avons fait celui de Prêtre Jean.

Le malheureux Sénapes ne pouvoit plus jouir alors de sa puissance ni de ses richesses : il avoit perdu la vue, & ce n'étoit point encore son plus rigoureux supplice ; un autre bien plus affreux faisoit le tourment de sa vie ; cet Empereur si riche, ce maître d'un pays si fertile & si délicieux, souffroit perpétuellement toutes les horreurs d'une faim dévorante, sans pouvoir la calmer.

Dès que ce malheureux Prince vouloit ou manger ou boire, une troupe infernale d'Harpies paroissoit ; leurs mains destructives, armées d'ongles tranchans, déchiroient, arrachoient les viandes, renversoient tous les vases, & ces monstres dévoroient la plus grande partie des alimens présentés à Sénapes, & salissoient, infectoient tout le reste : Sénapes essuyoit cette affreuse punition, parce que trop jeune encore, enivré de sa puissance, il avoit égalé l'orgueil de Lucifer, en formant le dessein de faire la guerre au Créateur de l'Univers ; & se mettant à la tête d'une armée formidable, il l'avoit

conduite jusqu'à la montagne élevée où le Nil prend sa source.

Sénapes avoit entendu dire que sur le sommet de cette montagne, qui se perd dans les nues, le Paradis terrestre étoit situé, & que c'étoit le même que nos premiers parens avoient habité : il se porta donc sur cette montagne avec un grand nombre de chameaux & d'éléphans, bien résolu de soumettre ceux qui l'habiteroient ; l'Eternel, indigné d'une pareille audace, envoie son Ange exterminateur dont l'épée flamboyante commence par renverser morts cent mille de ses soldats ; il frappe ses yeux d'aveuglement, & le livre à la persécution des Harpies qui sortent des gouffres infernaux pour voler sur sa table & dévorer ou gâter tout ce qu'on lui présente. Ce qui désespère le plus Sénapes, (dit celui qui racontoit les malheurs de ce Prince à celui d'Angleterre,) c'est la prophétie qui le menace de n'être délivré de ces monstres affreux & dégoûtans que lorsqu'un Chevalier fendra les airs sur un cheval ailé pour venir à son secours ; & voyant qu'il n'est nullement vraisemblable qu'un événement pareil puisse arriver, Sénapes s'étant repenti trop tard de l'énormité de sa faute, fait en vain bâtir des Temples & couler le sang des victimes.

Tout en parlant ainsi, on conduisit Astolphe dans l'intérieur du palais : Sénapes en ce moment ordonnoit qu'on lui servît un grand dîner, espérant que peut-être quelque partie pourroit en échapper à la voracité des Harpies.

On prépare aussi-tôt un festin dans un riche sallon; Sénapes fait asseoir Astolphe à côté de lui ; les Maîtres-d'Hôtels apportent & servent les plats; l'air retentit aussi-tôt du sifflement aigu des Harpies ; il frémit jusques dans la salle par le battement de leurs aîles ; elles fondent sur la table de Sénapes attirées par l'odeur des viandes.

Elles étoient sept ; leur visage avoit les traits de celui d'une femme ; mais une pâleur livide, plus horrible encore que celle de la mort, rendoit leur aspect hideux ; l'effet de l'inanition leur donnoit un air exténué ; leur varocité se faisoit connoître dans leurs regards inquiets ; leurs aîles étoient grandes & mal formées ; leurs mains portoient des ongles crochus ; elles avoient un large ventre d'une puanteur extrême, & leur longue queue avoit l'air d'un serpent qui s'agite & forme des nœuds en se repliant sur lui-même.

A peine avoit-on entendu le bruit qu'elles avoient excité dans l'air, qu'on les vit ravir les plats & renverser tous les vases ; personne ne put alors prendre d'autre parti que de se bien serrer

le nez pour se défendre un peu de leur puanteur exécrable. Astolphe seul, bien en colère, tira son épée, & vainement il leur en porta des coups sur le col & sur les aîles : il voulut leur percer la poitrine, mais leur corps paroissant n'avoir pas plus de consistance que des étoupes, cédoit à tous les coups sans en être offensé ; il ne resta pas un seul plat, ni un seul vase sur la table qui ne fût absolument infecté, & tout ce qui demeura, lorsqu'elles furent parties, n'inspiroit plus que du dégoût & de l'horreur.

Sénapes avoit eu d'abord quelque espérance dans le secours d'Astolphe ; mais lorsqu'il se vit traité comme il l'étoit déjà depuis long-temps, il la perdit, & ne put s'empêcher de gémir sur son sort : Astolphe, à la fin, se ressouvenant de son cor, jugea qu'il ne pouvoit employer un meilleur moyen pour chasser ces abominables monstres. Il pria sur le champ le Roi de se remplir les deux oreilles de cire chaude, & dit à tous ceux qui l'entouroient de prendre la même précaution : il prit l'Hypogriffe, & sauta légèrement dessus ; il fit signe au Maître-d'Hôtel de faire recouvrir les tables de linge blanc, & de faire apporter promptement un autre repas.

Au même moment où l'on couvre la table de mets nouveaux, les Harpies s'approchent pour fondre

fondre deſſus ſelon leur coutume : Aſtolphe auſſi-tôt a recours à ſon cor, les Harpies ſont ſaiſies d'épouvante, & leurs oreilles ouvertes ne pouvant ſoutenir ce ſon horrible, elles s'enfuient épouvantées, & ſans être arrêtées par les viandes, elles s'éloignent à tire-d'aîles. Le Paladin ſort promptement pour les pourſuivre dans les airs; il redouble les ſons aigus & terribles de ſon cor; il les pouſſe vers la Zone Torride: elles volent enfin vers ce mont élevé que l'on dit renfermer dans ſon ſein la ſource du Nil, s'il eſt bien vrai toutefois qu'il y en ait une.

C'eſt au pied de ce mont qu'une grotte profonde entre dans le ſein de la terre, & chacun dit qu'il n'eſt point de route plus certaine pour pénétrer dans les Enfers; c'eſt-là que la troupe infernale des Harpies va chercher un aſyle, & ſoudain elle vole juſqu'aux bords du Cocyte pour éviter les ſons du cor qui la pourſuit : Aſtolphe, voyant les Harpies s'abîmer dans les Enfers, arrêta l'Hypogriffe, ceſſa de ſonner; mais avant que je le conduiſe plus loin, & d'ailleurs, afin de ne me point départir de mon uſage ordinaire, je finis mon chant, voyant mon papier couvert de tous côtés de vers que je chante, & je vais un peu me repoſer.

Fin du trente-troiſième Chant.

CHANT XXXIV.

HARPIES faméliques & cruelles, qui dévorez les biens & la ſubſtance des meilleures maiſons de l'Italie; non, ce ne peut-être que par une punition divine que vous avez le pouvoir de rendre malheureuſes tant de mères tendres qui ſe voient enlever juſqu'à la nourriture de leurs enfans; vous engloutiſſez ou vous infectez dans un ſeul de vos repas, ce qui pouvoit ſoutenir pendant long-temps l'exiſtence de pluſieurs familles nombreuſes.

Que maudite ſoit la main coupable qui vous rouvrit la porte des noirs abîmes qui vous renfermoient depuis long-temps; tous les vices vous ont ſuivies du fond des Enfers; lors vous êtes revenues ravager, dévorer, infecter cette malheureuſe Italie. La guerre, la pauvreté la tiennent plongée dans le deuil: la douce paix, les mœurs honnêtes n'habitent plus dans ſon ſein: ô ma chère patrie, le courage & la vertu ne peuvent-ils donc plus réveiller quelques-uns de tes enfans? Ne s'en trouvera-t-il plus qui ſe ſentent animés comme Calaïs & Zethès à vaincre, à pourſuivre les monſtres qui nous dévorent &

nous infectent de leurs poisons ? Serons-nous plus malheureux que Phinée ou que l'Empereur d'Ethiopie ? les enfans de Borée délivrèrent le premier de ces Harpies cruelles ; le Paladin Astolphe rendit le même service à Sénapes.

Ce Paladin après les avoir chassées par le son terrible de son cor, jusques dans la caverne où leur effroi les avoit forcées à se précipiter, s'arrêta près du soupirail ouvert au pied de la montagne ; & prêtant l'oreille au bruit confus qu'il entendoit, des cris, des hurlemens, des gémissemens perpétuels lui firent juger que cette caverne devoit être une des portes des Enfers. Le courageux Astolphe prit le parti d'entrer dans cette caverne. Je veux voir (se dit-il) les malheureux privés pour toujours de la clarté des cieux ; je veux pénétrer jusqu'aux fonds de la terre, parcourir toutes ces sombres demeures. Qu'ai-je à craindre ? Je peux avec mon cor faire fuir Pluton, Satan même ; je peux dompter le chien à trois têtes, & le chasser du passage qu'il défend par son triple aboiement.

Astolphe aussi-tôt descend du cheval aîlé. Un arbrisseau sert pour l'attacher, & portant le cor dans lequel il met sa confiance, il descend dans la caverne. Bientôt une épaisse fumée, plus désagréable & plus forte encore que celle du soufre & de la poix fondues ensemble, blesse éga-

lement ses yeux & son odorat; mais rien ne l'arrête; il poursuit sa route; cette fumée obscurcissoit tellement le peu de jour qui pénétroit dans cette grotte, qu'il ne put distinguer qu'à peine, quelque chose qui sembloit s'agiter en l'air au-dessus de lui. Le Paladin, à tout hasard, veut tâcher de s'éclaircir, en essayant de frapper ce qu'il entrevoit avec son épée; mais il ne sent aucune résistance : une neige nouvelle en eût fait davantage.

Une voix triste se fait entendre alors : Descends, lui dit-elle, sans me nuire encore; cette fumée détestable ne me tourmente-t-elle pas assez? Le bon Astolphe, très-étonné, s'arrête, & dit à l'ombre : Je prie l'Eternel d'arrêter cette fumée, & de l'empêcher d'aller jusqu'à toi; mais, de grace, apprends-moi quel est ton sort, si tu veux donner de tes nouvelles dans le monde où tu n'es plus; je te promets d'exécuter ta volonté. L'ombre lui répondit : Ce que tu me proposes m'est assez agréable pour m'engager à te satisfaire; je suis bien aise qu'on parle encore un peu de moi dans le monde, & je vais te conter mon histoire, quoique ce récit ne puisse que me rappeller un bien triste souvenir.

Je me nomme Lydie, poursuivit l'ombre; fille du plus puissant Roi de la Lydie, cette

naissance illustre fut peut-être la cause de ma perte ; c'est pour avoir été dédaigneuse, ingrate & cruelle pour le plus fidèle des amans, que la Justice éternelle me condamne à rester à jamais exposée à cette horrible fumée ; une infinité de celles qui m'ont ressemblé remplissent cette caverne, & subissent la même peine. Anaxarette, suspendue au-dessous de moi, souffre un tourment encore plus rigoureux ; sur la terre, son corps devint un rocher : mais son ame, descendue dans ce triste séjour, souffre la plus cruelle torture, pour avoir vu sans pitié le malheureux Iphis mourir & se suspendre lui-même à la porte qu'il avoit si souvent couverte de guirlandes. Près de moi Daphné se repent en vain d'avoir fui le Dieu du jour ; il seroit trop long de te raconter l'histoire du grand nombre de celles qui souffrent ici pour avoir fait le crime insensé de rendre leurs fidèles amans malheureux.

Il seroit encore bien plus long de te dire tous les crimes, toutes les injustices d'une multitude d'hommes ingrats qui sont encore bien plus sévèrement punis dans cette grotte ; non-seulement ils sont exposés à la même fumée, mais ils sont de plus dévorés intérieurement par des flammes ardentes ; en effet, il est bien juste que des femmes, presque toujours faciles à sé-

duire, ſoient moins punies que les perfides qui les trompent. Théſée, Jaſon, cet amant de Didon même, qui troubla depuis le pays Latin, ſont les victimes d'une juſte vengeance; on en voit ici de tout pays, & l'amant inceſtueux de la jeune Thamar paſſa dans ces lieux en ſortant de deſſous l'épée ſanglante de ſon frere Abſalon. On ne peut compter dans ce lieu le nombre des infidèles de l'un & de l'autre ſexe parmi ceux qui s'étoient jurés la foi conjugale; mais je m'arrête pour te dire quel fut mon crime, & pour en dévoiler moi-même toute l'atrocité.

La beauté la plus parfaite paroit mes jeunes ans; mais, ſi j'effaçois toutes les femmes par mes attraits, je les ſurpaſſois par mon orgueil: défaut qui naît ſouvent de l'habitude & de l'aſſurance qu'on a de plaire. Dans ce temps, un des plus valeureux Chevaliers qui fuſſent en Thrace, entendit parler de moi comme de la plus belle Princeſſe de l'univers; il devint ſur le champ amoureux en idée, & réſolut de s'attacher à moi, dans l'eſpérance qu'à force d'exploits éclatans il réuſſiroit à mériter ma foi. Il vint en Lydie; & dès qu'il m'eût vue, les chaînes idéales qu'il s'étoit forgées prirent une force indeſtructible dans ſon ame; il donna bientôt les preuves les plus éclatantes de ſa valeur; & ſe diſtinguant ſans ceſſe parmi les autres Che-

valiers, ce fut ſon bras qui ſoumit à mon pere la Pamphilie, la Carie & la Cilicie; il n'eſt point de dons que mon père n'eût offert à ce Chevalier qu'on nommoit Alceſte; mais un ſeul étoit cher à ſon cœur. Alceſte oſa lui demander ma main. Mon père voulant me choiſir un époux d'une richeſſe égale à la ſienne, rejetta ſa demande. La vertu, ſeule & ſans richeſſes, avoit (il faut l'avouer) peu de pouvoir ſur mon père: uniquement occupé de ſes tréſors, & d'en accumuler ſans ceſſe de nouveaux, le bruit de la plus éclatante renommée le laiſſoit inſenſible autant que l'animal aux longues oreilles peut l'être aux ſons d'une lyre. Alceſte, outré de ſe voir refuſé, mépriſé même par mon père, le menaça de l'en faire repentir: il quitta ſa Cour, & paſſa dans celle du Roi d'Arménie qu'il ſavoit être le plus mortel ennemi de la Lydie.

Il ſut bientôt ranimer l'ancienne haîne du Roi d'Arménie, & lui fit prendre les armes: il ſe mit à la tête de ſes troupes: il remporta quatre victoires, & ſubjugua tous les Etats de mon père en moins d'un an, ſans lui laiſſer d'autre aſyle qu'un fort château dans lequel il ſe retira, n'ayant pu ſauver que ſa famille & ſon cher tréſor. Alceſte l'aſſiégea, & bientôt il nous réduiſit au point de ne plus eſpérer de pouvoir nous y défendre. Mon père déſeſpéré,

& ſe repentant de ſon refus, eût offert alors la moitié de ſes Etats; il eût donné ſa fille pour femme, pour eſclave même à ce Chevalier pour ſauver ſon tréſor & ſa liberté. Me regardant alors comme l'unique cauſe de ſes malheurs, il m'envoya vers Alceſte, en lui mandant qu'il me remettoit entre ſes mains, à condition qu'il le laiſſeroit jouir en paix de ce qu'il lui laiſſeroit conſerver de ſes Etats.

Alceſte ſachant que j'allois venir le trouver, vint au-devant de moi : je fus frappée au premier coup-d'œil de le voir pâle, tremblant : il avoit moins l'air d'un vainqueur que d'un priſonnier couvert de chaînes. Je connus alors toute la puiſſance que l'amour me donnoit ſur lui. Je changeai bien promptement le ton ſuppliant que je me propoſois de prendre; & au contraire, avec un air de hauteur & de colère, je commençai par lui dire que je déteſtois & ſon amour & ſa cruauté. Quels affreux ſentimens (lui dis-je) ont pu te porter à réduire mon père dans un pareil état? Quelle rage t'a fait prendre le parti d'arracher par la force ce que tu pouvois eſpérer de ton amour? Ne connoiſſois-tu pas l'humeur de mon père? Devois-tu te révolter par ſes premiers refus? Ne devois-tu pas au contraire continuer à le ſervir, & mériter une récompenſe qui ne pouvoit t'échapper? Ah!

cruel, crois-tu donc que je n'eusse pas su toucher mon pere, & que je ne l'eusse pas conduit au point de t'offrir ma main? crois-tu que si je l'avois vu déterminé dans ses refus, Lydie n'eût pas trouvé les moyens d'en dédommager son amant? Non, tu ne m'as jamais aimée, puisque ta main cruelle a pu former l'obstacle éternel qui s'oppose à présent à notre bonheur : vas, quoique je vienne ici par les ordres de mon père me livrer moi-même en tes mains, n'espère pas en être plus heureux! je percerois plutôt mille fois ce cœur que tu viens d'outrager, que de rester exposée à tes violences & même à ton amour, qui maintenant me fait horreur.

Ce fut par ces discours adroits que je portai la soumission & le plus douloureux repentir dans son ame; il n'est de si saint Hermite qui puisse pleurer ses péchés avec autant d'amertume qu'Alceste tombant à mes genoux : il tira son épée, me conjura de la saisir & de percer son cœur coupable : c'est où j'attendois ce foible amant, & sachant alors profiter de tout l'empire que j'avois sur lui, je lui fis entrevoir qu'il m'étoit peut-être encore possible de lui pardonner, & de le ramener au point d'obtenir ma main, s'il vouloit réparer ses torts, renoncer au coupable projet de me conquérir par les

armes, en former un plus doux & plus certain, & m'obtenir par ſes ſervices & par ſon amour.

Alceſte jura mille fois de m'obéir, me renvoya libre à mon père, & celui qui s'étoit propoſé d'uſer des moyens les plus violens, n'oſa pas même me demander un baiſer. Vois donc, continua Lydie, en parlant au Paladin, vois ſi j'avois bien ſu courber ſa tête ſous mon joug, & faire pénétrer dans ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé ! Alceſte part, va trouver le Roi d'Arménie, & ſaiſit la moins mauvaiſe tournure qu'il put imaginer pour engager ce Prince à faire la paix avec mon père, à lui rendre ſon trône, & même à retourner jouir en paix de ſes beaux & floriſſans Etats d'Arménie.

On croira ſans peine que ce Roi ſurpris & indigné, rejetta bien loin de pareilles propoſitions ; il jura même au contraire qu'il ne ceſſeroit point de combattre, juſqu'à ce qu'il n'eût pas laiſſé la plus petite poſſeſſion à mon père, & que, ſi la paſſion qu'il avoit pour une femme le ſoumettoit à faire une pareille demande, il ne ſacrifieroit pas à ſon fol amour une année de travaux, de combats, & ſa conquête : Alceſte redoubla ſes inſtances ; mais voyant qu'elles étoient abſolument inutiles, la colère, & ſans doute l'amour, le portèrent à menacer le Roi

d'Arménie qu'il emporteroit par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par sa prière. Le Roi lui répondit avec fierté, & de paroles en paroles, tous les deux s'échauffèrent au point qu'Alceste mettant l'épée à la main renversa tous ceux qui voulurent défendre le Roi d'Arménie, & la plongea dans son sein; alors se faisant un passage, il appella les Ciliciens & les Thraces à son secours, se mit à leur tête, fondit sur les Arméniens & les mit en fuite : poursuivant sa victoire, & se prêtant à l'avarice de mon pere, faisant tous les frais de la guerre à ses dépens, non-seulement il lui rendit tous ses Etats en moins d'un mois, mais encore il lui soumit l'Arménie avec la Cappadoce voisines de la Lydie, & l'Hircanie qui s'étend jusqu'à la mer.

Au retour de tant de victoires, ingrate que je fus! au lieu de couronner le triomphe d'Alceste en lui présentant ma main, nous formâmes mon père & moi l'affreux projet de lui donner la mort; voyant cependant que tous les Lydiens étoient attachés par l'amour & la reconnoissance à ce héros, je fus forcée de feindre qu'il avoit touché mon cœur : je lui donnai l'espérance d'unir mon sort au sien; mais je le priai d'achever de soumettre le peu d'ennemis qui nous restoient : souvent j'eus la coupable adresse de

l'expofer feul, ou fuivi de peu de troupes, aux plus grands périls; mais il en fortit toujours vainqueur. Je le fis battre contre des Géans & les farouches Leftrigons, qui paroiffoient fouvent fur nos frontieres : Alcide fur le Lerne, dans la Némée, dans la Thrace, dans la forêt d'Erimante, dans la Numidie, & les vallées d'Étolie, fur le Tibre & dans l'Hibérie, ne reçut pas des ordres plus injuftes & plus périlleux du barbare Euryfthée.

C'eft ainfi que j'éprouvai la conftance de ce malheureux amant : voyant qu'il furmontoit tous ces périls par fa valeur, j'employai des rufes plus fecrettes; je fus l'engager à maltraiter ceux qui l'avoient le mieux fervi : je voulus faire partager ma haine pour lui, mais rien ne me réuffit, Alcefte étoit trop refpecté : cependant le pouvoir que j'avois fur fon ame le rendoit fouvent injufte; car, au moindre fignal, il m'obéiffoit aveuglément : je réuffis enfin à détruire l'amour qu'on avoit pour lui; bientôt je connus qu'il ne lui reftoit plus d'amis, & fon bras ayant détruit tous les ennemis de mon père, je levai le mafque; je lui dis ouvertement que je le déteftois, & que je défirois fa mort : cependant, voyant qu'on m'accuferoit de la plus lâche ingratitude fi je la lui faifois donner, je me con-

tentai de lui dire de ne paroître jamais à mes yeux, & que je ne voulois plus en aucune façon entendre parler de lui.

Alceſte ne put réſiſter à ce dernier trait de cruauté : ce héros, que rien juſques-là n'avoit pu vaincre, ne put ſupporter un coup ſi cruel; abattu par ſon déſeſpoir, une langueur mortelle ſe répandit ſur tous ſes ſens, & ſa vie s'éteignit en peu de jours : Hélas ! dit Lydie, c'eſt en punition d'une cruauté ſi coupable que je ſuis expoſée pour toujours au tourment affreux de cette épaiſſe fumée qui remplit & ma bouche & mes yeux.

Lydie ſe tut à ces mots; Aſtolphe la jugea trop coupable pour la plaindre : il eut envie de pénétrer plus avant pour voir encore quelques-unes de ces ombres malheureuſes ; mais l'épaiſſeur & la chaleur de la fumée le forcèrent à retourner promptement ſur ſes pas, de peur de perdre la route qui l'avoit conduit en ce lieu : ce fut plutôt avec l'air de fuir que de marcher qu'il quitta cet affreux ſéjour. Bientôt il s'apperçut que la fumée devenoit moins épaiſſe, une foible lumière commençoit à diſſiper l'ombre : il parvint enfin à l'entrée de la grotte, & ſortit de cette caverne enfumée. Il s'occupa ſur le champ à boucher exactement le ſoupirail de cette grotte : il employa les troncs d'arbres,

les quartiers de roche, la terre & les épines, pour le fermer : il parvint à faire un ſi fort rempart à cette ouverture, que jamais les maudites Harpies ne purent le rompre pour ſortir & recommencer leurs anciens ravages.

Le bon Aſtolphe, quand il fut au jour, fut aſſez fâché de voir que la fumée infernale avoit pénétré même entre ſes armes, & que ſon corps d'ivoire étoit pareil à celui d'un Nègre. Aſtolphe étoit fort propre, & ſavoit un peu qu'il étoit fort joli; ſon état préſent lui déplut : il chercha ſur le champ une fontaine, & l'ayant trouvée dans le creux d'un rocher, il ſe débarbouilla depuis les pieds jusqu'à la tête.

Remontant alors ſur l'Hypogriffe, le Paladin le fit s'élever juſques ſur la cime de la montagne, qui n'étoit pas sûrement fort éloignée du cercle de la lune. Le deſir ardent qu'il avoit de monter juſqu'à la voûte céleſte lui faiſoit un peu dédaigner la terre, & continuant à s'élever ſans ceſſe, il parvint enfin juſqu'au ſommet de cette montagne.

On auroit pu facilement comparer à toutes les pierreries Orientales les plus brillantes, les fleurs que les larmes de l'Aurore avoient fait naître ſur cette belle planimétrie, l'herbe, les feuillages & les rameaux des arbres, couverts de fruits, ſurpaſſoient en vivacité le verd bril-

lant de l'émeraude; mille oiſeaux des couleurs les plus variées faiſoient doucement retentir l'air de leur ramage : le murmure des ruiſſeaux, le criſtal pur des lacs, le ſouffle agréable & léger du Zéphyr, tout embelliſſoit ce beau lieu, tout contribuoit à tempérer la chaleur, & l'air frais qu'on y reſpiroit; les objets qui ſe préſentoient à l'œil, l'air parfumé qui rétentiſſoit mollement des ſons les plus harmonieux, tout ſe réuniſſoit pour faire la plus voluptueuſe impreſſion ſur tous les ſens.

L'ame ſembloit être nourrie par le parfum délicieux qui s'exhaloit de tant de productions agréables. Un palais s'élevoit au milieu de cette belle plaine; mais il reſplendiſſoit d'une ſi vive lumière, qu'on jugeoit qu'il ne pouvoit être l'ouvrage des foibles mortels. Aſtolphe porta ſon cheval aîlé vers ce palais qui paroiſſoit bien avoir trente milles d'étendue : il le fit planer doucement en l'air, pour avoir le temps d'admirer ce beau pays : ce fut en le comparnt à notre habitation terreſtre qu'il penſa que la nature n'avoit pu produire celle-ci que dans ſa colère, & qu'elle avoit réſervé toute eſpèce de perfection & de félicité pour celle qu'il venoit de découvrir. Le Paladin, en s'approchant de ce ſuperbe Palais, remarqua qu'une ſeule & brillante eſcarboucle formoit en entier ſes murs.

O ſublime ouvrage ! ſi ſupérieur à nos foibles efforts ; ô Dédale, ton labyrinthe ; ô pyramydes célèbres, & vous autres merveilles ſi ſouvent chantées par les Poëtes, qu'êtes-vous pour être comparées à cet aimable édifice !

Lorſqu'Aſtolphe s'approcha du veſtibule étincelant de ce palais, il vit accourir à lui le vieillard le plus vénérable : cet homme divin étoit vêtu d'une longue ſimare plus blanche que la neige; un long manteau de pourpre couvroit ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à terre ; une barbe blanche tomboit ſur ſa ceinture, des cheveux pareils ombrageoient ſes joues fleuries, & ſes regards étoient ſi radieux, qu'Aſtolphe crut ſans peine que ce devoit être quelqu'heureux habitant des lambris céleſtes.

Celui-ci ſouriant doucement au Paladin, (qui par reſpect étoit deſcendu promptement de cheval,) lui dit : O noble Chevalier, apprends que c'eſt par la volonté divine que tu viens de t'élever juſques dans le Paradis terreſtre : il n'étoit point dans ta nature humaine de parvenir de l'hémiſphère arctique juſques dans ce lieu de repos & de félicité, ſi l'Eternel n'eût voulu que tu fuſſes inſtruit des moyens de ſecourir Charles, & de ſoutenir la gloire de notre ſainte foi : tu viens recevoir mes conſeils ; mais garde-toi de t'attribuer la puiſſance & la volonté même d'être

arrivé

arrivé dans ce séjour ; sans la puissance divine, ton cor & ton cheval aîlé ne t'eussent été d'aucun secours.

Nous raisonnerons plus à notre aise ensemble, (continua le vieillard,) sur tout ce que tu dois faire ; mais auparavant viens t'amuser avec nous : je me doute bien qu'un long jeûne & ce voyage doivent t'avoir donné grand appétit. Tout ce que le vieillard dit d'ailleurs au Paladin l'étonnoit merveilleusement ; mais sa surprise cessa, lorsque le vieillard lui dit qu'il étoit l'un des quatre Apôtres auquel nous devons le saint Evangile. Astolphe se rappella la tendre amitié que le Rédempteur avoit pour son Disciple Jean auquel il avoit dit que la mort ne trancheroit pas le fil de ses jours ; ce qui même fut cause que le Sauveur fut obligé de dire assez sévèrement à Pierre : Ne suis-je pas le maître que celui-ci puisse attendre mon règne, sans perdre la vie? Quelle espèce de représentation auriez-vous donc à me faire?

Saint Jean conduisant Astolphe rejoignit bientôt sa compagnie. Le premier qui parut fut le Patriarche Hénoch ; il étoit suivi par le grand Prophète Elie : ni l'un ni l'autre n'avoit encore vu son dernier jour, & loin de l'air empoisonné de ce monde corrompu, tous deux goûtoient les charmes d'un printems éternel

jusqu'au terrible jour où des légions d'Anges viendront, au son de leurs trompettes éclatantes, annoncer que le Christ vient sur les nuées.

Les trois saints Habitans du Paradis terrestre reçurent Astolphe avec une politesse infinie ; ils le conduisirent dans un agréable appartement : ils prirent grand soin de l'hypogriffe, & lui donnèrent une nourriture convenable : ils présentèrent ensuite au Paladin des fruits si délicieux, qu'il ne put qu'excuser nos premiers parens d'avoir transgressé l'ordre formel du Très Haut pour une pomme.

Après qu'Astolphe eut réparé ses forces, non-seulement par ces excellens fruits, mais aussi par un doux sommeil, son appartement étant meublé d'un bon lit, & pourvu de tout ce qui lui pouvoit être nécessaire, il se leva dès ce moment où la jeune Aurore quitte le lit de cet époux, qu'elle aime encore malgré sa vieillesse ; & dans le moment qu'il sortoit, il trouva le Disciple favori du Sauveur qui venoit à lui. Saint Jean le prit par la main, & s'entretint quelque tems avec lui de plusieurs choses que je ne dois pas répéter ; ensuite il lui dit tout haut : Peut-être, mon cher fils, ignorez-vous ce qui se passe à présent en France, quoique vous en arriviez dans ce moment : apprenez donc que votre célèbre Paladin Roland est puni

de plusieurs fautes graves qu'il a commises, & que l'Eternel châtie ses enfans coupables d'autant plus sévèrement qu'il les aime plus.

Ce Roland qui reçut en naissant une force surnaturelle avec le plus grand courage ; ce Paladin, qui seul entre les hommes reçut en don de la Divinité d'être invulnérable contre le fer des armes les plus meurtrières, afin qu'il devînt le bouclier de la sainte loi ; ce même Roland que l'Eternel avoit élu, comme il choisit autrefois Samson pour combattre les Philistins, s'est rendu coupable de la plus grande ingratitude, en abandonnant l'armée chrétienne lorsqu'elle avoit le besoin le plus pressant de son secours. Amoureux avec fureur d'une Sarrasine, il a voulu déjà deux fois arracher la vie à celui de ses parens qui lui devroit être le plus cher. L'Eternel, pour le punir, a voulu que sa raison fût troublée au point qu'il court tout nud par monts & par vaux, & que sa folie le prive de toute espèce de connoissance : c'est ainsi qu'il punit autrefois Nabuchodonosor qu'il fit errer pendant sept ans parmi les troupeaux & les bêtes sauvages, broutant l'herbe comme elles ; mais la faute du Paladin n'étant pas aussi grave que celle du Roi d'Assyrie, la volonté divine a borné le tems de sa punition à trois mois ; c'est le terme qu'il a mis à sa pénitence. Sache

donc, ô mon fils, que le même pouvoir ne t'a permis de monter jusques dans ce lieu, que pour apprendre de nous les moyens de rendre au Paladin Roland le bon sens qu'il a perdu. Il est vrai, (poursuivit Saint Jean,) que tu seras obligé de faire encore un voyage avec moi, & nous serons forcés d'abandonner absolument la terre pour aller jusqu'au cercle de la Lune qui, de toutes les Planettes errantes autour de nous, est la plus proche : c'est dans la Lune que nous pouvons trouver le remède propre à la folie du Paladin, & ce soir dès que cette Planette paroîtra sur notre tête, nous nous mettrons en chemin ensemble.

Pendant le reste du jour, la conversation fut diverse & toujours intéressante entre l'Apôtre & le Paladin ; mais dès que le Soleil se fut retiré sous les mers, & que la Lune eut fait briller les extrémités pointues de son disque lumineux, le Saint fit préparer un char dont il étoit en usage de se servir pour se promener aux environs dans les cieux, & dont l'on s'étoit autrefois servi sur une montagne en Judée, pour enlever le Prophète Elie aux yeux mortels des Hébreux.

Le Saint attela de sa main à ce char quatre bons chevaux tous resplendissans de feu : il fit asseoir Astolphe à côté de lui, prit les rênes,

& rendant la main à ſes chevaux, il les fit élever avec la plus grande rapidité ; ils parvinrent bientôt dans la région du feu ; mais le Saint en rendit tout l'effet inſenſible, à peine Aſtolphe put-il s'en appercevoir.

Cette ſphère ardente étant traverſée, ils arrivèrent au vaſte Royaume de la Lune : ils virent que preſque toute ſa ſuperficie paroiſſoit être d'un acier ſi fin & ſi poli, que la moindre rouillure n'en pouvoit ternir l'éclat. Le Paladin fut très-ſurpris de voir que le globe de la terre avec les mers qui l'entourent, lui paroiſſoit beaucoup plus petit que celui de la Lune. Ses yeux en effet ſe portoient au loin dans ce vaſte pays, & lorſqu'il les plongeoit vers la terre, comme notre planète ne réfléchit point la lumière, à peine pouvoit-il la diſtinguer dans l'immenſité de l'eſpace.

Le Paladin découvrit dans ce pays nouveau pour lui des fleuves, des lacs & des campagnes : il y diſtingua des plaines, des montagnes & des vallées; plusieurs belles cités, de nombreux châteaux enrichiſſoient ce beau pays : il remarqua que preſque toutes contenoient des maiſons plus grandes que celles qu'il avoit vues juſqu'alors, & depuis il n'en vit jamais de pareilles. Il remarqua de plus, dans l'éloignement, de vaſtes forêts iſolées, & le bruit des cors & la

voix des chiens lui fit présumer que les Nymphes y poursuivoient les bêtes fauves.

Astolphe ne s'amusa point à considérer tous les nouveaux objets qui frappoient ses yeux; il étoit trop occupé du sujet de son voyage: il fut conduit par l'Apôtre, dans un vallon étroit entre deux hautes montagnes. Ce vallon devoit être fort riche; car il contenoit tout ce qui se perd sur notre terre, ou par notre faute, ou par celle du tems & du hasard: tout ce que nous perdons se retrouve donc en ce lieu.

On croit bien que je ne parle point ici des Royaumes ni des trésors: ce sont des jouets que la Fortune dispense en faisant tourner rapidement sa roue. Je ne parle donc que de ceux qu'il n'est pas en son pouvoir de nous enlever, ou de nous donner.

J'entends parler de ces réputations qui paroissent d'abord si brillantes, & que le tems qui les ronge sourdement, finit enfin par détruire. C'est dans ce vallon que se trouvent tant de prières, tant de vœux souvent indiscrets que nous élevons au ciel. On y voit aussi les larmes & les soupirs d'un grand nombre d'amans ennuyeux ou ridicules. Le tems que l'on perd à des jeux ruineux, à de trop longues toilettes, & l'oisiveté des ignorans; les projets insensés, bien des systêmes, les vains desirs, remplissent

une grande partie du vallon : on peut en général y retrouver tout ce que l'on ſait & tout ce que l'on ſent que-l'on a perdu.

Aſtolphe avoit grand ſoin de ſe faire expliquer par ſon guide tout ce qui lui paroiſſoit le plus extraordinaire. Il vit entr'autres une petite montagne de groſſes veſſies gonflées par le vent, d'où ſortoit un bruit tumultueux. Le Saint lui fit connoître que c'étoit ces célèbres Dominations Mèdes, Perſes, Aſſyriennes & Grecques qui firent autrefois l'admiration de la terre, & dont il ne reſte preſque plus que le nom.

Aſtolphe ne put s'empêcher de rire avec le Saint, lorſque celui-ci lui dit : Ce gros monceau d'hameçons d'or & d'argent que tu vois, ce ſont les dons & les ſervices qu'une eſpérance trompeuſe fait prodiguer à des grands Princes, à des protecteurs avides, & dans leſquels on ne trouve que l'avarice & l'ingratitude ; vois ces guirlandes de fleurs qui cachent des filets bien forts, quoiqu'ils paroiſſent déliés & ſubtils, ce ſont les flatteries adroites & ſéductrices ; mais rien n'égale le ſpectacle riſible de toutes ces pauvres petites cigales crevées ; ce ſont les Sonnets, les Odes, les Epithalames que de pauvres Poetes faméliques adreſſent aux grands Seigneurs ; ces chaînes d'or & de perles que des amans malheureux croyent porter, ſont ici,

tandis qu'ils languiſſent accablés ſous des chaînes de fer.

Vois en frémiſſant, continua-t-il, ces longues & ſanglantes griffes ; elles ſont l'exiſtence réelle de l'autorité dangereuſe que des Princes foibles laiſſent prendre à quelque Miniſtre altier, injuſte & prodigue : pour ces ſoufflets crevés & ces pots d'argile caſſés, ils ſont moins dangereux ; ce n'eſt que cette faveur paſſagère que les Rois accordent à ces bas Courtiſans qui s'aviliſſent ſans ceſſe même auprès d'eux pour réuſſir à leur plaire pendant le printems de leur âge.

Aſtolphe apperçut plus loin des villes & des châteaux ruinés & des tréſors épars ſur la terre ; il apprit du Saint que c'étoit ces foibles ligues, ces conjurations faciles à découvrir qui ruinent & détruiſent bientôt ceux qui les ont tramées : chemin faiſant, le Paladin vit un grand nombre de ſerpens qui portoient des têtes de femmes & ne parut point en être ſurpris ; mais Saint Jean, de peur qu'il ne s'y méprît, lui dit bien vîte que ce n'étoit que l'emblême des filoux, des faux monnoyeurs, & de ceux qui ſavent tromper avec adreſſe. Une quantité de bouteilles toutes étoilées, félées, & même fracaſſées, n'étoient autre choſe que cette troupe immenſe de Courtiſans du ſecond ordre qui ſe ruinent en importunant les grandes cours qui les dédaignent.

Astolphe fut assez étonné lorsqu'il vit une espèce de lac formé par des soupes accumulées. Eh ! ne voyez-vous donc pas, lui dit Saint Jean, que ce sont les aumônes que les gens avares & durs pour les malheureux pendant le cours d'une longue vie, lèguent en frémissant à l'heure de la mort ?

Le Paladin fut dédommagé de ce vilain spectacle par la vue d'une colline émaillée des plus brillantes fleurs ; il crut qu'elles devoient parfumer l'air, & fut très-surpris, en s'en approchant, de sentir que cette colline exhaloit, au contraire, une odeur âcre & fétide : il regarda le Saint pour en demander la raison, mais il lui trouva une mine très-embarrassée ; il fut long-tems à lui répondre, (& puisqu'il faut le dire,) ce ne fut qu'en hésitant & bien bas, que le fils de Zébédée convint que c'étoit la donation que Constantin avoit faite au Pape Sylvestre ; le Saint, pour le distraire, lui fit promptement porter les yeux sur une immensité de petits gluaux de mille formes différentes ; & le voyant aussi-tôt sourire : Vous y êtes, lui dit-il ; je vois bien que vous devinez que ce sont toutes ces petites ruses, ces lorgneries, ces agaceries, & ces riens agréables que les jolies femmes employent pour vous séduire vous autres pauvres mortels. Il me faudroit chanter

trop long-tems si je voulois peindre dans mes vers tout ce que le vallon contenoit : de plus, tous les défauts, les petitesses, les prétentions ridicules, les vices cachés, les vertus simulées, tout s'y trouvoit en abondance, hors la folie; car, en ce bas monde, elle ne peut se résoudre à nous quitter un seul moment.

Astolphe apperçut, par hasard, bien des jours qu'il avoit perdus, bien des démarches imprudentes qu'il avoit faites : il eût bien voulu ne les pas reconnoître; mais le Saint eut la satisfaction de l'arrêter, jusqu'au moment où le bon Paladin fut forcé de convenir qu'il ne pouvoit méconnoître tout ce qu'il voyoit accumulé. Le Paladin vit aussi parmi tant de choses perdues, ce qu'il croyoit, & ce que nous croyons tous posséder en si grande abondance, qu'à peine prions-nous quelquefois le Ciel de nous l'accorder, hélas ! c'est le bon-sens ! oh ! que le vallon en contenoit ! un bon tiers de son espace en étoit rempli : le bon-sens y paroissoit sous la forme d'une liqueur très-subtile & très-prompte à s'évaporer ; il étoit en conséquence renfermé dans une multitude de petites bouteilles, plus ou moins grandes ; toutes étoient hermétiquement fermées : la plus grande de toutes fut facile à reconnoître ; elle renfermoit le bon-sens du malheureux Comte d'An-

gers; elle en étoit pleine en entier, & de plus il étoit écrit dessus: *Bon-sens du Paladin Roland.*

Toutes les autres bouteilles portoient chacune leur étiquette; sans cela le bon Astolphe eût été bien tenté de passer sans reconnoître la sienne; mais Saint Jean lui prit la main, lui fit soulever la bouteille, & lui fit voir qu'elle étoit plus qu'à moitié pleine: il fut très-surpris d'en voir beaucoup d'autres qui renfermoient presque tout le bon-sens de gens qu'il croyoit fort sages. Ah! qu'il est en effet facile de le perdre! l'amour ou l'ambition l'enlèvent à la moitié des hommes; quelques-uns le perdent en allant au loin braver les tempêtes & les écueils pour acquérir des richesses; quelques autres, en espérant trop de la reconnoissance des grands Seigneurs qu'ils servent; plusieurs méritent de le perdre par leur imbécille confiance dans les prestiges de la magie, par leur amour effréné pour les bijoux, les pierres précieuses ou les tableaux, & presque tous par la foiblesse qu'ils ont de se laisser entraîner à quelque penchant favori: on croira facilement que toutes les bouteilles des Sophistes, des Astrologues, des Fabricateurs de systêmes, & sur-tout celles des Poëtes doivent se trouver bien grandes & bien pleines dans cette singulière collection.

Aſtolphe ſe ſaiſit promptement de ſa bouteille ; l'Ecrivain de l'obſcure & myſtérieuſe Apocalypſe l'aimoit trop pour le lui refuſer : le Paladin la mit ſous ſon nez, la reſpira toute entière, (& Turpin convient lui-même,) que pendant quelque tems il fut aſſez ſage ; mais le véridique Archevêque rapporte auſſi qu'une ſottiſe aſſez complette que fit Aſtolphe dans la ſuite, ſçut faire évaporer ce qu'il avoit repris, & le fit revenir remplir ſa bouteille un peu plus qu'auparavant. Il prit auſſi celle qui devoit rendre la raiſon au Comte d'Angers : outre qu'elle étoit grande & toute pleine, elle étoit d'ailleurs aſſez peſante ; elle paroiſſoit contenir une liqueur un peu moins ſubtile que les autres ſi promptes à s'évaporer.

Avant de quitter cette ſphère reſplendiſſante de lumière, le Paladin, devenu ſage, fut conduit par le ſaint Apôtre dans un palais ſitué ſur le bord d'un grand fleuve. Aſtolphe apperçut d'abord un immenſe ſalon entiérement plein de pelotons de ſoie, de lin, de coton & de laine ; mille couleurs différentes, ou brillantes, ou ternies, ou même très-ſombres, ſe trouvoient variées dans tous ces différens pelotons. Dans la première galerie qui tenoit à ce ſallon, une vieille femme devidoit, choiſiſſoit & mêloit enſemble différens fils, comme on voit pendant

l'été la villageoiſe induſtrieuſe tirer & devider la ſoie des cocons qu'elle a mis tremper dans l'eau tiède. Lorſque cette vieille avoit achevé le peloton qu'elle devidoit, une autre du même âge le prenoit, & l'alloit arranger avec les autres; une troiſième enfin s'occupoit à démêler & choiſir dans ces pelotons les fils les plus fins & les plus beaux. Le Paladin ne pouvant rien comprendre à cette eſpèce de travail, eut recours à ſon guide. Ces vieilles femmes, lui dit le Saint, ce ſont les Parques qui filent, qui comptent, qui colorent & qui terminent les jours de la vie des mortels : tant qu'il reſte un fil dans l'un de ces pelotons, on jouit de la lumière du jour; mais la nature & la mort ſont également attentives à fermer les yeux de celui dont le dernier fil vient d'être compté. Les plus beaux qu'une de ces vieilles a choiſis ſont deſtinés aux ornemens qui tapiſſent les lambris des voûtes céleſtes; les plus groſſiers & les plus ſombres ſont employés à former les cables qui doivent attacher ceux qui ſont précipités dans les noirs abîmes.

Chacun de ces pelotons arrangés, après avoir été démêlés, portoit une petite plaque d'or, d'argent ou de fer; & cette plaque marquoit le nom de chaque mortel auquel elle étoit deſtinée.

Un vieillard qui, malgré le poids des ans, paroiſſoit infatigable & léger, accouroit ſans ceſſe pour remplir les pans de ſon manteau, de ces étiquettes dénuées de leurs fils, & les emportoit avec lui; ſi vous êtes curieux de ſçavoir où ce vieillard alloit, & quel étoit le motif de ſes voyages prompts & multipliés, prêtez encore, comme vous l'avez bien voulu juſqu'à préſent, une oreille favorable à mes chants.

Fin du trente-quatrième Chant.



CHANT XXXV.

O SOUVERAINE de ma vie ! quel eſt le mortel, touché de mon état préſent, qui voudra bien voler juſques dans le diſque de la lune, pour me rapporter le bon ſens que j'ai perdu ? Tu le ſçais, cruelle !... un ſeul trait parti de tes yeux égara ma raiſon, & ſçut fixer à jamais mon cœur. Hélas ! ma folie me paroît ſi douce, que juſqu'à ce moment je n'oſe encore m'en plaindre; mais prends garde !... n'achève pas de déchirer un cœur qui t'adore, par de nouvelles cruautés ! il n'en faudroit que bien peu de plus rigoureuſes encore que celles que j'éprouve, pour me rendre tel que j'ai peint Roland. Ecoute-moi : non, il n'eſt pas néceſſaire pour me guérir, que je vole dans les airs, que je m'élève juſqu'à la Lune, ni même juſqu'à ce Paradis terreſtre que je n'imagine pas être ſitué ſi haut pour moi ; je le trouve ſur tes joues fleuries & dans tes yeux charmans ; je crois même le voir ſouvent changer de place; il me ſemble qu'il paſſe de ton cou d'ivoire ſur ton beau ſein; il paroît s'arrêter ſur ces deux agréables collines d'albâtre, que la roſe naiſſante embellit : permets à mes lèvres

de le pourſuivre; c'eſt à ma bouche à l'y fixer, à me faire jouir de tous ſes charmes.

Aſtolphe parcouroit ce vaſte Palais, en admirant un nombre prodigieux d'écheveaux deſtinés pour les mortels qui devoient naître; dès qu'ils étoient filés, on les arrangeoit ſur un grand dévidoir, pour en former des pelotons.

Parmi tous ceux qui s'y trouvèrent alors, le Paladin en vit un qui brilloit plus que l'or pur: s'il étoit poſſible au même art qui tire des fils de ce métal, d'en tirer de même des perles, ils ne ſeroient pas encore ſi brillans que ceux de ce bel écheveau. Voyant qu'aucun autre ne lui pouvoit être comparé, le Paladin pria ſon guide de lui dire dans quel tems il régleroit le cours de la vie de l'heureux mortel pour lequel il étoit deſtiné: l'Evangéliſte lui déſigna, par des chiffres romains, qu'en comptant ſelon l'Ere chrétienne, cet enfant devoit naître en mil cinq cent vingt; &, de même que cet écheveau (dit-il) ſurpaſſe tous ceux que vous voyez ici par ſa beauté, de même ce ſiècle-là l'emportera ſur tous ceux qui l'ont précédé. L'illuſtre mortel dont les jours ſont comptés par ces fils brillans, joindra les plus riches dons de la nature avec tous ceux que le plus beau génie peut acquérir; la fortune même, ceſſant d'être aveugle pour lui, le comblera de ſes faveurs, & des plus grandes dignités.

les. Entre l'embouchure du roi des fleuves & des marais profonds, on voit un petit bourg de peu d'apparence, qui tout-à-coup deviendra la plus célèbre ville dont les bords du Pô soient enrichis; la force de ses remparts, la magnificence de ses édifices contribueront moins à sa réputation, que la gloire de renfermer dans son sein la perfection des Arts, des Sciences & de la Philosophie: le hasard n'aura point de part à l'élévation subite de ce simple bourg qui sera désormais compté parmi les villes les plus célèbres : l'Eternel veut qu'il soit digne de voir naître dans son sein l'un de ses favoris; & c'est celui dont je vous parle. C'est ainsi qu'une main habile ente sur un sauvageon la branche qui doit produire les fruits les plus délicieux; c'est ainsi que le joaillier épure & polit l'or qui doit entourer la pierre la plus précieuse.

Jamais une plus belle ame ne peut descendre des sphères célestes; jamais une créature plus noble & plus agréable ne peut en être animée, que lorsque l'Eternel voudra donner l'être au grand Hippolyte d'Est: c'est le nom du Prince sur lequel il veut répandre tous ses dons. Hippolyte rassemblera tous ceux qui, pris séparément, suffiroient pour embellir les autres hommes, & rendre leur renommée brillante: protecteur des hommes vertueux, son génie éclairera les

Sciences & les Arts ; mais je borne ici les louanges qu'il mérite, pour ne pas retarder ce qui nous reste à faire pour Roland.

C'est ainsi que S. Jean causoit avec le Paladin, tandis que celui-ci voyoit d'un œil attentif tout ce qui régit la destinée des mortels. Tous les deux passèrent ensuite sur les bords du fleuve dont l'eau trouble rouloit du sable & du limon; ils virent accourir bientôt le vieillard qu'ils avoient vu se charger de tant de noms gravés sur différentes plaques. Je ne sçais si vous vous souvenez que je vous ai dit dans l'autre Chant, que, quoique son visage eût l'empreinte de la caducité, il surpassoit la vitesse d'un cerf dans sa course, & qu'il ne cessoit pas d'aller remplir son manteau d'étiquettes pour accourir les précipiter dans ce fleuve qui porte le nom de Léthé. Dès que le vieillard arrivoit sur ses bords, il secouoit le pan de son manteau ; presque toutes les petites plaques alloient à fond, & restoient submergées pour toujours : un si petit nombre de ces noms surnageoit, qu'à peine en voyoit-on un sur cent mille.

Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, & d'autres oiseaux de proie fondoient sur les étiquettes jettées par le vieillard, en poussant des cris horribles ; ardens à cette proie, les uns les saisissoient avec leur bec, les autres

avec leurs ſerres; mais ils ne les pouvoient enlever bien loin : le poids de ces plaques les forçoit à les laiſſer retomber dans le fleuve qui les engloutiſſoit; & c'eſt ainſi que des noms, dont quelques-uns méritoient peut-être un meilleur ſort, reſtoient plongés dans le Lethé : deux beaux cygnes ſeulement, d'une blancheur éclatante, revenoient, en donnant des ſignes de joie, rapporter quelques noms qu'ils avoient conſervés dans leur bec : c'eſt ainſi que, malgré la méchanceté du vieillard qui deſiroit ſubmerger tous ces noms, quelques-uns échappoient par le ſecours de ces deux cygnes bienfaiſans. Bientôt ces beaux oiſeaux nageoient juſqu'au rivage, en battant des aîles, & s'approchoient d'une colline où l'on voyoit un temple élevé.

Ce temple avoit été conſacré par le Deſtin à l'Immortalité : une belle Nymphe deſcendoit de la colline, dès qu'elle voyoit les deux cygnes, & prenoit dans leur bec les noms qu'ils avoient ſauvés du naufrage ; elle les portoit dans le Temple, & les attachoit pour toujours ſur la colline ſacrée qui portoit la ſtatue de l'Immortalité. La curioſité d'Aſtolphe augmenta par tous ces nouveaux objets; il ne pouvoit rien comprendre à ce vieillard qui ſe plaiſoit à ſubmerger tant de noms, aux oiſeaux voraces qui les enlevoient, aux cygnes qui ſe plaiſoient à ſauver

quelques noms du naufrage, & le temple & la belle Nymphe étoient de nouveaux myſtères pour ce Paladin; il eut recours à S. Jean qui lui répondit en ces mots.

Tu ſçauras, lui dit-il, qu'une ſeule feuille ne ſe meut pas ſur la terre, qu'on ne le voie de ce lieu : la correſpondance éternelle eſt entre le Ciel & la Terre; mais tous les événemens terreſtres paroiſſent ici ſous une autre face, & ſont éclairés par la vérité : le vieillard n'eſt autre choſe que ce que les mortels nomment le Tems; les écheveaux qui tournent ſur le dévidoir, ſont le ſymbole des jours de la vie humaine qui s'écoulent. Tous les noms des hommes que ces étiquettes repréſentent, pourroient parvenir à l'immortalité, ſi le vieillard ne les ſubmergeoit dans le fleuve de l'éternel oubli. Quant à tous ces oiſeaux voraces qui ſont de vains efforts pour ſauver quelques-uns de ces noms, ce ſont les vils flatteurs, les miniſtres des plaiſirs ſecrets des Princes; ce ſont les bouffons, les délateurs, les médiſans qu'on voit ſans ceſſe infecter les Cours, où preſque toujours ils ſont admis dans la plus haute faveur, tandis que les gens éclairés & vertueux en ſont rejetés. Ces vils complaiſans veulent en vain ſauver de l'oubli le nom de maîtres qu'ils ont ſéduits; ils voudroient rappeler leur mémoire, pour conſerver auſſi les av

tages dont ils ont joui fous leurs règnes : on les traitoit bien alors; ils paffoient pour des courtifans aimables, parce que les uns faifoient l'apologie de l'ignorance, & que les autres jetoient des ridicules fur le favoir & la vertu; mais lorfque l'abus des préfens de Bacchus ou des faveurs de la Vénus fans pudeur de Paphos, a foumis le fil de ces Princes au cifeau des Parques, les louanges que des bouches auffi viles ofent encore élever quelque tems, ne peuvent empêcher que le nom de leurs maîtres corrompus par eux, ne tombe dans un éternel oubli.

Mais, continua S. Jean, (en reprenant un air plus ferein) ces cygnes, qui, pénétrés de joie, élèvent des chants harmonieux, en portant quelques noms au temple de Mémoire, ce font les grands Poëtes qui fauvent d'un oubli plus cruel que la mort même pour une ame élevée, les noms de ceux qu'ils jugent dignes de jouir de l'immortalité. O vous, Souverains de la terre! fouvenez-vous de ce qu'Augufte doit à Virgile; il ne dédaigna pas d'être l'ami d'Horace, & combla d'honneurs & de dons plufieurs Poëtes célèbres de fon fiècle: fi vous l'imitez, vos noms feront confacrés à l'Immortalité. Il eft vrai que ces efpèces de cygnes font bien rares: il eft bien peu de Poëtes qui foient vraiment dignes d'en porter le nom; fouvent c'eft la faute de ceux

qui pourroient soutenir les premiers élans du génie, & qui laissent tomber dans une misère humiliante, ceux dont les premiers écrits annoncent de la force & de la lumière. Quelle faute pour un grand Prince! lorsqu'il semble favoriser le vice couvert d'un masque agréable, qu'il paroît dédaigner les Muses, & qu'il se montre insensible aux charmes répandus sur les Beaux-Arts. On seroit tenté de croire que la Divinité se plaît à priver les ignorans de toute intelligence, & qu'elle les aveugle sur leurs propres intérêts, afin que la mort les dévore tout entiers. S'ils eussent protégé le vrai génie, de légères foiblesses n'eussent point empêché les Muses de répandre quelques fleurs sur leurs tombeaux. Peut-être, poursuivit l'Evangéliste, oui, peut-être bien des hommes ont-ils eu la piété d'Enée, l'ame élevée d'Achille, & le courage d'Hector; mais les descendans de ces Héros, devenus si célèbres, n'ont point sçu porter de grands Poëtes à les chanter. Qui peut ignorer qu'Auguste ne fut ni libéral, ni magnanime au point où Virgile nous l'a peint dans ses vers? & peut-être sans ce grand Poëte on ne se souviendroit que de ses détestables proscriptions. Qui pourroit être sûr de toutes les affreuses cruautés de Néron, si les Poëtes & les Historiens ne les avoient pas fait passer à la postérité? Croirez-vous le sublime

Homère lorſqu'il célèbre ſon grand Agamemnon, & qu'il peint les Troyens comme des peuples lâches & ſubjugués ? Aurez-vous la duperie de croire que Pénélope ait été ſi religieuſement fidèle à la foi conjugale, & qu'elle ait réſiſté ſans ceſſe au violent amour de tant d'Amans raſſemblés auprès d'elle? Eh bien ! ſi vous voulez que je vous diſe la vérité, c'eſt préciſément tout le contraire; ce furent les Grecs qui furent défaits, Ilion fut victorieuſe, & ce modèle de fidélité, cette chaſte Pénélope, fut tout au moins une femme très-galante : j'avoue même que je ne me conſole pas de la fauſſe réputation que Didon a chez vous autres mortels; on l'a donnée à tort pour une veuve jeune & facile, qui fut fort aiſe de ſe trouver dans la grotte qui la défendit de l'orage, & qui la ſoumit à ſon Amant. Virgile ne l'a calomniée dans ſes vers, que parce qu'il l'avoit priſe en averſion.

Au reſte, pourſuivit avec vivacité le ſaint Evangéliſte, ne ſoyez pas ſurpris que j'appuie long-tems, avec tant de force, ſur tous les inconvéniens qui réſultent de déplaire à ceux dont les écrits paſſent à la poſtérité. J'aime les Ecrivains : mon devoir eſt d'en convenir, puiſque je l'étois moi-même dans votre bas-monde, & , mieux que tous les autres enſemble, j'ai ſçu me faire un ſort heureux & plein de gloire, que le

tems ni la mort ne peuvent m'enlever : il étoit bien juſte auſſi que le meilleur de tous les maîtres, me recompensât de l'avoir auſſi dignement célébré ; mais je plains bien les pauvres Ecrivains d'aujourd'hui : ſouvent les portes leur ſont fermées avec dureté ; ſouvent leur mine maigre & pâle annonce-t-elle le mal ſecret qui les tourmente & les humilie jour & nuit. Il n'eſt donc pas étonnant que ceux que les Muſes inſpirent ſe taiſent, & que, ſemblables aux animaux qui fuient les lieux déſerts & ſans pâture, ils abandonnent leur ingrate patrie. En diſant ces mots, le vieillard bienheureux parut enflammé de courroux ; Aſtolphe crut voir deux charbons embraſés dans ſes yeux ; mais bientôt le Saint s'appaiſa, la ſérénité reparut ſur ſon front, & un doux ſourire raſſembla ſes traits agréables, que la colère avoit un peu dérangés.

Mais que déſormais le Paladin reſte avec l'Evangéliſte, tant que cela pourra leur convenir, je me ſens le deſir de faire un furieux ſaut ; je ne peux me ſoutenir ſi long-tems ſur les voûtes céleſtes, & je vais revenir ſur la terre, pour m'occuper de cette aimable & brave fille d'Aymon, dont le cœur eſt ſi cruellement percé par les traits de la noire jalouſie.

Nous avons laiſſé Bradamante dans le moment où les trois Rois du Nord venoient d'être ren-

versés par cette guerrière; elle s'étoit éloignée d'eux; & le soir du même jour, étant arrivée dans un château sur le chemin de Paris, elle avoit appris que ses frères & ses cousins, commandés par Renaud, avoient mis en fuite l'armée d'Agramant, qui s'étoit retiré dans sa ville d'Arles. Occupée sans cesse de Roger, & ne doutant point qu'il ne fût alors près d'Agramant, elle prit sur le champ la route de Provence, d'autant plus qu'elle sçut que Charles se préparoit à s'y porter.

Elle s'avançoit en diligence vers cette belle Province, lorsqu'elle fit rencontre d'une jeune Dame qui parut avoir un air aussi noble qu'agréable, quoiqu'elle eût la douleur peinte sur son front; c'étoit la tendre Amante du fils de Monodant; elle revenoit du tombeau d'Isabelle, & de ce pont fatal où Brandimart, vaincu par Rodomont, étoit resté prisonnier; elle accouroit pour tâcher de trouver quelque Chevalier assez brave, assez entreprenant pour combattre le fier Sarrazin sur ce pont dangereux. L'Amante affligée de Brandimart aborda civilement l'Amante jalouse de Roger, qui lui demanda le sujet de sa douleur.

Fleur-de-Lys, qui crut voir dans Bradamante un Chevalier qu'elle desiroit pour délivrer son Amant, lui fit tous les détails que nous connoif-

sons déja, sur le pont étroit & sur l'avantage que Rodomont en retiroit pour s'opposer au passage des Chevaliers & pour les vaincre. Si l'audace & la force, lui dit-elle, répondent en vous à l'air noble & martial que je vous vois ; ah ! de grace, venez délivrer mon époux, ou du moins apprenez-moi comment je pourrai trouver un Chevalier assez adroit & redoutable pour faire perdre à Rodomont tout l'avantage que lui donnent, & ce pont étroit, & le fleuve profond sur lequel il l'a fait construire : non-seulement vous acquerrez une gloire immortelle en combattant ce Sarrazin, mais aussi vous remplirez les loix de la Chevalerie en secourant une Dame affligée, & vous délivrerez le plus tendre & le plus fidèle des Chevaliers. Je serois peut être suspecte si je m'étendois sur les louanges de mon cher Brandimart; mais son nom & ses exploits ont assez occupé la voix de la Renommée, pour que vous ne puissiez ignorer quel est son mérite & sa haute valeur.

Bradamante qui ne laissoit jamais perdre une occasion d'acquérir de la gloire, n'hésita pas à marcher vers le pont : elle connut bien cependant quel étoit le péril d'un pareil combat; mais dans son état présent, Roger, qu'elle croyoit infidèle, lui rendoit la vie odieuse. Jeune & tendre Amante, dit-elle à Fleur-de-Lys, quel

que puisse être ma force & mon courage, je vous l'offre; je veux braver pour vous tous les dangers de cette entreprise. Ah! non-seulement je desire vous servir, mais que ne doit on pas faire en faveur d'un Amant fidèle? Hélas! il en est bien peu qui ne soient légers & parjures. Un soupir, qui partoit du cœur, accompagna ces mots. Marchons, lui dit-elle.

Dès le jour suivant, elles arrivèrent au pont, & la sentinelle qui les vit s'en approcher, avertit, par le son de son cor, Rodomont qui prit aussi-tôt les armes, & se plaça sur le pont, selon sa coutume, tout prêt à combattre. Le présomptueux Sarrazin commence par menacer la guerrière d'une prompte mort, & lui commande de quitter ses armes, pour qu'elles soient attachées sur le tombeau d'Isabelle. La fille d'Aimon, qui sçavoit de Fleur-de-Lys quelle avoit été la fin tragique de cette aimable Princesse, lui répondit avec hauteur: Pourquoi prétends-tu, Sarrazin orgueilleux & féroce, que l'innocence expie le crime que ta brutalité t'a fait commettre? Tout le monde ne sçait-il pas comment Isabelle a péri par ta main barbare? Que peuvent servir à sa mémoire les armes accumulées que tu suspends à son tombeau? Va! la seule dépouille qui puisse être agréable à son ombre indignée, ce sont tes propres armes

toutes baignées de ton ſang ; cette offrande lui ſera d'autant plus agréable, qu'elle la recevra de la main d'une vierge qui n'eſt venue que pour te combattre & venger ſa mort. Mais, avant de nous éprouver l'un contre l'autre, conviens avec moi des conditions du combat : ſi tu m'abats, tu me traiteras comme tes autres priſonniers ; mais ſi je te renverſe, j'exige que tu me cèdes ton cheval & tes armes, & qu'elles reſtent ſeules attachées par ma main à ce tombeau. Je veux d'ailleurs que tu me rendes tous les priſonniers qui ſont tombés en ta puiſſance. Rodomont lui répondit : Votre demande eſt juſte ; il ne ſera pas cependant en ma puiſſance de vous rendre ſur le champ mes priſonniers Chrétiens, les ayant déjà fait paſſer en Afrique ; mais s'il arrive par haſard que, toujours ferme dans les arçons, vous me les faſſiez vider, je vous promets de les faire remettre à votre volonté dans un mois ; j'exige auſſi que ſi je vous renverſe, comme j'en ſuis certain, vous me laiſſerez votre nom & vos armes, & l'un & l'autre reſteront attachés à ce monument. Vos yeux, votre viſage, ces beaux cheveux remporteroient une victoire plus douce & plus certaine ſur moi, ſi, loin de me montrer de la haine, vous vouliez répondre à mon ardeur. Après tout, dit-il d'un ton plus avantageux que jamais,

quand même je vous renverserois, on ne pourroit vous reprocher de n'avoir cédé qu'à l'homme le plus renommé pour la valeur & pour la force.

La guerrière sourit amèrement en écoutant cet insolent propos; & pour toute réponse, elle s'éloigna brusquement pour prendre l'espace nécessaire, & pressa son cheval des éperons, pour courir sur ce pont étroit, & l'attaquer armée de sa lance d'or. Rodomont aussi-tôt met la sienne en arrêt, & fond sur la guerrière; le pont tremble, & retentit sous les pieds de leurs chevaux, au point de frapper l'oreille de gens éloignés, qui se retournent à ce bruit : la lance d'or produit son effet ordinaire ; elle enlève très-haut le Paladin, & le fait retomber la tête la première sur le pont. Bradamante eut à peine la place nécessaire pour passer à côté de lui ; mais Rabican étoit trop adroit & trop léger pour la précipiter dans le fleuve; le petit bord du pont lui suffit pour poser ses pieds; il eût eu l'adresse de courir de même sur le tranchant d'une épée. La guerrière se retourne alors vers le Sarrazin abattu : Tu peux voir à présent, lui dit-elle, lequel de nous deux est vainqueur; &, continua-t-elle en riant, quel est celui qui devoit abattre l'autre. Rodomont honteux, étonné de se voir renversé par une femme, reste

muet, ſoit qu'il ne puiſſe, ou qu'il ne veuille pas lui répondre ; il ſe relève triſte & furieux dans le fond de l'ame ; il fait trois ou quatre pas, arrache lui-même toutes ſes armes, les jette ſur des roches, appelle un écuyer, ordonne qu'on délivre ſes priſonniers, part ſeul, à pied ; & depuis on fut très-long-tems ſans entendre parler de lui : l'on dit même alors qu'il s'étoit retiré dans une grotte obſcure.

Bradamante fit auſſi-tôt attacher les armes du Sarrazin au tombeau d'Iſabelle ; elle en fit enlever celles qu'elle reconnut avoir appartenu aux ſujets de Charles ; mais elle voulut que toutes celles des Chevaliers Sarrazins y reſtaſſent ſuſpendues.

La guerrière reconnut facilement les armes de Brandimart, d'Olivier & de Sanſonnet. Ces trois guerriers ayant quitté la Cour de Charles pour chercher Roland, avoient malheureuſement pris le chemin du pont où Rodomont les avoit vaincus & déſarmés ; tous les trois ayant été conduits en Afrique, ils étoient priſonniers dans Alger.

Parmi les armes des Sarrazins qui reſtèrent ſuſpendues au monument d'Iſabelle, on voyoit celles du Roi de Circaſſie, qui n'avoit fait encore que d'inutiles efforts pour s'emparer de ſon Frontalet ; il avoit encore perdu ſon ſecond

cheval & ses armes. Le pauvre Sacripant, bien affligé d'être forcé de partir à pied de ce pont où Rodomont ne retenoit point ceux de sa secte, n'osa pas retourner vers le camp; il n'eût pas voulu montrer à la Cour d'Agramant un front humilié. La belle Angélique ne sortant ni de son cœur ni de son souvenir, il se remit à suivre ses traces; il apprit, chemin faisant, de quelque homme qui m'est inconnu, qu'Angélique étoit retournée dans le Cathay; & sur le champ il prit le parti de l'y suivre. Mais retournons à la fille d'Aymon.

Dès que Bradamante eut fait poser sur la grande tour une inscription qui portoit comment elle avoit rendu le passage libre, elle fut trop touchée de voir Fleur-de-Lys répandre toujours des larmes, pour ne lui pas demander quel étoit son projet en partant de ce lieu? Celle-ci lui répondit qu'elle n'en avoit pas d'autre que de retourner au camp rassemblé sous Arles: Mon espérance, lui dit-elle, est d'y trouver un vaisseau pour passer en Afrique, & je ne m'arrêterai point que je n'aie trouvé mon Epoux, & celui que je regarde toujours comme mon Amant: je veux tout tenter pour le remettre en liberté; il n'est rien que je n'entreprenne de nouveau pour y réussir. Si Rodomont ose manquer à la parole qu'il vous a donnée, je m'offre, lui répondit

Bradamante, à vous accompagner une partie du chemin, & jusqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles, où je vous prie d'aller pour l'amour de moi. Vous trouverez Roger à la Cour d'Agramant, & ses exploits le rendent célèbre parmi les Sarrazins; je vous prie de lui remettre le bon cheval que montoit le fier Chevalier que j'ai renversé; j'exige de votre amitié, que vous lui disiez ces propres mots : Un Chevalier qui veut prouver à l'univers que vous avez manqué de foi, vous envoie ce cheval; il desire que vous vous en serviez, & que vous vous couvriez de vos armes pour le venir joindre au plutôt; il vous attend pour vous en demander raison & pour vous combattre.

Dites-lui cela seulement, je vous prie; & s'il vous demande mon nom, ayez absolument l'air de l'ignorer. Fleur-de-Lys lui promit non-seulement d'obéir à ses ordres, mais elle l'assura qu'elle desiroit trouver l'occasion d'exposer sa vie pour elle. Bradamante la remercia tendrement, & lui remit la bride de Frontin. Les deux belles voyageuses marchent ensemble à grandes journées le long du fleuve; elles arrivent à la vue d'Arles; elles entendent déjà ce bruit sourd, ce frémissement que produit la mer, en venant étendre & briser ses vagues sur le rivage. Bradamante s'arrête à l'extrémité des dernières barrières des fauxbourgs,

fauxbourgs, pour donner le tems à Fleur-de-Lys de conduire Frontin à Roger.

Fleur-de-Lis, en arrivant à la porte d'Arles, se fait conduire à l'hôtel que Roger habite; elle descend, &, selon l'instruction qu'elle a reçue, elle parle à ce Chevalier, lui présente Frontin, &, sans attendre sa réponse, elle se retire promptement pour exécuter le dessein qu'elle a formé.

Roger demeure surpris d'un pareil message; il a beau réfléchir, il ne peut imaginer quel est celui qui le défie, & dont les procédés sont assez étranges pour attaquer son honneur, dans le même moment qu'il le prévient par le présent le plus agréable pour lui. Il ne peut se reprocher d'avoir manqué de foi: l'homme qui seroit en droit de l'en accuser ne peut se présenter à son idée, & Roger est bien éloigné de penser à Bradamante: le seul avec lequel il eût une querelle étoit Rodomont; mais il ne l'avoit jamais mis dans le cas de l'accuser de manquer à sa parole: il restoit en suspens; & cependant Bradamante, sonnant fortement de son cor, l'appeloit au combat.

Cet événement parvint promptement à la connoissance d'Agramant & de Marsile: on leur dit qu'un Chevalier étoit à la barrière des fauxbourgs, qui demandoit le combat. Par hasard

Serpentin apprit le premier cette nouvelle; il obtint des deux Rois, de s'armer & de partir pour aller punir & s'emparer de ce téméraire. Tout le peuple courut sur les remparts de la ville, pour voir lequel des deux remporteroit la victoire. Serpentin de l'Etoile, couvert d'une cotte brillante sous ses autres armes, se présenta, la lance en arrêt; mais celle d'or le renversa par terre à la première atteinte, & son cheval s'enfuit loin de lui : la guerrière courut après, le prit, & présenta sa bride à Serpentin avec politesse, en lui disant : Remontez à cheval, & dites à votre Empereur qu'il m'envoie un Chevalier plus ferme dans les arçons. Agramant, qui fut témoin de cette joûte, s'étant placé, suivi de toute sa Cour, sur les remparts, fut également surpris de la politesse du Chevalier inconnu, & du peu de résistance qu'avoit fait Serpentin. Celui-ci revint lui dire bien ingénument, que ce Chevalier le prioit d'envoyer le meilleur de ses Chevaliers pour le combattre. A ces mots, Grandonio de Volterre, l'un des plus orgueilleux Chevaliers d'Espagne, pria le fils de Trojan de lui permettre d'être le second, & sortit de la ville, en faisant mille rodomontades : Ta politesse, dit-il en abordant la guerrière, ne me touche nullement, & je

prétends bien te mener prisonnier à mon Empereur, à moins que je ne te tue du premier coup, comme c'est assez mon usage.

Bradamante lui répondit gaiement : Tes mauvais propos ne m'empêcheront pas d'être encore plus honnête pour toi ; c'est pour t'obliger que je te conseille de prévenir la rude culbute dont mon bras te menace : crois-moi, retourne à ton maître ; dis-lui de ma part que je ne suis pas venu pour m'éprouver contre des gens de ton espèce ; je le plains s'il ne peut m'envoyer un adversaire qui soit plus digne de moi. Cette plaisanterie amère mit en fureur le Sarrazin ; il tourna promptement la bride pour prendre le terrein nécessaire, & revint la rage dans le cœur contre la guerrière, qui, le frappant de la lance d'or au milieu de son bouclier, lui fit faire une pirouette les pieds en l'air, & l'envoya tomber loin de la croupe de son cheval. Alors Bradamante courant après son coursier, le lui ramena d'un air poli, mais assez malin, en lui disant : Je te l'avois bien prédit ; conviens qu'il valoit beaucoup mieux aller faire mon message, que de joûter contre moi ? Dis donc, je t'en prie, à ton Roi, qu'il choisisse le meilleur Chevalier de son armée ; car il est fort inutile que je me fatigue & m'ennuie à vous renverser tous comme des polissons l'un après l'autre.

Ceux qui du haut des crénaux regardoient ce combat, ne purent imaginer quel pouvoit être ce Chevalier inconnu; ils nommoient tour-à-tour ceux qui leur avoient paru les plus redoutables dans les combats, & qui leur avoient quelquefois glacé le cœur pendant la plus grande chaleur de l'été : les uns nommoient Brandimart, les autres Renaud; & s'ils eussent ignoré la folie de Roland, ils l'eussent nommé le premier. Ferragus alors voulut combattre le troisième, & dit : J'ignore si je serai vainqueur; en tout cas, si je suis porté par terre, je ne pourrai me plaindre, & l'on ne pourra me blâmer après avoir vu la défaite de deux aussi bons Chevaliers. Alors il se prépara bien pour cette joûte, & choisit le plus vîte & le plus vigoureux cheval qu'il put trouver entre plus de cent bons coursiers.

Ferragus sortit donc pour attaquer Bradamante: ils se saluèrent très-poliment en s'abordant; & la guerrière, frappée de son air martial, lui dit: Si je ne commets pas une indiscrétion, Sire Chevalier, j'ose vous prier de m'apprendre qui vous êtes. Ferragus ne craignoit point de dire un nom si célèbre, & satisfit à sa demande : Seigneur, lui dit-elle, votre haute renommée m'est trop connue pour que je ne trouve pas de l'honneur à vous combattre;

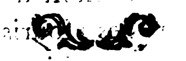
mais je vous avoue qu'il est un autre Chevalier avec lequel je desirois encore plus vivement d'avoir affaire. — Eh ! quel est-il donc, dit Ferragus?... — Roger, lui dit-elle d'une voix mal assurée; & son beau visage prit alors les couleurs de la rose: sa renommée est si brillante, que c'est lui que je suis venue chercher; c'est Roger dont je desirerois éprouver la force & la valeur.

La modeste Bradamante répondoit alors bien simplement selon son idée, & ne méritoit pas que de mauvais plaisans osassent entendre malice à ce propos. Essayons-nous en attendant Roger, lui dit Ferragus; & si j'éprouve le même sort que les deux braves Chevaliers qui m'ont précédé, je vous réponds de vous envoyer celui contre lequel vous avez un si grand desir de combattre. Pendant tous ces propos, Bradamante avoit tenu la visière de son casque levée; Ferragus la regardoit avec admiration, & déjà le desir de combattre cédoit en son cœur à ceux qu'une si belle personne faisoit naître. Par Mahom ! disoit-il en lui-même, il faut que ce soit une des Houris de notre saint & charmant Paradis; ma foi, je n'ai pas besoin d'être frappé par sa lance, je ne le suis déjà que trop par les traits qui partent de ses yeux. Cependant, ne pouvant pas refuser cette joûte,

il s'y présenta de bonne grace; mais ce ne fut que pour éprouver le même sort. Bradamante arrêta sur le champ son cheval, & lui dit, en lui présentant sa bride: Seigneur, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite. Ferragus un peu humilié, retourna vers Agramant, & dit à Roger qu'il trouva près de lui, que le beau Chevalier qui venoit de l'abattre, vouloit absolument joûter contre lui.

Roger ne se doutant point encore du nom de celui qui le défioit, & se croyant bien sûr de vaincre, sentit une vraie joie, s'arma promptement: sans penser seulement à la défaite des trois autres Chevaliers, son cœur ne fut ému que par l'ardeur de combattre; mais, selon mon usage, je m'arrête ici, & vous ne saurez que dans le Chant suivant comment il s'arma, comment il sortit, & quel fut l'évènement de ce combat.

Fin du trente-cinquième Chant.



CHANT XXXVI.

PUISSENT tous les guerriers avoir la générosité pour principe ! Cette vertu naît communément dans notre cœur ; c'est à l'éducation à nous la rendre si naturelle, qu'il nous devienne impossible de ne la pas exercer sans cesse. Une ame basse s'écarte de ce noble sentiment, & finit par s'avilir pour toujours, de même que l'ame élevée se perfectionne de plus en plus. Si la nature quelquefois nous porte au mal, malheureux celui qui se laisse entraîner ; il ne se relèvera jamais d'un état vil & méprisable. Quels grands exemples ne nous ont pas donnés les anciens Chevaliers, dont la mémoire est si célèbre ? Pourquoi n'en reçoit-on pas aussi souvent de pareils de la Chevalerie de notre siècle ? Pourquoi faut-il que nous frémissions souvent au récit des horreurs & des lâchetés dont quelques-uns se rendent coupables ?

Vous les imitâtes ces anciens Héros, ô généreux Hippolyte ! lorsque vous ornâtes les murs de nos Temples des pavillons arrachés de ces galères ennemies que vous amenâtes captives dans les ports de votre patrie.

Quelle dut être votre consternation, nobles & sages Vénitiens, lorsque vous apprîtes que vos troupes mercenaires s'étoient livrées aux mêmes excès de scélératesse & de cruauté, que des Tartares & des Infidèles sans frein eussent exercés contre nous! Ces troupes, à votre solde, portèrent le fer & la flamme dans nos cités, & jusques dans l'asyle agréable de nos campagnes.

Cette conduite, ô magnanime Hippolyte! fut d'autant plus criminelle contre vous, qu'absent alors de vos malheureux Etats, vous étiez près de l'Empereur au siège de Padoue; ces barbares auroient dû se souvenir que souvent vos mains victorieuses avoient éteint les feux que la première fureur de la guerre avoit allumés dans les cités de la domination Vénitienne, & que vous aviez toujours traité les sujets de cette République avec la générosité qui vous est si naturelle.

Je ne veux point vous rappeler ici tous les actes injustes & cruels qu'ils ont exécutés contre nous; je ne veux en rapporter qu'un seul; & l'ame la plus dure, le rocher le plus insensible, doivent être attendris par mon récit. Souvenez-vous, Seigneur, du jour où vous envoyâtes deux troupes à la poursuite des ennemis, qui, chassés de leurs vaisseaux, couroient chercher

une retraite dans quelque citadelle; semblables aux Héros Troyens, lorsqu'ils voloient pour embraser la flotte des Grecs, je vis les jeunes Hercule Cantelme & Alexandre Ferrusin, qui, tels qu'Hector & le brave fils de Vénus, s'étoient avancés hors des rangs pour suivre de plus près les ennemis jusques dans leurs retraites: l'un & l'autre se livrant trop à l'impétuosité de leur âge & de leur valeur, furent entourés; Ferrusin eut le bonheur de s'échapper; Cantelme seul demeura prisonnier. O malheureux Duc de Sora! quel dut être ton désespoir, lorsque tu vis mille épées étincelantes levées sur la tête de ton brave fils, & qu'ensuite ces barbares le conduisirent sur le tillac d'un de leurs vaisseaux, & lui tranchèrent la tête à tes yeux? Hélas! comment le même coup ne t'arracha-t-il pas aussi la vie? Barbares Esclavons! quel est l'homme féroce du Nord qui vous enseigna les loix de la guerre? Le Scythe vous a-t-il appris à massacrer de sang froid le prisonnier qui ne peut plus se défendre & qui vous a rendu les armes? Quoi! vous avez l'air de punir comme coupable le jeune combattant qui sert sa patrie! O soleil! cesse de répandre tes rayons purs & bienfaisans dans un siècle cruel, que des Tantales & de nouveaux Atrides ensanglantent & déshonorent! Monstres avides de sang, vous

avez répandu celui d'un jeune héros qui n'eût point eu d'émule de l'un à l'autre pôle ! Oui, les Antropophages, Polyphême même l'eussent épargné ; mais votre cœur est moins humain que celui des Cyclopes & des farouches Lestrigons. Non, les guerriers antiques ne donnèrent jamais un pareil exemple de fureur à la terre ; contens de vaincre, la douce humanité renaissoit en leurs cœurs après la victoire ; & les vaincus trouvoient un asyle sûr, & les secours nécessaires dans leur générosité. Voyez comment cette vertu fut celle de la belle & victorieuse Bradamante ! A peine eut elle renversé trois redoutables ennemis, qu'elle courut à la poursuite des chevaux échappés de leurs mains, & qu'elle vint elle-même les leur ramener, & leur en présenter la bride.

Je vous ai dit dans l'autre Chant, comment Bradamante avoit abattu Serpentin de l'Etoile, Grandonio de Volterne & Ferragus ; &, qu'après leur avoir rendu leurs chevaux, elle avoit prié ce dernier de défier Roger de sa part : ce défi fut accepté par ce brave Chevalier ; il demanda sur le champ qu'on lui portât ses armes. Pendant qu'il s'en couvroit, les Chevaliers d'Agramant élevoient avec raison l'excellence du Chevalier étranger, & demandèrent à Ferragus s'il ne le connoissoit pas. Soyez sûrs, leur

dit-il, que ce n'eſt aucun de ceux que vous avez nommés juſqu'ici : je l'ai d'abord pris pour un jeune frère de Renaud ; mais, depuis que j'ai ſi bien éprouvé ſa force & ſa valeur, je ne peux croire que ce puiſſe être Richardet ; je croirois plutôt que ce pourroit être ſa célèbre ſœur Bradamante, ayant ouï dire qu'ils ſe reſſemblent beaucoup. On aſſure que cette ſœur eſt égale en force à Renaud, & qu'aucun Paladin François ne la ſurpaſſe. Quant à moi, je ſuis payé pour croire qu'elle eſt encore ſupérieure à ſon frère, & même à ſon couſin Roland.

Roger ſe ſentit ému bien vivement en écoutant Ferragus : la couleur rouge dont le ſoleil colore l'air à ſon lever, eſt moins vive que celle de ſes joues ; il frémit ; il ne ſçait quel parti prendre : pluſieurs ſentimens différens l'agitent à-la-fois ; les feux les plus vifs de l'amour ſont dans ſon cœur, & cependant un froid mortel coule dans ſes veines ; il craint que ſa Bradamante ne l'aime plus, & que la haine n'ait éteint les ſentimens qu'elle avoit pour lui ; dans cette incertitude mortelle, il ne ſçait quel parti prendre.

Marphiſe, préſente à ce que Ferragus venoit de dire, ſe ſentit naître le deſir le plus ardent d'aller joûter contre ce Chevalier. On ſait qu'elle

étoit toujours armée, & qu'elle ne supportoit que cette espèce de parure ; elle craignit que Roger qui s'armoit ne lui dérobât cette victoire ; elle prit son parti de le prévenir ; &, sautant sur son cheval, elle courut promptement à la barrière où la fille d'Aymon sentoit palpiter bien vivement son cœur, au moment de voir Roger qu'elle attendoit. Son dessein étoit bien de le faire son prisonnier ; mais où porterai-je, le fer de ma lance, se disoit-elle ? mon cœur ne recevra-t-il pas le coup que ma main tremblante osera lui porter ?....

Marphise ayant franchi les portes de la ville, arriva dans ce moment, portant un phénix sur son casque. On ignore si Marphise avoit choisi cet oiseau célèbre pour emblême, par une élévation d'ame qui la portoit à se croire supérieure à tout son sexe, ou si c'étoit pour annoncer qu'elle imiteroit cet oiseau qui se suffit à lui-même, & qui dédaigne toute espèce d'union. Bradamante la regardant avec attention, ne reconnut point ce Roger, dont l'air & le moindre trait étoient si bien gravés dans son cœur. Bradamante ne revoyant point son Amant, demande avec humeur à ce nouvel adversaire quel est son nom ?... Quel mouvement impétueux s'élève dans son ame, lorsqu'elle apprend qu'elle voit sa rivale, & que c'est cette ennemie

mortelle qui fait le malheur de ſa vie, en lui raviſſant le cœur de Roger ?... Réſolue de mourir ou de ſe venger, Bradamante furieuſe tourne ſon cheval pour retourner fondre ſur elle. Ce n'eſt plus une ſimple joûte; ce n'eſt plus le deſſein de renverſer ſeulement ſon ennemie qui l'anime; c'eſt le deſir ardent de la percer d'outre en outre de ſa lance, & de donner la mort à celle dont elle eſt jalouſe juſqu'à la fureur.

Marphiſe, pour la première fois de ſa vie, fut renverſée durement ſur le ſable ; & cet affront, qu'elle n'avoit jamais eſſuyé, la remplit de dépit & de colère. A peine fut-elle relevée, qu'elle mit l'épée à la main pour ſe venger. Que fais-tu, Marphiſe, lui cria la fille d'Aymon auſſi courroucée qu'elle ? n'es-tu donc pas ma priſonnière ?... Si j'ai bien voulu traiter les autres avec courtoiſie, ſçache que tu n'en éprouveras aucune de ma part; & je prétends te punir, & de tes ſentimens coupables, & de ton fol orgueil. Marphiſe, à ce propos, frémit de rage : l'eſpèce de murmure qui ſort de ſon caſque reſſemble à celui de l'Aquilon dont le ſouffle ſe briſe contre un rocher; elle crie, mais ſans pouvoir articuler un ſeul mot, & ne lui répond qu'à coups d'épée; aveuglée par ſa fureur, elle veut frapper également, & la fille

d'Aymon, & ſon cheval : mais Bradamante détourne Rabican ; &, ſans ménager Marphiſe, quoiqu'elle ſoit à pied, elle lui porte un autre coup de lance qui la renverſe une ſeconde fois. Marphiſe ſe relève à l'inſtant ; elle attaque plus furieuſement que jamais la fille d'Aymon, qui la renverſe encore. Quoiqu'en effet Bradamante fût d'une force & d'une valeur extrêmes, elle n'eût pas été cependant aſſez ſupérieure à Marphiſe pour la renverſer auſſi facilement, ſans le charme attaché ſur la lance d'or.

Ce combat, qui ſe paſſoit entre les murs d'Arles & l'armée Chrétienne qui s'en étoit approchée déjà d'aſſez près, attira pluſieurs Chevaliers de Charles qui n'étoient éloignés que d'un mille de ce champ de bataille : ils admiroient Bradamante ſans la connoître ; ils jugeoient ſeulement qu'elle devoit être de leur parti. Le fils de Trojan voyant approcher des remparts d'Arles beaucoup de Chevaliers François, craignit quelque ſurpriſe, & fit ſortir promptement un nombre égal des ſiens. Roger, auquel Marphiſe, en le prévenant, avoit enlevé l'honneur de ce combat, ſortit avec eux.

A peine l'amoureux Roger eut-il vu les deux guerriers aux mains, qu'il reconnut ſa chère Bradamante, & qu'il frémit du péril qu'elle couroit en combattant contre la redoutable

Marphiſe; mais voyant le déſavantage que cette guerrière avoit dans ce moment, il reſta dans l'étonnement; l'inſtant d'après, il éprouva la même crainte, voyant qu'elles combattoient avec plus de fureur qu'auparavant : il aimoit tendrement les deux guerrières; mais la tranquille & douce amitié ſeulement, le portoit vers Marphiſe, & le plus ardent & le plus fidèle amour l'entraînoit pour Bradamante; il les auroit volontiers ſéparées, ſi les loix de l'honneur & des combats l'euſſent permis : mais les Chevaliers d'Agramant qui ſe trouvoient avec lui, voyant le déſavantage que Marphiſe à pied avoit avec Bradamante, s'avancèrent pour interrompre le combat; alors les Chevaliers Chrétiens ſe préſentèrent contre eux, & ſur le champ ils en vinrent aux mains enſemble.

L'alarme ſe répandit également dans Arles & dans le camp de Charles : comme ſouvent peu de choſe l'excitoit, les uns montent à cheval, les autres s'arment en diligence; & tous vont ſe ranger ſous leurs bannieres. Les cavaliers ſe raſſembloient au ſon éclatant de la trompette, & l'infanterie au bruit des clairons; l'eſcarmouche dans laquelle les deux partis ſe mêlèrent enſemble avec fureur, fut longue & très-ſanglante. Bradamante, outrée que ſon combat fût inter-

rompu dans le moment où la victoire sembloit lui promettre la mort si desirée de sa rivale, portoit ses pas de tous côtés, bien moins occupée à combattre, qu'à chercher ce Roger toujours si cher à son cœur; elle le reconnoît bientôt à l'aigle blanc éployé sur son bouclier: elle s'arrête à le regarder; elle contemple cet air noble & fier, ces mouvemens où la force & la grace se réunissent; mais bientôt elle cesse de s'attendrir, & sa colère se rallume en pensant que tous les charmes de son amant font le bonheur de Marphise. Quoi! s'écria-t-elle alors, une autre que moi baiseroit tes lèvres charmantes! Non, non, ma rivale ne te possédera jamais, non, tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi. Cruel! plutôt que d'expirer seule de la juste fureur qui me transporte, tu vas périr de la main de ton Amante; la mort du moins nous réunira, &, puisque tu me fais expirer de douleur, il est bien juste que tu meurs de ma main. Mais quelle différence entre nous! je ne mérite pas de perdre la vie, & tu te montres indigne de jouir de la tienne, en la rendant criminelle par ton parjure. Grands Dieux! je ferai donc mourir, hélas!... l'Amant, l'Epoux que mon cœur desire! Pour toi Roger, mille fois plus cruel & plus barbare, c'est sans nulle pitié que tu déchires l'ame de celle qui t'adore!... Mais pourquoi balançai-je encore

encore ? pourquoi ma foible main n'a-t-elle pas encore percé ce cœur perfide, qui ne craint point les effets mortels de mon désespoir ? Quoi ! lorsque tu n'es plus sensible pour moi, je pourrois avoir la lâcheté de le souffrir ! Ah ! perfide Roger, il faut que je te punisse ; il faut qu'un seul coup me venge de mille & mille que tu m'as portés !.... Alors la guerrière furieuse presse les flancs de Rabican, & le porte contre son Amant : Prends-garde à toi, lui crie-t-elle, perfide Roger ; non, si mon bras seconde ma juste fureur, tu n'auras pas le vain orgueil d'aller loin de moi braver le cœur que ton parjure déchire. La voix de Bradamante fut trop bien reconnue par celui de Roger, pour qu'il pût s'y méprendre ; il crut alors que le seul reproche qu'elle eût à lui faire, étoit de n'avoir pas exactement tenu la convention qu'ils avoient faite ensemble ; il veut lui parler ; il lui fait en vain des signes pour l'arrêter : plus furieuse que jamais, & la visière baissée, elle court, portée par son désespoir, pour le renverser. Lorsque Roger la voit déterminée à l'attaquer, il s'affermit dans ses arçons ; il met sa lance en arrêt ; mais.... il en élève le fer !... Bradamante baisse la sienne ; & dans l'instant même qu'elle s'approche de cet Amant adoré, elle ne peut plus se résoudre à le frapper : l'amour détourne le

fer de ſa lance ; ils paſſent donc tous les deux ſans s'atteindre, & le ſeul coup qui les bleſſe, c'eſt un nouveau trait qui leur eſt lancé par l'amour. Bradamante, voyant que ſon bras ſe refuſe à frapper l'Amant qu'elle adore, s'éloigne, porte plus loin ſa fureur, & ſe jettant au milieu des Sarraſins, elle fait des exploits dignes d'être élevés juſqu'aux Cieux: en peu de momens, elle porta plus de trois cents Sarraſins par terre; &, toute ſeule, elle mit en fuite le reſte de ceux qui s'étoient préſentés à ce combat.

Le tendre & fidèle Roger, qui ne pouvoit s'empêcher de la ſuivre de loin, la joint un moment à la fin, & s'écrie : Ah! Bradamante, je meurs, ſi je ne te parle un moment. Ah! Dieu! que t'ai-je donc fait pour t'obliger à me fuir?... Ah! Déeſſe unique de mon ame, daigne enfin m'écouter!....

Comme la douce haleine du vent du midi, qui, s'élevant de la mer, ramène la chaleur, fond les neiges accumulées & les glaçons les plus ſolides, les diſſout, & les fait ſe répandre en torrens; de même la voix ſuppliante de Roger, ce peu de mots qui partoient du cœur, ces plaintes ſi tendres, amollirent ſur le champ ce cœur que Bradamante en ſa colère croyoit être de marbre. Dans ce premier moment, elle ne veut ni ne peut encore moins lui répondre; mais elle détourne Rabican; &, ſortant de la mêlée, ſe

main, guidée par son sensible cœur, fait signe à son amant de la suivre : elle pousse son cheval au travers d'un pavillon, où se trouve une petite planimétrie plantée de cyprès de même âge & rangés avec soin ; elle entre sous ces arbres, & s'arrête.

On voyoit entre ces cyprès un tombeau de marbre blanc, nouvellement élevé : une inscription pouvoit instruire les passans ; mais l'ame de Bradamante étoit trop fortement occupée pour s'arrêter à la lire. Roger, qui suivoit de près Bradamante, la joignit en ce moment. Mais retournons à Marphise, qui pendant ce tems étoit remontée à cheval ; elle couroit pour trouver ce guerrier qui, d'un seul coup, l'avoit portée par terre.

Marphise ayant vu celui qu'elle prenoit encore pour un Chevalier sortir de la mêlée, & Roger le suivre, courut après eux : elle étoit bien loin de penser que ce fussent des Amans conduits par l'amour ; elle crut, au contraire, que ces deux Chevaliers ne s'éloignoient que pour terminer ensemble une querelle : elle frappe son cheval des éperons ; elle vole, & les joint au moment où tous deux arrivoient sous les cyprès. Amans ! tendres Amans ! jugez à quel point son arrivée fut fâcheuse & cruelle pour ceux qui devroient vous servir de modèles !..... Bradamante ; en

voyant Marphise, sentit renaître toutes les fureurs de la jalousie; elle ne douta pas un instant que l'amour ne l'eût conduite sur les pas de Roger : Perfide, lui dit-elle, il ne t'auroit donc pas suffi que je susse ton infidélité par des rapports fidèles, si tu ne m'avois fait voir celle que tu me préfères ! Tu voudrois déjà me voir bien loin de toi; mais ne crois pas que je remplisse ta vaine espérance; je vais mourir, ingrat ! mais, avant que d'expirer, je vais entraîner mon odieuse rivale dans ma chute.

A ces mots, elle s'élance avec la vitesse d'une vipère en fureur; elle atteint Marphise au milieu de son bouclier, & la renverse avec tant de force, que son casque entra presque à moitié dans le sable. Cependant Marphise s'étoit préparée à la joûte, mais rien ne put l'empêcher de frapper la terre avec la plus grande violence. Bradamante, qui veut mourir, ou donner la mort à sa rivale, est si furieuse, qu'elle ne pense pas à la frapper une seconde fois avec sa lance; elle saute à bas de son cheval, jette la lance d'or, & court sur Marphise pour lui couper la tête; mais cette guerrière s'étoit déjà relevée; &, furieuse de se voir une seconde fois abattue, elle court, & s'élance l'épée haute contre la fille d'Aymon. Tous les cris de Roger sont impuissans pour arrêter les deux guerrières qui s'attaquent avec une

fureur égale; elles se joignent de si près, que leurs épées, se croisant jusqu'à la garde, leur deviennent presque inutiles pour se frapper; plus animées que jamais, elles laissent tomber leurs épées, se prennent au corps, & cherchent mutuellement à se renverser, & se percer à coups de poignard. Roger les presse, les conjure de s'arrêter, mais toutes ses prières sont vaines.

Voyant que ses cris ne peuvent rien sur elles, il se dispose à les séparer de force; il leur arrache leurs poignards de la main, les jette au pied d'un cyprès; &, ne leur voyant plus d'armes meurtrières, il redouble de prières; il en vient même jusqu'à la menace: mais il ne fait que de vains efforts; les pieds, les mains, tout est employé par les guerrières pour parvenir à se nuire. Roger s'empare tour à tour de leurs bras; il les saisit dans les siens pour les séparer; il emploie même sa force avec tant de violence, qu'à la fin Marphise entre en fureur contre lui; elle oublie qu'elle est l'amie de Roger; elle le croit d'accord avec son ennemie pour l'insulter & pour l'attaquer. Alors elle se détache de Bradamante; elle court à son épée, & revient sur lui: Tu fais un acte indigne d'un Chevalier, lui dit-elle avec fureur. Pourquoi troubles-tu notre combat, contre toutes règles? Mais mon bras t'en fera repentir; il me suffit pour vous vaincre tous les

deux. Roger veut en vain lui parler pour appaiser sa colère ; elle refuse de l'écouter : il est enfin forcé de tirer son épée pour se défendre de Marphise, qui le frappe à coups précipités, & le feu de la colère commence à se répandre sur son front. Jamais aucun spectacle ne put enchanter les Athéniens, jamais le peuple vainqueur de la terre ne put voir les grandes fêtes remplir ses cirques de chars, & l'arène de ses amphithéâtres de gladiateurs, avec autant de plaisir, que Bradamante en sentit en voyant le combat de Marphise & de Roger; elle s'arrête avec délices à contempler ce spectacle, qui détruit en un instant les noirs soupçons qui l'agitent. Elle venoit de ramasser son épée; elle s'appuie sur son pommeau. Roger, attaqué, combattant vivement contre celle qu'elle avoit regardée comme sa rivale, fixoit ses yeux attentifs; elle croyoit voir le Dieu de la guerre en son Amant: Roger, les armes à la main, en avoit la valeur & la grace: pour Marphise, elle lui parut être une Furie déchaînée qui se révoltoit contre Mars. Il est vrai que le brave Roger, maître de lui même & ménageant ses coups, avoit l'art de n'en porter aucun qui pût être dangereux : il connoissoit qu'elle étoit la trempe de la redoutable balisarde; l'expérience l'avoit rendu certain, que presque tous ses coups étoient mortels, & que nul enchante-

ment n'y pouvoit mettre obſtacle. Il avoit donc grand ſoin de ne frapper jamais, ne de ſon taillant ni de la pointe, & ne portoit des coups ſur les armes de Marphiſe, que du plat de cette dangereuſe épée. Roger, quoique ſouvent irrité de voir que la fureur de Marphiſe ſe ſoutenoit avec la même impétuoſité, avoit eu long-tems la conſtance de ne frapper que de manière à ne pouvoir la bleſſer : il perdit enfin patience ayant reçu le coup le plus furieux que Marphiſe lui porta ſur la tête : le bouclier d'Hector pouvoit ſeul le parer, & ſi Roger ne l'eût oppoſé promptement à l'épée de Marphiſe, ſon caſque peut-être n'auroit pu réſiſter à ſa violence. Le guerrrier ſentit ſon bras gauche engourdi par ſa peſanteur ; à peine pouvoit-il ſoutenir ſon bouclier : un inſtant de colère lui fit porter un coup de pointe à Marphiſe ; & ſi ce coup eût atteint ſa cuiraſſe, baliſarde l'eût percée d'outre en outre ; mais heureuſement (& moi-même je ne pourrois vous dire par quel heureux haſard) l'épée de Roger ne frappa qu'un des cyprès de ce boſquet funèbre ; baliſarde entra dans ſon tronc d'une palme de profondeur.... Dans ce moment même la terre trembla ſous leurs pieds, les cyprès agitèrent leurs têtes ; & bientôt une voix rauque & terrible s'éleva du fond de ce tombeau, qu'à peine ils avoient remarqué.

Arrêtez, leur cria cette voix effrayante, & cessez un combat odieux ; il est également injuste & barbare, que le frère ou la sœur se donnent la mort. Ecoute-moi, mon cher Roger ; & toi, Marphise qui ne m'es pas moins chère, croyez ce que je vais vous révéler.... Le même père, la même mère vous ont donné la vie, & tous les deux jumeaux le même jour vous a vu naître. Roger II fut votre père, & votre mère fut la belle & malheureuse Galacielle. Les cruels frères de votre mère donnèrent la mort à Roger ; &, sans avoir pitié de leur sang, & de l'état de leur sœur prête à devenir mère, ils la firent porter sur un foible & mauvais esquif, & l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais la fortune, quoique vous ne fussiez pas encore nés, vous destinoit dès ce temps aux plus glorieuses entreprises ; elle fit aborder paisiblement cet esquif au-dessus de Sirthes, sur un rivage inhabité : c'est-là que votre mère vous mit au jour ; mais la douleur profonde & tout ce qu'elle avoit essuyé, la priva de cette vie mortelle ; sa belle ame s'envola dans le sein du Père céleste. La Providence voulut que je me trouvasse en ce moment assez près pour vous sauver la vie.

Je donnai la sépulture à votre mère, continua la même voix, &, vous enveloppant après tous les deux dans ma robe, je vous portai sur le

mont Carène ; je fis, par mon pouvoir, fortir une lionne de la forêt ; elle abandonna pour vous fes petits, & vous nourrit tous les deux de fon lait, pendant l'efpace de vingt mois. Pendant un jour malheureux, des affaires preffantes me firent éloigner de mon habitation ; une horde d'Arabes arriva chez moi (peut-être même vous pouvez vous le rappeller) ; ils s'emparèrent de vous, ma chère Marphife, & vous emportèrent ; votre frère, un peu plus fort, fe déroba de leurs mains par la fuite. A mon retour, je donnai bien des larmes à votre perte, & tous mes foins fe portèrent à conferver bien chèrement le feul élève qui me reftoit.

Hélas ! tu le fçais, mon cher Roger, tu dois être fenfible aux tendres foins que ton maître Atlant a pris de toi, tant qu'il a joui de la lumière. La plus noire des trahifons menace tes jours chez les Chrétiens ; il n'eft rien que je n'aie fait pour te dérober à la maligne influence des aftres qui préfidèrent à ta naiffance ; tous mes efforts ont été vains : ton courage, en t'arrachant de mes bras, te livre à tout ce que je crains pour toi. Cher Roger ! le malheureux Atlant, accablé par ta perte, a fuccombé fous le poids des ans & de la douleur ; mais mon art m'ayant fait prévoir qu'un jour tu devois com-

battre ta propre ſœur dans l'endroit où nous ſommes, j'ai choiſi ce lieu pour y faire conſtruire mon tombeau; mes cris, mes larmes ont obtenu de l'impitoyable Caron, de ne point paſſer mon ombre juſqu'au moment de ce combat dont la ſeule idée me faiſoit horreur; j'erre autour de ce tombeau depuis que j'ai rendu mon dernier ſoupir, & je vous attendois tous les deux. O Bradamante! bannis donc de ton cœur une injuſte jalouſie, & crois que notre cher Roger ne reſpire que pour t'adorer & mériter ton amour. Mais, ô mes chers enfans! recevez mes derniers adieux; je ſens que la lumière me bleſſe, & qu'il eſt tems que je m'enſeveliſſe dans l'ombre éternelle.

La voix d'Atlant ceſſa de ſe faire entendre à ces mots. Bradamante, Marphiſe & Roger, reſtèrent quelques momens dans une ſurpriſe mêlée d'attendriſſement: Roger alors reconnoît Marphiſe pour être ſa ſœur; l'un & l'autre ſont pénétrés de tendreſſe & de joie; ils courent en ouvrant leurs bras, & Bradamante jouit ſans trouble, du ſpectacle agréable de leurs embraſſemens fraternels. Le frère & la ſœur ſe plaiſent également à ſe rappeller l'un à l'autre les jeux de leur enfance; mille petits détails qu'ils ſe racontent avec feu, leur font encore mieux

ſentir le bonheur de leur réunion, & confirment tout ce qu'ils ont appris de l'ombre de l'Enchanteur.

Roger ne voulut point cacher à Marphiſe l'amour qui l'avoit ſoumis à Bradamante. Avec quel feu, quelle reconnoiſſance ne pārla-t-il pas de tout ce que cette guerrière avoit fait en lui rendant deux fois la liberté! Marphiſe, touchée de leur amour & des vertus héroïques de Bradamante, lui tendit les bras, & la plus tendre amitié bannit la haine & la colère de l'ame de ces deux belles guerrières; l'une & l'autre furent remplacées par l'admiration & l'amour. Marphiſe pria ſon frère de lui faire connoître quels étoient la maiſon, l'état & les événemens de la vie de leur père; de quelles mains il avoit reçu la mort, & ſi c'étoit dans une bataille ou dans un combat particulier qu'il avoit perdu la vie; elle deſira de ſçavoir auſſi quel étoit le barbare dont l'ordre avoit fait livrer leur malheureuſe mère à la fureur des flots. La guerrière n'étoit encore qu'une enfant lorſqu'elle avoit entendu ces faits; ils étoient depuis long-tems ſortis de ſa mémoire.

Roger commença par lui dire comment ils deſcendoient en droite ligne d'Hector & de ſon fils Aſtianax, qu'un ſerviteur adroit & fidèle avoit ſçu ſauver à la prévoyance cruelle d'U-

lyſſe, en faiſant remplacer le fils du Héros par un autre enfant Troyen; il lui raconta comment le fils d'Hector, ſouſtrait aux Grecs, étoit ſorti de la Troade, avoit long-tems erré ſur les mers, étoit enfin abordé dans la Sicile, & s'étoit acquis la domination de Meſſine. Ses deſcendans, continua-t-il, partirent de ſon célèbre phare pour s'emparer de la Calabre; leurs ſucceſſeurs parvinrent à s'établir dans la ville de Mars. Plus d'un Empereur de leur nom régna dans Rome depuis Conſtance & Conſtantin, juſqu'au grand Charles, fils de Pepin. Roger, premier du nom; Jambaron, Beuves, l'un des ancêtres de la Maiſon de Clermont; Raymbaud, & Roger II, furent tous de cette illuſtre race: ce fut ce dernier Roger qui fut (comme on vous l'a déjà dit) l'époux de notre mère Galacielle. Vous trouverez dans l'Hiſtoire, ce que la Renommée a publié de leurs exploits immortels.

Après avoir inſtruit ſa ſœur de ce qui concernoit leurs aïeux, il lui raconta comment Agolant avoit conduit avec lui, dans le voyage qu'il avoit fait en France, ſes deux fils Almont & Trojan, & ſa fille Galacielle, dont la force & la valeur ſurpaſſoit celle des Paladins François; & comment cette jeune Princeſſe, cédant à l'amour de Roger, avoit reçu le baptême,

& n'avoit pas craint de braver la colère de son père pour épouser son jeune & brave Amant : il poursuivit en lui racontant avec horreur comment l'incestueux & coupable Bertrand, frère du malheureux Roger, avoit trahi toute sa famille, dans l'espérance de posséder sa belle-sœur Galacielle dont il étoit éperdument amoureux. Il finit par le récit de l'infâme trahison de Bertrand, qui lui-même avoit livré la ville de Rizza, devenue bientôt le théâtre sanglant de la cruauté des Sarrazins, & sur-tout de l'acte inhumain d'Agolant, & de ses deux fils Almont & Trojan, qui condamnèrent l'infortunée Galacielle, dont ils avoient massacré l'époux, à la mort longue & certaine qu'elle devoit subir, exposée grosse, pendant l'hiver, dans un esquif sans agrès, sans vivres & sans gouvernail, sur une mer orageuse.

Marphise regardoit fixément son frère en écoutant ce récit : son ame élevée passoit toute entière sur son front & dans ses regards animés, en apprenant qu'elle étoit d'une race illustre & si renommée. Elle sçavoit que la Maison de Montgraine & celle de Clermont étoient deux branches de cette même race, & n'avoient jamais produit que des Paladins redoutables, tels que Roland & Renaud ; mais lorsque Roger en fut à la fin tragique de son récit, & que Mar-

phiſe apprit que ſon père Roger & ſa mère Galacielle étoient tombés ſous les coups des pères & de l'oncle d'Agramant, elle ne put s'empêcher de l'interrompre. Ah ! mon frère ! dit-elle à Roger, comment ſe peut-il que tu n'aïes pas encore vengé la mort de ton père?... Puiſque la mort d'Almont & de Trojan, punis déjà de leurs crimes par la main de Roland & par celle de Charlemagne, ne te laiſſe plus le devoir de te baigner dans leur ſang, tu dois venger la mort de notre père dans celui du ſuperbe Agramant. Comment pourras-tu te laver de la tache honteuſe d'être à ſon ſervice & dans ſa Cour, au lieu de lui donner la mort ? Oui, je fais le ſerment au Dieu vivant que notre père ſervoit, & qui dès ce moment élève mon ame à croire en lui, je jure que jamais je ne me dépouillerai de l'armure qui me couvre, juſqu'à ce que j'aie vengé Roger & Galacielle dont j'ai reçu le jour: crois que tu me perceras le cœur, tant que je te verrai tirer ton épée pour le ſervice d'Agramant & des Sarrazins, toi qui ne dois la lever que pour l'abaiſſer ſur leurs têtes.

Dieu ! que ce diſcours véhément de Marphiſe fut agréable à Bradamante ! Avec quel feu n'appuya-t-elle pas tout ce que cette digne ſœur avoit dit à ſon Amant ! Venez trouver

Charles, lui dit-elle ; faites-vous reconnoître pour être le fils de ce Roger dont la mémoire est toujours si chère & si présente à son cœur, & soyez sûr que ce grand Prince vous comblera d'honneurs. Roger répondit doucement à Marphise : Oui, ma sœur, je conviens que je devois commencer par faire tout ce que vous venez de me dire; mais j'ai long-tems ignoré moi-même qui j'étois, &, lorsque j'ai pu le savoir, je n'étois plus à tems. C'est d'Agramant même que j'ai reçu l'ordre de la Chevalerie ; c'est lui qui m'a ceint l'épée que vous voyez à mon côté. Puis-je donc lui donner la mort, sans manquer à la religion de mes sermens ? Oui, ma sœur, je vous promets, comme je l'ai déjà promis à celle qui règne sur mon ame, que je saisirai la première occasion de quitter son service avec honneur, & que même je chercherai les moyens de la faire naître ; je l'aurois déjà fait peut-être, si les cruelles blessures que j'ai reçues de Mandricard ne m'en eussent empêché.

Marphise, qui n'avoit pas quitté le chevet du lit de Roger pendant un mois, écouta ses raisons; les deux guerrières lui suggéroient tour-à-tour différens moyens de rompre avec Agramant ; mais elles convinrent qu'il ne pouvoit pas se dispenser de retourner auprès de ce Prince,

jusqu'à ce que l'occasion qu'ils desiroient, parût naître d'elle-même. Laissez-le aller, dit Marphise à Bradamante; je vous réponds bien qu'avant qu'il soit peu de jours, je trouverai les moyens de le dégager de l'odieux service d'Agramant; mais elle ne leur découvrit pas ceux qu'elle projettoit d'employer.

Roger tournoit déja la bride de Frontin, en prenant congé de celles qu'il aimoit si tendrement, lorsqu'une plainte fort vive s'éleva d'une vallée voisine; & leurs oreilles attentives distinguèrent que c'étoit une voix de femme qui poussoit ces cris douloureux. Mais je veux que mon Chant finisse ici; j'exige même que vous le trouviez bon: soyez sûr aussi que je ferai de mon mieux pour vous en dédommager, si vous continuez à m'écouter avec quelque plaisir.

Fin du trente-sixième Chant.



CHANT XXXVII.

TROP contentes des dons que la nature leur a prodigués, ſi les femmes vouloient acquérir le talent d'écrire, que les hommes ne possèdent qu'après une longue étude, & bien des veilles laborieuſes; ſi celles qui ſe ſont fait un grand nom dans les armes, par leur valeur, euſſent pris autant de peine à ſe former à la gloire qu'on peut acquérir par les Belles-Lettres; ah! qu'il leur eût été facile de mériter des honneurs immortels! Alors, elles auroient pu rendre compte elles-mêmes à la poſtérité de leurs vertus & de leurs exploits; leurs louanges, leur mémoire n'euſſent pas été ſouvent profanées par la foible plume de quelques Ecrivains vulgaires, & ſouvent jaloux de leur gloire. Les plus beaux traits de la vie des femmes illuſtres, échappent volontairement à cette eſpèce d'Ecrivains; ils exagèrent le peu de foibleſſes qu'ils peuvent leur reprocher, & ſouvent ils ne rendent pas juſtice à celles dont la réputation pouvoit égaler la renommée des hommes que l'on regarde comme des Héros.

Pluſieurs Auteurs anciens ſemblent s'être occu-

pés à répandre avec profusion des louanges sur les écrits de leurs contemporains, dans l'espérance qu'elles leur seroient rendues; mais, n'attendant pas la même grace des femmes célèbres de leur tems, il semble que leur plume injuste & maligne se soit occupée à découvrir les défauts, à dénigrer celles qui méritoient de se faire un nom. Cependant la méchanceté même de ces Auteurs découvre quelle étoit leur foiblesse; ils craignoient que l'esprit perçant, agréable & délicat des femmes, passé dans leurs écrits, n'obscurcît les productions du leur, autant que la neige obscurcit le soleil.

Ces Ecrivains injustes n'ont pas toujours réussi: malgré leur attention à cacher ce qui pouvoit illustrer un grand nombre de femmes qu'ils auroient dû célébrer, malgré les soupçons & les calomnies même dont ils ont osé les noircir, la renommée de plusieurs d'entr'elles passe encore de siècle en siècle, quoiqu'elle ne soit pas éclatante & pure, comme peut-être elle le seroit s'ils eussent dit la vérité.

Que savons-nous s'ils ont pleinement rendu justice à la célèbre Harpalice? à cette Thomyris qu'ils ont accusée de cruauté? Virgile seul a dignement chanté cette Héroïne, qui combattit pour Turnus; mais n'a-t-il pas attaqué la foiblesse de cette grande Reine de Phénicie, qui

fonda la ſuperbe Carthage ? Quelles atrocités les Anciens n'ont ils pas mêlées dans le récit qu'ils ont fait des actes de Sémiramis, ſi digne des palmes immortelles ? Mais ils n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'un grand nombre de femmes n'aient mérité, par leurs vertus & par leur courage, que leurs noms reſtent à jamais inſcrits dans les faſtes de l'univers ; & l'Aſſyrie, la Perſe & l'Inde retentiſſent encore du nom de Zénobie.

Non-ſeulement l'ancienne Grèce & Rome ſe ſont honorées d'avoir vu naître dans leur ſein des femmes illuſtres par leur courage, leur fidélité, leurs lumières, & leur haute ſageſſe ; mais il en fut une infinité d'autres, depuis les rives du Gange juſqu'au jardin des Heſpérides, dont les noms ſeroient paſſés juſqu'à nous, ſi les Ecrivains de leur tems euſſent été plus éclairés & plus véridiques.

O femmes vertueuſes, aimables & ſpirituelles, ne ſoyez point découragées par l'injuſtice que vos pareilles ont éprouvée : continuez à faire l'honneur de votre ſexe & le bonheur du nôtre ! Les tems changent ; & ſi les écrits des Anciens ne vous ſont pas auſſi favorables qu'ils devroient l'être, vous en ſerez dédommagées par ceux que les Auteurs de nos jours ſe plaiſent à publier en notre faveur. Marulle, Pontan, & les deux

Strozzi, ont déja chanté vos louanges; le Bembe, le Capello, Louis Alamani, qui joignent la politesse des Cours aux dons qu'ils ont reçus des Muses, se plaisent à vous célébrer; mais ce qui doit assurer à jamais votre gloire, c'est de voir ces deux Princes également favoris de Mars & d'Apollon, se servir de la lyre de ce dernier pour chanter vos vertus & vos charmes. Celui qui règne dans cette belle cité que le Mincio baigne de son onde, étoit porté naturellement à vous rendre justice dans ses beaux vers; quelle haute idée la courageuse, la sublime Isabelle, son épouse, n'a-t-elle pas dû lui donner de votre sexe enchanteur!..... Mais aussi n'étoit-il pas juste qu'il élevât sa voix harmonieuse pour chanter l'amour, le courage & la fidélité d'une épouse qui fait sa gloire & son bonheur, & que les plus cruelles menaces n'ont point ébranlée dans ses sentimens pour lui? Les louanges que mérite Isabelle se répandent sur toutes celles qui l'imitent de la bouche de ce Prince: non-seulement, sexe aimable, Alphonse a consacré sa Muse à célébrer votre gloire & vos charmes, mais il sait aussi l'employer à vous défendre, & jamais Chevalier ne peut se montrer un plus zélé protecteur de l'innocence. Ce même Prince, en vous célébrant, sait animer les autres Poëtes à le célébrer lui-même. Alphonse fut bien digne, sans

doute, que le Ciel unît sa destinée à celle qui porte toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme. La constance d'Isabelle fut inébranlable comme la colonne dont elle porte le nom; ses sentimens, fondés sur la vertu, eurent la solidité de la colonne élevée sur l'épais & dur rocher. Isabelle ! Alphonse ! illustre couple, réuni par la Divinité même, vous êtes également dignes d'un si beau sort; les rives de l'Oglio se parent de nouveaux trophées élevés par vos mains; &, malgré les horreurs de la guerre qui les entourent, les chants qui retentissent sur ses rives, rendent le fleuve voisin jaloux de leur gloire.

Oui, sexe enchanteur, les noms les plus illustres par la naissance, ou les plus célèbres par les talens, sont comptés au nombre de ceux qui vous consacrent leurs ouvrages. Hercule Bentivoglio, René Trivulce, Guidetto, qui m'est si cher; Le Molza, qui l'est également au Dieu du Parnasse; Hercule, fils de mon illustre Souverain; ce Marquis du Guast, digne par ses exploits d'animer la trompette d'Homère & de Virgile; tous aiment à vous rendre hommage par des vers sublimes, & des chants que les Muses aiment à répéter; mais tous les grands Poëtes qui se plaisent à vous célébrer, ne peuvent contribuer à votre gloire autant que vous-même. Lorsque, quittant l'aiguille & le fuseau, vos

doigts légers accordent, touchent une lyre, l'onde Aganippide alors semble ne couler que pour vous; les Muses vous prennent pour de nouvelles filles de Mnémosine; chacune d'elles quitte l'instrument dont elle est prête à tirer des accords, pour écouter les vôtres; chacune forme une guirlande de fleurs pour en parer la nouvelle sœur qui charme ses oreilles par des sons harmonieux.

Si je voulois citer ici toutes celles dont j'admire les talens divins, mon Poëme ne contiendroit plus que leurs noms & les louanges qu'elles méritent; mais si je me bornois à n'en célébrer que cinq ou six, combien n'en seroit-il pas qui se plaindroient, avec justice, de cette préférence? Je ne parlerai donc que d'une seule, mais je la choisirai si bien, que son nom seul fera taire jusqu'à la plus secrète jalousie. Celle dont j'ai déjà parlé n'avoit besoin que de l'agrément de son style & de ses chants, pour être sûre de l'immortalité; elle l'est également de la donner à tous ceux & celles qu'elle croira devoir célébrer. De même que le soleil ne fait briller sur aucune planète une lumière aussi resplendissante que celle qu'il répand sur sa sœur; celle dont je m'occupe en ce moment paroît être l'astre radieux des Belles-Lettres, par la noblesse, la force & l'harmonie de ses sublimes écrits. Victoire est son nom; ce nom est celui de tous

qui lui convient le plus, puifque étant née dans le fein de la victoire, elle remporte fans ceffe de nouveaux triomphes, & qu'elle eft entourée des trophées qui s'élèvent d'eux-mêmes autour d'elle. On peut la comparer à cette Artémife célèbre par le maufolée dont elle confacra le nom de fon époux; mais n'a-t-elle pas une grande fupériorité fur cette reine, veuve d'un époux adoré? N'eft-il pas plus glorieux de faire vivre à jamais ce que l'on aime par fes écrits, que d'élever pour lui le plus fuperbe monument?

Si Laodamie, la femme de Brutus, Arrie, Evadné, Alcefte & plufieurs autres, ont voulu mourir avec leurs époux, quelle fupériorité Victoire n'a-t-elle pas fur elles, lorfque, malgré les Parques, elle arrache de ces triftes lieux entourés cent fois par l'Achéron & le Léthé, l'ombre de fon époux? Si le grand Alexandre regretta de ne pouvoir être célébré par le Chantre d'Achille, ô victorieux François de Pefcaire! fi le fils de Philippe vivoit, combien ne regretteroit-il pas encore plus de n'être pas chanté par ton illuftre veuve, lorfqu'il entendroit l'Europe & l'Afrique retentir aux fons de la trompette qui rend ta gloire immortelle?

Si je continuois à célébrer tes louanges, ô fublime Victoire! auffi long-tems que je le defire, je ne m'occuperois plus que de toi: je n'en pour-

rois cependant dire encore aſſez ; mais, Seigneur, je vous dois la continuation de l'Hiſtoire de Marphiſe, de ſon frère & de Bradamante ; j'ai promis de le ſuivre dans ce Chant, ſi vous voulez m'écouter ; & puiſque je m'apperçois que vous me préparez une oreille attentive, il faut bien que je tienne ma promeſſe. Je réſerverai donc pour un autre tems, illuſtre Iſabelle, les louanges que tout m'invite à vous donner ; non que je prétende ajouter de nouveaux lauriers à ceux que vous ſçavez ſi bien cueillir vous-même, mais je crois honorer ma lyre lorſque je me livre au deſir de vous célébrer.

Et vous, ſexe enchanteur, concluez donc par tout ce que je viens de dire, que j'ai voulu prouver combien vous avez été digne d'être célébré dans tous les âges, & qu'il ne vous a manqué que des Hiſtoriens plus fidèles : mais ne craignez plus un pareil oubli ; continuez à vous rendre immortelles par vos propres ouvrages ; comptez auſſi ſur ma foible Muſe qui vous eſt conſacrée, & qui regrette beaucoup que Marphiſe & Bradamante n'aient pas écrit auſſi bien qu'elles ſavoient combattre. J'ai beau raſſembler tout ce qu'il eſt poſſible de ſçavoir de leurs vertus & de leurs exploits, à peine en connois-je peut-être la dixième partie : j'aurai bien du plaiſir du moins à chanter le peu que

Turpin m'en apprend ; car j'ai la même ardeur à célébrer vos vertus, ô femmes illuſtres ou charmantes ! que j'en aurai toujours pour vous ſervir & pour vous adorer.

Roger, comme je vous l'ai déjà dit, étoit prêt à ſe ſéparer des deux guerrières ; il avoit retiré Baliſarde du cyprès, lorſqu'il courut aux cris que tous les trois ils avoient entendus dans la vallée prochaine. Plus ils s'avancèrent, & plus ils entendirent redoubler ces plaintes : ils trouvèrent enfin trois femmes très-embarraſſées de leur contenance, & dont les ajuſtemens étoient bien étrangement dérangés. Quelques coquins, peu courtois, leur avoient coupé tous leurs vêtemens depuis la ceinture ; & les pauvres créatures ſe tenoient aſſiſes par une modeſtie qu'elles ne pouvoient entièrement conſerver, & qui leur faiſoit bien douloureuſement connoître tout le danger qu'elles couroient à ſe lever. De même que le fils de Vulcain qui vint au monde ſans mère, & que la chaſte Pallas eut la généroſité de faire élever par Aglaure, inventa l'art des petits chars pour cacher ſes pieds d'aigle ; ainſi ces trois jeunes femmes s'étoient aſſiſes ſur le gazon le plus touffu. Les deux magnanimes guerrières furent très-ſcandaliſées d'un ſpectacle ſi déshonnête ; leurs joues prirent une couleur plus vive que celle de la roſe du printems. Bra-

damante regardant enfin leur visage qu'elles tenoient baissé sur leur sein, reconnut Ulanie, cette même jeune Dame que la Reine de l'Isle perdue envoyoit en France; elle crut reconnoître aussi les deux autres pour être de sa suite. Eh! grands Dieux! dit-elle modestement, ma chère Ulanie, quel est l'infâme scélérat, assez inique, assez déloyal pour vous avoir arraché des voiles si nécessaires aux secrets qu'on ne doit point révéler?... Ulanie fut bien contente lorsqu'elle reconnut la guerrière au son de sa voix, comme à ses armes. Hélas! dit-elle, ce sont de bien méchantes gens qui demeurent dans un château voisin; car, outre l'infamie qu'ils ont commise en coupant nos robes, les vilains nous ont bien battues, & nous ont fait encore mille autres affronts plus outrageans que leurs coups. J'ignore ce que le bouclier d'or est devenu, ni ce qu'ils ont fait de ces trois pauvres Rois qui sont restés pendant une si longue route avec nous; peut-être sont-ils morts ou prisonniers tous les trois. Quoiqu'il soit, en vérité, bien fâcheux de marcher à pied, vêtues comme nous le sommes, je m'étois mise en chemin pour aller trouver Charlemagne; ce grand Prince seroit sûrement touché de nous voir en cet état, & ne différeroit pas à nous venger d'un pareil affront.

Les deux guerrières & Roger, qui n'étoient

pas moins humains que courageux, furent si surpris de tout ce qu'ils voyoient & venoient d'entendre, que l'injure faite à ces trois Dames leur parut plus grande de momens en momens: ils en murmurèrent entr'eux; &, prenant le parti d'abandonner toute autre affaire, ils n'attendirent pas que la Dame Islandoise les en priât, pour voler à sa vengeance. Ils lui dirent de leur montrer le chemin du château; mais tous les trois s'étant promptement dépouillés de leurs cottes d'armes, ils les donnèrent à ces trois Dames infortunées, pour leur servir du moins de quelque défense. Bradamante prit Ulanie en croupe; Roger & Marphise en firent autant pour les deux autres; & les trois Islandoises & les cottes d'armes s'arrangèrent de leur mieux pour se mettre en chemin.

Ulanie montra celui de la citadelle à Bradamante, qui la consola de son mieux, & lui promit de la venger. Ils sortirent de la vallée, suivirent un chemin tortueux, & marchèrent sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Ils se retirèrent pour passer la nuit dans un village, & n'eurent point à se plaindre, ni des lits, ni du souper; mais ce qui les surprit beaucoup, ce fut de ne voir que des femmes dans ce hameau; pas un vieillard, pas un petit enfunt même ne parut à leurs yeux.

Jaſon & ſes Argonautes ne furent pas plus ſurpris de ne pas trouver un ſeul homme dans l'île de Lemnos, dont les habitantes cruelles avoient maſſacré pères, frères, époux, & juſqu'à leurs enfans mâles, que Roger & ſes compagnes de voyage le furent de trouver ce hameau pareillement dépeuplé. On eut ſoin de remplacer promptement les cottes d'armes par des vêtemens d'étoffes un peu groſſières, mais toujours fort utiles pour celles qu'on avoit forcées de s'en paſſer. Roger s'adreſſant à l'une des habitantes du hameau, la pria de lui dire quelle raiſon ou quel ordre avoit exclu tous les hommes de ce lieu; cette femme lui répondit en ces mots:

Seigneur, vous nous voyez ici ſans aucun homme avec nous, & vous ſentez combien il nous doit être cruel de ne pouvoir prendre ſoin de nos pères, de coucher ſeules, & de ne plus careſſer nos enfans; c'eſt l'ordre abſolu de notre cruel Tyran qui nous prive de remplir les devoirs les plus doux de la vie. Nous ſommes nées ſur ſes terres qui ne ſont qu'à deux lieues d'ici: le méchant homme nous en a bannies; & c'eſt après nous avoir fait eſſuyer mille actes de ſa violence, que nous ayant toutes exilées ſur cette frontière, ils nous a ſéparées de tous ceux qui nous étoient chers, en leur défendant,

ſous peine de la vie, de s'approcher jamais de notre retraite. Ce Tyran hait de nous juſqu'au nom de femme; notre préſence eſt tellement odieuſe pour lui, qu'il ſemble qu'elle le rende malade: les arbres ſe ſont dépouillés déja deux fois de leur verdure, depuis qu'il a fait cette loi barbare, que rien n'a pu changer juſqu'à ce jour. Tous ſes ſujets le craignent autant que la mort; il eſt d'une taille giganteſque; cent hommes robuſtes ne pourroient pas lui réſiſter; & s'il traite ſes malheureuſes ſujettes avec tant de barbarie, il eſt encore plus cruel pour les femmes étrangères. Si votre honneur vous eſt cher, & ſi ceux & celles qui vous accompagnent veulent éviter les plus mortels affronts, croyez-moi, n'allez pas plus loin, & prenez promptement une autre route.

Marganor eſt le nom de ce Tyran, (continua-t-elle;) maître d'un fort château, il y ſurpaſſe la cruauté de Néron: s'il aime à répandre le ſang humain, il aime bien plus encore à répandre le nôtre; il en paroît avide autant qu'un loup vorace l'eſt de celui d'un agneau. Les femmes qu'il traite le moins cruellement ſont chaſſées de la citadelle, après avoir eſſuyé mille outrages.

Les deux guerrières & les Iſlandoiſes, deſirant vivement ſavoir d'où pouvoit naître une

pareille rage dans Marganor, Roger pria la même femme de leur en dire la raison; & c'est ainsi qu'elle commença son Histoire.

Marganor, leur dit-elle, fut dès sa naissance injuste, orgueilleux & cruel; mais il fut un tems où ses défauts furent cachés. Il avoit deux fils qui ne tenoient rien des mœurs féroces de leur père; ils aimoient & recevoient bien les étrangers; leur cour étoit polie; ils s'y montroient affables; &, quoique leur père fût avare, il les aimoit assez pour leur prodiguer ce qu'ils desiroient pour satisfaire leur générosité. Ceux qui venoient alors dans cette petite cour, étoient accueillis avec tant d'honneurs, qu'ils faisoient en partant l'éloge des deux frères, que leurs vertus naissantes avoient déjà fait décorer de l'ordre de la Chevalerie. L'un s'appelloit Cylandre; l'autre portoit le nom de Tanacre. Tous les deux étoient braves, beaux & bien faits; ils eussent peut-être mérité toujours des louanges, s'ils n'eussent été séduits par l'amour, & si cette passion dangereuse ne les eût entraînés par sa violence à commettre des actes qui noircirent la réputation qu'ils avoient commencé de s'acquérir. Un Chevalier de la Cour Impériale de Grèce, arriva dans le château de Marganor avec une Dame de la plus rare beauté; Cylandre en devint si follement amoureux, qu'il

crut perdre la vie si sa passion étoit malheureuse, & si cette Dame s'éloignoit de la Cour de son père. Il avoit tenté vainement toutes les prières si touchantes que font les Amans; il fut assez insensé pour oser employer la force; &, lorsque le Chevalier Grec partit, il fut l'attendre à quelque distance, pour enlever de ses bras celle qu'il conduisoit sous sa garde. Dès qu'il le vit approcher, il courut sur lui la lance en arrêt. Il ne doutoit point de le porter par terre du premier coup, & d'enlever sa Dame; mais ce Chevalier, expert & valeureux, lui passa le fer de sa lance au-travers du corps: il tomba mort; son corps fut rapporté sur un brancard baigné des larmes amères de Marganor, & déposé dans le tombeau de ses pères. Cet événement fâcheux cependant ne changea rien au ton ordinaire de la Cour; Tanacre n'étoit ni moins prévenant, ni moins aimé que son frère; & la même année un jeune Baron voisin vint chez Marganor avec sa nouvelle épouse, qu'il sembloit que l'Amour & les Graces eussent embellie de leurs mains. Elle étoit aussi vertueuse que belle; elle se nommoit Drusille, & le Baron de Longueville se nommoit Olindre. Cet époux étoit un Chevalier accompli. Tous les deux s'adoroient dès leur enfance, & venoient d'être couronnés par l'hymen, l'amour & les plaisirs.

Tanacre, ſans avoir (comme il l'auroit dû) la mort de ſon frère toujours préſente devant les yeux, conçut un amour effréné pour la belle Druſille ; mais, déſeſpérant d'enlever ſon cœur à l'aimable époux qu'elle adoroit, il prit le parti d'imiter en partie ſon coupable frère. Cependant il ne voulut pas courir de riſque avec le jeune & brave Olindre ; tout ſentiment d'honneur s'éteignit en lui, les vices de ſon père ſemblèrent inonder tout-à-la-fois ſon cœur ; il n'écouta plus que les projets coupables qui lui furent inſpirés par ſon ame, devenue tout-à-coup ſi criminelle. Tanacre eut la lâcheté de faire embuſquer vingt hommes armés ſur le chemin qu'Olindre devoit prendre pour retourner à Longueville avec ſon épouſe ; il le fit entourer par les vingt aſſaſſins qu'il avoit conduits lui-même ; &, malgré ſa valeur & ſa longue défenſe, ce jeune guerrier perdit la vie. Tanacre, dès qu'Olindre fut expiré, ſaiſit la jeune épouſe qui demandoit la mort : il l'enleva malgré ſes cris ; mais, s'étant arrachée de ſes bras, elle courut ſe précipiter dans un vallon : elle fut aſſez malheureuſe pour n'y pas trouver la fin de ſes peines ; & bleſſée à la tête, meurtrie dans tout ſon corps, Tanacre la fit rapporter au château ſur un brancard, prit tous les ſoins néceſſaires pour conſerver ſes jours ; & voyant bien qu'il ne pouvoit avoir pour

pour maîtresse une Dame d'un si haut parage, il fit tous les préparatifs de son hymen avec elle, pendant le tems que d'habiles médecins s'occupoient à la guérir de ses blessures.

Tanacre, continua la même femme, ne cessoit de parler de son repentir & de la violence de son amour à la belle Drusille : je passerai mes jours, lui disoit-il, à réparer les maux que je vous ai faits; mais tout ce qu'il pouvoit dire à Drusille, ne faisoit qu'animer la rage que son cœur avoit contre lui; elle ne desiroit, ne cherchoit que des moyens sûrs de donner la mort à l'assassin de son époux. Bientôt elle connut qu'elle ne pouvoit y réussir que par la feinte : elle prit donc sur elle d'avoir un air plus doux avec Tanacre, de lui faire croire qu'elle oublioit Olindre, & de lui donner l'espérance qu'elle s'en consoleroit avec lui ; son visage annonçoit qu'elle oublioit son injure, tandis que son cœur appeloit la vengeance. Plusieurs projets se présentèrent à son esprit, mais elle n'en trouvoit aucun dont la réussite lui parût assez certaine; le seul auquel à la fin elle s'arrêta, fut de mourir elle-même en donnant la mort à Tanacre ; & le sacrifice d'une vie malheureuse ne lui coûta rien, lorsqu'elle put s'assurer que sa mort entraîneroit celle de son ennemi. Dès

qu'elle eut pris ce parti funeſte, elle fit tout au monde pour le faire réuſſir ; ſon air devint plus riant ; elle entendit parler ſans trouble des nouvelles noces qui ſe préparoient pour elle ; ſa parure même ſembla plus recherchée qu'à l'ordinaire ; & lorſque Tanacre lui parla du jour de ſon hymen : J'eſpère du moins, Seigneur, lui dit-elle, que vous m'accorderez que ces noces ſe faſſent ſelon l'uſage du lieu de ma naiſſance. Cependant le pays de Druſille n'admettoit aucune cérémonie qui lui fût particulière, & ce n'étoit qu'un menſonge adroit qu'elle avoit inventé pour aſſurer ſa vengeance. La veuve qui ſe remarie, dit-elle à Tanacre, doit commencer par appaiſer les mânes de ſon époux ; elle doit faire célébrer des ſervices pour lui dans l'Egliſe qui lui ſert de tombeau ; c'eſt à la fin de cet Office qu'elle reçoit l'anneau de la main de ſon nouvel époux : le Prêtre officiant doit avoir une coupe de vin toute prête, qu'il bénit, & ſur laquelle il prononce des oraiſons ; il remet enſuite cette coupe à l'époux, qui la préſente à celle qui reçoit ſa main, & qui doit boire la première. Tanacre ſe ſoucie très-peu des cérémonies qui doivent être obſervées à ſon mariage, pourvu qu'il s'accompliſſe promptement ; le ſcélérat n'imagine pas que Druſille veuille venger

ainsi la mort d'Olindre ; il n'est occupé que de ses desirs ; il consent à tout pour hâter son bonheur.

Drusille avoit à son service une vieille femme qui l'avoit servie depuis son enfance : Apporte-moi, ma chère bonne, lui dit elle, de ce poison actif que tu sais si bien composer; porte-le moi dans un vase. J'ai trouvé le plus sûr moyen pour qu'il donne la mort au traître fils du Tyran, je sais après par quel moyen nous nous sauverons toutes les deux ; mais je n'ai pas à présent le tems de te le dire. La vieille obéit à ses ordres, prépara le poison, & Drusille le reçut de sa main ; elle le mêla dans un vin doux & parfumé de l'île de Minos, & le conserva précieusement pour le jour fatal de ses noces. Elle vint au Temple parée de pierreries & d'habillemens superbes ; elle avoit fait élever sur deux colonnes la représentation d'Olindre, & l'on commença l'Office des Morts à son intention. Tous les principaux de la ville & des environs formoient un grand concours dans le Temple, où Marganor entra suivi de ses favoris, & conduisant son fils par la main avec un air de satisfaction & de gaieté qui paroissoit rarement sur son visage.

Lorsque les obsèques d'Olindre furent finies, le Prêtre apporta le vin préparé dans une coupe

d'or; Drusille en but une partie, & présenta, d'un air doux & riant, le reste de la coupe à Tanacre; il eut l'air d'être pénétré de joie en prenant la coupe, & la vuida toute entière. Tanacre la remit aussitôt entre les mains du Prêtre, & se retournant vivement vers Drusille, il lui tendit les bras. La veuve d'Olindre alors changeant tout-à-coup & d'air & de langage, le repoussa avec violence; ses yeux sont allumés; son beau visage est défiguré par la fureur & le désespoir: Fuis loin de moi, traître, s'écria-t-elle!.... Me croyois-tu donc assez foible pour te donner ma foi, pour me rendre au scélerat qui m'a plongée dans le désespoir? Frémis, apprends que tu meurs de ma main; apprends que cette main t'a présenté le poison que tu portes dans ton sein. Vas, ta mort est encore trop douce pour punir l'horreur de ton crime. Que n'ai-je pu porter plus loin ma fureur contre le bourreau de mon époux & le mien! Mon seul regret, c'est de n'avoir pu t'arracher de ma main ton cœur lâche & barbare. Pardonne-moi, cher Olindre, de m'être soumise à feindre!... Je n'avois que ce seul moyen de te venger. Et toi, monstre! vas subir dans les enfers la juste punition de tes crimes; si j'y suis précipitée, j'y jouirai du moins de voir les tourmens qui t'y sont préparés!... Alors élevant ses yeux

vers la repréſentation d'Olindre : Reçois cette victime, ô cher époux ! de la main de celle qui meurt pour te venger ; obtiens de l'Eternel qu'il me reçoive avec toi dans ſon ſein ; dis-lui que j'ai du moins le mérite d'offrir à ſes pieds la dépouille opime du plus noir de tous les ennemis de ſa juſtice & de ſa loi, & que c'eſt une œuvre méritoire que de purger la terre des ſcélérats qui bravent ſa colère & ſa vengeance ! ... Druſille à ces mots expira : ſon viſage livide portoit encore quelques ſignes du plaiſir que la punition du meurtre d'Olindre avoit porté dans ſon ame. Tanacre en ce moment expiroit auſſi ; &, comme il avoit bu les deux tiers de la coupe, il eſt à préſumer que ſa mort précéda de quelques inſtans celle de Druſille.

Marganor (pourſuivit la villageoiſe) avoit retenu dans ſes bras ſon fils Tanacre, en le voyant chanceler, & ne s'étoit occupé qu'à le ſecourir ; mais au moment qu'il le vit expiré, qu'il connut qu'il avoit perdu ſes deux fils, & que tous les deux étoient péris par le fatal amour qu'ils avoient eu pour deux femmes, l'amour paternel, la colère & le déſeſpoir excitèrent un orage ſi furieux dans ſon cœur, qu'il s'élança pour maſſacrer Druſille ; mais, voyant qu'elle étoit expirée, ce furieux exerça ſur ſon

corps mille cruautés inutiles pour assouvir en partie sa rage.

Semblable au serpent qui mord le fer d'une lance dont il est frappé, furieux comme un dogue qui brise sous ses dents les pierres qu'on lui lance, Marganor exhale une vaine rage, en portant ses coups sur un corps insensible. Il quitte enfin ce reste inanimé de Drusille; &, voyant le Temple rempli de femmes, non-seulement sa rage se soutient, mais elle semble augmenter; il tire son large cimeterre, il tombe sur nous sans en distinguer aucune. Nous fuyons toutes, en jetant des cris lamentables; mais, avant que ses amis aient pu retenir sa folle rage, plus de trente femmes avoient déja perdu la vie. Ramené dans son palais, entouré par ses amis, & par les habitans qui lui demandoient à grands cris la vie de leurs mères, de leurs épouses & de leurs filles, il prit le parti, pour nous éloigner toutes de sa vue, de nous exiler à deux lieues du pays qu'il habitoit, sans qu'il nous fût jamais permis de nous en rapprocher. Toutes nos familles se trouvèrent séparées, & nous restâmes privées de ces unions si douces qui font le soutien & qui font le bonheur de la vie. Si nos époux, si nos fils osent aller contre sa défense, en s'approchant furtivement

de nos habitations où règnent la triſteſſe & les regrets, ils ſont cruellement punis. Ce tyran établit de plus dans ſon château la plus inique de toutes les coutumes : cette loi porte que toute femme qui paſſera près de ſon château ſera priſe, battue de verges, & qu'on la chaſſera du pays, après avoir coupé ſes jupes au-deſſus de ſa ceinture ; mais ſi quelque femme oſe ſe préſenter ayant quelque Chevalier pour eſcorte, Marganor la traîne lui-même ſur le tombeau de ſes fils, & l'immole à leurs mânes : pour les Chevaliers, il les fait déſarmer & couvrir de fers. Mille hommes armés qu'il entretient pour ſa garde, le mettent en état de ſoutenir cette coutume barbare : cependant, ſi quelqu'un de ces Chevaliers veut jurer ſur l'autel d'être, pendant le reſte de ſa vie, le plus mortel ennemi des femmes, il lui fait rendre ſon cheval, ſes armes & ſa liberté. Croyez-moi donc, Seigneur, (continua cette même femme, les larmes aux yeux) ſi vous ne voulez pas ſacrifier ces Dames à ſa barbarie, ſi vous deſirez conſerver votre liberté, gardez-vous bien d'approcher le château d'un Tyran, dont le pouvoir & la force égalent l'injuſtice & la cruauté.

Les guerrières, qui d'abord avoient été bien attendries par l'hiſtoire de Druſille, ſentirent naître en leur ame une juſte fureur ; & ſi la

nuit ne les eût arrêtées, elles eussent volé sur le champ pour punir Marganor. Elles passèrent donc le reste de la nuit dans le village; mais, dès que l'aurore annonça le retour du soleil, les guerrières & Roger suivis des trois Islandoises, reprirent leurs armes & marchèrent au château.

Ils commençoient à prendre cette route, lorsqu'un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le fond du vallon, excita leur curiosité: bientôt ils virent arriver, par un chemin étroit, une vingtaine d'hommes armés qui menoient une vieille femme condamnée aux plus cruels supplices; & quelques femmes du village la connurent aussitôt pour être cette vieille suivante de Drusille, dont la main avoit préparé la mort de Tanacre. Cette vieille, ayant eu quelque inquiétude sur le projet de sa maîtresse, n'étoit point entrée dans le Temple avec elle; & la rumeur soudaine qui s'éleva la fit sortir promptement de la ville, & chercher sa sûreté dans une prompte fuite. Marganor ayant appris par ses espions, qu'elle s'étoit réfugiée en Autriche, fit tenter l'avarice d'un vieux Baron qui la livra dans ses mains, quoiqu'il l'eût assurée de la tenir sous sa garde; & Marganor sentoit une joie barbare, en pensant qu'il la verroit brûler à petit feu. Le Baron Allemand avoit fait mettre

la vieille dans une eſpèce de ballot, pour qu'on ne connût point qu'il trahiſſoit ſa foi: ſes gens l'avoient conduite ainſi juſqu'à Conſtance, où ceux de Marganor s'étoient trouvés pour la recevoir; & le tyran eſpéroit bien pouvoir aſſouvir ſa rage ſur elle. De même que le beau fleuve qui deſcend & tire ſa ſource du Véſule, devient plus fort & plus rapide, lorſqu'ayant reçu dans ſon lit les eaux du Lambro, de l'Adda, du Téſin, il roule leur onde jointe à ſes premiers flots; ainſi tout ce que les guerrières apprirent de nouveau ne fit qu'exciter encore plus vivement leur colère; & le nombre des ſoldats qui pouvoient défendre le tyran ne les retint pas un moment dans le projet de le punir: elles ſe promettoient bien même de lui faire expier ſes forfaits, en le livrant au ſupplice le plus long & le plus douloureux. Ils convinrent de commencer par délivrer la vieille; ils fondirent ſur ceux qui la gardoient; & les premiers qui tombèrent ſous les coups terribles des guerrières épouvantèrent aſſez les autres, pour jeter leurs armes & prendre la fuite: ils abandonnèrent la vieille, comme le loup qui vient de ravir un agneau, le laiſſe tomber pour fuir plus rapidement les chiens & les bergers qui le pourſuivent: pluſieurs même laiſsèrent leurs chevaux pour ſe cacher plus facilement; & Roger choiſit

promptement trois de ces chevaux pour monter les trois Islandoises qu'ils portoient en croupe, & qui non-seulement fatiguoient leurs coursiers, mais qui pouvoient les gêner en combattant.

Libres, après cette première expédition, ils prirent le chemin du château, se faisant suivre par la vieille qu'ils voulurent avoir pour témoin de la vengeance qu'ils croyoient devoir à Drusille. La vieille jetoit les hauts cris, & ne vouloit point marcher avec eux, tant elle aimoit encore la vie; mais Roger se divertit à l'enlever de terre, & l'emporta sur la croupe du vigoureux Frontin.

Ils arrivèrent bientôt dans une ville basse fort riche & bien bâtie, qui n'avoit ni remparts ni fossés pour la défendre : une petite montagne qui paroissoit formée d'un seul rocher, s'élevoit au milieu de cette ville, & portoit sur sa cîme le fort château de Marganor : dès qu'ils furent entrés dans cette cité, quelques soldats de garde fermèrent la barrière, & d'autres corps-de-garde fermèrent de même les autres défenses qui terminoient les différentes issues de cette ville.

Marganor parut aussitôt à la tête d'un grand nombre de fantassins & de cavaliers, & leur commanda, d'un air menaçant, de se soumettre à l'instant à la coutume qu'il avoit établie. La redoutable Marphise, ainsi qu'elle l'avoit obtenu

de Bradamante & de Roger, courut ſur Marganor, pour toute réponſe; & ſans daigner baiſſer le fer de ſa lance, ni tirer ſon épée, elle lui porta ſur la tête un ſi furieux coup de ſon poing couvert d'un gantelet, qu'elle le renverſa tout étourdi ſur la croupe de ſon cheval. Dans le même moment, Roger & Bradamante fondirent ſur les troupes de Marganor; Roger en perça ſix de ſa lance: les cinq premiers furent abattus morts par différentes bleſſures; ſa lance ſe briſa dans le corps du ſixième qui s'enfuyoit. Bradamante de ſon côté renverſoit ou perçoit tous ceux qu'elle frappoit avec la lance d'or; & bientôt tous les gens armés de Marganor, & juſqu'au peuple même, tous s'enfuirent, les uns vers le château, les autres hors de la ville; & les égliſes ſe remplirent de ceux qui cherchoient un aſyle: dans un inſtant on ne vit pas un homme au milieu de la place où Marganor avoit paru. Marphiſe pendant ce tems lioit fortement les mains derrière le dos à ce tyran; elle appela la vieille, elle le lui remit entre les mains. Alors, bien raſſurée, la vieille ne ſentit que le plaiſir d'avoir Marganor ſous ſa puiſſance. Roger & les guerrières furent un moment tentés de mettre la ville en feu: mais, réfléchiſſant que Marganor étoit ſeul coupable, ils prirent le parti de faire grace aux habitans,

s'ils vouloient renoncer à la coutume qu'il avoit établie.

Les habitans consentirent sans peine à l'abolissement d'une coutume & d'une loi qu'ils détestoient eux-mêmes ; ils calmèrent le courroux de l'impétueuse Marphise qui d'abord vouloit tout brûler & saccager, en lui représentant combien ils avoient souffert eux-mêmes d'une loi barbare à laquelle ils n'avoient obéi que parce que le peuple est toujours forcé de suivre celle du plus fort. En effet, les malheureux sujets de Marganor n'obéissoient qu'en frémissant à ce tyran qui les avoit mis au point de se défier les uns des autres, par la récompense qu'il donnoit aux délateurs de ceux qui murmuroient contre lui : l'un perdoit ses biens, l'autre son honneur, & quelques-uns étoient livrés au supplice. Les cris de ce peuple malheureux s'étoient élevés jusqu'au Ciel ; & la Justice divine, également infinie dans ses récompenses & dans ses justes punitions, venoit d'abattre sous son glaive la tête coupable de ce tyran odieux. Le peuple, qui passe facilement de la crainte à la fureur, prouva bien en cette occasion, que tout le monde se jette, la cognée à la main, sur l'arbre déraciné par les vents. Marganor servit d'un exemple de plus à ceux dont l'avarice, la violence & l'injustice rendent leurs sujets malheu-

yeux. Grands & petits, il ne fut aucun des habitans qui ne vît avec la joie la plus vive ce tyran puni de ſes forfaits. Ceux dont ſa main cruelle avoit maſſacré celles qui leur étoient chères, couroient ſur lui pour le mettre en pièces; mais Bradamante & Marphiſe, qui vouloient lui faire ſubir une punition plus longue de tant de crimes accumulés, le défendirent de la première fureur de ces habitans irrités: elles firent remettre Marganor tout nu, bien garotté, entre les mains de la vieille qui ſe plut à lui déchiqueter le dos & les épaules avec un poinçon. Les trois Dames Iſlandoiſes, ſe ſouvenant auſſi de l'affront qu'elles avoient reçu, & peut-être ayant quelques raiſons ſecrettes pour être furieuſes qu'on pût ſe reſſouvenir de ce qu'elles n'avoient pu cacher au grand jour, ſe jettèrent à leur tour ſur lui, & deſiroient alors avoir les griffes des ours blancs de leur île pour le déchirer; car une femme ne pardonne jamais les affronts qu'elle a reçus, ni même ceux qu'elle a mis en droit qu'on puiſſe lui faire; elles ſe ſervirent même de leurs dents pour punir Marganor de l'indécence & de l'immodeſtie de ſes procédés.

Marganor étoit alors la fidèle image d'un de ces torrens furieux qui ſe précipitent des montagnes, lorſque les neiges accumulées ſe fon-

dent tout-à-coup, frappées par le ſoleil; dans ſa chute rapide, ce torrent fougueux bondit de rochers en rochers, les blanchit d'écume, les déracine, les entraîne avec les arbres qu'il briſe dans ſa chute; il porte au loin ces débris accumulés dans la plaine, & leur poids & la rapidité des eaux entraîne les cabanes & les moiſſons: mais enfin les eaux, en s'étendant ſur des terreins unis, perdent leur volume & leur rapidité; & les enfans, que ſes ravages avoient ſi vivement effrayés, ſe plaiſent à braver alors ſa première fureur, & le paſſent en riant & ſe mouillant légèrement les pieds. C'eſt ainſi que ce cruel Tyran, dont le ſeul nom faiſoit trembler, ſe trouve tellement abattu par ſes chaînes & par la haine publique, que juſqu'aux timides enfans inſultent à ſon malheur, & lui font ſentir leurs atteintes, en ſe ſervant de leurs foibles mains pour arracher ſa barbe ou ſes cheveux.

Roger & ſes deux braves compagnes, étant montés dans le Château, trouvèrent des richeſſes immenſes, le bouclier d'or, & les Rois du Nord, compagnons d'Ulanie, qui ne portoient aucune arme depuis que Bradamante les avoit renverſés deux jours de ſuite. Il eſt bien à croire qu'il fut heureux pour ces Princes de n'être pas en état d'attaquer Bradamante; ils euſſent été vraiſemblablement renverſés une troiſième fois.

Mais il leur fut plus heureux encore de n'être pas armés lorsqu'ils furent pris avec Ulanie ; les pauvres Islandoises auroient été immolées sur le tombeau d'Olindre : du moins elles en furent quittes pour voyager un peu trop immodestement, & pour quelques autres petits désagrémens que des soldats impolis avoient pu leur faire essuyer, mais desquels heureusement il ne restoit aucune marque. Les guerrières remirent le bouclier d'or, & comblèrent de dons la bonne Ulanie & ses deux compagnes ; ils firent jurer aux habitans, non-seulement d'abolir la coutume, mais de courir promptement chercher & consoler leurs épouses affligées ; ils leur firent jurer de plus, de ne laisser entrer dans leur ville aucun Chevalier, sans exiger de lui le serment de servir toute sa vie les Dames, & de combattre ceux qui seroient soupçonnés de les haïr : Marphise leur dit même qu'elle reviendroit avant la fin de l'année, & les menaça de sa vengeance, s'ils n'obéissoient pas exactement à ses ordres. Tous les trois après furent ensemble, accompagnés d'un nombreux Clergé, pour retirer le corps de Drusille du cloaque où Marganor l'avoit fait jeter ; &, rendant à sa mémoire les plus grands honneurs, elles le firent ensevelir avec le corps de son époux dans un riche tombeau. Marphise

ayant apperçu près d'un temple une colonne élevée, ſur laquelle le Tyran avoit fait inſcrire ſa loi cruelle, s'en ſervit, de concert avec Bradamante, pour porter le trophée des armes de Marganor ; & , faiſant briſer ſon inſcription, elles firent graver, ſur cette même colonne, la nouvelle loi qu'elles venoient de proclamer ; & ce même monument de la mort & de l'ignominie dont les femmes étoient menacées, devint celui de leur triomphe. Les deux guerrières partirent enſuite avec Roger, & ſe ſéparèrent d'Ulanie, qui voulant paroître devant Charles avec décence, s'occupoit avec ſes compagnes à ſe préparer de riches vêtemens. On ſait que Marganor étoit reſté ſous ſa garde : ne voulant pas le laiſſer ſouffrir plus long-tems, & craignant que ce barbare ne nuisît encore à quelque femme, elle le fit précipiter du haut d'une tour. Mais ceſſons de parler d'Ulanie, pour ſuivre les guerrières & Roger, qui prennent le chemin de la ville d'Arles : ils marchèrent le reſte du jour, & tinrent, une partie du ſuivant, la même route juſqu'à l'endroit où, ſe partageant en deux branches, ils reconnurent qu'une de ces routes conduiſoit à la cité d'Arles où Roger devoit ſe rendre, & l'autre au camp de Charles. Ce fut là que les deux tendres Amans renouvelèrent

velèrent mille fois leurs ſermens, & ſe ſéparèrent en s'embraſſant. Marphiſe & Bradamante ſe rendirent près de Charles, Roger près d'Agramant; & moi je ſaiſis cette bonne occaſion de me taire pour quelques momens.

Fin du trente-ſeptième Chant.



CHANT XXXVIII.

O vous qui daignez écouter mes Chants avec plaisir ! Dames aimables, qui joignez l'honneur & les sentimens épurés aux graces de votre sexe ! peut-être la séparation subite de Roger d'avec celle qu'il adore, vous fait-elle autant & peut-être plus de peine encore qu'à Bradamante ; peut-être accusez-vous dans votre cœur ce loyal Amant de n'être pas assez vivement épris. Je penserois comme vous, si quelque intérêt particulier eût déterminé Roger à s'éloigner de la fille d'Aymon ; & toutes les richesses de Crésus, tous les trésors des deux mondes, ne doivent pas séduire, par leur attrait, l'Amant fortuné qui peut voir sans cesse l'objet qu'il adore. Mais cet honneur qui vous est si cher, cet honneur rigide qu'un Chevalier doit conserver aux dépens de sa vie, aux dépens de son amour même, rend l'aimable Roger digne d'être également plaint & loué par votre bouche. Si Bradamante se fût trop fortement opposée à son départ, ne diriez-vous pas vous-même qu'elle n'étoit occupée que d'elle, & que Roger n'étoit pas véritablement aimé ? L'Amante estimable & tendre,

quoique l'amour lui rende son Amant aussi cher que sa propre vie, sera toujours jalouse de son honneur ; elle sait qu'il lui doit être plus précieux que le jour même ; elle se sacrifiera toujours pour le lui laisser conserver avec gloire. Roger fit son devoir en retournant près d'Agramant ; ce Prince n'avoit point partagé la fureur d'Almont ; il l'avoit armé Chevalier, & l'avoit toujours comblé de faveurs & de distinctions honorables. Oui, Roger fit bien d'obéir au devoir qui le rappeloit auprès de son Empereur ; & Bradamante se montra digne de son sang & de sa renommée, en ne le retenant point auprès d'elle : elle étoit trop sûre que rien ne peut réparer l'honneur quand il est perdu ; d'ailleurs ne l'étoit-elle pas également, que l'amour, tôt ou tard, ramèneroit Roger à ses pieds, amoureux & fidèle ? Son Amant retourna donc près d'Agramant, qui rassembloit dans Arles les débris de son armée.

Marphise & Bradamante, qui s'étoient liées de l'amitié la plus tendre, retournèrent ensemble près de Charlemagne ; ce Prince rassembloit toutes ses forces pour donner un assaut général à la ville d'Arles, & pour terminer, dans une seule action, la longue guerre qu'il soutenoit contre les Sarrazins.

Dès que Bradamante parut & fut reconnue

dans le camp de Charles, ſon arrivée fit élever des cris de joie : tous les guerriers la révéroient; elle étoit adorée du ſoldat; chacun s'empreſſoit à lui rendre hommage. Lorſque Renaud apprit ſon arrivée, il accourut ſerrer dans ſes bras cette ſœur ſi chérie; tous ſes autres frères ſe raſſemblèrent bientôt autour d'elle. Quand on ſut que la guerrière qui l'accompagnoit étoit cette célèbre Marphiſe, qui, des extrémités de l'Inde juſqu'à celles de l'Eſpagne, avoit mérité des palmes immortelles, toute l'armée quitta ſes tentes pour ſe trouver ſur ſon paſſage, & rendre des honneurs à ces deux belles guerrières.

Marphiſe mit un genou à terre en ſe préſentant devant Charles, & Turpin aſſure que ce fut pour la première fois de ſa vie qu'elle fit un acte pareil; le ſeul fils de Pépin lui parut digne de cet hommage, quoiqu'elle eût vu les plus puiſſans Monarques du continent dans toute leur gloire. Charles lui fit l'accueil le plus honorable; il étoit ſorti de ſon pavillon royal pour venir au devant d'elle; il lui donna la main, & la fit aſſeoir à ſes côtés, au deſſus de ſes Pairs & de ſes hauts Barons. On renvoya la plus grande partie de ceux qui furent préſens à cette première entrevue; il ne reſtoit près de Charles que les Paladins & les grands Seigneurs; alors

Marphise, s'adressant à Charles, éleva sa voix agréable en lui disant ces mots : Très-haut, très-glorieux & très-auguste Empereur, vous, qui du couchant à l'aurore, & qui des monts glacés de Scythie jusqu'aux rivages brûlans des Ethiopiens, faites révérer l'étendard triomphant de la Croix, je viens des extrémités de la terre pour admirer en vous, non-seulement le plus puissant Monarque de l'univers, mais aussi celui que l'Eternel a doué de la plus haute sagesse. Je dois vous dire la vérité, grand Prince ! une secrette jalousie m'avoit fait prendre les armes; je voyois avec peine un Monarque d'une autre religion que la mienne, devenir le plus puissant Souverain de la terre; je l'ai souvent rougie du sang des Chrétiens; & je fusse peut-être restée votre plus mortelle ennemie, si le Ciel ne me portoit à venir me ranger au nombre de vos sujettes, au moment même où je me préparois à porter les armes contre vous. J'ai su pour la première fois, & par un événement dont je vous rendrai compte dans la suite, que je suis fille de ce brave Roger de Risa, que le traître Bertrand, son frère, trahit avec tant de lâcheté : ma malheureuse mère fut exposée sur une mer orageuse lorsqu'elle me portoit encore dans son sein; elle me donna le jour au milieu des événemens les plus funestes : un savant Enchan-

teur m'éleva jusqu'à l'âge de sept ans, & je fus enlevée à ses soins par des corsaires Arabes : ils me vendirent en Perse comme une esclave : le Roi qui m'acheta voulut me ravir l'honneur ; &, quoique bien jeune encore, je le punis en le privant du jour ; j'exterminai sa Cour & sa race coupable ; je m'emparai de son trône, & j'avois à peine deux mois au-dessus de dix huit ans, lorsque je me vis Souveraine de sept Royaumes que j'avois conquis. Envieuse alors de votre gloire, comme je l'ai dit, j'espérois réussir à l'abaisser ; mais ce que j'ai su depuis que je suis en France éteint non-seulement cette fureur injuste, mais tout m'anime à vous aimer & à vous servir comme mon Seigneur & mon Maître, & comme un grand Prince auquel j'ai la gloire de tenir par le sang. Roger fut pour vous, Seigneur, le parent & le serviteur le plus fidèle ; je vous consacre comme lui, mon cœur & mon épée ; cette envie qui me portoit à combattre vos Paladins, & à leur arracher les lauriers dont ils sont couverts ; cette ardeur qui me portoit à la guerre, se fait sentir dans mon cœur contre Agramant, & contre tous ceux qui descendent des barbares qui se sont couverts du sang de mon père.

Marphise poursuivit, en disant à Charles qu'elle desiroit d'être Chrétienne, & que dès

qu'il auroit vaincu le fils de Trojan, son dessein étoit de retourner en ses Etats pour faire embrasser le Christianisme à ses sujets, & combattre & subjuguer ceux des Rois voisins qui ne voudroient pas se soumettre à cette sainte loi.

Charlemagne, qui n'étoit pas moins éloquent que brave, donna les plus grandes louanges à Marphise, & rendit le même honneur à la mémoire de son père, & de toute son illustre race : il approuva toutes ses résolutions ; & non-seulement, lui dit-il, je vous reconnois comme une parente dont je me fais honneur, mais aussi comme ma propre fille... A ces mots, il se leva pour l'embrasser encore ; & cette fois il la baisa tendrement sur le front, comme un père a coutume d'en user pour une fille chérie. Tous les Paladins de la maison de Mongraine & de celle de Clermont s'avancèrent pour rendre hommage à la belle & valeureuse Marphise, qu'ils reconnurent alors pour être de leur illustre sang, & Renaud sur-tout, qui souvent avoit éprouvé sa valeur pendant le siège d'Albraque. On ne peut exprimer quelle fut la joie du jeune Guidon le Sauvage, lorsqu'il revit cette belle guerrière ; Aquilant, Griffon & Sansonnet, qui l'avoient vue combattre dans l'Isle des femmes cruelles ; Maugis, Vivian & Richardet, qu'elle

avoit secourus contre Bertolas & les Mayençois; tous à-la-fois entouroient la guerrière en lui rendant les plus tendres hommages. Charles ne s'en rapporta qu'à lui-même pour orner le lieu qu'il destinoit au baptême de Marphise; il choisit les Evêques & les grands Clercs les plus savans pour l'instruire de notre sainte Loi.

Le lendemain l'Archevêque Turpin, vêtu de ses habits pontificaux, versa sur la tête de Marphise l'eau salutaire: Charles la tint sur les fonts. Mais il est tems à présent de remplir le cerveau creux du bon Paladin Roland; son bon sens est prêt à descendre du Ciel dans une ampoule portée par l'aimable Prince d'Angleterre, qui se servoit alors du char d'Elie. Lorsqu'Astolphe fut descendu de la lune dans le Paradis terrestre avec cette ampoule précieuse, S. Jean lui fit connoître une plante merveilleuse, avec laquelle il lui dit de toucher seulement les yeux du Roi de Nubie, & qu'elle suffiroit pour lui rendre la vue; ce service important, (ajouta l'Apôtre) joint à celui de l'avoir délivré des harpies, portera ce Prince à vous donner une armée pour assiéger Biserte. Alors S. Jean lui donna les moyens d'employer utilement ces troupes sans expérience: Astolphe apprit aussi de lui comment il pourroit passer sans danger ces grands déserts, où souvent l'on est enseveli

sous des montagnes de sable; & le bon & vieux Saint l'endoctrina de point en point sur tout ce qu'il avoit à faire; il le fit ensuite remonter sur l'hypogriffe; & le Paladin ayant bien remercié le Saint & reçu sa bénédiction, partit, & dirigea son vol sur la terre.

L'hyppogriffe s'étant approché des bords du Nil, suivit le cours de ce fleuve : Astolphe découvrit bientôt la Nubie, descendit dans la capitale, & fut rejoindre Senapes. La joie du Roi fut extrême, lorsqu'il entendit la voix du Paladin qui l'avoit déja délivré de l'horrible persécution des harpies; mais lorsqu'Astolphe toucha ses yeux avec la plante qu'il avoit apportée du Paradis terrestre, l'humeur épaisse qui les couvroit se dissipa tout-à-coup; & le premier mouvement de Senapes, en voyant la lumière & le Paladin, fut de se jeter à ses genoux & de l'adorer comme un Dieu.

Senapes, touché de la plus vive reconnoissance, lui donna cent mille hommes de plus que les troupes qu'Astolphe avoit démandées pour aller assiéger Biserte, & s'offrit lui-même pour le suivre: ce Prince fut cependant très-affligé de ne pouvoir lui donner de la cavalerie; ses Etats fort riches en chameaux & en éléphans, étoient absolument dépourvus de chevaux.

Pendant la nuit qui précéda le jour où les troupes de Nubie devoient se mettre en marche, Astolphe monta sur l'hyppogriffe, & dirigea son vol vers la montagne élevée, d'où le vent du midi s'élance pour porter ses efforts contre la grande ourse : il trouva la caverne d'où ce vent sort par une bouche étroite, lorsqu'il va faire ses ravages ordinaires. Le Paladin, selon l'avis qu'il avoit reçu de S. Jean, s'étoit muni d'une outre bien forte & bien fermée, dont il plaça adroitement la bouche ouverte sur le soupirail, qu'elle fermoit en entier.

Le fier autan, fatigué du vol impétueux qu'il avoit fait la veille, dormoit alors tranquillement dans sa caverne : Astolphe ayant bien tendu son outre, se tint à l'affut près du soupirail; & lorsque l'austral, réveillé par l'aurore, voulut sortir de sa grotte, il donna dans l'outre, comme un lapin donne dans le panneau, & s'y trouva pris par le Paladin, qui le renferma bien étroitement. Très-content d'une si bonne prise, il retourna promptement en Nubie ; & dès le même jour il se mit en marche à la tête de sa noire armée. Les Abyssins traversèrent, sans crainte & sans danger, les vastes mers de sable fin qui les séparoient du mont Atlas ; & le fougueux vent du midi, qui s'étoit pris au piège, n'avoit pas la force de souffler une lampe.

Le Paladin étant arrivé dans un lieu d'où l'on découvroit une grande plaine & la mer ; choisit une troupe d'élite parmi les Abyssins qui lui parurent les mieux faits & les plus intelligens; il les fit ranger par pelotons autour d'une montagne qui touchoit à la plaine, & bientôt il s'éleva sur le sommet avec l'air d'un homme qui médite un grand dessein.

Astolphe, se préparant à l'exécution de ce projet par la prière, se jeta promptement à genoux, ne cessa d'invoquer la toute-Puissance jusqu'à ce qu'il pût espérer que ses vœux étoient exaucés; il se mit ensuite à rouler une grande quantité de pierres & de cailloux du sommet de la montagne, de façon qu'ils roulèrent de tous les côtés à ses pieds. O quel est le miracle éclatant que l'homme qui croit fermement ne peut espérer ! Ces pierres & ces cailloux (contre leur usage ordinaire) se mirent à croître tout-à-coup, & se formèrent un ventre, des jambes, un cou, & même de longs museaux : tout cela bientôt se mit à hennir, à bondir, à courir de tous côtés dans la plaine; les uns étoient bais, les autres rouan, alesan, & beaucoup même étoient gris pommelés. Les troupes disposées par pelotons dans la plaine, prirent ces chevaux de nouvelle création avec assez de facilité; car le miracle avoit eu l'attention de leur donner

des brides propres à leur bouche, & des selles très-bien faites : il s'en trouva quatre-vingt mille cent & deux, tous vigoureux & bien faits, & jamais on n'a vu de plus belle remonte : le même nombre des fantassins de l'armée de Nubie, devint dans le moment un corps formidable de cavalerie.

Astolphe, se mettant à leur tête, répandit cette cavalerie en détachemens, qui se portèrent dans toute l'Afrique, &, selon l'usage, pillèrent, brûlèrent, massacrèrent, firent des prisonniers, & établirent des contributions jusqu'aux portes de Biserte.

Agramant avoit confié, jusqu'à son retour, la garde de ses Etats au Roi de Ferze, à celui d'Algazer, & à Branzard, Roi d'un autre pays. Tous les trois se mirent en défense contre l'attaque imprévue du Paladin. Branzard dépêcha sur le champ l'esquif le meilleur & le plus léger, avec ordre de se rendre promptement sur le rivage de Provence, pour avertir Agramant de l'irruption soudaine que le Roi de Nubie faisoit dans ses Etats. Le Capitaine de l'esquif fit une grande diligence, & joignit bientôt son Empereur, qu'il trouva serré de près dans Arles, dont l'armée de Charles n'étoit plus distante que d'un mille. Agramant, alors connoissant l'imprudence qu'il avoit faite de vouloir envahir les Etats du

fils de Pépin, tandis qu'il laissoit les siens exposés à l'être, fit convoquer sur le champ son conseil. Après avoir froncé plusieurs fois les sourcils, il adressa principalement le discours suivant à Marsile & Sobrin, les deux plus anciens & les plus prudens des Rois qui l'avoient suivi dans cette grande entreprise.

Quoiqu'il soit assez embarrassant pour un Général de dire tout simplement, je n'y avois pas pensé, ma franchise me porte à vous en faire le sincère aveu; cependant je pourrois vous donner pour excuse d'avoir laissé mes Etats d'Afrique sans défense, qu'il n'étoit pas dans l'ordre des événemens qu'on doit prévoir, que les Abyssins vinssent les attaquer : Dieu, qui connoît également le passé, le présent & l'avenir, pouvoit seul prévoir qu'une nation très-éloignée de mes Etats, dont elle est séparée par de vastes & dangereux déserts de sables mouvans, que l'impétuosité des vents agite sans cesse, viendroit ravager mes possessions, & mettre le siège devant Biserte. Je vous demande conseil sur le parti que je dois prendre, ou de suivre mon entreprise jusqu'à ce que j'aie envahi la France & que j'aie Charles pour prisonnier, ou de retourner en Afrique pour défendre mon Empire attaqué; je vous prie de me dire librement votre avis, & ce que vous croyez être le plus prudent à

faire dans ce moment. Agramant, en finissant ces mots, regarda Marsile, pour faire entendre que ce Roi lui répondît le premier. Marsile ayant fléchi le genou & baissé la tête, se rassit & lui répondit ainsi: Seigneur, dit-il, tous les évènemens qui nous sont racontés par la voix publique, sont sujets à s'accroître comme à se dénaturer en passant de bouche en bouche; de premiers rapports ne me causeront donc jamais ou l'affliction prématurée, ou la confiance téméraire; dans ce que l'on dit de favorable, je doute encore; dans ce qu'on rapporte de malheureux, j'espère; & c'est ainsi qu'on doit penser sur des rapports que l'on sait être passés par tant de différentes bouches: je leur prête d'autant moins de confiance, que je les vois s'éloigner de la vraisemblance. Or, il n'est pas naturel de croire qu'une formidable armée puisse partir d'une région très-éloignée pour attaquer l'Afrique, & qu'elle ose s'exposer à traverser ces mêmes déserts où l'armée de Cambyse fut totalement détruite. Je croirai bien que quelques hordes d'Arabes de la montagne, auront pu descendre dans la plaine pour voler, selon leur coutume, & qu'ils peuvent avoir fait quelques dégâts. Branzard, effrayé de leurs succès momentanés, & pour s'excuser de n'avoir pas exactement gardé les gorges de la montagne, aura prodigieuse-

ment grossi le nombre de ces brigands. Je consens encore que ce soit une armée de Nubiens qui soit tombée du Ciel, & qu'ils soient arrivés cachés sous les nues, (car il faudroit que cela fût ainsi), lorsqu'on n'a point eu de nouvelles qu'ils marchassent contre vos Etats : eh ! que pourroient craindre vos braves Africains ? Auroient-ils la timidité de redouter un peuple lâche, & qui n'a jamais porté les armes ?

Si vous voulez envoyer seulement quelques vaisseaux & quelques troupes pour rassurer Branzard, soyez sûr que les foibles Abyssins n'auront pas plutôt vu flotter vos étendards, qu'ils s'enfuiront vers leurs frontières. Que ce soit donc ou des Abyssins, ou des Arabes, également ignorans dans l'art de la guerre, qui donnent cette alarme, votre absence seule a pu leur donner l'audace de faire une course, vous sachant alors au-delà de la mer : prenez donc le parti, Seigneur, de profiter de l'absence du rempart de la France, de ce redoutable neveu de Charles, pour suivre vos premiers desseins d'envahir la France & de vous venger de son Souverain. La fortune vous a favorisé jusqu'ici ; bientôt peut-être ne vous montrera-t-elle plus que le côté chauve de sa tête, si vous abandonnez la victoire qu'elle vous prépare ; & songez d'ail-

leurs que par une retraite périlleuse, vous couvririez à jamais vos armes d'infamie.

C'est ainsi que l'adroit Roi d'Espagne exposa ses raisons, dans la crainte qu'Agramant ne sortît de France avec son armée, avant que Charles, que ce Roi craignoit, n'eût entièrement perdu ses Etats. Mais le Roi Sobrin voyant bien que Marsile n'avoit parlé que selon son intérêt personnel, & non selon celui de la confédération Sarrazine, il dit son avis à son tour: Lorsque je vous conseillois, Seigneur, de ne pas rompre la paix, plût au Ciel que je n'eusse été qu'un faux prophète! Mais puisque les évènemens que j'ai prévus devoient arriver, que n'avez-vous plutôt cru votre ancien serviteur Sobrin, que l'orgueilleux Rodomont, Marbalufte, Alzird & Martasin, que je voudrois avoir maintenant en ma présence pour les confondre, & sur-tout Rodomont! Cet insensé s'imaginoit qu'il briseroit le sceptre de Charles comme un fragile verre: il osoit vous dire qu'il vous suivroit la lance & l'épée à la main, jusque sur la voûte azurée ou jusqu'aux bords du Styx. Ce superbe Roi d'Alger vous a cependant abandonné pour une folle entreprise, & maintenant il est plongé dans une honteuse oisiveté; & moi, que ce fanfaron accusoit de ne vous donner que de lâches conseils,

vous

vous me voyez toujours couvert de mes armes auprès de vous. Oui, Seigneur, vous me trouverez toujours, quoique appesanti par les années, combattre à vos côtés jusqu'à la fin de cette guerre. Il n'est personne assez hardi pour me reprocher un sentiment bas, ni un acte qui ne me fasse honneur; & peu de ceux qui se sont le plus vantés auprès de vous, en ont fait autant que moi pour votre service.

Je m'explique ainsi, Seigneur, (continua Sobrin) pour démontrer à tous ceux qui m'écoutent, que tout ce que je vous ai déja dit, & que je vais vous dire encore, ne part point d'une ame fausse ou pleine de foiblesse, mais que je ne suis inspiré que par le cœur le plus fidèle à l'attachement que je vous ai voué. Partez; retournez le plus tôt que vous le pourrez dans vos Etats. Pourroit-on regarder comme un homme sage, celui qui, dans l'espérance très-incertaine de conquérir un autre Etat, se laisseroit enlever celui qu'il possède? Que pouvez-vous même penser à présent de votre entreprise? Nous étions trente-deux Rois de vos vassaux réunis sous votre bannière, lorsque nous sommes partis du rivage Africain avec vous; à peine en restê-t-il un tiers aujourd'hui: tout le reste est péri par les armes. Plaise au Très-Haut que ce reste, & tous vos malheureux sujets n'achèvent

pas d'être entièrement anéantis ! L'abſence de Roland ne détruit pas le danger préſent que nous courons : n'eſt-il donc pas aujourd'hui remplacé par Renaud, qui n'eſt pas moins redoutable ? Tous les Paladins de ſon nom ne ſont-ils pas raſſemblés avec Renaud, & ne ſont-ils pas tous la terreur de nos ſoldats ? Quoique ce ſoit avec une ſorte de regret que je donne ici des louanges à nos ennemis, puis-je vous cacher que les Chrétiens ont un ſecond Mars dans ce brave Brandimard, l'émule & l'ami de Roland ? J'ai moi-même éprouvé ſa force & ſa valeur ; bien d'autres m'ont rappelé ſes exploits ; & je vous l'avoue, Seigneur, ce qui m'en impoſe davantage, c'eſt de voir que l'abſence de Roland ne rend pas nos pertes moins fortes & moins fréquentes. Si nous avons beaucoup ſouffert par le paſſé, nous pouvons tout perdre à-la-fois aujourd'hui. Mandricard a perdu la vie ; Gradaſſe eſt retourné dans ſes Etats ; la redoutable Marphiſe nous abandonne en ce moment ; Rodomont, qui pouvoit ſeul tenir lieu de Gradaſſe & de Mandricard, nous a quitté de même. Où ſont ceux qui pourroient remplacer ces guerriers, & le nombre prodigieux de ſoldats que nous avons perdus ? Nous ne pouvons plus eſpérer ni de nouveaux vaiſſeaux, ni de nouvelles troupes de l'Afrique préſente-

ment attaquée ; & Charles vient de recevoir le renfort de deux nouveaux guerriers qui ne ſont point inférieurs à Roland. Savez-vous, Seigneur, que Guidon le Sauvage eſt dans le camp de Charles, avec le brave Sanſonnet de la Mecque, digne fils d'Olivier ? Ces deux guerriers ſeuls ſont encore plus redoutables pour nous, que les ſecours que Charles reçoit de jour en jour de ſes grands Etats d'Allemagne. Notre armée diminue, & celle de Charles s'augmente ſans ceſſe.

Je prévois avec douleur, que vous n'attaquerez plus vos ennemis ſans eſſuyer une défaite. Si les Africains & les Eſpagnols réunis n'ont pu triompher des François, quand leur nombre ſurpaſſoit le double des troupes de Charles, que pouvez-vous eſpérer, lorſque les Allemands, les Italiens, les Anglois & les Ecoſſois viennent augmenter le nombre de leurs bannières, & le rendent ſi ſupérieur en nombre à celles qui vous reſtent ? Oui, Seigneur, vous perdrez en même tems & votre armée, & votre Empire, ſi vous vous obſtinez à ſuivre votre entrepriſe; & votre retour en Afrique peut ſauver l'un & l'autre. Je conviens qu'il ſeroit indigne d'un cœur auſſi juſte que généreux, d'abandonner Marſile ; mais il vous eſt facile de vous tirer avec honneur du péril commun qui vous menace,

en faiſant avec Charles une paix qu'il doit deſirer autant que vous. Si vous ne penſez pas qu'il ſoit de votre honneur de la propoſer le premier, & ſi vous voulez abſolument que le ſort des armes décide de cette grande querelle, éprouvez du moins un moyen pour que la balance devienne égale, & que la victoire puiſſe couronner votre front : vous pouvez eſpérer de l'obtenir, en propoſant de terminer ces grands débats par le combat d'un ſeul de vos Chevaliers contre un de ceux de Charles, & le brave Roger vous aſſure de triompher. Oui, notre Roger, dans un combat ſeul à ſeul, eſt égal aux Paladins Roland & Renaud, & ſupérieur à tous les autres Chevaliers Chrétiens. Mais ſi vous riſquez un combat général, quoique la valeur & la force de ce Chevalier ſoient ſurnaturelles, que peut-il faire contre la multitude de ceux qui l'accableront de tous côtés ? J'imagine, Seigneur, que vous ne pouvez vous refuſer à croire que le meilleur expédient, c'eſt d'envoyer dire à Charles qu'il doit être auſſi peiné que vous de voir ſans ceſſe couler le ſang de vos ſujets ; que vous lui propoſez de remettre ſes intérêts entre les mains de celui de ſes Chevaliers qu'il voudra choiſir, pour l'oppoſer à celui que vous préſenterez ; que ce combat particulier décidera du ſort de cette guerre, & lequel de vous deux

feroit forcé pour toujours de payer un tribut à l'autre. Charles doit recevoir avec plaifir cette propofition, pour rendre le calme à fes Etats; & j'ai tant de confiance dans la valeur de Roger & dans la juftice de la caufe qu'il foutiendra, que je prévois qu'il remporteroit la victoire, quand le dieu Mars lui-même fe préfenteroit pour le combattre.

Ce fut par un difcours fi fage, & par tout ce que Sobrin dit encore, qu'il perfuada le fils de Trojan; il ne balança plus fur le choix de ceux qu'il envoya faire cette propofition. Charles, entouré des meilleurs Chevaliers de l'Europe, la reçut comme un gage de la victoire, & choifit fon neveu Renaud pour être fon champion, comme étant celui qui pouvoit le mieux remplacer Roland.

L'une & l'autre armée eurent la joie la plus vive d'un pareil accord. Toutes les ttoupes de part & d'autre étoient laffes d'avoir fans ceffe les armes à la main. Prefque tous les combattans des deux armées defiroient jouir des douceurs de la paix, & maudiffoient en fecret la colère & la fureur guerrière de leurs maîtres, qni les féparoient de leurs familles & de leurs foyers paternels. Renaud, fe trouvant très-honoré du choix de Charles, reçut avec la joie la plus vive un ordre qu'il eût demandé lui-même avec

inſtance; il ne peut croire que le jeune Roger puiſſe tenir contre lui, quoiqu'il ait vaincu Mandricard.

Roger de ſon côté fut, à la vérité, ſenſible à l'honneur qu'Agramant lui faiſoit, en le choiſiſſant; mais il eut peine à cacher toute la douleur dont ſon ame étoit déchirée, en penſant que c'étoit contre Renaud qu'il devoit combattre: les efforts réunis de Renaud & de Roland n'euſſent pas ébranlé ſon courage; mais ne devoit-il pas frémir de ſe voir aux priſes avec le frère de celle qu'il adoroit, & ſur-tout dans le tems même où Bradamante, qui le regardoit déja comme l'époux que le Ciel lui deſtinoit, lui reprochoit, par les lettres les plus tendres, de préférer le ſervice d'Agramant à ſon amour? Roger pouvoit-il penſer, ſans un vrai déſeſpoir, qu'en donnant la mort à Renaud il devenoit à jamais odieux à ſa ſœur, & que rien ne pouvoit effacer ce crime contre celle qui pouvoit ſeule faire ſon bonheur?

Tandis que Roger eſt accablé par cette douleur mortelle, quelle n'eſt pas celle que Bradamante éprouve, lorſque les nouvelles de ce combat & le nom des deux champions lui parviennent! Elle meurtrit ſon beau ſein, elle arrache ſes cheveux, elle traite Roger d'ingrat & de perfide Amant; & ſon état préſent lui paroît

mille fois plus cruel que la mort. La fin de ce combat, telle qu'elle puiſſe être, ne peut que l'accabler du plus mortel déſeſpoir : ſi Roger périt dans ce combat, elle ſent qu'elle ne peut lui ſurvivre ; ſi le Ciel ſemble vouloir punir la France, en faiſant tomber ſon frère ſous les coups de ſon Amant, elle perd ce Renaud, ce frère, ce héros ſi cher à ſon cœur, ſi néceſſaire à ſa patrie : elle eſt à jamais ſéparée de Roger ; elle ſent qu'elle exciteroit l'indignation publique, ſi ſon foible cœur la portoit encore à le deſirer pour époux. Cependant la malheureuſe Bradamante n'avoit d'autre deſir, n'avoit d'autre penſée, nuit & jour, que de parvenir à déclarer publiquement qu'ils s'étoient juré réciproquement d'être l'un à l'autre ; & ce lien ſi doux & ſi ſacré pour ces tendres Amans étoit rompu par ce funeſte combat. Bradamante ſentoit que ſa famille & le public ſe feroient élevés contre elle, s'ils euſſent jamais voulu le renouer.

Au moment même où cette belle guerrière ſe rappelloit tout ce qui pouvoit augmenter ſon déſeſpoir, ce ſecours puiſſant qui l'avoit toujours ſoutenue, l'empêcha d'y ſuccomber. La ſage Méliſſe n'avoit pas écouté ſes cris & ſes juſtes plaintes ſans en être attendrie ; elle parut tout-à-coup à ſes yeux : Calmez-vous, ma chère fille, lui dit-elle, & ſoyez sûre que dès qu'il en ſera

tems, je sçaurai bien interrompre le combat qui vous afflige.

Pendant ce tems, Renaud & Roger préparoient les armes dont ils devoient se servir pour combattre. Le Paladin champion de Charlemagne, qui n'avoit plus voulu monter sur aucun cheval depuis qu'il avoit perdu Bayard, avoit le droit de choisir la manière de combattre, & l'espèce d'armes dont ils se serviroient. Renaud déclara donc qu'ils combattroient à pied, tous deux armés seulement d'une hache & d'un poignard. Peut-être ce fut le hasard seul qui fit choisir ces espèces d'armes au Paladin; peut-être aussi se souvint-il que Maugis l'avoit assuré que nulle espèce de bouclier & de cuirasse ne pouvoit résister à la redoutable balizarde. Il fut donc convenu que les deux champions combattroient sans épée, & que le lieu du combat seroit dans une plaine entre le camp de Charlemagne & les murs d'Arles.

A peine la naissante Aurore sortit-elle des bras glacés du vieux Titon, pour annoncer le jour qui devoit éclairer ce célèbre combat, que des Herauts d'armes furent envoyés des deux parts pour marquer une égale distance, & pour élever deux autels près du champ de bataille. Bientôt on vit sortir des murs d'Arles les troupes Africaines : Agramant étoit à leur

tête ; les ornemens qui paroient ſes armes brillantes étoient ſomptueux & taillés à la moreſque ; il montoit un beau cheval bai doré, portant une étoile blanche ſur ſon front : Roger marchoit à côté de lui ; & le fier Roi Marſile ne dédaigna pas de porter ce caſque célèbre, que le plus grand de tous les Poëtes a chanté dans ſes vers ſi ſupérieurs aux miens. C'étoit ce même caſque d'Hector, que Roger avoit conquis en arrachant la vie au Roi de Tartarie. Pluſieurs autres grands Seigneurs Sarrazins s'étoient partagé les autres armes de Roger, & les portoient pour lui faire honneur. Charles de ſon côté ſortit de ſes retranchemens dans le même ordre, & rangea ſes troupes en bataille en demi-cercle ; il étoit entouré de ſes Pairs & de ſes Paladins : quelques-uns d'eux portoient une partie des armes de Renaud qui marchoit à ſa droite ; & le célèbre Ogier le Danois s'étoit chargé de l'armet étincelant de Mambrin. Le Duc Naymes de Bavière, & Salomon, Roi de Bretagne, tenoient les deux haches égales, préparées pour le combat.

Les deux armées, toutes deux rangées également, entouroient un large eſpace où perſonne ne paroiſſoit, excepté les deux champions & les principaux des deux religions différentes. Le choix des armes fut remis à Roger. Deux

Miniſtres de l'une & l'autre croyance entrèrent dans le cercle, tenant chacun le livre qu'ils révéroient : l'un étoit la Loi divine du Dieu vivant; l'autre, ſous le nom d'Alcoran, renfermoit les dogmes inſenſés du faux Prophète.

Charles s'étant avancé près de l'autel qu'avoient élevé les Miniſtres du Très-Haut, lève les mains vers le Ciel, & dit, avec la foi la plus vive : O Dieu puiſſant qui voûlutes mourir pour nous ! ô bienheureuſe entre toutes les Vierges, vous qui portâtes le Dieu vivant pendant neuf mois dans votre chaſte ſein, écoutez & recevez les ſermens que je fais au Roi d'Afrique, & que je veux qui ſoient accomplis de même par mes ſucceſſeurs, à ce Prince & ceux qui ſuccéderont à ſon Empire. Je jure de lui payer tous les ans la charge de vingt ſommiers en or, ſi mon champion eſt vaincu par le ſien, & dès ce moment même je jure une trève qui ſera ſuivie d'une paix perpétuelle; & je conſens que tous les coups les plus terribles de la colère céleſte tombent ſur moi ſeul & ſur mes enfans, ſi je manque au ſerment ſacré que je profère : puiſſent les parjures apprendre par ma punition quelle doit être la foi religieuſe d'un pareil ſerment !

A ces mots, Charles lève les yeux au Ciel, invoque le Tout-Puiſſant, & tient la main ſur

l'Évangile. Agramant se lève à son tour, & marche à l'autel que ses Dervis avoient préparé. Le Roi d'Afrique jure pareillement de repasser sur le champ en Afrique, & de payer le même tribut à Charles, si Roger est vaincu par Renaud; il imite aussi Charlemagne dans le serment de la trève qu'il ne doit plus rompre; il invoque à voix haute son Prophète, l'habile & trompeur Mahomet, & met sa main sur son Alcoran qu'un Molack lui présente : tous les deux alors se retirent à grands pas, & l'un & & l'autre retourne se remettre à la tête de son armée.

Roger s'avance ensuite, & jure que si le Roi son Souverain manque à la trève, en interrompant son combat, il quittera dans ce moment son service, & que, cessant de le reconnoître pour son Seigneur, il passera sous les ordres de Charlemagne : Renaud, de son côté, jure de même que si Charlemagne interrompt son combat, il portera désormais les armes au service d'Agramant.

Après la fin de toutes ces cérémonies, chacun d'eux se retira du côté de son parti; mais bientôt la trompette cruelle de Mars éleva des sons aigus qui furent le signal de ce combat terrible : les deux guerriers s'avancèrent à pas mesurés l'un contre l'autre; ils se joignirent

au milieu de l'eſpace circonſcrit; ils s'aſſaillirent en même temps, & bientôt l'air retentit des coups qu'ils ſe portèrent ſur leurs armes. L'un & l'autre ſe frappèrent avec autant de force que d'adreſſe, tantôt du fer de leurs haches, quelquefois même de leurs manches. On ne peut exprimer avec quelle vélocité les deux guerriers manioient cette arme meurtrière. Roger cependant voyoit toujours le frère de celle qu'il adoroit dans ſon adverſaire; & ſon bras retenu par l'amour ne pouvoit porter des coups bien dangereux pour Renaud; il n'étoit attentif qu'à parer les ſiens; lui-même s'égaroit quelquefois dans les ſentimens qui ſe ſuccédoient impétueuſement dans ſon ame; il ſe trouvoit obligé de combattre le champion de Charles; il eût plutôt perdu la vie, que de l'arracher au frère de Bradamante; & ces ſentimens qui ralentiſſoient tous ſes coups, firent craindre aux Sarrazins qu'il ne ſoutînt que foiblement leur querelle. Mais je crois vous avoir conduit au point où j'aime aſſez à finir mes Chants; c'eſt dans l'eſpérance de vous faire deſirer celui dans lequel je vais pourſuivre ce récit.

Fin du trente-huitième Chant.

CHANT XXXIX.

NULLE eſpèce de peine ne peut ſe comparer à celle que ſouffre le malheureux Roger en combattant contre Renaud. Quel que ſoit l'événement, il ne peut qu'être funeſte pour lui. Ce qu'il craint le moins, c'eſt de perdre la vie de la main du Paladin : il ſent trop que ſi Renaud ſuccombe ſous ſes coups, il ne pourra ſurvivre à la haine de Bradamante.

Quoique le Paladin Renaud fût pénétré d'eſtime pour Roger, le même intérêt ne troubloit point ſon ame : l'ardeur de remporter la victoire l'animoit, & lui faiſoit porter des coups terribles à Roger, tantôt ſur les bras, tantôt ſur la tête : celui-ci les paroit ou les eſquivoit légérement, & ne frappoit jamais ſon ennemi que de coups légers & peu dangereux.

Les Sarraſins remarquèrent bientôt que leur champion ne combattoit que mollement, & qu'il ne portoit jamais à Renaud des coups pareils à ceux qu'il en recevoit : ſon déſavantage étoit ſi marqué dans ce combat, que l'inquiétude & le dépit parurent ſur le viſage d'Agra-

mant, & qu'il fit les plus durs reproches à Sobrin du conſeil qu'il en avoit reçu.

Méliſſe, l'une des plus habiles Enchantereſſes qui fût alors, ſaiſit ce moment pour quitter ſa figure ordinaire, & pour prendre celle du redoutable Roi d'Alger. Elle paroît avoir ſa mine hautaine & ſon regard menaçant: elle porte une épée, un bouclier ſemblable au ſien, & ſon dos & ſa poitrine ſont couverts de l'horrible peau de dragon. Montée ſur un des eſprits ſoumis à ſes ordres, auquel elle a fait prendre la forme d'un cheval, elle s'avance vers Agramant, & lui dit d'un air irrité: Pourquoi, Seigneur, avez-vous eu l'imprudence de choiſir un jeune homme ſans expérience, pour l'oppoſer au plus fort, au plus redoutable des François? Il paroît que vous êtes peu touché de l'honneur de l'Afrique & du ſort de votre propre Empire. Gardez-vous bien d'attendre l'événement de ce combat inégal; votre honte & votre perte ſeroient certaines. Rodomont eſt avec vous.... Qu'auriez-vous à craindre?... Rompez ſur le champ l'accord dangereux que vous avez fait, & ne ſoyez pas aſſez dupe pour reſpecter un ſerment trop téméraire. Amis, s'écria-t-il d'une voix forte, ſuivez-moi; faites voir le fer tranchant de vos épées à ces Chrétiens que j'ai toujours battus:

un ſeul de vous vaudra cent de ces foibles ſoldats, en combattant à la ſuite de Rodomont!... Ce diſcours fait une impreſſion ſi vive ſur le fils de Trojan, qu'il n'héſite pas à marcher en avant, en donnant le ſignal de charger: il s'embarraſſe peu de rompre l'accord & la trève qu'il a jurée; il ſe croit plus ſûr de vaincre avec le ſecours de Rodomont, que s'il eût reçu celui de mille autres guerriers. Dans l'inſtant les Sarraſins baiſſent leurs lances, frappent leurs chevaux des éperons, & fondent ſur les François. Méliſſe qui voit la bataille bien engagée par ſes illuſions magiques, diſparoit à l'inſtant.

Renaud & Roger, qui voient la trève rompue, & les deux armées ſe charger avec furie, s'arrêtent, ceſſent de combattre; & la haine & la colère ne les excitant pas l'un contre l'autre, ils ſe donnent la main, & ſe promettent mutuellement de ne prendre aucun parti, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien ſûrs de celui qui vient de manquer à la foi jurée, ſoit Charlemagne, ſoit Agramant: tous deux renouvellent la promeſſe de quitter pour toujours le ſervice de celui des deux Princes qui ſera coupable d'avoir violé ſon ſerment.

Déja les deux armées s'étoient mêlées avec fureur après la première charge: on voyoit dès

ce moment les uns reculer à l'aſpect de l'épée levée ſur leur tête, & d'autres porter leurs chevaux en avant avec courage : quelques-uns penſent à fuir; d'autres s'élancent pour renverſer leurs ennemis : la pâle crainte, l'ardeur martiale paroiſſent tour-à-tour ſur le front des combattans.

Juſqu'alors Marphiſe & Bradamante auroient pu mériter d'être comparées au léger & vigoureux lévrier qui voit à cent pas courir un lièvre dans la plaine : il s'agite, il fait claquer ſes dents, il s'élance ſur la leſſe qui le retient, il ſe déſeſpère d'être retenu par ſon maître; de même les deux jeunes & braves guerrières étoient émues par la colère & l'ardeur de combattre : en voyant les Sarraſins rangés en bataille, elles maudiſſoient le traité qui les retenoit, & qui les empêchoit de voler contre des ennemis qu'elles déteſtoient; leurs chevaux qu'elles ſerroient involontairement dans leurs talons, piaffoient, s'agitoient ſous elles, retenus par une main que le ſerment juré captivoit. Dieux! quel heureux moment pour elles, lorſqu'elles virent les Sarraſins aſſaillir les premiers les François, & que rien ne les empêchoit plus de ſe livrer à leur courage impétueux!

Toutes les deux tombent comme la foudre ſur les Sarraſins. Marphiſe a bientôt briſé ſa

lance

lance en donnant la mort aux premiers qu'elle frappe : les casques, les cuirasses semblent n'être composées que d'un verre fragile sous les coups de son épée sanglante. Bradamante ne porte pas un moindre désordre dans les rangs des Infidèles ; &, quoique tous ceux qu'elle frappe de sa lance d'or n'expirent pas sous ses coups, il n'en est aucun qui ne tombe sous les pieds des chevaux. Les deux guerrières furent quelque tems à portée d'admirer mutuellement les grands coups qu'elles frappoient; mais à la fin se trouvant séparées, chacune fut porter la mort & l'épouvante en des escadrons différens. On n'auroit pu compter ceux qui furent renversés par la lance d'or, ni ceux qui tombèrent sous la terrible épée de Marphise. Elles étoient semblables à deux de ces torrens qui se précipitent des Apennins, lorsque le soleil lance ses rayons avec force sur leurs sommets qu'ils découvrent & dont ils raniment la verdure ; des cascades terribles se brisent & s'entr'ouvrent sur ces solides rochers ; elles entraînent les moins enracinés, elles les roulent jusques dans la plaine où leurs eaux écumeuses & salies par les terres & les graviers, vont détruire au loin la douce espérance du laboureur. Tout fuyoit cette lance & cette épée si redoutable. Agramant avoit peine à contenir ses escadrons effrayés : il

cherchoit en vain des yeux ce terrible Rodomont, ſans le ſecours duquel il n'eût point violé la foi jurée. Il ne le voit plus, & bientôt il regrette d'avoir oſé manquer à ſes ſermens. Il ne voit pas non plus à ſes côtés le fidèle & vertueux Sobrin : ce religieux Roi de Garbe, indigné d'une pareille infraction au traité le plus ſolemnel, craint la vengeance céleſte; il ne doute point qu'elle ne tombe ſur la tête coupable d'Agramant, &, la conſternation dans l'ame, il vient de ſe retirer dans Arles. Marſile, frappé par les réflexions douloureuſes qui déterminent le Roi de Garbe, ſe retire auſſi dans la même cité. Le fils de Trojan ſent bien cruellement qu'il ne peut réſiſter à Charles ſuivi de troupes nerveuſes, & d'une multitude de guerriers, qui ſont en même tems & le ſoutien & l'ornement de ſa couronne. Guidon le Sauvage, ce Paladin digne frère & l'émule de Renaud, les deux braves fils d'Olivier, dont je ne répète point ici les louanges immortelles que je leur ai déja données; les deux guerrières & pluſieurs autres qui ſont déja ſi connus dans mes chants précédens, achevoient la défaite entière de l'armée Sarraſine.

Mais je vous prie de me permettre de ſortir du tumulte de cette bataille : il me prend fantaiſie de traverſer la mer ſans vaiſſeau. J'aime

bien à m'occuper des braves Paladins François; mais je ne puis oublier si long-tems notre cher Astolphe. Vous êtes bien en état déja d'apprécier toutes les graces qu'il avoit reçues du saint Apôtre; je crois même vous avoir dit aussi que le Roi Brançard & celui d'Algazser avoient rassemblé des troupes pour arrêter ses conquêtes.

Ces misérables soldats, enrégimentés à la hâte, ne valoient pas mieux que des femmes timides. Agramant avoit enlevé par deux fois de ses vastes états tous ses sujets propres à porter les armes; il ne restoit en Afrique que la jeunesse sans force, & la vieillesse abattue par les années. A peine les Africains apperçurent-ils l'armée Nubienne prête à les charger, que leur déroute fut générale: Astolphe les chassa devant lui comme de vils troupeaux; la plaine fut jonchée de ces malheureux, égorgés sans se défendre: Bucifar fut pris; Brançard s'échappa par une prompte fuite, & le reste de son armée se renferma dans Biserte.

Cette ville étoit fort grande; ses remparts très-étendus étoient mal réparés. Brançard sentit vivement combien Bucifar lui manquoit en ce moment: il eût donné tout au monde pour le ravoir; & le meilleur moyen qu'il imagina fut de proposer de l'échanger contre Dudon,

qu'il tenoit prisonnier depuis quelques mois. Le Roi d'Alger avoit pris ce Paladin près de Monaco, dans son premier voyage; & depuis ce tems, le brave fils d'Ogier le Danois étoit détenu dans Biserte. Il envoya proposer cet échange au Prince d'Angleterre, qu'il savoit être commandant de l'armée d'Abyssinie. Astolphe qui connoissoit tout le prix d'un Paladin tel que Dudon, ne balança pas un moment à faire cet échange; & Dudon, plein de reconnoissance, étant également expérimenté dans le service de terre & dans celui de mer, pria son libérateur de l'employer utilement à son service.

Astolphe, se voyant à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'étoit nécessaire pour prendre Biserte & pour tenir sous le joug le reste de l'Afrique, s'occupa de l'entreprise que S. Jean avoit comprise dans les ordres qu'il en avoit reçus : cet ordre portoit d'enlever aux Sarrasins les rivages de Provence, Aigues-Mortes, & le reste du pays dont Agramant avoit fait la conquête. Le Paladin choisit à cet effet une troupe des meilleurs soldats de son armée : il donna le commandement de cette troupe d'élite à Dudon, pour qu'il s'embarquât, & qu'il fût attaquer les côtes de Provence. Il est vrai cependant qu'il n'avoit pas un seul vaisseau; mais que ne pouvoit pas

faire ce Paladin, frais arrivé du Paradis terrestre?

Astolphe cueille promptement des feuilles de laurier, d'oliviers, de cèdres & de palmiers; il en remplit ses deux mains, s'avance sur le bord de la mer, & jette ces feuilles sur les flots. O bienheureux mille fois ceux dont l'ame pure & la foi méritent les faveurs de l'Être suprême! O miracle surprenant, que la grace divine n'accorde que bien rarement! Que ne va-t-on pas voir naître de ces feuilles, à la prière fervente du Paladin?

Ces feuilles se courbent, s'alongent en plusieurs formes différentes, selon la première qu'elles portent; leurs fibres nerveuses deviennent des quilles & des membres de vaisseau; leur parenchyme se métamorphose en planches fortement unies ensemble; la pointe de ces feuilles forme une proue; leur large extrémité devient une pouppe, & leur queue un gouvernail: toutes ces feuilles deviennent autant de vaisseaux de quatre formes différentes, selon leur première espèce.

Comme les chevaux produits par les cailloux parurent tout sellés & bridés, ainsi nul de ces vaisseaux ne manqua d'un seul agrès ni des munitions nécessaires. Dudon, l'un des meilleurs Amiraux qui fussent sur la mer, eut soin de les

faire monter par d'excellens Pilotes & de bons Matelots qu'il tira de Corse & de Sardaigne. Vingt-six mille hommes de débarquement montèrent sur ces vaisseaux, & l'habile & brave Dudon commanda cette grande & belle entreprise. Il fut forcé d'attendre pendant quelques jours que le vent devînt favorable ; & pendant ce tems, on vit arriver sur le rivage un navire qui portoit un grand nombre de prisonniers : c'étoit ceux que Rodomont avoit faits en les combattant sur son pont étroit & périlleux. Le beau-frère de Roland, son cher compagnon Brandimart, & plusieurs autres Chevaliers de différens pays soumis à Charles, étoient du nombre de ces prisonniers.

Le pilote du navire qui les portoit devoit aborder dans la rade d'Alger ; mais un vent violent l'ayant forcé de dépasser ce port de plusieurs milles, il arrivoit sur cette côte qu'il ne croyoit point occupée par des ennemis, avec la même sécurité qu'une hirondelle revient à son nid, où ses petits gazouillent en l'attendant ; mais lorsqu'il apperçut l'aigle impériale, les fleurs-de-lys & les léopards arborés sur les môles du port, il devint aussi pâle qu'un voyageur qui sent qu'il vient de mettre le pied sur un serpent venimeux & endormi dans l'herbe épaisse ; &, de même que le voyageur, à demi-

mort de peur, veut fuir l'animal venimeux, de même ce pilote vouloit éviter ce port: mais il n'étoit plus tems ; il fut forcé d'aborder ; & Brandimart, Olivier & ses compagnons d'infortune furent délivrés par Astolphe & Dudon qui les reçurent dans leurs bras, & condamnèrent celui qui les conduisoit captifs, à l'être lui-même sur le banc d'une galère.

Astolphe conduisit les Chevaliers délivrés à son pavillon, & leur présenta de riches armes. Dudon différa de quelques jours son départ, pour l'amour d'eux ; il desiroit d'ailleurs apprendre en quel état étoit présentement la France, & quel seroit le lieu le plus sûr & le plus commode pour faire son débarquement & pour commencer son entreprise; mais, pendant qu'il en parloit avec eux, ils entendirent une grande rumeur, & qui même leur parut croître de momens en momens.

Astolphe & les Paladins se couvrirent promptement de leurs armes, montèrent à cheval, & coururent du côté que ce bruit partoit ; ils furent très-étonnés de voir qu'il étoit excité par un seul homme tout nu, dont la force & la fureur étoient si terribles, qu'il renversoit tout ce qui s'opposoit à son passage. Cet homme n'étoit armé que d'un bâton noueux & massif; mais il le manioit avec tant de force & de vî-

teſſe, qu'à chaque inſtant on voyoit tomber un homme ſous ſes coups : il en avoit étendu déja plus d'un cent ſur la pouſſière : perſonne n'oſoit plus s'en approcher ni l'attendre ; & ce n'étoit même que de loin qu'on oſoit lui tirer quelques flèches.

Aſtolphe, Dudon, Olivier & Brandimart regardoient cet homme ſi féroce avec ſurpriſe, lorſqu'ils virent une jeune Dame vêtue de noir accourir ſur un palefroi. Cette Dame, tout-à-coup, vole les bras ouverts à Brandimart, & le ſerre tendrement. C'étoit, en effet, cette fidelle Fleur-de-Lys qui venoit de paſſer la mer, ayant ſçu de Rodomont qu'il venoit d'envoyer ſon Amant avec pluſieurs autres Chevaliers Chrétiens, pour être détenus dans les priſons d'Alger.

Lorſque Fleur-de-Lys arriva dans le port de Marſeille, pour y chercher un vaiſſeau, elle y trouva par haſard un vieux ſerviteur du Roi Monodant, qui venoit de parcourir pluſieurs provinces de France, pour chercher auſſi Brandimart, ayant ouï dire qu'il le trouveroit ſûrement dans ce royaume. Fleur-de-Lys reconnut auſſi-tôt cet homme : c'étoit le vieux Bardin, par lequel Brandimart avoit été ravi dans ſon enfance, de la Cour du Roi ſon père. Cet homme avoit élevé ce jeune Prince dans la

roche des bois. Fleur-de-Lys ayant ſçu que Bardin cherchoit ſon Amant, l'informa du ſort de ce Prince, & le détermina ſans peine à revenir le chercher en Afrique avec elle : l'un & l'autre, en abordant, avoient ſçu qu'Aſtolphe aſſiégeoit Biſerte, & que peut-être Brandimart étoit alors avec lui ; Fleur-de-Lys étoit partie en diligence pour ſe rendre au camp des Abyſſins ; & ſa joie en revoyant Brandimart étoit d'autant plus vive, qu'elle ne pouvoit être comparée qu'aux chagrins qu'elle avoit éprouvés dans ſon abſence. Le fils de Monodant ne fut pas moins ſenſible au bonheur de retrouver cette épouſe chérie. Jamais union ne fut plus forte, plus égale & plus heureuſe, que celle de leurs ames. Brandimart ne pouvoit ceſſer de l'embraſſer ; &, les yeux attachés ſur ceux de Fleur-de-Lys, il jouiſſoit du bonheur d'y lire à quel point il étoit aimé. Il apperçut enfin Bardin, courut le prendre par la main, & l'embraſſa. Bardin ne put répondre ſur le champ aux queſtions que lui fit Brandimart ſur le motif de ſon voyage, le déſordre qui régnoit en ce moment dans le camp l'en ayant empêché. Ce même homme nu continuoit à donner les plus cruelles preuves de la folie furieuſe qui l'agitoit ; il faiſoit le moulinet de ſon lourd bâton avec rapidité, & s'ouvroit par-tout un

paſſage. Fleur-de-Lys ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle le reconnut : Ah ! mon cher Brandimart, s'écria-t-elle, c'eſt ton ami, c'eſt le malheureux Comte d'Angers. Aſtolphe vit bien auſſi que ce devoit être Roland; mais ce ne fut que par quelques notions qu'il avoit reçues de ſes ſaints & vieux amis du Paradis terreſtre : aucun des autres Paladins ne put le reconnoître. Roland brûlé, noirci par le ſoleil, ayant la peau couverte de fange, avoit moins l'air d'un homme, que celui d'une bête féroce. Aſtolphe, ému par une tendre pitié de voir ce Héros dans un état ſi funeſte, ne put retenir ſes larmes; il ſurprit beaucoup Olivier & Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux étoit Roland. Cependant, à force de le regarder, & même d'obſerver ſa démarche, ils le reconnurent auſſi; & tous les ſentimens dont Aſtolphe étoit pénétré, paſsèrent dans leurs cœurs. Preſque tous les Chevaliers préſens répandoient auſſi des larmes, lorſqu'Aſtolphe leur dit : Mes compagnons, il n'eſt plus tems de le pleurer; ſongeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de ſa folie. Auſſi-tôt ces Paladins, Brandimart, Sanſonnet, Olivier & Dudon ſautent à terre de leurs chevaux, & tous les cinq en même tems ils entourèrent Roland pour le ſaiſir.

Roland qui connoît leur intention, fait le moulinet de ſon bâton avec une nouvelle fureur; il en porte un coup terrible ſur la tête de Dudon qui la couvre de ſon bouclier; mais, ſi l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec ſon épée, le bouclier, le caſque, la tête & le corps de Dudon euſſent été briſés: le bouclier le fut ſeulement; mais le coup, quoiqu'il eût perdu preſque toute ſa force en tombant ſur le caſque de Dudon, en eut encore aſſez pour le renverſer. Sanſonnet alors mit l'épée à la main; il en porta ſur le bâton un coup avec tant de vigueur & d'adreſſe, qu'il en coupa plus de la moitié; Brandimart auſſi-tôt embraſſa Roland par derrière, & lui ſerra les flancs de toutes ſes forces, tandis qu'Aſtolphe le ſaiſiſſoit par les jambes. Roland, en les ſecouant, envoya le pauvre Aſtolphe tomber à la renverſe à dix pas de lui; cependant il ne put faire lâcher priſe à Brandimart qui le ſerroit toujours très-fortement; mais pour le bon Olivier qui s'approcha trop près, il en fut puni par un énorme coup de poing qui le fit tomber le viſage pâle & tout ſanglant.

Olivier reſta long-tems ſur le ſable comme un homme prêt à faire un don de ſon ame à la voûte céleſte; & ſi le caſque n'eût pas été

d'une aussi bonne trempe, ce seul coup de poing eût terminé sa vie.

Astolphe, & Dudon le visage bien enflé du coup qu'ils avoient reçu, se relèvent, & tâchent encore, aidés par Sansonnet, de s'emparer de Roland. Dudon, comme étant le plus fort, l'embrasse fortement, & tâche de lui donner le croc en jambe & de le faire tomber; Astolphe & Sansonnet s'emparent de ses mains, & Brandimart de ses cuisses nerveuses. Le Comte d'Angers, semblable au taureau que des dogues ont saisi par les oreilles, & qui les traîne après lui dans l'arêne, mugit, se secoue, & marche encore d'un pas ferme en les entraînant de tous côtés, & leur faisant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ses esprits, que le coup de poing de Roland avoit fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts seroient inutiles pour captiver le terrible Comte d'Angers : il imagina d'envoyer chercher un grand nombre de cables, auxquels ils firent des nœuds coulans, & parvinrent à saisir Roland par les bras, le col & les deux jambes; alors tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces cables, ils tirèrent tous à-la-fois du même côté; & Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renversé par ce dernier effort, comme un che-

val vigoureux l'eſt quelquefois par l'adreſſe d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre, qu'ils ſe jettèrent tous à-la-fois ſur lui ; &, ſe ſervant adroitement des cables qui le ſerroient, ils en firent tant de tours ſur tous ſes membres nerveux, qu'ils parvinrent à le rendre immobile, malgré tous les vains efforts qu'il faiſoit encore pour ſe défendre. Alors Aſtolphe, pour réuſſir plus facilement à le guérir, le fit enlever ; & Dudon, le plus fort d'eux tous, le chargea ſur ſes épaules & le porta ſur le bord de la mer.

Aſtolphe fit laver Roland dans la mer à ſept repriſes différentes, & chaque fois on le frotta ſoigneuſement, pour enlever tout ce qui ſaliſſoit & défiguroit ſon corps. Alors il ſe ſervit d'une herbe qu'il avoit choiſie pour lui fermer la bouche exactement, de ſorte qu'il ne pût reſpirer que par le nez. Le vaſe précieux qui renfermoit le bon ſens de Roland, étoit tout prêt; il fit relever la tête de Roland, & poſant adroitement l'embouchure du vaſe ſous ſes narines, le bon Roland le vuida tout entier par une ſeule aſpiration. O prodige merveilleux!... Le Paladin reprend à l'inſtant toute ſa raiſon, & ſon intelligence renaît plus nette & plus lumineuſe que jamais. Roland cependant ſe trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui ſe réveille

après un songe pénible, dans lequel il a cru que des monstres horribles sont prêts à le déchirer, ou que sa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme : il reste abattu, muet & consterné. Brandimart, Olivier, Astolphe qui vient de lui rendre sa raison, fixent tour-à-tour ses regards ; il les porte après de tous côtés, & sur lui même. Il reste plus surpris que jamais en voyant qu'il est nu, garotté de toutes parts, & couché sur le sable de la mer. Après quelques momens encore, ayant bien reconnu les amis qui l'entouroient, il leur dit ce que le bon Silène dit en souriant aux jeunes Nymphes qui, l'ayant surpris endormi dans une grotte, s'étoient amusées à le barbouiller avec des mûres, & le lier avec des guirlandes de fleurs : Déliez-moi.... Roland leur parla d'un ton si doux, & jetta sur eux des regards si touchans, qu'ils le délièrent à l'instant; & sur le champ ils l'aidèrent à se couvrir des riches vêtemens qu'ils avoient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empressèrent tous à le consoler, à diminuer le poids dont son cœur étoit oppressé, & à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avoit humilié.

Roland, en reprenant sa raison, sentit rompre aussi les liens d'un amour insensé : celle qu'il avoit si tendrement aimée, cette ingrate Angé-



Déliez - moi ?

C. P. Marillier, Del. L. Croutelle, Sculp.

lique dont la conduite & les attraits avoient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une Princesse légère & coupable qui s'étoit avilie; son cœur ne fut plus ému que par le desir ardent de réparer le tort que sa folle passion avoit pu faire à sa renommée. Bardin saisit ce moment pour apprendre à Brandimart la mort de son père Monodant; il lui dit mille choses tendres de la part du Prince Ziliant son frère, qui l'attendoit avec impatience; il lui fit part de l'empressement des habitans des îles fertiles & des belles provinces orientales qui desiroient vivement de voir leur maître, & l'assura que nul État de l'Asie n'approchoit du sien pour la richesse, pour la beauté du climat & pour la population. Bardin lui parloit avec chaleur des charmes qu'on doit trouver à revoir sa patrie: Pouvez-vous oublier, lui disoit-il, le pays qui vous a vu naître? Pouvez-vous abandonner le pays le plus riant, le plus fertile, le plus florissant de l'univers, où vous êtes adoré, dont vous êtes le maître, pour mener sans cesse cette vie errante, & courir tous les jours de nouveaux périls?... Ah! si vous aviez seulement joui pendant quelque tems de la vie délicieuse que le Ciel vous a préparée, vous renonceriez pour toujours à celle que vous menez aujourd'hui.... Non, mon cher Bardin, lui répondit

Brandimart, je dois mon bras au service de Charlemagne jusqu'à la fin de cette guerre, & je le dois à moi-même, à ma tendre amitié pour Roland; sois sûr que dès que je me verrai libre, je suivrai volontiers tes conseils.

Dès le lendemain le fils d'Ogier le Danois mit à la voile. Roland ne voulut point accepter le commandement qu'Astolphe offroit de lui remettre: il voulut que le Paladin auquel il devoit tant de reconnoissance, eût tout l'honneur de cette guerre; mais celui-ci ne consentit jamais à rien entreprendre sans avoir pris les conseils de Roland: ils convinrent entr'eux de donner un assaut général à la ville de Biserte.

Vous vous impatienterez peut-être que je ne vous raconte pas tout de suite comment cet assaut fut donné, quel fut le côté par lequel on attaqua Biserte, comment cette ville fut enlevée; vous voudriez sçavoir aussi le nom de ceux qui partagèrent l'honneur de cette action mémorable avec Roland. Eh! n'ayez point d'humeur si je ne satisfais pas encore votre curiosité; soyez sûrs que je ne vous ferai pas long-tems attendre; mais il faut absolument, pour mes petits arrangemens particuliers, que je vous mette bien au fait en ce moment des événemens qui succédèrent à la fuite des Sarrasins devant les troupes victorieuses de Charlemagne.

Agramant n'avoit jamais couru d'auſſi grands périls que dans cette journée ſi fatale à ſes armes. Marſile, Sobrin, s'étoient retirés, comme je l'ai déja dit, de ce combat engagé contre la foi jurée, & s'étoient déja rembarqués ſur leurs vaiſſeaux. Pluſieurs chefs des Sarraſins les avoient ſuivis ; d'autres, fuyant l'épée victorieuſe des Chrétiens, s'étoient retirés dans Arles : cependant le fils de Trojan ſoutint encore long-tems le combat avec courage ; il fut enfin obligé de fuir, comme le reſte de ſon armée, pour chercher un aſyle dans la cité ; mais ſa retraite fut ſouvent troublée par les courſes de Rabican. Bradamante, furieuſe contre Agramant de ce qu'il avoit enlevé Roger à ſon amour, preſſoit les flancs de ſon léger courſier, & cherchoit le fils de Trojan pour le ſacrifier à ſa vengeance. Marphiſe, animée par le deſir de venger la mort de ſon père, faiſoit les mêmes efforts pour le joindre ; mais ni l'une, ni l'autre, ne purent réuſſir à ſe porter à tems d'empêcher Agramant de paſſer les ponts, qu'il fit lever auſſi-tôt ; &, ne faiſant que traverſer la ville, il ſe retira ſur ſa flotte. De même que deux belles & courageuſes léopardes qui voient fuir hors de leurs atteintes les cerfs & les chevreuils qu'elles ont en vain pourſuivis, s'en reviennent triſtes & la tête baiſſée vers leur repaire ; ainſi les deux

belles guerrières retournent ſur leurs pas, & ſoupirent en voyant qu'Agramant leur eſt échappé. Cependant elles n'allèrent pas loin ſans paſſer un peu leur colère ſur quelques miſérables troupes de Sarraſins qui n'avoient plus de retraite, Agramant ayant fait fermer les barrières & les portes d'Arles, dès qu'il y fut entré. Tous les ponts même élevés ſur le Rhône, furent rompus par ſes ordres. Ah! pauvres malheureux ſujets, il n'eſt que trop ordinaire de vous voir traiter comme de vils animaux, que le pouvoir tyrannique ſacrifie dès qu'ils ne peuvent plus ſe rendre utiles. Pluſieurs ſe noyèrent dans le Rhône, d'autres dans la mer; une infinité périt par le glaive, le ſoldat ne s'occupant pas de prendre des priſonniers dont il n'eſpéroit aucune rançon.

On voit encore près d'Arles, & d'un étang dont le Rhône entretient les eaux, une multitude de tombes, qu'on dit avoir reçu le nombre prodigieux de ceux qui périrent dans cette dernière guerre; & la plus grande partie des Sarrazins dont ils renferment la cendre, étoit tombée ſous les coups des deux guerrières.

Agramant fit éloigner vers la pleine mer les plus gros vaiſſeaux de ſa flotte, & laiſſa quelques-uns des plus petits à portée du rivage, pour recueillir le peu d'Africains qui put échap-

per à la mort. Ces vaiſſeaux demeurèrent en panne pendant deux jours : il donna ce temps à retirer quelques débris de ſon armée; les vents d'ailleurs étoient peu favorables, & ce ne fut que le troiſième jour qu'il fit déployer les voiles, dans l'eſpérance d'un prompt retour en Afrique. Le Roi Marſile cependant eut grand peur alors que Charles ne portât ſon armée victorieuſe en Eſpagne; &, craignant la terrible tempête qui menaçoit ſes États, il courut à Valence faire réparer les remparts de cette ville, & d'un grand nombre de fortereſſes : c'eſt-là qu'il médita dès-lors, & qu'il prépara témérairement une nouvelle guerre, qui, dans la ſuite, cauſa ſa perte & celle de ſes alliés.

Agramant alors pourſuivoit ſa route ſur une flotte mal équipée, & dénuée d'un nombre d'hommes ſuffiſant pour monter ſes vaiſſeaux. Un eſprit de révolte & de murmure qui s'élève preſque toujours dans les troupes qui ſe retirent après avoir été bien battues, régnoit dans cette foible armée. Les trois quarts des Sarrazins étoient morts en France; ceux qui reſtoient deſiroient dans leur cœur, mais ſans oſer le dire tout haut, la perte d'un maître orgueilleux, téméraire, & ſi cruellement prodigue de leur ſang : quelques-uns, raſſurés par une confiance réciproque, ouvroient leur cœur enſemble,

mais ils se contraignoient tous en présence d'Agramant : il ne voyoit sur le visage d'aucun d'eux les signes de la haine & de la colère qui les animoient contre lui : quelquefois une adulation mensongère lui faisoit croire qu'il étoit encore aimé.

On avoit averti le fils de Trojan de se bien garder d'entrer dans le port situé sous les murs de Biserte, l'armée de Nubie étant maîtresse de ce port. Il se proposoit donc d'aborder sur une plage voisine, où, débarquant avec facilité, ses troupes pouvoient être à portée de secourir la ville assiégée ; mais son mauvais sort ne put souffrir qu'il exécutât un dessein si sage. Cette même fatalité voulut que cette étrange flotte, composée de vaisseaux formés par des feuilles d'arbres, cinglât alors vers les côtes de Provence, & rencontrât les siens pendant une nuit obscure, orageuse même, qui portoit un nouveau désordre dans ses équipages. Agramant n'avoit aucune nouvelle qu'Astolphe eût envoyé ce grand nombre de vaisseaux contre lui : d'ailleurs, ce Prince savoit bien qu'à peine devoit-il rester quelques légers bâtimens sur toutes les côtes de ses États ; & sûrement quiconque auroit osé lui dire que quelques petits rameaux d'arbres avoient suffi pour former une puissante flotte, se seroit attiré son indignation, & n'au-

roit passé que pour un vil menteur. Ses tillacs & ses ponts n'étoient donc point en défense, & même pas une sentinelle postée dans les huniers ne l'avoit averti de l'approche de la flotte commandée par Dudon. Cet amiral au contraire, ayant eu connoissance sur le soir de la flotte Africaine, avoit fait préparer ses vaisseaux au combat, & donné ses ordres à son armée de porter sur celle qui venoit à sa rencontre. Dudon ayant donc surpris les Sarrazins, qu'il reconnut pour tels à leur langage, les attaqua, les surprit, enfonça plusieurs navires avec l'éperon des siens, fit jeter des grapins pour accrocher les autres, & porta le désordre & la mort dans cette flotte surprise par cette attaque imprévue.

Dudon ayant l'avantage du vent, ses gros vaisseaux coulèrent à fond par leur choc plusieurs de ceux d'Agramant; il fit ensuite lancer une grande quantité de masses de fer & de rochers sur les autres. Bientôt cette bataille si désavantageuse pour les Sarrazins, devint une des plus cruelles que les mers eussent vu sur leur surface.

Il sembloit que la Puissance divine eût augmenté la force & le courage des matelots & des soldats de Dudon, & que le temps de la vengeance que sa justice vouloit prendre des

Sarrazins fût arrivé. Les Chrétiens favent fi bien combattre de loin comme de près, que le fils de Trojan ne fçait comment fe défendre d'une nuée de flèches qui tombent fur lui, & des crocs, des piques, des épées, des haches qui l'entourent : les catapultes & les baliftes lancent fur fes vaiffeaux des pierres énormes qui les entr'ouvrent, & des poutres ferrées qui brifent la proue, la pouppe & les ponts; l'onde s'élance à grands flots dans les flancs entr'ouverts des navires farrazins; les feux ardens qu'on leur lance en même temps, s'attachent aux mâts, aux voiles, & les embrâfent; la chiourme épouvantée fe renverfe fur les bancs, en jetant des cris affreux: l'un, en voulant éviter le feu qui femble le pourfuivre, fe jette fous le chevron ferré qui l'écrafe; plufieurs, pour éviter l'un ou l'autre afpect de cette mort certaine qui les menace, fe jettent dans l'onde qui les enfevelit : quelques-uns, qui paroiffent d'abord être moins malheureux, fendent l'onde amère, & veulent aborder quelques chaloupes éparfes qui s'éloignent; mais le péril préfent rend barbares ceux qui les montent; ils craignent qu'un poids nouveau ne faffe fubmerger le feul afyle qui leur refte contre la mort : la main qui s'attache fortement à la chaloupe, eft tranchée par la hache, refte attachée fur le bord; & le mal-

heureux ſoldat, précipité pour la ſeconde fois dans les flots qu'il rougit de ſon ſang, perd l'eſpérance & la vie. D'autres enfin, qui, s'étant confiés dans leurs forces, eſpéroient nager aſſez long-temps pour ſe ſauver, ſentent bientôt que l'haleine leur manque & que leurs membres s'engourdiſſent; le danger le plus preſſant les fait recourir aux mêmes feux qu'ils ont évités. Égaré par la peur, l'infortuné matelot embraſſe un bois embrâſé qui lui brûle le ſein : ce bois ardent ſe briſe; le matelot tombe dans l'onde, en le ſerrant toujours; & les deux eſpèces de mort qu'il a voulu fuir, le frappent toutes deux à-la-fois. Les haches, les épieux, les pierres, les flèches lancées des vaiſſeaux de Dudon, frappent les Sarrazins qui s'éloignent, en ſe ſoutenant encore ſur les ondes. Mais, ſi mes Chants en ce moment peuvent vous émouvoir, quel meilleur temps pourrois-je prendre pour les interrompre? Non, je ne veux point épuiſer mon ſujet : il m'eſt bien plus doux & plus utile de me repoſer, pour vous trouver encore ſenſibles aux accens de ma voix.

Fin du trente-neuvième Chant.

P iv

CHANT XL.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule, je ne dois point m'étendre davantage ſur les détails de cette bataille navale ; je n'en peux parler que d'après les rapports qu'on m'a faits : d'ailleurs, quel intérêt pourriez-vous y prendre, vous qui nous avez fait admirer des faits encore bien plus héroïques ? En vous en parlant, Seigneur, je ſerois dans le cas d'un homme inconſidéré, qui porteroit des vaſes à Samos, des chouettes aux Athéniens, & des crocodiles ſur les bords du Nil.

Quel grand ſpectacle n'avez-vous pas donné, Seigneur, à vos fidèles ſujets, lorſque, ſur le célèbre fleuve du Pô, le théâtre de votre gloire, ils purent voir, pendant la nuit & le jour ſuivant, la flotte ennemie entre les feux dévorans & le fer vengeur ? Ils entendirent des cris perçans & douloureux ; ils virent enſanglanter les eaux du fleuve : vous leur fîtes connoître toutes les eſpèces de calamités qui peuvent frapper des ennemis vaincus. Je n'eus pas le bonheur d'être témoin de votre victoire ; j'étois parti depuis ſix jours, & j'allois en toute dili-

gence aux pieds du S. Père, pour lui demander un prompt ſecours; mais vous n'eûtes beſoin, vous ne vous ſervîtes que de vos propres forces, pour briſer les dents & les ongles du Lion de S. Marc; & depuis ce temps il n'eſt pas ſorti de ſes lagunes pour reparoître ſur nos bords. J'appris votre triomphe par ceux même qui venoient de combattre ſous vos ordres. Alphonſe Trutto, Annibal & Pierre Moro, Albert, Affranio, trois Arioſtes, le Bagno, Zerbinetto, m'ont raconté tous les événemens de ce combat à mon retour. Les pavillons, les drapeaux que vous remportâtes ſur nos ſuperbes ennemis, parent aujourd'hui nos temples. Quinze galères captives, & mille autres bâtimens plus petits ſont amarrés dans nos ports, & ſont les trophées de votre victoire. Ceux qui virent alors l'incendie & la mort voler ſur les vaiſſeaux Vénitiens, ceux qui furent témoins du naufrage de quelques autres de leurs bâtimens, & qui jouirent du plaiſir de voir venger l'embrâſement de nos palais, peuvent ſe former une idée plus juſte de tout ce que l'armée d'Agramant dut ſouffrir pendant la nuit qu'elle fut attaquée par Dudon.

Ce combat, commencé pendant la plus grande obſcurité de la nuit, fut d'abord foiblement éclairé par les feux noirs & fumeux du ſoufre,

de la poix & du bitume; mais, dès que ces feux se furent attachés sur les mâts, l'avant & l'arrière des vaisseaux Africains, une flamme ardente & brillante s'éleva de ces vaisseaux embrâsés, &, portant au loin la lumière, la clarté devint presque égale à celle du jour.

Agramant ne croyoit pas être attaqué par des forces si supérieures; & jusqu'alors il avoit espéré que son armée, revenue de sa surprise & de son premier effroi, finiroit par remporter la victoire : mais, dès qu'il put voir le nombre des vaisseaux de Dudon à la clarté des flammes, non-seulement il n'espéra plus de pouvoir soutenir ce combat inégal, mais il ne s'occupa plus qu'à dérober sa tête au coup mortel, ou ses mains aux fers qu'il ne pouvoit éviter en demeurant plus long-temps sur son vaisseau. Il descendit dans une barque, où l'on avoit déja placé Bride-d'or & quelques effets précieux; & les matelots, observant un grand silence, la firent voguer légérement entre les vaisseaux. Ils furent bientôt assez éloignés pour se replonger dans l'obscurité, & se mettre à couvert de la furie des Nubiens qui combattoient sous les ordres du fils d'Ogier. Ce fut donc ainsi que, pendant la destruction entière de l'armée d'Afrique, dévorée par les flammes, que le fer massacroit, & que la mer recevoit dans ses

gouffres profonds, l'auteur de sa ruine se sauvoit par une prompte fuite. Agramant n'avoit plus alors avec lui que Sobrin : avec quelle amertume ne convint-il pas de tous ses torts! quels regrets ne lui témoigna-t-il pas de n'avoir pas eu plus de confiance en sa haute sagesse! Il n'étoit plus temps de s'en repentir, & tous les maux qu'avoit prévus Sobrin étoient à leur comble.

Pendant ce tems, Roland ne pouvant prévoir que toutes les fautes d'Agramant achèveroient de détruire en entier son armée, conseilloit au Prince d'Angleterre d'emporter Biserte & de la renverser de fond en comble, avant qu'on pût venir à son secours, pour qu'elle ne pût être désormais un sujet de crainte pour les Chrétiens. Astolphe ayant prévu qu'il auroit besoin de vaisseaux pour attaquer le port de Biserte au moment de l'assaut général, en avoit conservé le nombre suffisant pour cette attaque: il en donna le commandement à Sansonnet, qui fut jeter l'ancre à la distance d'un mille du port de Biserte; & l'on fit les préparatifs nécessaires pour l'assaut, qui fut commandé pour le troisième jour suivant.

Roland, Astolphe & les autres Chevaliers chrétiens se préparèrent à cette grande action par le jeûne & par la prière : l'ordre fut donné

dans l'armée de s'y conformer, & de se tenir prêt à l'assaut général, qu'on donneroit le troisième jour. Leur projet, après avoir pris Biserte, étoit de la livrer aux flammes, & de la détruire de fond en comble.

Après le jeûne & les prières publiques, les parens & les amis se rassemblèrent, & firent bonne chère, pour réparer leurs forces. Ils avoient long-tems chanté des Pseaumes & des Litanies; ils mangèrent & burent de même; & sur la fin du repas, bien attendris les uns pour les autres, ils s'embrassoient & pleuroient même en se disant une espèce d'adieu, comme des gens prêts, en effet, à faire peut-être un long voyage.

Les Africains en firent tout autant dans Biserte, & leur Mahomet qui ne pouvoit les entendre, fût invoqué par le peuple, qu'exhortoient les Dervis: plusieurs pleuroient, d'autres se frappoient, se tailladoient en l'honneur de leur Prophète, & lui promettoient des Mosquées, les plus riches dons, & de nouveaux autels, s'il les tiroit de ce péril éminent; mais ils avoient toujours un grand désavantage dans les bonnes œuvres qu'ils croyoient faire, vis-à-vis des Chevaliers François, & vis-à-vis l'armée Nubienne, qui avoit des provisions en abondance: cependant, dès que leur Muphti les eut

bénis à sa manière, les Sarrazins prirent assez courageusement les armes, & se portèrent à la défense de leurs remparts.

La belle & jeune Aurore étoit encore dans le lit de son vieil époux, qui faisoit peut-être semblant de dormir, craignant de n'avoir rien à lui dire, lorsqu'Astolphe, d'un côté, mit en ordre les troupes qui devoient monter à l'assaut : Sansonnet disposa de même l'attaque du port : le Paladin Roland donna le signal, & Biserte fut assaillie à-la-fois par mer & par terre.

Biserte, entourée à moitié par la mer, avoit des remparts d'une fabrique excellente du côté de la terre; mais ils étoient fort antiques, & Brançard n'avoit eu ni le tems ni les moyens nécessaires pour les réparer. Astolphe choisit parmi les Nubiens plusieurs troupes des meilleurs frondeurs & des archers les plus adroits, & leur ordonna de tirer sans cesse aux merlons & aux crénaux de la place, afin que son infanterie & que la cavalerie qui la soutenoit, pussent s'approcher des murailles avec une moindre perte. Toutes ces troupes étoient chargées de pierres, de soliveaux, de fascines & de sacs à terre, pour combler les fossés qu'on avoit saignés dès la veille avec tant d'industrie, que presque par-tout ils étoient à sec : tous les

matériaux nécessaires passant promptement de main en main, plusieurs parties des fossés furent comblées au point de les égaliser au terre-plein ; & les trois Paladins, Roland, Astolphe & Olivier, commandèrent aussi-tôt les échelles, & ceux qui devoient monter à l'assaut.

Les Nubiens, animés par l'espoir du pillage & du gain, s'étourdirent sur le péril présent ; ils formèrent plusieurs tortues, se couvrirent des mantelets qui défendoient les béliers & les autres machines propres à percer & renverser des murailles & des portes ferrées ; mais, dès qu'ils furent au pied de la muraille, les Sarrazins firent pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de dards. Les poutres & des créneaux entiers tombèrent sur les tortues & les mantelets, & les endommagèrent dans les premiers momens ; mais, dès que le soleil parut, les Sarrazins perdirent bientôt cet avantage : Roland fit avancer des troupes fraîches, & les assiégés n'osèrent plus se montrer à découvert. Sansonnet attaquant alors, entra dans le port, fit sa descente ; & ses soldats, munis d'échelles & de toutes sortes d'armes, assaillirent Biserte du côté que les Sarrazins croyoient être le plus inattaquable.

Olivier, Roland, Brandimart, & ce Paladin qui parcouroit si courageusement les airs, s'étoient partagés les troupes qui devoient com-

battre, & formoient, du côté de la terre, quatre attaques différentes, dont la vigueur & le succès étoient éclairés par le grand jour, ce qui devoit bien redoubler l'émulation de ceux qui pensoient que les yeux de toute l'armée étoient attachés sur eux. Déja les tours de bois élevées s'ébranlent, & font crier les essieux & les roues qui les approchent des remparts; on fait avancer les éléphans, qui portent aussi des tours plus petites & plus légères, mais dont la hauteur surpasse un peu celle des remparts : Brandimart s'approche alors, saisit une échelle, l'applique au mur; & ce héros monte, la tête couverte de son bouclier, exhortant à le suivre : un grand nombre de combattans, animés par son exemple, montent après lui sur la même échelle; aucun d'eux ne réfléchit si cette échelle pourra porter un si grand poids, & Brandimart, occupé de joindre l'ennemi, se saisit déja d'un créneau; il trouve encore quelque aide nouvelle qu'il saisit de ses fortes mains, & bientôt il s'élance, l'épée à la main, sur le rempart.

Brandimart fond sur tout ce qu'il trouve en défense; il massacre, il précipite tout ce qui l'entoure; il est déjà maître d'une longue partie de ce rempart; mais dans ce moment l'échelle, trop chargée des combattans qui le suivent, se brise : ils retombent tous dans le fossé, &

Brandimart reſte ſeul ſur le mur, expoſé de tous les côtés aux flèches qu'on lui tire de la ville. Ce héros, loin de perdre courage, n'eſt pas même ému par les cris de ſes amis qui lui tendent les bras, & lui crient de ſe rejeter de leur côté. Prenant ſon parti, la hauteur des murs, élevés de trente braſſes, ne l'effraie pas; il ſaute dans l'intérieur de la ville, & ſaute ſi légérement, que, ſans ſe faire aucun mal, il ne fait pas plus d'impreſſion ſur la terre qu'une botte de foin, ou quelque oreiller rempli d'édredon : il aſſomme, il perce, il fend tout ce qu'il trouve ſous ſa main, comme ſi ces mécréans n'euſſent été formés que d'une étoffe légère; & tous les autres ſe mettent en fuite, dans la crainte qu'il ne ſoit promptement ſecouru.

Le bruit de ce que Brandimart vient de faire vole auſſi-tôt dans toute l'armée, & s'accroiſſant de bouche en bouche, il parvient à Roland; parvient de même aux deux autres Paladins qui commandent les différentes attaques. Les trois Paladins eſtimoient, aimoient trop leur brave compagnon, pour ne pas voler à ſon ſecours. Tous les trois dreſſent une échelle; l'amitié leur donne des aîles; ils ſont déja ſur les remparts, & les Sarrazins, épouvantés par leur audace & leur aſpect terrible, abandonnent

leurs

leurs murs & s'échappent à leurs coups. C'eſt ainſi que, dans un malheureux vaiſſeau battu de tous côtés par la tempête, une vague furieuſe entame ſes flancs; celle qui lui ſuccède les entr'ouvre; & la troiſième porte une maſſe énorme d'eau dans ce vaiſſeau, qu'elle ſubmerge & fait diſparoître. Les trois guerriers produiſirent le même effet dans l'infortunée cité de Biſerte; ils ouvrirent un ſi grand paſſage, que mille échelles furent dreſſées à-la-fois, & que les remparts abandonnés ſe couvrirent de ſoldats Nubiens : les coups redoublés des béliers ouvrant en même tems les murs, qu'ils avoient déja beaucoup ébranlés, des cohortes entières pénétrèrent dans l'intérieur de Biſerte, & Brandimart fut ſecouru de toutes parts.

On ne peut avoir une idée de la fureur avec laquelle les Chrétiens entrèrent dans Biſerte, ſans ſe rappeler le ravage affreux que fait le Roi des fleuves, lorſque, briſant les digues & ſurmontant ſes bords, il ſe répand dans les riches plaines du Mantouan; les cabanes, les troupeaux, les moiſſons entraînés groſſiſſent ſes flots écumeux; le paſteur, ſon chien même, luttent quelques momens contre la mort ſur ſa ſurface, & ſes eaux s'élèvent au point que les poiſſons s'étonnent de nager entre les feuillages & les rameaux des ſaules & des peupliers : de

même les Nubiens, le fer & la flamme à la main, inondent cette malheureuse ville; le meurtre, le pillage, toutes les horreurs de la guerre s'étendent dans les différens quartiers; on voit dans un lieu bas un affreux étang sale & sanglant, qui se forme du sang que les Africains répandent : le feu s'étend de même; & les toits des mosquées, des palais & des édifices publics, déja sont embrâsés. Les Chevaliers vainqueurs virent bientôt leurs soldats emporter les vases d'or & d'argent des mosquées. Plusieurs jeunes filles, & jusqu'à leurs mères même étoient accablées de tristesse : Astolphe & Roland furent bien affligés, en devinant quelles étoient les injures qu'elles avoient reçues, & de n'avoir pu les empêcher; mais, dans ces premiers momens, les Généraux ne peuvent entrer dans tous ces petits détails.

Bucifard fut tué par un coup qu'Olivier lui donna sur l'oreille : Brançard ne trouva pas de meilleure résolution à prendre que celle de se tuer : Folves fut pris par Astolphe; mais il mourut de quelques blessures, à l'une desquelles un bon Turc n'aimeroit pas à survivre. Tel fut le sort des trois Généraux qu'Agramant avoit commis à la défense de ses états.

Ce malheureux Empereur, qui fuyoit alors presque seul avec Sobrin, eut encore le dé-

fefpoir de s'approcher affez près de la côte pour voir l'embrâfement de Biferte. Son premier mouvement fut de vouloir fe jeter fur fa pointe de fon épée ; mais Sobrin l'en empêcha. » Que pourriez-vous faire de plus favorable à vos ennemis, lui dit le fage Roi de Garbe ? le feul bruit de votre mort les rendroit paifibles poffeffeurs de l'Afrique. Tant que vous vivrez, Seigneur, n'ont-ils pas encore tout à craindre ? Ils fçavent bien qu'ils ne peuvent refter les maîtres au-delà du détroit que par votre mort.

» Tous vos malheureux fujets refteroient fans efpérance fi vous perdiez la vie : vous feul pouvez leur conferver celle d'être heureux & libres un jour. Votre mort affure l'efclavage de l'Afrique & de fes habitans. Vivez donc, Seigneur, pour l'amour de votre patrie & de ceux qui vous obéiffent. Le Soudan d'Égypte ne peut fouffrir d'avoir Charlemagne pour voifin : il vous offrira de lui-même fes troupes & fes tréfors ; le puiffant Noradin prendra les armes pour vous ; les Arméniens, les Turcs, les Perfes, les Mèdes & les Arabes viendront d'eux-mêmes fe ranger fous vos drapeaux. «

Ce fut par de femblables difcours que l'adroit & vieux Sobrin calma le défefpoir du fils de Trojan : peut-être dans le fond de fon cœur doutoit-il cependant de tout ce qu'il ofoit lui

promettre : il ſavoit trop bien que le malheureux Souverain qui perd un Empire, court les plus grands riſques en remettant ſon ſort entre des mains barbares. Annibal, Jugurtha, pluſieurs autres exemples antiques, devoient le faire frémir.... Eh! ne le voyons-nous pas nous-mêmes aujourd'hui? Louis le More n'a-t-il pas été remis dans les mains de Louis XII? Auſſi, mon cher & illuſtre Maître, vous devez bien eſtimer la ſageſſe & le courage de votre frère, dont la maxime eſt qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ſe confier plus aux autres qu'à ſoi-même. C'eſt ainſi que, lorſque le fougueux Jules ſecond excita contre lui la guerre la plus injuſte, quoiqu'Alphonſe eût peu de troupes, quoique les François ſes alliés fuſſent chaſſés de l'Italie, & que les Eſpagnols euſſent repris la ſupériorité, ni les promeſſes, ni les menaces même ne purent l'engager à confier à perſonne la défenſe de Ferrare.

Agramant avoit ordonné qu'on dirigeât vers l'Orient la proue de ſon vaiſſeau, lorſqu'un vent impétueux fit ſoulever les ondes; & le pilote, aſſis près du gouvernail, s'écria, les yeux au ciel : Je vois arriver une tempête ſi furieuſe, que le navire ne pourra la ſoutenir. Si vous m'en croyez, Seigneur, je vais aborder à cet île à main gauche, où vous reſterez

en sûreté jusqu'à ce que la mer ait appaisé sa furie. Agramant crut le pilote, & descendit dans cette île, située entre l'Afrique & l'île fameuse par son volcan, que l'on prend pour la fournaise de Vulcain. Cette île étoit inhabitée; elle étoit couverte de buissons de myrthes & de genevriers, retraite favorable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils, qui s'y trouvoient en abondance : elle n'étoit presque connue que des pêcheurs, qui, laissant dormir les poissons dans leurs profondes retraites, venoient étendre & faire sécher leurs filets sur les buissons.

Un autre vaisseau, chassé de même par la tempête, vint aussi chercher un asyle dans la même île : c'étoit Gradasse, ce puissant Roi de Sericane, qui, quelque tems avant la déroute d'Agramant, étoit parti d'Arles pour retourner dans ses états. Les deux Rois, qui venoient d'être compagnons d'armes sous les murs de Paris, se reconnurent avec joie, & s'embrassèrent tendrement. Gradasse apprit avec beaucoup de peine tous les nouveaux malheurs d'Agramant, & lui fit offre de ses troupes & de sa personne; mais il le dissuada fortement d'aller se commettre à l'infidélité des Égyptiens. Craignez le sort du grand Pompée, lui dit-il, si vous abordez ce funeste rivage. Astolphe, dites-vous, s'est emparé de l'Afrique avec une armée

de Nubiens ſujets de Senapes ; Biſerte, capitale de vos États, eſt réduite en cendres ; Roland eſt préſentement avec Aſtolphe, & vient de reprendre ſa raiſon obſcurcie, pendant les mois précédens, par la plus étrange folie. Le plus court expédient que j'imagine pour vous tirer de l'état cruel où vous êtes, c'eſt celui que m'inſpire le deſir que j'ai de vous ſervir. Je vais défier Roland ; étant armé, monté comme je le ſuis, Roland, fût-il d'acier ou de bronze, ne pourra tenir contre moi : ce Paladin étant mort, les Chrétiens perdront leur plus ferme appui, & ne tiendront pas plus contre nous, que des agneaux timides à l'aſpect d'un loup affamé. Quant à l'armée de Nubie, rien ne me ſera plus facile que de la chaſſer de vos états : j'armerai contre Senapes les Nubiens de l'autre côté du Nil, qui ſuivent une autre loi ; les Arabes, ſi riches en bons chevaux ; les Macrobes, qui joignent les richeſſes à la population ; les Perſes, les Chaldéens, porteront une guerre ſi vive dans les états de Senapes, qu'il ſera forcé de rappeler promptement ſes troupes.

Agramant ſe montra fort ſenſible aux offres de Gradaſſe ; il convint que ce projet pouvoit réuſſir, & crut que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable, puiſqu'elle avoit conduit le Roi de Sericane en cette île déſerte ;

mais il ne veut point accepter que Gradasse entreprenne ce combat pour lui, quand même il seroit sûr de reprendre Biserte : C'est à moi, dit ce Prince, à combattre Roland, & je suivrai les loix de l'honneur qui me l'ordonne.

Faisons mieux, repartit le Roi de Sericane : il me vient une nouvelle idée, que nous ferons bien de suivre. Envoyons défier Roland & l'un de ses compagnons : pourvu que je puisse vous servir de second, dit Gradasse, cela ms suffit, & mon honneur est à couvert ; car je vous rends justice, & je vous regarde comme n'ayant personne qui vous égale. Et moi donc, s'écria le vieux Sobrin, croyez-vous que je veuille rester simple spectateur d'un pareil combat ? Sçachez que les ans n'ont point encore abattu mes forces & mon courage, & que ma longue expérience dans de pareils combats, suppléera de reste à l'ancienne vigueur de ma jeunesse.... Il est vrai que ce Roi de Garbe étoit encore vigoureux pour son âge, & qne dans toutes les occasions il donnoit des preuves du plus grand courage. Les deux autres Rois trouvèrent que sa demande étoit juste, & sur le champ ils envoyèrent leurs Écuyers à la Cour d'Afrique, pour défier Roland de leur part, en lui proposant de se rendre, avec deux de ses compagnons armés, dans la petite île de Lipadure.

Ces Écuyers, voguant à voiles & à rames, arrivèrent à Biserte avec la diligence qu'exigent de pareils messages : ils y trouvèrent Roland qui faisoit aux différentes troupes le partage du butin & des prisonniers.

Le message d'Agramant, de Gradasse & de Sobrin, fut fait, en présence de tous les chefs de l'armée, au comte d'Angers. Ce message plut tellement à son grand cœur, qu'il combla les Écuyers des plus riches dons. Roland alors se proposoit d'aller chercher Gradasse jusques dans l'Inde, ayant oui dire à ses compagnons que ce Prince s'étoit emparé de son épée durandal, & qu'il la portoit à son côté; il vouloit la lui reprendre; &, sçachant qu'il étoit parti de France, il n'espéroit pas, sans aller jusqu'au fond de l'Inde, pouvoir remplir son projet. Sa joie fut donc extrême de sçavoir Gradasse assez près de lui pour lui faire rendre & son épée, & le beau cor d'Almont. Tout se réunissoit pour que ce défi fût tel que Roland eût pu le desirer lui-même, ayant sçu de plus que son cheval Bride-d'or étoit dans la possession du fils de Trojan. Il choisit sur le champ son fidèle ami Brandimart, & son cousin Olivier : il sçavoit à quel point il étoit aimé de tous les deux. Il fit chercher de tous côtés de bons chevaux & de forts héaumes pour ses compa-

gnons & pour lui ; car aucun d'eux, en ce moment, n'avoit ceux ſous leſquels ils s'étoient couverts de gloire autrefois.

Roland, dans le premier accès de ſa folie, avoit jeté ſes armes ſur la terre avec fureur : Rodomont avoit enlevé celles de Brandimart & d'Olivier, pour les attacher au monument d'Iſabelle ; & malheureuſement il en reſtoit peu de bonnes en Afrique, Agramant les ayant enlevées preſque toutes pour armer les gens de guerre qui l'avoient ſuivi lorſqu'il avoit traverſé la mer. Roland fit dérouiller & mettre en état celles qui lui parurent être les meilleures, & fut avec ſes compagnons ſe promener ſur le rivage, en cauſant avec eux du combat qu'ils étoient prêts à livrer aux Rois Sarrazins. Étant arrivés ſur le bord de la mer, ils furent fort ſurpris de voir un vaiſſeau portant ſes voiles qui ſembloit ſe diriger ſur la côte, pouſſé ſeulement par le vent, nulle eſpèce de manœuvre ne donnant à connoître que la marche de ce vaiſſeau fût dirigée par un Pilote & des Matelots.

Ce navire, en effet, n'en avoit aucun ſur ſon bord ; mais le vent portant dans ſes voiles le faiſoit voguer au haſard, le pouſſoit, & le fit échouer ſur le ſable aſſez près du port de Biſerte.

Attendez un moment, je vous prie... car l'amour que je ſens pour le brave Roger, vient de m'en rappeler ſoudain le ſouvenir, & de me preſſer de vous donner des nouvelles de ce qu'il devint avec le brave fils d'Aymon. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai déja dit que ces deux guerriers ayant interrompu leur combat, s'étoient retirés de la mêlée ſans prendre aucune part à la bataille : ils avoient bien vu, par le choc des eſcadrons, qu'Agramant ou Charlemagne avoit violé la foi de leurs ſermens; mais ils ignoroient lequel des deux s'étoit rendu coupable d'une pareille infraction; ils attendoient d'en être pleinement informés, pour ſavoir dans quelle armée ils auroient à paſſer tous les deux. Cependant un fidèle Écuyer de Roger, qui n'avoit point perdu de vue ſon maître, lui ramena ſon cheval & lui porta ſon épée, dans le deſſein qu'il ſecourût ceux de ſon parti. Roger reprit l'un & l'autre, mais ce fut ſans vouloir s'en ſervir; il ne partit même qu'après avoir promis une ſeconde fois à Renaud, que ſi c'étoit Agramant qui ſe fût rendu parjure, il l'abandonneroit pour toujours. Roger ſe tint donc à quelque diſtance du champ de bataille, ſans penſer ſeulement à tirer ſon épée, & s'informant ſans ceſſe lequel des deux Rois avoit rompu le traité. Bientôt il apprit de tous

ceux qui se retiroient du combat, qu'Agramant seul s'étoit rendu coupable en rompant la trève; mais l'ancien attachement que Roger avoit toujours pour lui, le séduisit au point de lui faire estimer cette faute comme étant trop légère pour qu'il le quittât. L'armée Sarrazine, comme je l'ai déja dit, fut entièrement détruite, & le Dieu des armées commença dès-lors à punir le parjure du fils de Trojan. Roger cependant restoit encore incertain sur le parti qu'il devoit prendre; son amour pour Bradamante l'éloignoit du service de l'Afrique : il étoit retenu de même par le serment qu'il avoit fait à Renaud; mais il craignit que s'il abandonnoit Agramant au moment où ce Prince étoit le plus malheureux, on ne l'accusât d'ingratitude, & même de manquer du courage nécessaire pour partager son infortune. Cependant il sentoit que la justice l'appeloit auprès de Charlemagne; &, quoique l'amour l'appelât aussi près de Bradamante, il craignit qu'une moitié du monde ne dit qu'il se déshonoroit en suivant la loi d'un serment injuste qui lui feroit abandonner le fils de Trojan. Il resta deux jours dans cette incertitude; il prit enfin le parti de rentrer dans Arles, & de retourner en Afrique avec ce Prince. Son honneur, qu'il craignit de voir attaqué, fut

encore plus puiſſant en ſon cœur que le plus tendre amour.

Roger ne trouva plus dans le port d'Arles un ſeul vaiſſeau de la flotte d'Agramant; il ne vit que des morts & des bleſſés; &, ne pouvant ſe procurer le moindre eſquif, il ſuivit à cheval le bord de la mer pour ſe rendre à Marſeille, dans le deſſein d'obtenir de quelque Patron, par la force, les prières ou l'argent, de le paſſer en Afrique. Il trouva Dudon, arrivé déja dans le port de Marſeille, avec les débris de l'armée d'Agramant & les priſonniers qu'il avoit faits : la mer étoit ſi couverte des vaiſſeaux du vainqueur & de ceux des vaincus, qu'à peine auroit-on pu diſtinguer l'onde entre les navires qui rempliſſoient le port & la rade. Parmi les vaiſſeaux que Dudon avoit pris, on en voyoit ſept que montoient ſept Rois Africains attachés au fils de Trojan : ils avoient garanti leurs vaiſſeaux des flammes; mais, malgré leur longue réſiſtance, ils avoient été forcés de ſe rendre. Ces ſept Rois témoignoient leur conſternation de ſe voir priſonniers, & tenoient leur tête & leurs yeux baiſſés. Dudon, très-empreſſé de voir Charlemagne, vouloit ſe rendre dès le même jour auprès de ce Prince; il étoit débarqué ſur le rivage, & tous ces priſonniers

avoient été rangés dans le même ordre que les Romains observoient dans les triomphes. Les Nubiens, couverts de leurs armes, les entouroient, & leurs acclamations élevoient le nom de Dudon jusqu'aux Cieux. Roger, qui ne voyoit encore ce spectacle que de loin, accouroit dans l'espérance que cette grande flotte étoit celle d'Agramant; &, pour s'en assurer, il pressa les flancs de son coursier : sa surprise fut extrême en reconnoissant d'abord le Roi des Nasamones conduit comme un prisonnier; il reconnut de même un peu plus loin Bambirague, Agricalle, Farurante, Manilard, Balastre & Rimedonte. Ces sept Rois tenoient leur front baissé vers la terre, & des larmes amères couloient de leurs yeux.

Roger, étant ancien ami de ces Rois, fut trop touché de leur état humiliant & malheureux pour pouvoir le supporter : il imagina bien qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté par aucune instance, & qu'il ne pouvoit les délivrer que par la force : il baissa sa lance, fondit sur les Nubiens qui gardoient ses amis, & lorsqu'il l'eut brisée il tira balisarde, & fit tomber plus d'un cent de ces noirs qui croyoient jouir paisiblement du spectacle de ce triomphe. Dudon entendit les cris des blessés, & vit fuir les Nubiens de toutes parts; connoissant que c'étoit

un ſeul Chevalier qui les mettoit en déroute, il acheva promptement de s'armer, ſauta ſur ſon cheval, & ſe ſaiſiſſant d'une forte lance, il partit le cœur plein de cette valeur & de cette générosité qui caractériſoient les Paladins François. Dudon cria d'une voix forte à ſes ſoldats de ſe retirer : ils ne demandoient pas mieux ; car Roger en avoit fait tomber encore un cent ſous ſes coups dans cet intervalle, & les Rois priſonniers eſpéroient déja que Roger leur rendroit la liberté. Celui-ci, voyant arriver Dudon ſeul à cheval & couvert d'armes brillantes, ſe douta bien que ce devoit être le Commandant, & vint à ſa rencontre. Dudon s'ébranloit déja pour charger Roger, lorſqu'il s'apperçut que celui-ci n'avoit plus de lance : dédaignant de conſerver aucun avantage, il jeta la ſienne loin de lui. Roger, remarquant cette action généreuſe, dit auſſi-tôt en lui-même, voilà ſans doute un de ces nobles Paladins de France, ſi renommés par leur courage & par leur courtoiſie ; ſi je le peux, j'obtiendrai qu'il me diſe ſon nom.

Roger priant avec politeſſe le Chevalier qui venoit à ſa rencontre de ſe faire connoître, il apprit de lui qu'il étoit le fils d'Ogier le Danois ; il dit de même à celui-ci qu'il étoit Roger ; & tous les deux, ſe connoiſſant alors

par leur haute renommée, se saluèrent, se défièrent l'un & l'autre sans colère, & vinrent aux mains ensemble.

Dudon combattoit ordinairement avec une masse d'armes qui l'avoit toujours couvert de gloire; & Roger tira cette redoutable épée qui sçavoit ouvrir les armes les plus fortes & les mieux trempées. Ces deux fiers adversaires étoient véritablement égaux entre eux par leurs vertus sociales & par leur haute valeur; mais Roger, ayant sans cesse dans son cœur & sous ses yeux tout ce qui pouvoit intéresser sa chère Bradamante, n'avoit garde d'affliger celle qu'il adoroit, en faisant rougir la terre du sang de son cousin. Roger connoissoit les maisons les plus illustres de France; il savoit qu'Améline, mère de Dudon, étoit la sœur de Béatrix, à laquelle Bradamante & Renaud devoient le jour. Jamais Roger ne put se résoudre à porter un coup, ni de la pointe, ni du taillant de balisarde à Dudon; il se contenta de parer les coups de sa masse, ou de ne lui laisser frapper que l'air en l'esquivant. Turpin dit même que Dudon, souvent découvert, auroit perdu la vie, si Roger n'eût pas été sans cesse attentif à ne le frapper que du plat de sa dangereuse épée. Balisarde avoit une très-forte arête, Roger ne pouvoit craindre de la briser; & les armes de

Dudon retentissoient des coups précipités, mais peu dangereux, que Roger lui portoit avec une telle vîtesse, que les yeux des spectateurs en étoient éblouis. Mais j'aime à me taire dans un pareil moment; je vois que je vais vous laisser en suspens, & vous en sentirez plus de plaisir lorsque je reprendrai mon récit dans un autre Chant.

Fin du quarantième Chant.



CHANT XLI.

Les parfums que la jeuneſſe aimable & brillante des deux ſexes aime à répandre dans ſes cheveux ou ſur ſon ſein, prouvent leur excellence & leur pureté ; lorſqu'après quelques jours écoulés ils frappent encore agréablement l'odorat ; ils font connoître que la nature les avoit perfectionnés dans les fruits, les arbres ou les fleurs dont ils ſont extraits. Cette liqueur délicieuſe qu'Icare donna trop indiſcrètement à ſes moiſſonneurs, & qui fit traverſer les Alpes aux Celtes, pour conquérir les heureux pays qui la produiſent, prouve de même ſa pureté, lorſqu'à la fin de l'année elle conſerve encore une partie de la douceur & tout le parfum qu'elle avoit en s'écoulant du preſſoir. L'oranger, le cédrat, le myrthe, que l'hiver ne peut dépouiller de leur feuillage, annoncent le vert éclatant dont le printems les a vus briller. De même, ô race illuſtre du nom d'Eſt ! vos vertus ſublimes, votre renommée prouvent bien la pureté du ſang qui coule dans vos veines ; vos aïeux furent des Héros ; & celui qui fut l'heureuſe ſouche de votre auguſte race, dut briller en ſon tems

contre les flancs du vaiſſeau, ne peut s'avancer ſur l'onde qui le repouſſe.

Roger, dans le moment qu'il voit abandonner le vaiſſeau par ſon Patron & par ſon Pilote, ſe trouvant ſans aucune arme & vêtu d'habits légers, prend enfin le parti de deſcendre auſſi dans la chaloupe; mais, au moment qu'il y monte, le reſte de ceux qui ſe trouvoient ſur le vaiſſeau s'y jette tout à-la-fois, & ce nouveau poids la fait ſubmerger ſur le champ.

Au moment que ceux qui cherchoient à ſauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, ſentirent enfonçer la chaloupe, ils pouſsèrent des cris lamentables & perçans; mais bientôt une vague écumeuſe achevant de les enſevelir ſous l'onde, nul paſſage ne put laiſſer échapper leurs plaintes; elles s'éteignirent avec leur reſpiration dans les goufres qui les engloutiſſoient.

Quelques-uns reſtent ſubmergés pour toujours; d'autres paroiſſent un moment, & retombent à fond; pluſieurs relèvent quelque tems les bras, les jambes, & même la tête; ils ſe débattent au milieu des vagues qui les élèvent, les renverſent, & finiſſent par les précipiter ſous leurs maſſes. Roger, dont l'ame inacceſſible à la peur ne peut être ébranlée par le péril qu'il court & par la tempête, revient du fond de

l'eau, voit le rocher, & veut le gagner à la nage; il eſpère avoir la force de ſe porter juſques ſur ſes bords couverts de ſable; il repouſſe avec ſon ſouffle l'onde amère qui baigne ſes lèvres; il fend les vagues avec ſes bras nerveux.

Pendant ce tems, un coup de vent chaſſoit le vaiſſeau que tout l'équipage avoit abandonné lors du péril de ſe briſer contre l'écueil; &, dans le moment même où tous ceux qu'il avoit portés périſſoient, ce vaiſſeau s'étoit relevé ſur les vagues. Ah! que les mortels ſont ſujets à ſe laiſſer tromper par l'apparence! Il ſembla que les vents euſſent attendu que tout l'équipage du navire en fût ſorti, pour lui faire dépaſſer l'écueil ſans le toucher, & le porter dans une plage moins agitée: ce qui doit même paroître le plus ſurprenant, c'eſt que ce vaiſſeau, que le Pilote égaré de ſa route eût eu peine à conduire vers la côte d'Afrique, vint échouer à trois milles au plus de Biſerte; &, le vent ni la hauteur de l'eau ne le ſoutenant plus, ſa quille demeura fixée dans le ſable.

Ce fut ce même vaiſſeau que Roland & ſes compagnons virent échouer le jour qu'ils s'alloient promener enſemble. Deſirant d'examiner ce que ce pouvoit être, ils prirent une barque légère & s'y rendirent tous les trois. Ils furent

pâle & troublé, ne peut commander aucune manœuvre à l'équipage effrayé qui ne l'entend plus ; les signaux, les cris, tout devient nuisible ; les Matelots éperdus se contrarient dans leurs manœuvres : la pluie, la grêle, l'obscurité, le sifflement des vents, le choc des grandes vergues & des poulies, forment un bruit affreux, dans lequel rien ne se distingue ; rien n'annonce qu'un naufrage certain : ce n'est qu'à la lueur des éclairs que les Matelots les plus courageux courent encore, tantôt pour assurer la barre du gouvernail, tantôt pour caler quelques voiles ; & plusieurs s'occupent à rendre à la mer l'eau que le sommet des vagues embarque sur les ponts en se brisant. Le furieux Borée porte les voiles à contre-sens contre les mâts, qui, par leur craquement, menacent de se briser comme les rames dont les débris roulent déjà sur les ondes ; la proue ne peut plus fendre les montagnes d'eau qui se présentent sur les flancs du vaisseau prêt à s'engloutir à chaque instant.

Tout un bordage du vaisseau se déchire, se brise & se disperse ; la mer entr'ouverte laisse voir ses abîmes aux Navigateurs effrayés ; chacun lève au Ciel ses cris & ses vœux. Le navire échappe heureusement à ce péril affreux ; mais bientôt il en éprouve un autre, & déja ses coutures entr'ouvertes des planches laissent péné-

trer l'eau qui s'élance en sifflant dans l'intérieur du bâtiment. Quelquefois porté jusqu'aux nues, le vaisseau semble en être précipité jusqu'aux enfers; l'espérance, cette dernière ressource des malheureux, ne peut plus empêcher que l'affreuse mort ne se montre comme une ennemie qui triomphe.

Ceux qui montoient ce vaisseau passèrent toute la nuit en de pareilles alarmes, & furent le jouet des vents dont la fureur sembla redoubler à la naissance du jour. Loin d'être rassurés par sa clarté, les Matelots ne furent éclairés que pour connoître un danger plus pressant encore: les vents, les vagues, les portoient alors contre un gros écueil qu'ils ne pouvoient éviter. Le Pilote, aidé par quelques Matelots, fait alors de nouveaux efforts pour lutter contre leur poids & leur violence, & tourner son gouvernail afin d'éviter ce danger pressant; mais le choc de l'onde en sens contraire fait briser ce gouvernail, & leur dernière ressource est enlevée. Chacun alors, voyant la mort certaine, ne prend plus conseil que de sa frayeur; ils voient que le navire, dans un moment, doit être mis en pièces contre cet écueil; ils se jettent tous presque à-la-fois dans l'esquif; mais ce frêle bâtiment, trop chargé par un poids énorme, & pressé par les vagues

comme le soleil brille dans la voûte céleste. Votre père Roger n'eût pu faire un seul acte qui n'eût été caractérisé par la noblesse & l'élévation de son ame ; il ne se montra jamais guerrier plus magnanime, plus tendre, plus fidèle Amant que dans son combat contre le parent de Bradamante. Adroit, attentif à cacher toute sa force, il entretenoit de sang froid un combat qu'il eût craint d'ensanglanter. Dudon à la fin s'en apperçut; il sentoit ses bras appesantis; il se voyoit trop souvent à découvert aux coups de Roger, pour se cacher que son généreux adversaire n'en vouloit porter aucun qui pût le blesser. Du moins, se dit alors Dudon, tâchons d'égaler par des procédés généreux, celui que le brave Roger a pour moi.... Seigneur, lui dit-il, par grace terminons ce combat dont vous remportez déja la victoire. Loin d'y prétendre, j'avoue que je suis vaincu; votre générosité captive mon cœur & vous l'attache à jamais. Ah! Seigneur, répondit Roger, que cette proposition m'est agréable!... Mais vous voyez ces Rois malheureux qui m'ont mis les armes à la main contre vous; puis-je espérer que vous leur accorderez la liberté? Oui, Seigneur, lui répondit Dudon; & de plus, choisissez le meilleur des vaisseaux qui soient dans le port, pour les repasser en Afrique. Les

deux Chevaliers se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Roger fit choix d'un très-bon vaisseau, sur lequel les sept Rois Sarrazins s'embarquèrent avec lui. Le vent le plus favorable en apparence gonflant alors les voiles, le Pilote s'éloigna du rivage sans inquiétude; la mer étoit tranquille, l'Aquilon & le vent austral sembloient retenir leurs haleines; ce ne fut que sur la fin du jour que les fougueux Autans commencèrent à ne plus cacher leur perfidie. Bientôt le vent qui donnoit sur la pouppe, se porte sur les flancs du vaisseau; de là directement opposé contre sa proue, il le fait tournoyer sur sa quille. Plusieurs autres vents déchaînés se joignent au premier; les vagues s'élèvent de toutes parts à sens contraire, semblables à des moutons par l'écume blanche qui les couvre; les flots se pressent, s'accumulent, s'élèvent, & se brisent en mugissant; le Pilote voit la mort se présenter de tous côtés, & les deux flancs du vaisseau sont également battus par le choc multiplié des vagues: ces vents tumultueux semblent combattre les uns contre les autres; le tangage du vaisseau fait baigner alternativement les bords du château d'avant & les galeries du château de pouppe, & ce tantage dangereux n'est interrompu que par un roulis qui fait couler d'épaisses lames d'eau sur les ponts: le Pilote,

très-ſurpris de n'y pas trouver même un ſeul Matelot: la ſeule créature vivante qui fût dans ce navire, c'étoit le bon cheval Frontin ; ils le reconnurent auſſi-tôt, ainſi que l'armure complète de Roger & ſon épée, qu'ils trouvèrent attachées près du courſier. Roger, preſſé de ſauter dans la chaloupe pour ſauver ſa vie, n'avoit pas eu le tems de les prendre. Roland reconnut d'abord Baliſarde, dont il avoit été poſſeſſeur après l'avoir enlevée à l'Enchantereſſe Falerine, lorſqu'il détruiſit ſes beaux jardins ; c'étoit la même que Brunel avoit eu l'adreſſe de lui dérober, & dont cet inſigne larron avoit fait depuis préſent à Roger au pied du mont de Carène. Roland, qui ſouvent avoit éprouvé la bonté de cette épée, ſentit la joie la plus vive de la revoir en ſa poſſeſſion; il a dit même ſouvent depuis, que ce ne pouvoit être que par la faveur du Ciel qu'il l'avoit retrouvée dans un moment où cette arme redoutable lui devenoit ſi néceſſaire. Quelque courageux que fût Roland, il ne ſe cachoit point que Baliſarde ſeule pouvoit diminuer l'avantage que Gradaſſe devoit avoir étant monté ſur Bayard, & armé de Durandal. A l'égard des armes, qu'il ne connoiſſoit pas pour être celles d'Hector, il ne les eſtima que pour leur richeſſe, &, d'ailleurs ſe connoiſſant pour être invulnérable, les armes

les plus communes lui ſuffiſoient : il en fit préſent à ſon couſin Olivier; il fit don à ſon ami Brandimart de Frontin, & ceignit Baliſarde à ſon côté.

Les trois guerriers voulurent paroître avec magnificence dans ce célèbre combat. Roland fit broder ſur ſa cotte d'armes la tour de Babel frappée par la foudre. Olivier voulut avoir pour deviſe un chien d'argent couché, portant ſa leſſe ſur ſon dos, avec ces mots, *juſqu'à ce qu'il vienne*.... Pour Brandimart, le deuil qu'il portoit de ſon père, ne lui permit aucune parure éclatante : il voulut que ſa cotte d'armes & les ornemens de ſon armure fuſſent noirs : Fleur-de-Lys s'occupa de la broder, & les riches perles qu'elle mêla dans ſa broderie, formèrent un contraſte agréable avec le fond noir de la ſoie. Ce fut ainſi que Fleur-de-Lys compoſa tous les ornemens des armes de ſon Amant, & ceux qui devoient couvrir la croupe & la tête de ſon cheval. La tendre Fleur-de-Lys verſa ſouvent des larmes pendant ce travail : une ſecrète terreur qu'elle n'avoit jamais reſſentie juſqu'alors, lui glaçoit le ſang dans les veines, & faiſoit frémir ſon cœur.

Lorſque Roland & ſes deux compagnons furent munis d'armes & de harnois propres pour le combat, ils s'embarquèrent, firent mettre

alors accabler ſon ame ; il craignit que le Ciel, irrité de l'avoir vu manquer aux promeſſes ſolemnelles qu'il avoit faites, ne voulût plus lui permettre de recourir à l'eau ſalutaire du baptême, & qu'il le condamnoit à ne le recevoir que des eaux amères & ſalées de la mer ; il ſe rappella les ſermens qu'il avoit faits à Bradamante de ſe rendre à Valombreuſe, & de ceux que Renaud avoit reçus de lui : il conjura la Divinité, d'un cœur véritablement contrit, de lui laiſſer le tems de réparer des fautes dont le ſouvenir déchiroit ſon ame ; &, plein de foi, pénétré du ſaint amour, il fit vœu d'embraſſer le Chriſtianiſme s'il poſoit encore un ſeul jour ſes pieds ſur le rivage. Il fit le même vœu de ne porter jamais l'épée ni la lance que contre les ennemis de notre ſainte loi, & que, dès qu'il ſeroit de retour en France, il iroit conſacrer l'une & l'autre au ſervice de Charlemagne, & remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Bradamante. O miracle de la divine Providence!... A peine Roger eut-il prononcé ſon ſerment, qu'il ſentit ſes forces s'accroître, & que ſon corps lui ſembla ſe ſoulever de lui-même ſur les ondes: ſon courage augmente avec ſes forces ; il ſuit avec ſes bras le mouvement des vagues qui l'élèvent & le font deſcendre tour-à-tour ; il atteint enfin le rivage, & bien-

tôt il arrive ſur celui que forme le penchant de la montagne en s'étendant vers la mer.

Entre tous ceux qui s'étoient embarqués avec Roger, il fut le ſeul qui ſe ſauva du naufrage. Il deſcendit ſur cet écueil ſolitaire; il rendit graces à Dieu, monta ſur ce rocher qui le mettoit à couvert des fureurs de la mer: mais, en jettant les yeux ſur cette montagne inculte & ſtérile, il ne put ſe défendre d'une nouvelle terreur; &, malgré le miracle déja fait en ſa faveur, il craignit qu'exilé, ſans ſecours dans cette affreuſe ſolitude, une mort plus lente & plus cruelle encore n'y terminât enfin ſes jours.

Bientôt cependant ſon courage renaît; il ſe ſoumet aux décrets du Ciel; &, quoique fatigué d'avoir ſi long-tems lutté contre les flots, il monte ſur ce roc eſcarpé, au travers des ronces & des pointes tranchantes. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il apperçoit un Hermite courbé par les années, exténué par les jeûnes, mais dont l'aſpect l'attire par un air doux & vénérable. Cet Hermite s'approche, & commence par lui crier : *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu ?* Vous ſçavez que ce ſont les mêmes paroles dont la grace efficace ſe ſervit pour vaincre & pour changer ſubitement les penchans & le cœur de S. Paul.... Croyois-tu donc, pourſuivit l'Hermite, que tu paſſerois

vous n'en tireriez aucun avantage pour reconquérir vos États ; & les armées puissantes de Charles & de ses successeurs sçauront les défendre jusqu'à la dernière tour des ports de l'Afrique. C'est ainsi que Brandimart parloit avec chaleur ; il étoit prêt à joindre encore beaucoup de nouveaux motifs aux premiers, pour entraîner & toucher Agramant ; mais ce Prince l'interrompit d'un air irrité, & lui dit d'une voix animée par une colère qu'il retenoit à peine : Sçachez, Brandimart, que c'est une témérité qui va jusqu'à la folie, que de donner des conseils, bons ou mauvais, à quelqu'un qui ne vous en demande pas. Comment voulez vous que je croie que c'est l'ancienne amitié qui vous dicte celui que vous me donnez, lorsque je vous vois avec Roland les armes à la main contre moi ? C'est bien plutôt moi qui dois croire que votre infidélité pour l'Alcoran livre votre ame en proie au dragon infernal qui doit la dévorer, & l'aller livrer aux peines éternelles. Dieu seul peut sçavoir qui de Roland ou de moi restera vainqueur ; si je releverai mon trône abattu dans ce moment, ou s'il restera sous la puissance des Chrétiens. Mais, quel que puisse être mon sort, sçachez que je ne ferai jamais d'acte qui ne soit digne de moi, & que j'aimerois mieux voir, en expirant, tout mon sang répandu sur la terre,

que de faire tort à mon honneur.... Allez, retournez près de Roland ; & si demain matin vous ne sçavez pas mieux combattre que persuader, vous serez d'un foible secours à ce neveu de Charles. Après cette réponse qui partoit d'une ame embrasée par le dépit & la colère, tous les deux se retirèrent brusquement, & furent chercher quelques heures de repos avant le jour terrible qui devoit bientôt se lever pour eux.

Dès que l'aurore blanchit les bords de l'horison, les guerriers des deux partis s'armèrent & montèrent à cheval : bientôt ils furent en présence.... Les propos entr'eux ne diffèrent pas leur combat: tous les six baissent les fers de leurs lances, les mettent en arrêt, pressent leurs chevaux, volent pour se charger.... Ah ! qu'allois-je faire, Seigneur ! Il seroit trop cruel que, pour raconter la suite de ce combat, j'oubliasse notre cher Roger, & que je courusse risque de le laisser submerger par les vagues en fureur contre lesquelles il défend sa vie.

Ces vagues menaçantes fondoient quelquefois sur la tête de Roger, l'élevoient & le précipitoient tour-à-tour ; il avoit à les fendre avec ses bras nerveux, & la tempête continuoit à le menacer. Une terreur secrète, plus redoutable encore pour lui que la tempête & la mort, vint

à la voile, & laissèrent Astolphe & Sansonnet à la tête de l'armée. Fleur-de-Lys, le cœur déchiré par une douleur mortelle, élevoit au Ciel & des vœux bien ardens, & des plaintes amères.... Elle suivit des yeux le vaisseau jusques dans la haute mer; &, quoiqu'il fût déja bien loin hors de la portée de sa vue, elle restoit les yeux attachés sans cesse sur les flots: ce fut même avec peine qu'Astolphe & Sansonnet la ramenèrent dans son palais. Fleur-de-Lys se laissant alors tomber sur son lit, accablée par la douleur, y resta long-tems éplorée & tremblante.

Pendant ce tems-là, les trois guerriers voguoient avec un vent favorable, & la seconde aurore leur fit voir à droite l'île dans laquelle ce grand combat devoit se donner.

Roland & ses deux compagnons étant descendus sur le rivage, firent tendre un pavillon du côté du levant. Agramant arriva le même jour dans l'île, & campa de l'autre côté; mais le jour se trouvant déja sur son déclin, le combat fut remis à l'aurore suivante. Des gens armés formèrent différens corps-de-garde de chaque côté. Le soir du même jour, Brandimart s'approcha du camp des Rois Sarrasins; &, d'après la permission qu'il avoit reçue de Roland, il alla parler au fils de Trojan, avec

lequel il s'étoit lié d'amitié dans le tems qu'il avoit passé dans son armée pour venir faire la guerre en France. Après les premiers propos qui se tiennent entre d'anciens amis bien aises de se revoir : Pourquoi, Seigneur, dit Brandimart au fils de Trojan, préféreriez-vous ce combat aux offres que j'ose vous faire de la part du Paladin Roland ? Il ne tient qu'à vous d'être paisible possesseur des vastes États situés entre le Nil & les colonnes d'Hercule, si vous voulez croire au Dieu vivant qui naquit dans le sein d'une Vierge. Écoutez un homme qui vous est attaché par le cœur, & qui vous donne un conseil qu'il a suivi lui-même.... Oui, je connois pour le vrai Dieu celui qui voulut mourir pour nous; & votre Mahomet n'est qu'un faux Prophète. Ah! qu'il me seroit cher de vous voir suivre la même voie, dont je ne m'écarterai jamais! Cette voie est la seule qui puisse conduire au bonheur éternel. Ce parti, Seigneur, est le plus sage que vous puissiez prendre. Le succès de votre combat contre le redoutable Roland est très-douteux : quand vous remporteriez la victoire, elle ne vous seroit d'aucune utilité, & vous acheverez de tout perdre si vous êtes vaincu. Quand vous donneriez la mort à Roland, & même à nous qui sommes venus pour vaincre ou mourir avec lui,

tranquillement les mers, ſans être atteint par le bras vainqueur du Très-Haut? Apprends qu'il ſçait frapper celui qui ſe croit le plus à l'abri de ſes coups.... Le ſaint Hermite avoit eu, pendant la nuit, une viſion; & l'Éternel avoit mis ſous les yeux de ce ſerviteur fidèle le naufrage de Roger, le ſecours qu'il devoit lui donner, la vie entière de ce Chevalier juſqu'à ce jour, les événemens qu'il éprouveroit, ſa fin cruelle, & juſqu'aux enfans qui devoient naître de lui.

L'Hermite ſçut blâmer, reprendre Roger, & le conſoler tour-à-tour: il lui reprocha d'avoir différé ſi long-tems à ſoumettre ſon col au joug favorable du Seigneur, de n'avoir pas obéi lorſque la grace l'appelloit avec tant de douceur, & de ne s'être rendu que lorſqu'elle s'étoit fait jour dans ſon ame ſous l'appareil le plus menaçant.... Il le raſſura ſur le champ, en lui peignant la Divinité comme un père toujours prêt à tendre ſes bras à l'enfant rebelle qui revient tomber à ſes genoux: il lui rappella cette parabole ſi conſolante, des ouvriers qui ne vinrent ſe préſenter que ſur le ſoir au travail de la vigne; & ce fut, en lui développant les principes ſacrés de notre ſainte loi, qu'il le conduiſit à ſa cellule, creuſée aſſez profondément dans le roc.......

Au

Au dessus de ce rocher, l'Hermite avoit bâti de ses mains une petite Chapelle tournée vers l'orient, qu'il avoit ornée avec soin des coquillages & des dépouilles que la mer jettoit sur la côte. Le flanc opposé de la montagne offroit un aspect bien plus agréable, & étoit bien différent de celui que Roger avoit été forcé de gravir : un petit bois descendoit en pente douce jusqu'à la mer; le laurier, le myrthe, le genièvre, le palmier chargé de dattes, & des arbres fruitiers y croissoient sans culture; & leur fraîcheur étoit entretenue par une fontaine pure, qui, du haut du rocher, se distribuoit en filets, & tomboit en petites cascades entre ces arbres féconds.

L'Hermite habitoit depuis quarante ans cet hermitage, qu'il sembloit que le Ciel eût choisi pour l'entretenir sans cesse dans la prière & la contemplation de l'Être suprême : la vie frugale & saine qu'il y menoit l'avoit fait parvenir à quatre-vingts ans, sans la goutte & mille autres infirmités qui tourmentent les foibles mortels.

L'Hermite alluma promptement du feu, couvrit la table de dattes & des fruits de la saison. Roger sécha ses habits, reprit des forces, & prêta de toute son ame une oreille attentive aux grandes vérités de notre sainte loi. L'Hermite, touché de ses dispositions,

n'hésita pas à lui conférer dès le lendemain le sacrement du Baptême.

Roger s'accommodant assez bien de cette habitation de l'Hermite & d'une chère frugale, passa plusieurs jours avec le saint Anachorète, qui non-seulement lui parloit de tout ce qui tient à la Religion, mais qui l'instruisoit aussi sur son départ prochain, & même sur la postérité que le Ciel lui destinoit. Le Seigneur avoit révélé la destinée entière de Roger & de ses successeurs au saint Hermite; il sçavoit que ce Prince devoit périr sept ans après son Baptême, par la noire trahison des Mayençois, qui vengeroient sur lui la mort que son épouse Bradamante avoit fait subir à Pinabel, & que lui, sa sœur & ceux du sang de Clermont avoient donnée à Bertolas: il sçavoit aussi que le crime des Mayençois seroit caché pendant quelque tems, parce qu'ils enterreroient Roger sur le lieu même où ces traîtres l'assassineroient; mais que Bradamante, cherchant son époux quoique grosse, & sa sœur Marphise vengeroient sa mort.

L'Hermite étoit de même éclairé par le Ciel sur la naissance du fils auquel Bradamante donneroit le jour: ce devoit être au pied d'une colline située entre les rivières de l'Adige & de la Brenta, lieu charmant qui parut si délicieux au

Troyen Anténor, que, perdant le souvenir du Xante, du Simoïs & du mont Ida, cette campagne où la terre est mêlée de quelques veines de soufre, & couverte de vertes & belles prairies, lui parut préférable pour y former un établissement. Ce pays devoit être illustré par la naissance du fils de Roger, que Bradamante mettroit au jour dans une forêt voisine d'Ateste. Cet illustre enfant devoit être élevé dans ce même lieu, où l'on verroit les graces, la beauté, le courage, briller & se développer tour-à-tour sur toute sa figure noble & charmante. Les Troyens descendus de ceux qui s'étoient établis dans ce pays devoient reconnoître cet aimable enfant pour être du sang de Priam & d'Hector, & le choisir pour leur donner des loix: dès qu'il seroit en âge de porter les armes, ce jeune Roger aideroit à Charlemagne à soumettre la Lombardie, & recevroit de cet Empereur le titre de Marquis, avec de nouvelles & riches possessions. L'Hermite sçavoit même que Charlemagne, en lui faisant ces dons, lui diroit en latin: *Este hîc, Domine:* Soyez Seigneur en ce lieu; & que, quittant le surnom d'Ateste qu'il avoit porté dans son enfance, Roger & tous ses successeurs porteroient déformais le nom illustre d'Est. La terrible vengeance que ce fils devoit prendre des lâches

aſſaſſins de ſon père étoit compriſe dans la même révélation, par laquelle l'Hermite avoit appris que cet infortuné père apparoîtroit en ſonge à ſa chère & malheureuſe épouſe, pour l'inſtruire du nom de ſes aſſaſſins, & du lieu de ſa vile ſépulture; ce qui ſeroit ſuivi de la deſtruction des coupables maiſons de Poitiers & de Mayence, par les bras vengeurs de ſa femme, de ſa ſœur & de ſon fils. L'Hermite avoit bien vu de même en des ſiècles plus éloignés, que la gloire du nom d'Eſt ſeroit ſoutenue par les Azzons, les Alberti, les Obyſons, juſqu'à Nicolas, Lionel, Borſo & Hercule, Alphonſe, Hippolyte, & l'illuſtre Iſabelle; mais il ne fit part à Roger que de ce qu'il étoit néceſſaire que ce Héros dût ſavoir.... Vous ne ſçaurez rien de plus vous-même, Seigneur, ſur tout ce qui tient à Roger & votre illuſtre race, juſqu'à ce que je vous aie parlé des ſix combattans que j'ai laiſſés prêts à ſe charger dans la petite île de Lipadure. Vous ſçavez que d'une part Roland, Olivier & Brandimart avoient baiſſé leurs ances, & que de l'autre Gradaſſe, (qu'on pouvoit comparer au Dieu Mars) Agramant & Sobrin portoient vivement leurs vigoureux courſiers contr'eux: les ſix lances volèrent également en éclats juſqu'au Ciel; le bruit qu'elles excitèrent en ſe briſant contre leurs armes fut ſi violent, que

l'air agité fit soulever la mer, & qu'il se fit entendre jusques sur les côtes de France. Ce fut Roland qui soutint la rencontre de Gradasse ; le Paladin n'en fut pas ébranlé, mais son cheval ne put soutenir de même le choc terrible de Bayard ; il recula, chancela de différens côtés, & fut tomber mort à quelques pas en arrière. Roland ayant essayé vainement de le faire relever, se dégagea promptement, embrassa son bouclier, & tira la redoutable Balisarde. Agramant & le brave Olivter n'eurent aucun avantage l'un sur l'autre ; mais Brandimart fit voler des arçons le Roi Sobrin. L'amant de Fleur-de-Lys, en voyant à terre le vieux Roi de Garbe, ne poursuivit pas sa première victoire ; il courut attaquer Gradasse qui venoit de renverser Roland, & le fils de Trojan continua son premier combat contre Olivier : l'un & l'autre ayant rompu leurs lances, se chargèrent à coups d'épée.

Roland, voyant le brave Brandimart combattre Gradasse avec avantage, ne s'occupa plus de lui : tournant alors ses regards sur Sobrin, qu'il voyoit sans adversaire, & démonté comme lui, le Paladin marcha contre Sobrin, l'épée haute ; & dans sa marche rapide, le bruit qu'excitèrent ses jambes nerveuses en froissant les buissons, s'éleva jusqu'aux nues. Le vieux So-

brin, voyant venir à lui le redoutable Roland, rassembla ses forces, comme un ancien pilote se prépare à l'assaut d'un violent orage qui vient l'assaillir, en opposant le taillemer de sa proue à la vague impétueuse qui le menace : Sobrin présente de même son bouclier à l'épée de Falerine, prête à tomber sur sa tête; mais quelle espèce d'arme eût pu résister au tranchant de balisarde dans la main redoutable de Roland? Le coup partagea le bouclier de Sobrin, malgré sa doublure & son double cercle d'acier; il retomba sur l'épaule & fit une large blessure au Roi de Garbe, qui s'efforçoit en vain de faire couler le sang de l'invulnérable Paladin. Roland porte un second coup, que Sobrin, alors sans défense, ne peut éviter en partie qu'en se jetant à terre : balisarde ne le toucha qu'en effleurant sa tête; mais, quoique le plat de la lame eût seulement porté, le coup fut encore assez violent pour laisser le vieux Roi sans aucune connoissance.

Roland le croyant mort, s'empressa de voler au secours de son cher Brandimart; il craignoit que Gradasse, mieux monté, mieux armé que son ami, ne prît enfin quelque avantage sur lui. Le brave fils de Monodant étoit, à la vérité, monté sur le bon cheval Frontin, en état de résister à Bayard; mais n'ayant point

des armes d'une aussi bonne trempe que celle du Sarrazin, il étoit obligé d'esquiver d'un & d'autre côté les coups de durandal : Frontin, d'une adresse extrême, non-seulement obéissoit à sa main, mais il sembloit deviner quelle espèce de saut il devoit faire lorsqu'il voyoit durandal prête à descendre sur son maître.

Agramant & le Marquis Olivier donnoient alors des preuves éclatantes qu'ils méritoient d'être comptés au nombre des meilleurs Chevaliers de leur tems, & jusqu'alors l'avantage entre eux étoit égal.

Roland, comme je l'ai déja dit, ayant abandonné Sobrin, couroit pour secourir Brandimart ; il étoit déja prêt, quoique à pied, d'attaquer Gradasse, lorsqu'il apperçut, près du champ de bataille, le cheval du Roi de Garbe qui n'avoit plus de maître : il court pour s'en emparer ; l'ayant pris, il se met en selle d'un seul saut, & tenant d'une main les rênes très-riches de ce cheval, il revient, l'épée haute, sur le Roi de Sericane. Celui-ci, loin d'être ému d'avoir le Paladin pour un second ennemi, l'appelle lui-même, le défie, & croit qu'il va bientôt faire perdre la tête à ses deux adversaires. Il vole le premier au devant de Roland, & lui porte un coup de pointe assez violent pour percer ses armes défensives ; mais son épée

ne peut pénétrer plus avant : Roland frappe au hasard un coup furieux de balisarde, sçachant bien que cette épée doit trancher toute pièce des armes qu'elle frappe. Gradasse est blessé tout-à-la-fois, par ce coup, au visage, à la poitrine, à la cuisse même ; & si Roland eût pu porter son coup de plus près, son épée auroit fendu le Sarrazin en deux parts. Gradasse connut alors qu'il ne devoit plus avoir la même confiance qu'il avoit eue d'abord dans la bonté de ses armes, & fut plus attentif à parer es coups que Roland redoubloit.

Brandimart, voyant que Roland l'empêchoit de continuer son combat avec Gradasse, se porta dans le milieu du champ de bataille, pour voir celui de ses compagnons qu'il pouvoit secourir : dans le même tems Sobrin se relevoit, ayant repris ses esprits ; mais il étoit si cruellement blessé, qu'il étoit facile de croire qu'il souffroit de vives douleurs. Cependant, après avoir observé quelque temps les combattans, il fit un effort, & marcha d'un pas lent & sans être apperçu, pour secourir Agramant : il vint doucement derrière Olivier, qui n'étoit occupé que de combattre Agramant qu'il avoit en tête ; &, passant son épée au travers du corps de son cheval, le malheureux coursier tomba sur le champ entre les jambes de son maître. Olivier,

qui ne pouvoit s'attendre à cet accident, tomba, le pied gauche embarrassé dans son étrier, & se trouva sans défense sous son cheval. Sobrin alors frappe à coups redoublés sur le casque & sur le col d'Olivier; mais jamais son épée ne put entamer les armes d'Hector, que Vulcain lui-même avoit forgées. Brandimart, qui vit le péril pressant où se trouve Olivier, courut sur Sobrin à toute bride, le frappa sur son casque, & le culbuta du choc de son coursier; mais le fier vieillard se releva promptement. Brandimart courut aussi-tôt pour secourir Olivier, & défendre du moins sa vie jusqu'à ce qu'il pût le retirer de dessous son cheval. Olivier, qui commençoit alors à dégager son bras, se défendit avec tant de vigueur à coups d'épée, qu'il avoit forcé le vieux Sobrin (déja bien blessé) de ne plus oser s'approcher de lui. Olivier, voyant qu'il perdoit son sang, espéroit, en tenant Sobrin en respect, parvenir enfin à se dégager; mais jamais il ne put retirer sa jambe, ayant le pied pris dans son étrier.

Brandimart, jugeant qu'Olivier étoit du moins hors de péril pour sa vie, courut attaquer Agramant. Ils avoient peu d'avantage l'un sur l'autre, tous les deux ayant d'excellens chevaux. Si Brandimart étoit monté sur le léger Frontin,

qu'il faisoit caracoler autour de son ennemi, pour le surprendre à découvert, Agramant pouvoit combattre de même, monté sur Bride-d'or, dont Roger avoit fait présent à ce Prince, après l'avoir conquis sur Mandricard; mais ses armes étoient bien supérieures à celles de Brandimart, qui n'avoit pu se couvrir que de celles que le hasard avoit mises en ses mains dans Biserte. Le courage du fils de Monodant n'en étoit point ébranlé, comptant qu'il alloit bientôt les changer contre de meilleures : en effet, malgré la blessure qu'Agramant lui fit à l'épaule, celle que ce Prince reçut à l'instant de sa main fut encore plus forte; &, quoiqu'il eût déja reçu une blessure au côté par Gradasse, il eut la force de percer d'outre en outre le bouclier d'Agramant, & de le blesser cruellement au bras gauche, & même à la main.

Rien n'égaloit alors la fureur du combat qui se passoit entre Roland & Gradasse : les coups de durandal, portés par le bras nerveux du Roi de Sericane, avoient mis en pièces les mauvaises armes dont Roland étoit couvert. Gradasse voyoit les armes du Paladin fracassées : sa fureur augmentoit sans cesse, en ne voyant jamais son épée sanglante; & Roland, comme je vous l'ai déja dit, avoit déja fait couler son sang de sa joue, de sa cuisse & de sa poitrine.

Furieux de ſes bleſſures, & de voir que ſon ennemi n'en avoit aucune, il lève durandal à deux mains, & porte un coup en plein ſur le caſque de Roland, qu'il croit devoir partager le Paladin juſqu'à la ceinture. Tout autre que Roland eût en effet eſſuyé ce ſort, s'il eût été frappé par la main de Gradaſſe, armée de la terrible durandal; mais, comme ſi le Sarrazin n'eût frappé que du plat de ſon épée, la lame rebondit de deſſus la tête de Roland tout auſſi luiſante qu'elle l'étoit auparavant : ce coup cependant fut aſſez violent pour que le Paladin en fût fortement étourdi; il pencha la tête ſur l'encolure de ſon cheval en étendant les bras; & ſes mains ouvertes euſſent laiſſé tomber Baſiſarde, ſi la chaîne ne l'eût retenue fortement attachée à ſa main.

Le courſier que montoit Roland fut tellement effrayé du bruit terrible que produiſit ce coup, qu'il emporta Roland au travers de la campagne, ſans que ce Paladin, ayant alors perdu tout ſentiment, fût en état de le retenir. Gradaſſe, qui ſe croyoit victorieux, vouloit le pourſuivre, & l'eût bientôt joint ſur Bayard; mais, en ſe retournant, il apperçut Agramant dans le plus grand péril : le fils de Monodant l'avoit ſaiſi de la main gauche par ſon caſque, qu'il avoit déja délacé : il cherchoit à lui percer

la gorge de ſon poignard; & le fils de Trojan ne pouvoit plus ſe défendre, Brandimart s'étant emparé déja de ſon épée. Gradaſſe, ému par ce ſpectacle, ceſſe de ſuivre Roland, tourne bride, & vole au ſecours d'Agramant. Brandimart n'étoit point ſur ſes gardes; & n'imaginant pas que Roland pût donner le tems à Gradaſſe de venir ſur lui, ce Chevalier n'étoit occupé que de trouver le moyen de plonger ſon poignard dans la gorge d'Agramant. Gradaſſe le joint par-derrière; &, prenant ſon épée à deux mains, il porte un coup furieux ſur ſon caſque. O Père céleſte! daignez recevoir dans votre ſein l'ame de ce fidèle Martyr, qui vient de conſommer ſon ſacrifice, en mourant pour l'honneur de votre ſainte loi. Ah! Durandal, quelle eſt ta cruauté! Quoi! c'eſt toi-même qui prives ton ancien maître de ſon compagnon le plus fidèle! Tu lui ravis ſon meilleur ami!... Un cercle de fer qui formoit le tour du caſque fut tranché par la force du coup; l'épais bonnet d'acier que ce cercle défendoit ne fit pas plus de réſiſtance: Brandimart, le viſage pâle & couvert de ſang, tombe de cheval, & ſur le champ le ſable eſt baigné par un ruiſſeau de ſang qui coule de ſa large plaie.

Roland, en ce moment, reprend ſes eſprits; il entend retentir ce coup; il lève les yeux; il

voit Brandimart étendu ſur le ſable : il connoît, au maintien préſent de Gradaſſe, que c'eſt lui qui vient de donner la mort à ſon ami. Je ne ſçais lequel l'emportoit dans ce moment en ſon cœur, ou de la colère, ou de la douleur ; mais il ſuſpendit le cours de ſes larmes, pour ſe livrer aux tranſports de la plus juſte fureur ; & moi-même je me ſens ſi touché de cette mort, que je vais interrompre mes chants.

Fin du quarante-unième Chant.



CHANT XLII.

Le frein le plus rude, le lien de fer le plus fort, une chaîne de diamans même, pourroient-ils arrêter la colère d'une ame ſenſible, lorſqu'elle eſt animée à venger l'objet le plus cher à ſon cœur, & qu'elle eſt frappée par l'affreux ſpectacle de voir déshonorer ou donner la mort à ce qu'elle aime ? Si le tranſport d'une juſte fureur rend cruel, inhumain même en ce moment, cette fureur eſt bien digne d'excuſe : la raiſon parle-t-elle, & pourroit-elle ſe faire écouter, lorſque l'ame eſt entraînée par le mouvement impétueux qui la porte à la vengeance ? Achille, après avoir vu le corps de Patrocle couvert de ſes propres armes, qu'il avoit fait prendre à ſon ami, ne put aſſouvir ſa fureur en arrachant la vie au meurtrier de celui qu'il aimoit ſi tendrement ; il ne s'arrêta point qu'il n'eût fait mille outrages au corps d'Hector, & qu'll ne l'eût fait traîner ſur la pouſſière à la queue de ſon char.

Vos troupes, illuſtre Alphonſe, furent entraînées par une ſemblable rage le jour que, vous voyant le front frappé par une pierre,

elles crurent que vous touchiez à votre dernier moment; les retranchemens, les murs, les fossés, ne purent mettre vos ennemis à couvert de leurs coups: vos soldats les passèrent au fil de l'épée; pas un seul ne s'échappa de ce massacre pour en porter la nouvelle aux Espagnols; vos fidèles sujets vous avoient vu tomber, & ce spectacle affreux pour eux, ferma leurs cœurs à la pitié. S'ils vous avoient entendu leur donner vos ordres, si vous aviez pu marcher à leur tête, leurs épées ne se fussent pas si long-tems baignées dans le sang, vous remportiez une victoire assez glorieuse en n'employant que quelques heures à reprendre la Bastia dont les Espagnols n'avoient pu se rendre maîtres que par un siège de plusieurs jours; mais peut-être le Ciel voulut-il que vous restassiez quelques momens sans connoissance, pour donner à votre armée le tems de punir les excès & les cruautés que ces barbares avoient commis. Le malheureux Vestidel, blessé, tombé dans leurs mains, avoit été criblé de sang-froid par les épées de ce peuple cruel, dont la plus grande partie portoit encore le sceau de l'illanisme.

On doit en conclure avec moi que nulle espèce de ressentiment ne peut égaler celui de voir outrager sous ses yeux son maître, son parent ou son ami, & qu'alors on est entraîné

par la fureur, à porter la vengeance aux derniers excès : il n'eſt donc pas étonnant que Roland s'abandonnât aux tranſports qui l'entraînèrent, lorſqu'il vit l'horrible bleſſure qui lui raviſſoit ſon meilleur ami, & qu'il ne fît tous ſes efforts pour venger ſa mort ſur Gradaſſe. De même que le Paſteur nomade ſe ſaiſit d'un bâton ferré pour pourſuivre le ſerpent qu'il voit ſe gliſſer en ſifflant dans les roſeaux, après l'avoir privé par ſa dent venimeuſe d'un de ſes enfans qui jouoit ſur le rivage ; ainſi Roland, ſerrant Baliſarde avec fureur, courut vers le lieu de ce dernier combat. Le premier qui tomba ſous ſes coups, ce fut Agramant ; ce malheureux fils de Trojan, ſanglant, ſans épée, n'ayant plus qu'une pièce de ſon bouclier, & ſon caſque étant à moitié délacé, s'étoit tiré des mains de Brandimart, comme un épervier à moitié déchiré s'échappe des fortes ſerres d'un vautour ; il n'avoit plus l'air que d'une victime qui fuit le couteau ſacré ; & ce fut la première que Roland offrit aux mânes de ſon ami. Baliſarde frappa ſur la partie du cou qui ſe trouvoit découverte, & bientôt la tête de l'Empereur de toute la Lybie roula ſur le ſable ; ſon ame deſcendit ſur les bords de ce fleuve noir & tortueux, où Caron la ſaiſit avec ſon croc rouillé, pour la faire entrer dans ſa barque. A peine Roland s'arrêta-t-il un clin d'œil

l'œil pour priver du jour ce célèbre fils de Trojan ; il ne s'occupoit, il ne desiroit que de joindre Gradasse, & de lui donner la mort.

Lorsque le Roi de Séricane voit tomber la tête d'Agramant, il sent pour la première fois de sa vie une terreur soudaine s'emparer de son cœur; son visage pâlit; un noir pressentiment lui fait présumer qu'il ne peut éviter la mort; il reste indécis sur le parti qu'il va prendre ; à peine se met-il en défense, lorsque Roland le joint & le frappe d'un coup mortel : le Paladin, lui portant la pointe de Balisarde du côté droit entre les côtes, la fit sortir d'une palme par le côté gauche, & Balisarde fut baignée dans le sang de Gradasse jusqu'à la garde. Ce fut ainsi que le plus redoutable des Paladins François donna la mort au Roi le plus renommé qui régnât dans l'Asie & dans l'Afrique. Roland, peu touché d'une victoire qui lui coûte si cher, se jette promptement à terre, court à son cher Brandimart ; il voit sa tête en sang, & la baigne de ses larmes : le casque partagé, comme une foible écorce l'eût été par un coup de hache, est détaché facilement par Roland, & lui laisse voir la tête de son ami fendue jusqu'entre les deux sourcils. Cependant Brandimart respiroit encore ; il venoit d'élever ses prières à l'Être suprême, dont il imploroit les miséricordes ; il

eut encore le courage de chercher à consoler Roland, qu'il voyoit abîmé dans la douleur ; il lui dit d'une voix mourante : O mon cher Roland ! souvenez-vous de moi, priez Dieu pour votre ami ; je vous recommande ma chère Fleur-de. . . . Il n'en put dire davantage ; une troupe d'esprits célestes élevoit déja son ame dans les Cieux ; & Roland connut aux voix, aux accords mélodieux qui portoient une douce consolation dans son ame, que celle de Brandimart jouissoit déja de la béatitude éternelle.

Cependant, quoique Roland ne doutât plus que Brandimart ne jouît de la félicité suprême, la nature ne put perdre ses droits lorsqu'il tenoit encore le corps inanimé de ce fidèle ami dans ses bras : O toi ! que j'aimois plus qu'un frère, s'écrioit-il en le baignant de larmes, faut-il, hélas ! que tu me sois enlevé dans la fleur de tes jours ?

Sobrin étoit assez près de Roland, renversé sur le dos, & respirant à peine, encore épuisé par la quantité de sang qu'il avoit perdu. Olivier, n'ayant pu se dégager, étant aussi couché sous son cheval ; ce ne fut qu'avec le secours de Roland qu'il put enfin retirer sa jambe ; & ce Paladin étoit tout baigné de pleurs lorsqu'il rendit ce service à son cousin. La jambe d'Olivier lui causoit des douleurs cruelles ; il ne pouvoit

plus s'en servir & changer de lieu sans secours. Roland ne put jouir d'une victoire qui le privoit de son meilleur ami, d'où son cousin n'échappoit qu'avec le danger d'être estropié le reste de sa vie; & même il estimoit assez le Roi Sobrin pour être affligé de voir ce sage & valeureux vieillard épuisé de tout son sang, & dans le plus grand danger de perdre la vie.

Le Paladin fit enlever Sobrin, lui donna mille marques d'estime & d'amitié, le fit traiter avec le même soin qu'il eût eu pour un propre frère. Roland, quoiqu'il fût terrible dans un combat, étoit le plus généreux des Chevaliers pour ceux qui cédoient à ses armes; il fit seulement enlever celles de Gradasse & d'Agramant, avec Bayard & Bride-d'or, & remit leurs corps & leurs autres dépouilles aux Ecuyers de ces Princes.

J'ai ouï dire que Frégose a jeté quelques soupçons sur la vérité de l'histoire que je viens de raconter. Je conviens qu'il est difficile de disputer contre ce grand homme de mer, qui souvent a parcouru toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une armée navale, & toujours accompagné de la victoire; je sçais qu'il a dit que la petite île de Lipaduse est si couverte de collines & de rochers, qu'elle n'a pas un terrein propre pour un pareil combat, & qu'il n'est pas vraisemblable que six des plus célèbres Chevaliers

aient pu combattre à cheval dans cette île; mais je peux répondre à cette objection, que dans ce tems-là son terrein étoit beaucoup plus uni; ce n'est que depuis le combat de Roland qu'un tremblement de terre affreux a bouleversé cette île, & l'a couverte de rochers fracassés. O vous, chef illustre de la race des Frégoses! vous, dont la gloire éclatante ajoute encore à celles de votre nom, daignez donc prendre un peu ma défense en présence de ce Duc, qui fait jouir aujourd'hui votre patrie d'un doux repos; je vous conjure de lui dire que vous êtes content des bonnes raisons que j'allègue, & que je ne dois pas être soupçonné de ne faire que des contes en l'air.

Roland, ayant en ce moment tourné ses regards sur la mer, vit approcher nn vaisseau léger qui voguoit à pleines voiles, & qui paroissoit avoir dessein d'aborder sur cette île; mais il ne me plaît pas présentement de vous mettre au fait de tout ce qui tient à ce vaisseau; trop de gens m'appellent ailleurs en ce moment; & je retourne vîte en France, pour voir un peu la mine qu'on y fait après avoir bien battu, bien chassé ces maudits Sarrazins.

Hélas! j'y verrai bientôt cette tendre & fidèle Amante, cette Bradamante qui se désespère que Roger se soit encore éloigné d'elle, malgré tous

ſes nouveaux ſermens. Ah ! dit-elle, puiſqu'il oſe les violer, quelle eſpérance me reſte-il encore? Ses larmes coulent, ſes plaintes ſont plus amères que jamais; elle accuſe Roger de cruauté, de perfidie; elle ſe plaint de ſa deſtinée; du Ciel même, qui ſouffre un pareil parjure; déſeſpérée, s'abandonnant à ſon mauvais ſort, elle accuſe de nouveau Meliſſe de l'avoir trompée; elle maudit le faux oracle qui l'a ſéduite dans la grotte de Merlin, & qui, par ſon appât trompeur, l'a plongée dans une mer ſans bornes d'amour & de regrets qui lui ſera perdre la vie. Bradamante enſuite ſe jette dans le ſein de Marphiſe, gémit, & lui dit comment ſon frère lui manque de fidélité; ſes ſanglots étouffent ſa voix; elle demande à Marphiſe & des plaintes & des ſecours. Marphiſe ſerre Bradamante dans ſes bras; la ſœur de Roger fait tous ſes efforts pour la conſoler. Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'il puiſſe être aſſez perfide pour ne pas revenir en peu de jours; ah! s'il oſoit manquer à ſes ſermens, moi-même j'oublierois qu'il eſt mon frère, & je le forcerois, les armes à la main, à les remplir.... La tendreſſe, la pitié, les promeſſes de Marphiſe, raſſurèrent un peu la fille d'Aymon; mais, après l'avoir entendue donner à Roger tous les noms que prodigue une Amante irritée, voyons un peu ſi ſon frère Renaud eſt plus heureux.

Toujours foible contre le pouvoir de l'amour, Renaud n'avoit pas un sentiment, ne formoit pas un desir qui ne respirât la flamme ardente qui le dévoroit, & qui ne lui peignît Angélique plus belle que jamais. Cette Reine du Cathay rassembloit en effet tout ce qui peut inspirer une passion violente ; mais celle de Renaud tenoit d'une espèce d'enchantement ; &, tandis que tous les Chevaliers François se réjouissoient d'être délivrés des Africains, lui seul se livroit à la plainte qu'excite un amour malheureux. Il avoit envoyé cent couriers de tous côtés pour en avoir des nouvelles ; lui-même l'avoit cherchée vainement ; il crut se devoir adresser enfin à son cousin Maugis, qui l'avoit souvent aidé de ses conseils & de son pouvoir magique. Renaud va le trouver les yeux égarés, le visage rouge d'embarras ; il avoue à Maugis qu'il ne peut plus vivre sans Angélique, & le conjure de lui donner les moyens de la retrouver.

Maugis fut très-étonné de cette confidence ; il sçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à son cousin d'obtenir cent fois les dernières faveurs d'Angélique ; & lui-même, touché de l'amour de cette belle Princesse pour Renaud, avoit souvent pressé son cousin de s'y rendre. Maugis avoi même bien des reproches à faire à son cousi à ce sujet : il avoit manqué d'être la victime

dépit d'Angélique, & de rester long-tems dans une affreuse prison.

Plus les instances de Renaud étoient vives, plus Maugis étoit surpris de ce changement; mais enfin, touché de le voir si malheureux, il oublia le ressentiment qu'il pouvoit avoir de sa conduite passée : il lui promit qu'il alloit se préparer à le secourir, & que bientôt il seroit en état de lui dire quel étoit le lieu qu'habitoit Angélique, si cette Princesse étoit en France, & quels étoient les événemens présens de sa vie.

Maugis, en quittant Renaud, se rendit dans une grotte profonde, située entre deux montagnes inaccessibles; c'étoit la solitude qu'il s'étoit choisie, pour n'être point troublé lorsqu'il évoquoit les esprits infernaux qu'il avoit soumis à ses ordres. Il ouvre son livre, & bientôt un grand nombre de ces esprits paroît à ses yeux. Maugis en choisit un qu'il savoit être instruit de toutes les intrigues amoureuses, & qui ne demandoit pas mieux que de rendre compte de tous les bons tours qu'il se plaisoit à faire : Maugis lui demanda s'il sçavoit la cause du changement de Renaud, & comment l'amour le plus violent avoit pu succéder en son cœur à l'antipathie qu'il avoit eue long-tems contre Angélique. Eh ! ne connoissez-vous donc pas, lui répondit il, le pouvoir des eaux des fon-

taines de Merlin ? L'une des deux fait naître l'amour, & l'autre une haine violente ; l'espèce de sentiment que l'une de ces eaux inspire, ne peut être détruit que par le pouvoir de l'autre. Renaud avoit bu des eaux de la fontaine de la Haine, lorsqu'il dédaigna la plus charmante Princesse de la terre ; mais ayant été forcé par sa destinée à boire de celles de la fontaine de l'Amour, il le fut de même à soumettre son cœur à celle que jusqu'alors il avoit détestée. Ce qui fut très-malheureux pour tous les deux, c'est que, dans le même tems que Renaud, brûlant d'amour, cherchoit Angélique pour rendre justice à ses charmes, la mauvaise étoile de cette Princesse la conduisit sur les bords de la fontaine de la Haine ; son cœur à l'instant devint de glace pour Renaud ; & c'est ainsi qu'ils se sont desirés & fuis l'un & l'autre tour-à-tour.

Maugis ayant été bien instruit de la cause du double changement d'Angélique & de Renaud, le fut également de la foiblesse de la Reine du Cathay pour un jeune Africain auquel elle avoit livré son cœur & tous ses charmes, & qu'elle avoit conduit avec elle, après avoir quitté la France, & être entrée dans les ports de l'Espagne, d'où elle étoit partie pour l'Inde sur des vaisseaux Catalans.

Lorsque Renaud vint pour recevoir la ré-

ponſe de Maugis, celui-ci ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit appris, lui conſeilla d'abandonner à jamais Angélique, & de mépriſer une ingrate qui s'étoit avilie au point de ſe ſoumettre à jamais à Médor. Vous auriez, lui dit-il, d'autant plus de tort de vouloir quitter la France pour la ſuivre, qu'elle doit être à préſent bien près de ſes États, & qu'elle ne deſire d'arriver au Cathay, que pour placer ſur ſon trône le Sarraſin obſcur qu'elle a déja reçu dans ſes bras.

Le départ d'Angélique & la réſolution de la ſuivre dans l'Inde, n'euſſent point ébranlé le cœur de Renaud; mais la certitude qu'un vil Barbare avoit cueilli cette fleur que ſon amour avoit ſi long-tems deſirée, porta dans ſon ame le plus cruel de tous les coups; il n'eut pas la force de dire un mot à Maugis: ſon cœur frémiſſoit de rage, ſes lèvres étoient tremblantes; un noir poiſon venoit de paſſer dans ſon cœur. Il quitta bruſquement Maugis; il alla donner un libre cours à ſes plaintes interrompues par des accès de fureur; &, traînant toujours ſa honteuſe chaîne, il prit le parti de ſuivre Angélique en Orient. Il fut trouver Charlemagne, & lui dit que ce ſeroit une honte pour lui s'il ne pourſuivoit pas Gradaſſe, pour lui faire rendre Bayard que ce Roi Sarraſin n'avoit en-

levé que par une fupercherie; il ajouta même que ce feroit un déshonneur pour les Paladins de France, fi l'un d'eux fupportoit une pareille injure, & s'il ne donnoit pas un démenti formel au Roi de Séricane, qui ne manqueroit pas de fe vanter d'avoir conquis Bayard par les armes.

Quoique l'Empereur & toute la Cour de France fuffent très-affligés du départ de Renaud, Charles ne put lui refufer la permiffion de partir : il trouvoit fon reffentiment jufte, & fa réfolution dictée par l'honneur. Le brave Dudon & Guidon le Sauvage offrirent à Renaud de l'accompagner; mais il fe garda bien d'accepter leur offre, cachant la douleur & la rage qui dévoroient fon cœur; &, craignant qu'on n'eût quelque foupçon de fes projets, il partit feul pour les fuivre.

Combien de fois ne penfa-t-il pas, avec les regrets les plus amers, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de jouir d'un bonheur fi doux, & qu'il avoit eu la folie de le refufer! Il eût donné le refte de fa vie pour un feul des jours qu'il forçoit alors la belle Angélique à paffer dans les vains defirs & dans les larmes; il ne pouvoit comprendre comment un miférable Ecuyer fans naiffance, fans renommée, avoit pu foumettre un cœur que les premiers Chevaliers de la terre

avoient en vain tâché de mériter par leurs services & par tant d'exploits éclatans. C'est en s'occupant de ces pensées qui lui déchiroient le cœur, que, prenant le chemin de Basle sur le Rhin, il entra dans la forêt des Ardennes.

Lorsqu'il eut fait quelques milles dans cette forêt, il s'avança dans un bois épais éloigné de toute espèce d'habitation; & l'instant d'après l'air se troubla, des nuages noirs couvrirent le soleil, & tout-à-coup il vit sortir d'une caverne obscure un spectre affreux qui tenoit quelque chose de la figure d'une femme. Ce monstre lui paroît avoir un millier d'yeux sans une seule paupière; il ne peut les fermer (& je ne crois pas qu'un être pareil dorme jamais); il a le même nombre d'oreilles; quoique toujours attentif, il a l'air distrait, & des serpens lui servent de chevelure. Cette espèce de furie avoit sans doute été vomie par les Enfers: un serpent énorme lui servoit de queue; &, relevant sa tête, il se rouloit autour de sa ceinture, de son cou ou de son sein. Renaud sentit alors ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans les plus grands périls.... Dès qu'il vit le spectre s'approcher & paroître prêt à s'élancer sur lui, une peur secrète s'empara de son ame; mais, se roidissant contre cette terreur, & cherchant à la dissimuler, il tira Flamberge d'une main mal assu-

rée. Son ennemi ſemble ſe préparer au combat, comme ſi c'étoit quelque guerrier; il fait élever ſon ſerpent en l'air, & le lance contre Renaud. Ce ſerpent ſaute de tous les côtés ſur ſa tête: Renaud veut en vain ſe défendre; il porte vingt coups à ce monſtre adroit, ſans pouvoir réuſſir à le frapper: le ſerpent ſe rejette ſur ſon ſein; il ſe gliſſe ſous ſa cuiraſſe & lui glace le cœur; il entre par ſa viſière, parcourt ſon viſage & lui ſerre le cou. Renaud, voyant que toute ſa défenſe eſt vaine, donne des deux éperons à ſon cheval, & veut ſe dérober par la fuite; mais la bête infernale fait un ſaut à l'inſtant, ſe trouve ſur la croupe, & l'embraſſe. Renaud court en vain dans les taillis les plus épais; il ne peut ſe débarraſſer de cette déteſtable bête, quoique ſon cheval ne ceſſe pas de lancer des ruades qui ne frappent que l'air. Renaud ſent une horreur ſecrète approchant de la peur; quoique le monſtre ne lui faſſe aucune bleſſure réelle, il ne peut s'empêcher de gémir, & ſon état lui paroît plus douloureux que la mort; il parcourt les routes les plus étroites & les plus raboteuſes, il s'élance dans les halliers les plus entrelacés & les plus épais; il cherche les buiſſons les plus embarraſſés de ronces & d'épines, eſpérant l'arracher ainſi de deſſus ſes épaules: tous ſes efforts ſont vains; il voit enfin qu'il

ſaut qu'il périſſe s'il ne reçoit aucun ſecours.

Au moment où Renaud entre dans un vrai déſeſpoir, il voit arriver un Chevalier de la plus haute apparence, & couvert d'armes étincelantes; ſon caſque a pour cimier un joug briſé; ſon bouclier d'or eſt ſemé de flammes; ſa cotte d'armes, ſes ornemens & ceux qui couvrent ſon courſier ſont de la même parure; il porte une forte lance, une riche épée; mais ſon arme la plus redoutable eſt une maſſe ardente qu'il porte pendue à l'arçon de ſa ſelle. Cette maſſe, qui paroît avoir été allumée aux feux éternels, briſe, conſume tout ce qu'elle touche: nulle eſpèce d'armes, rien ne peut réſiſter au redoutable Chevalier qui s'en ſert. Il ne falloit pas un moindre ſecours à Renaud, dans la cruelle poſition où ce Paladin ſe trouvoit alors.

Le Chevalier, qui ſemble accourir aux plaintes de Renaud, le voit enveloppé dans les contours & les nœuds du ſerpent que le monſtre a lancé ſur lui; il a pitié du Paladin qu'il voit brûlé, glacé tour-à-tour par ſes atteintes, & ſe débattre vainement pour le chaſſer de la croupe de ſon cheval: il s'élance contre le monſtre, le frappe ſur les flancs & le renverſe à terre; mais à peine l'a-t-il touché, qu'il ſe relève &

qu'il darde ſes ſerpens de toutes parts: alors le Cavalier ſe ſaiſit de ſa maſſe ardente; &, partout où les ſerpens ſe portent, il les briſe & les abat par ſes coups redoublés. Déjà le monſtre ne peut réſiſter aux atteintes cruelles de la maſſe, qui ſemble alors venger tous les anciens forfaits dont il eſt coupable. La bête infernale prend enfin la fuite; & le Chevalier, qui la pourſuit en la frappant toujours, crie à Renaud de s'échapper & de monter ſur la montagne voiſine. Le Paladin ne balance pas; & quelque rude que ſoit la route, il gravit ſur la montagne, ſans oſer même regarder derrière lui.

Lorſque le Chevalier eut pourſuivi le monſtre juſqu'à ce qu'il l'eût obligé de ſe précipiter dans les Enfers pour s'y ronger lui-même, tourner ſa rage contre ſon ſein, & verſer des pleurs inépuiſables de ſes yeux effrayans, il courut à Renaud, le fit marcher devant lui; &, comme s'il eût jetté ſur ſon cou un joug nouveau d'une force irréſiſtible, quoique d'un poids léger, il l'entraîna de ces lieux obſcurs & ſauvages, & le fit deſcendre dans la plaine.

Renaud, pénétré de reconnoiſſance, remercia tendrement ſon libérateur; il lui fit offre de ſon bras, & même de ſa vie; il le conjura de ſe faire connoître, & de le mettre en état de rendre gloire à ſon nom, & d'exalter le ſervice & le

ſecours qu'il devoit à ſon courage, en préſence de Charles & de ſes Paladins. Ne ſoyez point en peine, lui dit le Chevalier, ſi dans ce moment-ci je ne vous dis pas encore mon nom; vous le ſçaurez avant que l'ombre ſe ſoit avancée de quinze degrés. Ils continuèrent à marcher enſemble, & bientôt ils arrivèrent ſur le bord d'une fontaine dont l'eau pure & fraîche attiroit ſouvent les bergers & les paſteurs; mais on ne voyoit ni moineaux ni tourterelles ſur ſes bords. Vous ſçaurez, Seigneur, que cette fontaine étoit celle dont la puiſſance éteignoit tous les feux de l'amour; c'étoit celle dont les eaux avoient inſpiré l'horreur qu'Angélique avoit conçue contre Renaud, après avoir brûlé pour lui de la flamme qu'elle avoit puiſée dans l'autre fontaine: l'un & l'autre, tour-à-tour, s'étoient adorés & déteſtés, pour avoir bu de ces deux eaux ſi différentes, & les avoir bues toujours aſſez mal à propos pour que leurs cœurs n'euſſent jamais été dans la même diſpoſition l'un pour l'autre.

Le Chevalier étant arrivé ſur le bord de la fontaine de la Haine, dit à Renaud: Je crois que nous ferions bien de laiſſer rafraîchir un peu nos chevaux & de nous rafraîchir nous-mêmes. — Je ne demande pas mieux, répondit le Paladin; car j'avoue que je me trouve bien

harrassé du long combat que je viens d'essuyer contre le monstre détestable sous lequel je succombois sans votre secours.

Tous les deux descendirent, & laissèrent leurs chevaux paître en liberté l'herbe fraîche & fleurie ; tous les deux ôtèrent leurs casques ; & Renaud, mourant de chaud, courut à la fontaine, où sur le champ il éteignit & sa soif & son amour.

Dès que le Chevalier eut apperçu que l'eau de la fontaine avoit mouillé les lèvres du Palasiin, il lève la tête, prend un air altier & sévère : Apprends mon nom, Renaud, s'écria-t-il; je suis le Dédain, & je ne suis venu que pour briser le joug indigne sous lequel tu te déshonorois. A ces mots le Chevalier & son coursier disparoissent. Le Paladin reste immobile, éperdu : Seroit-ce, se disoit-il, l'effet d'un nouvel enchantement de Maugis? M'auroit-il envoyé quelque Larve ou quelqu'autre esprit soumis à ses ordres, pour briser ma fatale chaîne ? Ah ! non, s'écria-t-il l'instant d'après, non, ce ne peut être que par le pouvoir de la bonté divine, que le même Ange des hiérarchies célestes, que l'Éternel envoya pour guérir Tobie de son aveuglement, vient de me guérir du mien. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à sa puissance qui me délivre d'un

aussi

aussi vil & malheureux amour ? Il sentoit en effet en ce moment renaître dans son ame l'ancienne antipathie qu'il avoit eue contre Angélique : elle étoit déja trop loin de son cœur pour qu'il pensât plus long-tems à la suivre ; mais, son honneur l'engageant à se conformer à ce qu'il avoit dit en présence de Charles & des Paladins, il poursuivit sa route pour aller jusqu'au fond de l'Inde chercher & punir Gradasse d'avoir osé lui ravir son cher Bayard. Il arriva le lendemain à Basle, où la nouvelle du célèbre combat de Roland & des Paladins François contre Agramant, Sobrin & Gradasse, étoit déja connue ; ce n'étoit point par l'ordre de Roland que cette nouvelle avoit été publiée, c'étoit de la Sicile qu'elle étoit parvenue aux bords du Rhin.

Renaud, bien affligé de se trouver si loin de Roland, & de n'oser espérer d'arriver à tems de le seconder dans ce combat, fit une diligence incroyable pour le rejoindre ; il changeoit de chevaux de dix milles en dix milles ; il passa le Rhin à Constance ; il traversa les Alpes & l'Italie d'une course rapide ; il laissa Vérone & Mantoue derrière lui, découvrit les bords du Pô qu'il passa le même jour en toute diligence.

Le soleil étoit déja penché vers la fin de sa course, la première étoile brilloit déja dans le

Ciel, lorſque Renaud étoit encore incertain ſur le rivage, s'il prendroit un autre cheval, ou s'il ſe repoſeroit juſqu'au retour de la naiſſante aurore; mais il fut déterminé par l'arrivée d'un Chevalier qui l'aborda de l'air le plus prévenant & le plus poli. Après quelques propos honnêtes de part & d'autre, ce Chevalier lui demanda s'il étoit marié. Renaud, aſſez ſurpris de cette queſtion, lui répondit qu'il s'étoit ſoumis à ce doux lien. Le Chevalier eut l'air d'être fort ſatisfait de cette réponſe, & ſur le champ il lui fit les plus vives inſtances pour l'engager à paſſer la nuit dans ſon château: Je vous ferai voir, Seigneur, une des choſes les plus merveilleuſes qui puiſſent être ſur la terre, & celle que tout homme marié doit voir avec le plus vif intérêt. Renaud, fatigué d'une longue courſe, & paſſablement curieux de ſon naturel, accepta cette propoſition, & ſuivit le Chevalier.

A peine ſe furent-ils éloignés du grand chemin environ de la portée d'une flèche, que Renaud apperçut un grand & ſuperbe château; pluſieurs Ecuyers, un grand nombre de Pages portant des flambeaux qui rendoient une grande clarté, vinrent au-devant d'eux. Renaud, en entrant dans ce château, fut étonné de ſa ſuperbe ſtructure, & le trouva fort au-deſſus du pouvoir & de la magnificence d'un particulier.

La porte élevée étoit bâtie de porphire & de marbre ſerpentin; les portes étoient d'un airain ciſelé, ſur lequel on voyoit des figures ſi parfaites, qu'elles imitoient la nature vivante; la voûte de cette porte avoit un riche fond de moſaïque qui trompoit l'œil; cette porte étoit l'entrée d'une cour quarrée, entourée de bâtimens d'une même architecture, & chaque face de ce quarré avoit cent braſſes de longueur: chaque face étoit diſpoſée en pavillons réguliers, dont chacun avoit une porte aſſez grande pour laiſſer paſſer un ſommier avec ſa charge: dans le veſtibule on trouvoit un eſcalier commode qui conduiſoit dans un beau ſallon; les arcs de toutes ces portes, ainſi que de celle d'entrée, étoient ſoutenues par deux colonnes d'airain ou de roche vive. Mais je ſerois trop long, Seigneur, ſi je vous peignois ici tous les riches ornemens & les belles ſculptures qui paroient l'intérieur de cette cour, & ſi je vous parlois des vaſtes & beaux ſouterrains qui prenoient leur jour ſous les bâtimens.

Les hautes colonnes, leurs chapiteaux d'or & les riches balcons, étoient incruſtés de pierreries; les montans & les architraves étoient de marbres d'Egypte & de Nubie, que d'habiles mains avoient ſculptés; les peintures, les ſtucs & tous les autres ornemens, firent juger à Re-

naud (quoique la nuit en dérobât une partie) que la puissance de deux Rois eût à peine suffi pour élever ce bel édifice. Parmi les riches ornemens qui décoroient cette cour, on voyoit une superbe fontaine, dont l'eau couloit par de petits ruisseaux pour entretenir la fraîcheur; les domestiques avoient dressé la table sur ses bords, qui faisoient face également aux quatre portes des grandes aîles.

L'habile Architecte avoit bâti cette belle fontaine dans une forme octogone; un riche pavillon la couvroit; on s'y trouvoit à l'ombre sous un ciel d'or, embelli par de brillans émaux, que huit superbes statues de marbre blanc soutenoient de la main gauche: ces statues, plus belles encore que les cariatides du temple de Vénus, portoient dans leur main droite une corne telle que celle d'Amalthée, de laquelle l'eau tomboit, en formant un murmure agréable, dans une cuve d'albâtre. L'Artiste, en formant ces élégans & beaux soutiens, leur avoit donné l'habit & la figure de huit femmes également belles & pleines de graces; chacune d'elles avoit les pieds appuyés sur deux autres figures d'hommes de marbres différens; ils avoient la bouche ouverte comme en chantant: des livres, des trompettes, des chalumeaux & d'autres attributs, marquoient que ceux qui soutenoient

les huit belles ſtatues aimoient à célébrer les louanges des femmes qu'elles repréſentoient, que leur bonheur étoit d'être ſans ceſſe à leurs pieds & que leurs chants leur fuſſent agréables. Ces ſtatues inférieures avoient auſſi de longs rouleaux, où l'on voyoit le nom de pluſieurs des figures qu'elles ſoutenoient, à la tête des ouvrages qu'ils ſembloient conſacrer aux premières. Renaud examinoit tout avec admiration, & liſoit à la lueur des flambeaux le nom des Dames & celui des Chevaliers ſi doucement occupés à les célébrer.

La première dont il lut le nom étoit Lucrèce Borgia, dont les vertus & la beauté rappelloient celles qui firent honneur à l'ancienne Rome. Les noms de ceux qui paroiſſoient chanter à ſes pieds étoient Antoine Tebaldeo & Hercule Strozzi : la voix de l'un avoit la douceur de celle de Linus ; & l'autre l'harmonie de celle d'Orphée.

La ſeconde, plus jeune encore & toute auſſi belle, étoit la fille d'Hercule, cette Iſabelle que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans ſes murs, que des autres événemens qui la rendent célèbre : Calandra, Bardelone portant le ſurnom de Jean-Jacques que les Muſes aiment à rendre célèbre, ſembloient lui conſacrer leurs vers & leurs écrits.

La troisième & la quatrième, placées près de l'un des mufles qui répandoient les eaux de la fontaine, représentoient Elisabeth & Leonor : leur naissance, leur beauté, leur esprit, méritoient également que Mantoue s'enorgueillît encore plus de les avoir vues naître dans son sein, que d'avoir été le berceau de Virgile.

Jacques Sadolet & le célèbre Bembo servoient de piédestal à la première, & la seconde étoit soutenue par l'élégant Castiglione & le sçavant Mutio Arelio. Ces noms, si connus dans ce seizième siècle, ne l'étoient pas encore dans celui de Charles.

La statue suivante représentoit celle qui sera citée dans la suite des siècles, comme un rare modèle de la vertu la plus pure, & du courage le plus héroïque dans la bonne ou la mauvaise fortune. L'inscription ajoutoit au nom de Lucrèce Bentivoglio, que le Duc de Ferrare son père, feroit son bonheur de l'avoir pour fille. De ceux dont les beaux vers la chantoient, l'un étoit l'harmonieux Camille, que le Rheno s'applaudit autant lorsque ses bords retentissent de sa voix, que l'Amphrise a pu s'applaudir lorsque son Pasteur venoit unir la sienne au doux murmure de son onde ; l'autre étoit le Poëte dont les vers ont célébré l'Isaure prêt à se jetter dans la mer, ce Guido Postumo, également

favori de Pallas & du Dieu du Pinde, qui rendra la ville de Pesaro plus célèbre encore qu'elle ne l'étoit par les trésors que les Romains avoient pesés dans ses murs.

Une belle & svelte statue de Diane paroissoit après; l'inscription gravée sur le marbre, portoit: *Quoique son air & son maintien soient de la plus grande noblesse & semblent annoncer la fierté, sachez que son ame est aussi sensible qu'elle est belle.* L'Espagne, l'Afrique, les Parthes, les Indiens même, connoîtront le beau nom de Diane. La trompette sonore de Celio Calcagnino portera ce nom dans tout l'univers; & la fontaine de la ville d'Ancône, dont ce grand Poëte a bu les eaux, doit devenir aussi célèbre que celle de l'Hippocrène.

Béatrix lève son front auguste à côté de Diane: l'inscription porte qu'elle fera le bonheur de son époux pendant sa vie, & que l'Italie sera malheureuse dès qu'elle aura pleuré sa mort; après avoir été triomphante pendant la vie de Béatrix, on la verra captive dès qu'elle ne sera plus conduite par sa haute sagesse. Un seigneur de Corrège, & Timothée, l'honneur des Bendedeï, arrêteront, par leurs chants, ce fleuve majestueux, dont la couronne de roseaux est ornée de larmes d'ambre; il suspendra la rapi-

dité de ſon cours pour jouir plus long-tems de leurs brillans accords.

Entre Béatrix & Lucrèce de Borgia, on voyoit une ſtatue d'albâtre, dont la blancheur effaçoit le plus beau marbre de Paros; ſon air étoit ſi noble, elle avoit une ſi grande ſupériorité ſur toutes les autres ſtatues, que, ſous le ſimple voile qui l'enveloppoit, elle eût effacé Cléopâtre voguant ſur le Cydnus : celle-ci brilloit entre toutes les autres, comme la planète de Vénus entre celles de Mars & de Saturne. On avoit peine, lorſqu'on oſoit fixer ſes regards ſur elle, à diſtinguer ſur ſon beau viſage la majeſté de Junon, de l'air agréable & riant des Graces; une douce modeſtie qui régnoit ſur ſon front, n'empêchoit pas que ſes yeux ne fuſſent auſſi ſpirituels que charmans.

L'inſcription annonçoit à ceux qui ſeroient aſſez téméraires pour entreprendre de la peindre, qu'on leur reprocheroit ſans ceſſe de n'avoir jamais aſſez bien exprimé la variété des graces que chacun croyoit voir naître pour la première fois, ou de ſon ſourire, ou de ſa marche plus légère encore que celle de Galatée.

Le coſtume des ornemens de la fontaine exigeant que cette charmante ſtatue eût une eſpèce

d'appui, l'un de ses pieds étoit posé sur un trophée composé de tous les attributs des Muses. Le plus grand Poëte dont l'Italie eût écouté la lyre, depuis le cygne de Mantoue & le malheureux Amant de Julie, soutenoit ce trophée d'une main sûre. Un vieux Chevalier Gaulois qui portoit dans les siennes une lance, un compas, le sceptre de Momus & le syrinx des Bergers, élevoit encore sa tête blanchie sous le casque, pour soutenir le bras du divin Poëte Ferrarois. L'Architecte ni le Sculpteur n'avoient point fait connoître le nom, ni de cette habitante de l'Olympe, ni de ceux qui lui rendoient hommage (*a*).

Les huit pans ornés par ces statues, renfermoient un large bassin, dont le fond étoit couvert d'un corail naissant ; l'eau, brisée sur ce fond comme dans sa chûte, entretenoit une fraîcheur agréable ; &, sortant à gros bouillons de ce bassin, elle couroit en ruisseaux argentés, au milieu de l'herbe & des arbustes, dont elle animoit la verdure & l'émail des fleurs.

(*a*) Je crois devoir faire observer, d'après ce passage de l'Arioste, que Merlin, Logistile, Mélisse & tous les enchanteurs du tems de Charlemagne, n'eurent le pouvoir de prédire l'avenir que jusques vers le milieu du seizième siècle : l'inscription eût été remplie si le dix-huitième leur eût été connu. *Note du Traducteur.*

Renaud, en causant à table avec son hôte, eut l'attention de lui rappeller sa promesse : cependant il n'osoit trop le presser; car quelquefois une distraction sombre, un air de tristesse se peignoient dans les yeux du maître de ce beau Château; souvent même le Paladin l'entendoit pousser de ces sortes de soupirs qui ne peuvent partir que d'un cœur oppressé par la douleur la plus profonde. Renaud attendoit donc avec impatience qu'il lui fît voir cette chose si merveilleuse, & souvent il avoit sur les lèvres de lui demander de contenter sa curiosité; lorsqu'à la fin du repas il vit un Page apporter une coupe d'or pleine de vin, enrichie de pierreries & d'un travail exquis.

Le Seigneur Châtelain fit alors un de ces sourires amers, qui, loin d'être animés par la gaieté, n'expriment qu'un dépit secret. Il est tems, dit il à Renaud, que je tienne ma parole, & que je vous fasse voir un chef-d'œuvre de l'art, que tout homme marié doit desirer bien vivement de connoître. Selon moi, tout mari doit sentir un vif intérêt à s'assurer des sentimens secrets de son épouse, & savoir s'il en est véritablement aimé, ou s'il n'a pas le malheur d'avoir reçu de sa main certain ornement dont on ne sent pas le poids, & qui même seroit invisible aux yeux des autres, si la médisance

& l'imagination ne le leur faisoit voir. Celui qui jouit de la douce certitude d'avoir une femme fidelle, doit l'en aimer & l'honorer encore plus; celui qui craint qu'elle ne le trompe, passe sa vie dans l'inquiétude & la douleur; souvent même des maris assez heureux pour avoir des femmes vertueuses, les offensent & les affligent par des soupçons jaloux; d'autres, aussi pleins d'une sécurité ridicule, portent la tête haute, quoique surmontée du même cimier qui couvroit le casque de l'époux couronné de la belle Yseult. Si vous voulez savoir si votre femme vous a gardé sa foi (comme je le crois, & comme vous devez le croire vous-même), l'expérience achevera de vous en rendre certain, ou vous garantira de la duperie d'une foible crédulité; vous n'avez rien de plus à faire pour être sûr de votre sort, que de boire dans cette coupe; & vous avouerez que je vous ai tenu parole en vous faisant voir une chose bien merveilleuse. Si vous êtes un des compagnons de ce pauvre oncle du beau Tristan de Leonois, le vin se répandra sur vous, sans qu'une seule goutte puisse mouiller votre bouche; mais si votre femme est fidelle, vous boirez à votre aise un vrai nectar, qui portera le calme & la joie la plus pure dans votre ame. En finissant ces mots, le Seigneur Châtelain avoit bien l'air

d'efpérer que le vin feroit bientôt répandu fur le fein de Renaud.

Le Paladin fut d'abord affez tenté de faire une expérience fi téméraire : il prit la coupe, il la porta même prefque à portée de fes lèvres ; mais une courte réflexion fufpendit un moment fa curiofité. Mais en vérité, Seigneur, je ne peux plus continuer à vous rendre compte de ce qui fuivit ce moment ; il faut abfolument que je laiffe repofer ma voix.

Fin du quarante-deuxième Chant.



CHANT XLIII.

Exécrable avarice! monſtre aveugle, qui nous donne le deſir ſouvent coupable des richeſſes ! empare-toi, ſi tu le veux, de ces ames déja tachées par les vices les plus bas ; mais reſpecte du moins, ne réuſſis pas à ſéduire celles qu'un heureux penchant portoit à la vertu! n'entraîne pas dans tes ſerres cruelles ces ames élevées qui ſeroient parvenues à mériter l'eſtime publique, ſi tu ne les avois pas ſéduites ! Quoi! tu ſçais fermer à la lumière les yeux du ſçavant même; & celui qui ſçait meſurer tout ſur la terre, qui porte ſes regards & ſes calculs juſques dans la profondeur des cieux & ſur les limites de la vaſte étendue des mers, eſt ſoumis à tes deſirs inſatiables ! Ton mortel venin empoiſonne ſon cœur ; le deſir d'accumuler l'or avec l'or, eſt ſon unique bonheur, ſon unique eſpérance !

Et vous, Guerriers célèbres, qu'on a vus cent fois pénétrer les premiers les bataillons ou les murs de l'ennemi, vous dont la valeur généreuſe a toujours ſervi de bouclier à vos ſoldats dans les retraites forcées, pouvez-vous languir dans les fers honteux que vous-mêmes vous vous êtes

forgés, & vous montrer jusqu'à la mort plus sensibles aux dons de Plutus, qu'aux palmes immortelles que le Dieu de la Guerre vous a prodiguées? O monstrueuse cupidité! obscurciras-tu toujours la lumière des sciences, & le flambeau qui guide la main des beaux-arts?

Mais, hélas! que n'ai-je pas à dire de plus sur les ravages que cette passion sordide fait souvent dans un cœur qu'on croyoit inébranlable à toute espèce de séduction? O vous qui sçûtes résister à la constance, aux transports d'un amant aimable & fidèle; vous qui sçûtes réprimer ce doux penchant qui porte à céder à l'amour! quoi, vous vous laissez vaincre par la plus basse des passions! quoi, vos charmes deviennent la proie d'un vieillard ou de quelque scélérat enlaidi par la nature & par le vice, lorsqu'il fait briller l'or & les diamans à vos yeux!

Quelques-uns trouveront ma déclamation un peu trop vive; mais j'ai peut-être quelques bonnes raisons pour m'excuser: chacun sent son mal; peut-être même aussi quelqu'un, en secret, m'entendra sans oser me condamner. Au reste, ce que je viens de dire ne m'éloigne point du tout de mon sujet: on verra que mes imprécations contre l'avarice se lient intimément à ce que je vais vous dire, lorsque je vous aurai

parlé de Renaud que j'ai laiſſé tenant la coupe enchantée dans ſa main.

Renaud, après avoir regardé cette coupe d'un air penſif pendant quelques momens, prit ſon parti, la poſa ſur la table, & dit à ſon hôte : Il faudroit que j'euſſe perdu la raiſon, pour chercher à ſçavoir ce qu'il me ſeroit peut-être bien cruel d'apprendre. Ma femme eſt femme ; & ce ſexe, dit-on, eſt un peu fragile: pourquoi courrois-je le riſque de perdre l'excellente opinion que j'ai d'elle ? L'eſtime que j'ai pour ma Clarice me rend heureux & tranquille ; que pourrois-je donc apprendre de cette coupe dangereuſe qui pût augmenter mon bonheur ? Ce qu'elle me confirmeroit de plus, ne pourroit rien ajouter à notre union. Je remercie le Ciel de l'avoir formée, & je ne veux point le tenter..... Je crois que ma façon de penſer à ce ſujet eſt très-ſenſée ; je m'en tiens à l'opinion qui fait ma tranquillité, & je ſerois bien fâché d'apprendre rien qui pût me donner le plus léger ombrage. Faites emporter cette coupe, que mes lèvres refuſent de toucher : ſi j'avois la téméraire curioſité d'eſſayer ſa puiſſance, je me rendrois auſſi coupable que notre premier père le devint en goûtant du fruit défendu. Il étoit heureux ; le fol eſpoir de l'être encore davantage le plongea dans un abîme de

malheurs. Il en eſt de même d'un mari trop curieux de ſçavoir tout ce que penſe & tout ce que fait ſa femme; il perd bientôt la douce confiance qui faiſoit ſon bonheur ; il la perd par ſa faute, & ſans eſpoir de la voir jamais renaître en ſon cœur.

En diſant ces mots, le bon & ſage Renaud repouſſa loin de lui cette coupe qui lui faiſoit horreur, en penſant à tous les malheurs dont elle pouvoit devenir la ſource. Il apperçut alors le Seigneur du château tout en larmes ; elles étouffoient ſa voix; & ce ne fut qu'après quelques momens qu'il s'écria : Maudite ſoit celle qui m'a perſuadé de faire une ſemblable épreuve! Hélas! ſans ma fatale curioſité, je n'aurois pas perdu ma charmante compagne. Ah! Seigneur, que ne vous ai-je connu dix ans plus tôt! j'euſſe ſuivi votre exemple & vos ſages leçons; & mes yeux preſque éteints ne ſeroient pas, depuis ce tems fatal, une ſource intariſſable de larmes. Mais faiſons emporter cette table : je veux vous ouvrir mon cœur, & vous faire connoître la cauſe des tourmens qui le déchirent.

Je ſuis né dans une ville voiſine, que le lac de Garde entoure avant qu'il aille porter ſes eaux dans le Pô : elle fut bâtie ſur les ruines de celle que Cadmus & ſes ſoldats ſortis des dents d'un dragon, avoient bâtie. J'étois né

d'une

d'une race très-noble, mais ruinée par des malheurs imprévus: la nature me dédommagea des biens que la fortune me refusoit; elle m'accorda la figure la plus aimable; & les faveurs dont un grand nombre de jeunes beautés me comblèrent dans mon printemps, me forcent à convenir avec vous que j'avois tous les dons de plaire, quoique je sois honteux d'oser vous le dire moi-même. Il habitoit alors dans la ville où j'avois reçu le jour une espèce de philosophe d'une science profonde: son pouvoir surpassoit celui des hommes ordinaires, & le soleil avoit parcouru cent vingt-huit fois le zodiaque depuis le jour de sa naissance, jusqu'à celui qui vit fermer ses yeux pour toujours. Cet homme, passant sa vie dans l'étude des sciences les plus profondes, étoit d'une humeur assez sauvage, & fuyoit la société; mais il n'est point de retraite assurée contre l'amour: une jeune fille noble & belle toucha son cœur: sa mère, pauvre & intéressée, vendit à cet homme extraordinaire ce que tout l'or des deux mondes ne pourroit payer sans un crime. Maître de cette jeune beauté, son art, & les démons soumis à ses ordres, bâtirent le palais où vous êtes: c'est-là que la retirant de toute espèce de société, il en eut une fille qu'il fit élever avec soin par des femmes d'une sagesse éprouvée; & ce fut pour donner à sa fille une

haute idée de la vertu, qu'il remplit ſon palais des ſtatues élevées aux femmes qui l'avoient portée ou qui la porteroient au plus haut degré. Vous pouvez voir dans l'intérieur du palais les ſtatues de celles qui ſe ſont rendues célèbres dans l'antiquité; mais les huit qui ſervent d'ornement à cette fontaine, & dont l'ame ne ſera pas moins pure que ſes eaux, ſont encore à naître.

Lorſque la fille de ce vieillard, brillante de toutes les fleurs de la jeuneſſe, lui parut être comme le palmier à dattes, qui n'attend plus pour porter du fruit que l'ombre du palmier qui ne donne jamais que des fleurs, il me choiſit pour m'unir avec elle. Je devois bien des graces à la fortune de m'avoir fait accorder cette préférence, puiſque je ne dois accuſer que moi-même de mes malheurs. Ce ſuperbe château, les terres, les lacs & tous les domaines à vingt milles à la ronde, me furent donnés pour la dot de la plus charmante femme de toute l'Italie: non-ſeulement elle les ſurpaſſoit toutes par ſa beauté, mais ſon eſprit, également brillant & ſage, & ſouvent animé par une agréable gaieté, rendoit les momens où je l'écoutois preſque auſſi délicieux que les plus vifs de notre heureuſe vie. Elle égaloit Pallas pour le ſçavoir & pour la prudence, Arachné pour l'art d'employer la laine

& la ſoie; elle ſurpaſſoit la grace des Nymphes dans ſa danſe légère; ſa voix avoit la douceur & la juſteſſe de celle des Muſes, & ſon goût pouvoit éclairer tous les arts.

Tous ces talens, tous ces dons céleſtes, étoient encore embellis pour moi par le bonheur d'être tendrement aimé. Ah ! comment me rappeler aujourd'hui, ſans mourir de regret & de douleur, qu'elle ne me quittoit jamais un moment ſans peine, & que la joie & l'amour brilloit dans ſes yeux dès que j'y reparoiſſois?.... Nous vécûmes long-tems dans cette union ſi douce: hélas! elle ne fut interrompue que par ma faute...

Son père mourut cinq ans après notre mariage, & ce fut peu de tems après cette perte que j'eſſuyai mes premiers malheurs. Je croyois que rien ne pourroit troubler ma félicité; elle me paroiſſoit être toujours nouvelle: lorſque j'eus le malheur de plaire à la Dame la plus noble, la plus belle, mais la plus dangereuſe qui fût dans la contrée que j'habitois. Plus habile magicienne que les redoutables femmes de la Theſſalie, la nuit & le jour ſe ſuccédoient à ſa volonté; le ſoleil s'arrêtoit dans ſa courſe; la terre s'ébranloit ſur ſes pôles: mais tout ſon pouvoir, ſon amour & ſa beauté, ne purent ébranler ma fidélité pour une épouſe adorée: tout ſe refuſoit à ſes deſirs dans celui qui n'en ſentoit naître aucun

pour elle. Je me ferois cru le plus coupable des mortels, si j'avois sacrifié sur un autel étranger une seule des offrandes que je prodiguois sur celui de la déesse de mon cœur & de ma vie. Ses offres, ses dons, ses avances, tout m'importunoit; & les rochers glacés de Scythie ne sont pas plus inébranlables, que je le fus à l'amour de Mélisse, (c'est ainsi qu'elle s'appeloit). La douce certitude que j'avois d'être aimé d'une épouse que j'adorois, m'eût fait mépriser cette charmante fille de Léda qui causa la ruine de Troie; & tous les charmes qui furent dévoilés aux yeux du Berger du mont Ida, n'eussent point eu la préférence sur ceux que je croyois voir toujours pour la première fois.

La passion de Mélisse ne s'éteignit point par la froideur de mes refus. Me rencontrant un jour que j'étois sorti seul de ce palais, elle saisit ce tems pour ébranler la confiance entière que j'avois dans le cœur de mon épouse, & me fit sentir les premières atteintes de la jalousie : adroite & perfide dans l'art de séduire, elle commença par louer ma fidélité, puisque j'étois intimément convaincu de celle de mon épouse : Mais, me dit-elle, quelle preuve certaine pouvez-vous avoir qu'elle ne puisse jamais aimer que vous ? A-t-elle quelque mérite à cette fidélité sans tache, lorsque vous ne la quittez pas d'un

moment, & que votre amour lit dans ſes yeux & prévient tous ſes premiers deſirs? A-t-elle jamais vu un autre homme digne de plaire? Comment donc pouvez-vous être aſſuré qu'elle ſoit inébranlable dans ſa foi? Eſſayez de vous éloigner d'elle pendant quelque tems; faites courir le bruit aux environs que vous ferez une longue abſence; donnez le tems à ceux qui peuvent être épris de ſes charmes d'avoir accès auprès d'elle, d'écrire, de ſe rendre preſſans, d'offrir des dons, de jurer un ſecret inviolable, de plaire, de perſuader : alors, ſi ſa réſiſtance eſt telle que je préſume qu'elle pourra l'être, alors vous ferez véritablemeut convaincu que vous êtes parfaitement aimé; mais juſqu'à ce que vous ayiez fait une pareille épreuve, il n'eſt pas raiſonnable que vous le ſoyiez.

Ce fut par cette ruſe coupable que l'enchantereſſe réuſſit à porter le trouble dans mon ame, & même à me faire deſirer de faire l'épreuve dont elle venoit de me donner l'idée. Mais, lui dis-je (par reflexion), ſi malheureuſement mon épouſe venoit à démentir l'opinion que j'ai d'elle, quel moyen aurois-je de pouvoir en être certain? N'en ſoyez point en peine, dit Méliſſe; je peux vous donner une coupe dont la vertu ſera ſemblable à celle des cornets enchantés que Morgane envoya tour-à-tour à ſon frère Artus;

& depuis à Marc, Roi de Cornouailles, pour leur faire connoître l'infidélité que Genevre faisoit au Roi Breton pour Lancelot du Lac, & tout l'amour de la belle Yseult pour le brave & charmant Tristan de Leonois. Dès que cette coupe sera pleine de vin, l'époux trompé qui voudra boire, répandra toute la liqueur, sans qu'une seule goutte puisse le consoler de tout ce qu'il sentira dès-lors qu'il aura perdu. Faites-en l'expérience tout-à l'heure : je suis bien sûre que vous trouverez le vin exquis, & que vous vuiderez la coupe avec plaisir. Mais essayez de voyager pendant quelques mois, je crains bien alors que ce vin ne vous paroisse amer, quand vous le verrez se répandre sur votre sein. Cependant, si par hasard je me trompe dans ce que je présume, j'avouerai que vous êtes le plus fortuné des maris.

J'accepte l'offre : la coupe m'est présentée ; je la vuide en entier : je sens plus de plaisir que n'en ont les Dieux lorsqu'ils boivent du nectar, & qu'ils voient les charmes naissans d'Hébé. Cela va bien, dit Mélisse ; mais absentez-vous pendant un ou deux mois ; revenez faire la même épreuve ; & gare que vous ne vous trouviez le sein bien complétement mouillé. Il me paroissoit trop dur de m'éloigner, non que je me défiasse du cœur de mon épouse ; mais je

l'adorois ; une heure d'abſencé étoit un ſiècle pour moi. Méliſſe voyant que je réſiſtois au conſeil de m'éloigner : Je vois bien, me dit-elle, qu'il faut que je trouve un autre moyen pour vous aſſurer de la vérité. Je ſçaurai changer vos traits, votre voix & votre façon de vous vêtir, & c'eſt ſous une figure abſolument différente de la vôtre que vous paroîtrez auprès de votre épouſe.

Entre les deux embouchures par leſquelles les eaux rapides & menaçantes du Pô ſe jettent dans la mer, il exiſte une ville d'une belle & nouvelle ſtructure, dont le territoire s'étend juſqu'à la Méditerranée ; & ce terrein aſſez vaſte eſt défendu par les deux larges branches du Pô. Cette ville fut élevée par un reſte de Troyens échappés au glaive d'Attila. Le Seigneur de cette ville étoit jeune, bien fait, aimable & puiſſant : un jour, s'étant éloigné de ſes terres à la ſuite d'un faucon, il arriva ſur les miennes, & trouva mon épouſe qui ſe promenoit dans une calèche ; il en devint ſi vivement épris, qu'il n'eſt rien qu'il n'imaginât depuis pour lui donner ſans ceſſe de nouvelles marques de ſon amour. Des rigueurs conſtantes & les rebuts lui firent ceſſer ſes pourſuites ; mais les attraits qui l'avoient charmé, reſtèrent gravés dans ſon ame. Méliſſe ſçut m'amener adroitement à conſentir

qu'elle me donnât la figure de ce jeune Seigneur, auquel, en tous points, je devins exactement semblable.

J'avois feint, deux jours auparavant, avec mon épouse, de partir pour aller dans une contrée du levant; & ce fut sous cette nouvelle figure que je vins la retrouver avec Melisse, qui s'étoit métamorphosée en jeune écuyer, & qui portoit avec elle tout ce que les grandes Indes & les deux Arabies produisent de plus précieux & de plus rare. Nous nous introduisîmes facilement dans ce palais ; & montant avec Melisse à l'appartement de mon épouse, le hasard fit qu'aucuns de ses écuyers ou de ses femmes ne se trouvoient alors auprès d'elle. J'eus l'air de saisir ce moment heureux pour lui parler de mon amour, & je me servis du malheureux moyen qu'on m'avoit suggéré pour ébranler sa vertu. J'aimois; il ne me fut que trop facile de m'exprimer avec feu; &, répétant sans cesse des offres nouvelles, je lui dis que tous les diamans, tous ces riches dons (que je faisois briller à ses yeux) n'étoient que les prémices de ceux que je lui destinois. Je lui parlai des facilités que lui donnoit l'absence d'un époux que l'amour auroit dû captiver sans cesse à ses genoux; je lui rappelai le tems de ma première déclaration; je lui peignis toute la douleur dont j'avois été pénétré depuis qu'elle m'avoit

ôté l'espérance de réussir à lui plaire : je finis par lui dire que tous les maux que j'avois soufferts, tant de constance & tant d'amour, méritoient enfin quelque récompense.

Mon épouse commença par être un peu troublée, & par refuser de m'écouter : mais elle rougit ; & ses yeux, éblouis par le feu de tant de belles pierreries, restoient attentifs & fixés pour en admirer l'éclat. Je devins alors plus pressant encore ; j'osai baiser la belle main qui se plaisoit à varier les feux qui s'élançoient de ces diamans & de ces rubis.... Hélas.... elle me dit enfin, d'une voix basse & tremblante, ces mots cruels qui furent le commencement des malheurs du reste de ma vie.... Si j'étois bien sûre du plus profond secret.... je n'aurois.... je n'aurois plus rien à vous refuser....

Cette réponse fut un trait envenimé qui me perça le cœur : un froid mortel courut dans mes veines & ma langue immobile sembla se glacer sur mes lèvres. Melisse, à l'instant me redonna ma figure ordinaire. Jugez, Seigneur, quel fut l'état de mon épouse à cet aspect : il devint aussi cruel, aussi glacé que le mien : nous restâmes tous les deux muets, immobiles, pâles comme la mort, & les yeux baissés vers la terre.... Ma langue enfin se déliant à peine : Ah ! cruelle & chère épouse, m'écriai-je, est-ce donc ainsi que

tu trahis ta foi ? Quoi ! l'appât des richesses te séduit ! Quoi ! ton honneur & le mien te sont moins chers que leur possession !... Elle resta muette, & ne put me répondre que par des torrens de larmes.

La honte dont elle se sentit couverte fut bientôt suivie d'un dépit mortel ; elle fut indignée, & de mes soupçons, & d'une si cruelle supercherie. La haine s'empara d'une ame si sensible qui perdoit le bonheur d'aimer, & la haine fit promptement naître le desir de la vengeance. Dès que le soleil fut retiré sous l'onde, l'obbsurité favorisa sa fuite ; elle courut sur les bords du Pô : le patron d'une barque légère, gagné par un riche présent, fit faire force de rames ; &, secondé par la rapidité du courant, il la fit aborder dès le lendemain matin chez cet Amant dont j'avois pris la figure. On peut imaginer quels furent les transports avec lesquels elle fut reçue : ce fut du palais même de celui pour lequel elle me quittoit, qu'elle m'écrivit que j'avois rompu sa chaîne, détruit son amour, & que je ne la reverrois jamais.

Malheureux que je suis ! (poursuivit cet époux en jettant un cri douloureux) ils s'aiment, ils sont tranquilles, rien ne manque à leur bonheur ; & moi je languis, je pleurs ma fatale imprudence, & la mort seule peut terminer ma peine : je crois même que déjà j'aurois perdu la vie, sans le triste

ſecours que je trouve dans cette coupe qui me diſtrait quelquefois du noir chagrin qui me pourſuit. Depuis dix ans je vois tous ceux qui viennent chez moi faire l'épreuve de cette coupe, aucun d'eux n'a pu réuſſir encore à la boire ; &, chaque fois que je vois leur ſein baigné plus ou moins rapidement par le vin, j'ai la conſolation de ſavoir que je les ai tous pour compagnons de mon malheur. En vérité, Seigneur, vous avez été bien prudent & bien ſage, & vous êtes le ſeul que la raiſon ait ſu décider à me refuſer. Ah ! que vous me faites ſentir vivement la fureur imbécille de ma conduite, qui m'a fait plonger moi-même un poignard dans mon ſein.

La méchante & trompeuſe Mélifſe eſpéra veinement qu'elle jouiroit de ſon ouvrage ; mais, la connoiſſant pour l'auteur de tous les maux que j'éprouvois, loin de paſſer dans ſes bras, je repouſſai ſes careſſes avec horreur ; elle ne put ni me toucher, ni ſe délivrer de ſon amour : elle prit, peu de tems après, le parti de s'éloigner des lieux que j'habitois ; &, depuis ce temps, ſon nom même n'eſt plus venu juſqu'à moi.

C'eſt ainſi que le malheureux maître de ce beau château fit le récit de ſes peines. Renaud en fut attendri, ſe tut quelques inſtances, & lui dit : Méliſſe vous donna ſans doute un conſeil pernicieux ; vous avez eu la conduite d'un inſenſé qui

va follement irriter un essaim de guêpes ; & vous trouvâtes ce que vous ne deviez pas avoir l'indiscrétion de chercher. Mais pourquoi donc êtes-vous étonné que votre femme se soit rendue à l'appât des dons & des pierreries ? En est-il une sur dix qui n'en eût fait autant ? & n'en est-il pas un aussi grand nombre qui pour un moindre prix s'aviliroit encore plus ? Comment pourrions-nous espérer qu'un sexe aussi fragile ne se prenne pas à l'amorce des richesses, lorsque nous voyons des hommes d'un rang supérieur & d'une réputation honorable, devenir traîtres à leurs maîtres & tromper leurs anciens amis dans l'espérance de s'enrichir ? Vous n'auriez pas dû vous servir d'armes aussi sûres de leurs coups pour attaquer sa vertu : ne savez-vous pas que le marbre & l'acier se laissent amollir par l'or ? Et ce que je trouve de plus insensé dans votre conduite, c'est que, si cette expérience vous eût réussi, vous ne pouviez être plus heureux que vous l'étiez avant de faire l'imprudence de la tenter. Ils se levèrent de table, & Renaud étoit prêt à passer quelques heures de repos dans l'appartement que le Châtelain avoit fait préparer ; il vouloit partir une heure avant le jour, ayant très peu de tems à perdre pour joindre Roland, & se préparoit à se retirer, lorsque le Châtelain, qui le conduisit, lui proposa de se mettre dans une de ses cha-

loupes qu'il alloit faire préparer : Vous y dormirez à votre aise, lui dit-il, & vous ferez assez de chemin pendant la nuit pour gagner une bonne journée.

Le Paladin accepta cette proposition avec beaucoup de reconnoissance ; il remercia le Châtelain, descendit sur le rivage, & monta dans une barque où tout étoit préparé pour le repos de la nuit, & pour voguer avec diligence. Le courant du fleuve & six bons rameurs firent voguer cette barque avec la rapidité d'un oiseau. Le Paladin ne se réveilla que lorsque la barque étoit déjà près de Ferrare ; le patron laissa Melara à sa main gauche & Sermido à la droite ; il dépassa l'île de Figarolo ; &, lorsqu'il fut arrivé près la Stellata où le Pô se divise en deux branches, alors, laissant celle qui couloit du côté de Venise, il fit prendre aux rameurs le canal de la droite ; &, lorsque la barque eut passé Bondeno, il s'apperçut que l'aurore commençoit à semer les roses & les soucis sur les bords de l'Orient : ce fut alors que Renaud se réveilla.

Le Paladin apperçut de loin les deux forts de Tealdo : O ville heureuse ! s'écria-t-il, dont mon cousin Maugis m'a prédit la brillante destinée, après avoir consulté les astres & recueilli tout ce que son esprit prophétique en annonce ; toutes les autres villes d'Italie envieront ta gloire. A

peine avoit-il dit ces mots, que le courant du roi des fleuves porta la barque comme si ses rames eussent été des aîles; elle aborda bientôt sur le rivage de la petite île voisine de la ville.

Quoique cette île fût encore inculte & négligée, le Paladin eut du plaisir à la considérer, sachant de son cousin Maugis, que lorsque le tems en seroit arrivé, cette île devoit être également ornée & florissante, & qu'on oublieroit en la voyant, & les agrémens de l'île où Nausicaé prit naissance, & cette île de Caprée que Tibère avoit pris soin d'embellir. Lorsque le soleil aura recommencé sept cents fois son cours, avoit dit Maugis, cette île surpassera les jardins des Hespérides par la beauté de ses arbres, par la variété de ses plantes rares & de ses arbustes; elle rassemblera dans ses bois touffus plus d'animaux de toute espèce, que les étables de Circé. Les Amours & les Graces abandonneront souvent les bosquets de Chypre & de Paphos, pour venir danser & folâtrer dans ceux de cette île agréable; elle sera non-seulement embellie par un Hercule, fils & père de deux autres Hercules; mais on verra s'élever, par les ordres de ce Prince également sage & puissant, une ville que des remparts formidables mettront à l'abri des entreprises de ses ennemis.

C'est ainsi que Renaud, se souvenant de tout

ce qu'il avoit appris de Maugis, penſoit avec admiration comment la petite ville & les marais qu'il voyoit ſous ſes yeux, ſeroient un jour changés, & verroient naître de leur ſein une ville ſuperbe, imprenable, & peuplée de ſujets nombreux & fidèles, & dans laquelle les arts & les ſciences fleuriroient. Ces marais auſſi devoient être deſſéchés pour former des plaines & des parcs agréables & féconds. Heureuſe cité ! s'écria pour la ſeconde fois Renaud, la magnificence de tes Souverains, leur Cour brillante, les vertus & l'urbanité de tes citoyens, te rendront à jamais floriſſante.

Pendant que Renaud diſoit ces mots, la barque voguoit avec plus de rapidité qu'un faucon qui revient au leurre que le fauconnier lui préſente : l'on perdit bientôt de vue la ville & la petite île ; & les matelots laiſsèrent derrière eux la tour de la Foſſe & de Gaïbana.

Comme il eſt aſſez ordinaire qu'une idée en faſſe naître d'autres, Renaud appercevant la petite ville dont l'hôte qui l'avoit reçu la veille avoit, à la vérité, quelque raiſon de ſe plaindre, il ſe rappella promptement la coupe ſi fatale à cet homme qu'elle n'avoit éclairé que pour le rendre malheureux ; il ſe rappella de même que cet époux trompé l'avoit aſſuré que tous les maris que leur imprudence avoit engagés à

faire la même épreuve, n'avoient jamais pu porter la coupe sur leurs lèvres sans que le vin se fût répandu sur leur sein: quelquefois il se repentoit de n'avoir pas essayé si sa main auroit été plus sûre que celle de ceux qui s'étoient emparés de la coupe; mais il finissoit toujours par se sçavoir bon gré de sa prudence. Il n'est pas possible, se disoit-il à part soi, que quand j'aurois vuidé la coupe tout d'un trait, j'eusse eu meilleure opinion de ma chère Clarice, qui porta toujours le calme en mon ame; j'aurois fort peu gagné par une pleine réussite; & si j'avois eu, par hasard, le malheur d'être forcé d'accuser une femme que j'aime & que j'honore, j'en aurois été mortellement affligé. En vérité, je trouve bien extravagant de risquer ainsi le repos du reste de sa vie; c'est mettre au jeu mille contre un, & risquer tout ce qu'on possède, dans l'esperance du plus petit avantage de plus. Le fils d'Aymon, fortement occupé de ces réflexions, étoit assis sur l'arrière de la barque; sa vue étoit fixe comme celle d'un homme tout entier à l'idée donc il est occupé: un des Gondoliers, homme très-gai de son naturel, & beau parleur, fut assez hardi pour l'attaquer de conversation; il crut même lui rendre alors un très-bon service, ayant remarqué que son air étoit soucieux & mélancolique. Renaud se

mit à rire, & s'entretint familièrement avec lui.

Ils convinrent, après avoir parlé des femmes en général pendant quelque tems, qu'il falloit être extravagant pour exposer la sienne à quelque épreuve dangereuse, & qu'une femme se tireroit plutôt d'entre mille épées & d'une fournaise ardente, qu'elle ne résisteroit à l'or & aux autres dons qui lui seroient offerts. En vérité, Seigneur, l'esprit de sagesse vous inspiroit quand vous avez dit à mon maître qu'il ne devoit pas offrir de si riches dons à sa femme; car, entre nous, il en est bien peu dont l'ame soit assez honnête pour résister quand on l'attaque avec de si fortes armes.

A propos, Seigneur, poursuivit le Gondolier, sçauriez-vous par hasard l'histoire assez plaisante d'une jeune femme dont l'esprit & la malice a sçu faire tomber son mari dans la même faute pour laquelle il avoit voulu la faire mourir? Cette histoire a trop couru pour n'avoir pas été jusqu'au-delà des Alpes; & mon maître, qui l'a sçue comme nous tous, auroit dû s'en souvenir, pour ne pas mettre sa femme à la même épreuve à laquelle l'autre avoit succombé. C'est bien mal-à-propos, & pour faire à jamais son malheur, qu'il a mis en oubli qu'il n'est ni fierté, ni vertu qui résiste aux présens qui sont offerts avec adresse

& prodigalité. Mon pauvre maître ſçavoit auſſi-bien que moi, l'aventure arrivée dans cette belle ville dont le Mincio, retenu dans ſon cours, baigne les murs, & dans laquelle nous ſommes nés tous les deux. C'eſt d'Adonio que je veux vous parler.... C'eſt de ce jeune homme, qui, par le moyen d'un joli petit chien dont il a fait préſent à la femme d'un de nos premiers Sénateurs, a trouvé le ſecret de faire un autre don à ſon mari jaloux.... Non vraiment, dit Renaud, on ne connoît point encore cette aventure en France; je n'en ai pas même entendu parler dans les longues tournées que j'y ai faites, & vous me ferez grand plaiſir de me la raconter.

Le Gondolier ne demandoit pas mieux que de rire, jaſer & ſe faire écouter. Seigneur, lui dit-il, nous avions dans notre grande cité de Mantoue un Sénateur qui ſe nommoit Anſelme; c'étoit un homme illuſtre par ſa naiſſance, & reſpectable par ſon autorité, ſon âge & ſon ſavoir. Cet homme, profond dans la ſcience dont Ulpian donne des leçons, s'ennuya de vivre ſeul: il ne fut pas embarraſſé pour trouver une compagne telle qu'il la deſiroit; une jeune perſonne, noble & charmante, reçut ſa main. L'éducation, les mœurs douces, la gaieté de ſa nouvelle épouſe, la rendoient parfaite; on

croyoit même lire dans ses yeux vifs & touchans qu'elle étoit née sensible, & qu'elle commençoit à le devenir lorsque le Seigneur Anselme finissoit de l'être. Elle eut peut-être l'imprudence de ne pas dissimuler avec son vieux époux, pendant les premiers jours, l'heureux présent qu'elle avoit reçu de la nature; c'en fut assez pour qu'Anselme devînt le plus jaloux de tous les vieux maris : il n'avoit cependant d'autres raisons pour excuser sa jalousie, que la jeunesse & les charmes de son épouse; car il craignoit trop qu'on ne connût celle de ses perfections qui lui donnoit le plus d'ombrage. Un jeune cavalier de la même ville, qui se nommoit Adonio; qui méritoit l'estime publique, & dont la naissance illustre ne pouvoit être disputée, puisque le meilleur Généalogiste de Mantoue le faisoit descendre en droite ligne d'une des dents du dragon de Cadmus; ce jeune homme beau, spirituel & bien fait, devint amoureux comme un fou de la charmante femme du Sénateur.

Il ne négligea rien pour réussir à lui plaire, & les premiers moyens qu'il employa furent bien chers : les beaux habits, les fêtes, des présens à tous ceux qui pouvoient avoir accès chez Anselme, tout fut employé par Adonio; mais les trésors de Tibère n'eussent pas suffi pour

soutenir une pareille dépense; & dans moins de deux ans tous les biens qu'il avoit reçus de ses pères furent dissipés. Vous croirez sans peine que sa maison fut promptement abandonnée de ceux qui n'y trouvèrent plus ni spectacles, ni festins; il resta seul; il fut délaissé, fui de tout le monde; &, ne pouvant supporter l'humiliation d'une misère extrême, il prit le parti d'aller la cacher en des lieux où l'on ne pût le reconnoître. Il sortit donc dès la pointe du jour de Mantoue, le cœur plein de regrets & les yeux baignés de larmes; il suivit les bords du vaste marais dont notre ville est entourée. Le souvenir de celle qu'il adoroit achevoit de déchirer son cœur; il marchoit tristement, lorsqu'il eut une aventure qui, quelque tems après, le tira de l'état le plus affreux, pour l'élever au faîte de la félicité. Il vit un Paysan, armé d'un long bâton ferré, qui battoit une haie, & qui la fouilloit de toutes parts. Adonio s'arrêta, s'informa du Paysan quelle étoit la cause de la longue fatigue qu'il prenoit; le Paysan lui répondit qu'il avoit apperçu la plus grosse couleuvre qu'il eût jamais vue, se cacher dans cette haie épaisse, & qu'il ne vouloit pas cesser de la poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût assommée. Adonio, qui se ressentoit de son origine, aimoit assez les serpens, & même il en portoit dans

ſes armes, en mémoire de la dent ſa grand'-mère : il dit au Payſan qu'il vouloit qu'il ne tourmentât plus cette couleuvre, qu'il cessât de la pourſuivre, & qu'il étoit réſolu de l'empêcher, de force ou de gré, de ſuivre ſon projet de la tuer. Le Payſan obéit ; Adonio continua ſa route, ſuivit la réſolution qu'il avoit priſe, & réuſſit à ſe cacher à toutes ſes anciennes connoiſſances pendant quelques années qu'il paſſa dans un état très-malheureux. Il le fut encore moins par l'indigence, que par l'amour qu'il ne pouvoit arracher de ſon cœur : cette paſſion impérieuſe lui rappelloit ſans ceſſe tous les charmes de la belle Sénatrice ; elle lui faiſoit ſentir que, de tous les malheurs, le plus inſoutenable étoit celui de ne plus voir celle qu'il adoroit ; elle ſçut le forcer enfin à revenir dans ſa patrie, dût-il expirer de honte & de déſeſpoir, en revoyant cet objet toujours préſent à ſes deſirs & à ſa penſée. Adonio reprit donc le chemin de Mantoue preſque nu, have, exténué par la misère, & n'ayant d'autre idée que d'expirer aux yeux de celle qu'il adoroit.

Il arriva dans ce même tems, que le Sénat de Mantoue fut obligé de députer près du Saint-Père un de ſes premiers Sénateurs, pour ſuivre une importante & difficile affaire portée à la Chambre Apoſtolique : on balotta par deux

fois, selon l'usage, le nom des Sénateurs, & celui d'Anselme sortit dans la dernière. Le choix que le sort avoit fait parut trop bon au Sénat, pour qu'il écoutât les prières & les offres que fit Anselme pour se dispenser de ce voyage. Le malheureux Sénateur crut sentir ouvrir ses flancs, arracher son cœur, lorsqu'il vit que son départ étoit décidé : la plus noire jalousie troubloit ses yeux, portoit la pâleur sur son visage. Voyant enfin que sa destinée le forçoit de s'éloigner de la belle Argie son épouse, il eut recours au seul moyen qui pût lui donner quelque espérance ; il l'accabla de caresses ; il la conjura de lui conserver chèrement sa foi, lui répétant ces lieux communs que les pères & les maris renouvellent sans cesse à celles qui les écoutent les yeux baissés, & sentant leur cœur palpiter. Non, non, l'esprit, la beauté, les richesses, ne sont rien sans une inébranlable vertu ; vous vous comblerez de gloire, ma chère épouse, disoit Anselme (en tremblant), si, pendant ma longue absence, vous restez au-dessus des attaques de la médisance. Argie, qui n'avoit encore rien qui parlât à son cœur, lui jura de toute son ame la plus exacte fidélité ; ses larmes même coulèrent au départ d'Anselme ; &, n'aimant encore rien, il lui fut facile de lui faire les sermens les plus sacrés, qu'elle préféreroit la mort

à l'horreur de violer les vœux qu'elle avoit prononcés aux pieds des autels.

Quoique Anſelme ſe trouvât un peu raſſuré par ces promeſſes..... comme un jaloux a recours à tout pour s'éclaircir ſur le malheur ſouvent ignoré qui menace ſa tête griſe, il alla trouver un de ſes amis, grand Aſtrologue, & poſſédant preſque l'eſprit de Python : il le conjura d'employer toute ſa ſcience pour ſavoir ſi ſa chère Argie lui ſeroit fidèle pendant une abſence auſſi longue. L'Aſtrologue lui dit bien gravement qu'il alloit tirer ſes lignes, poſer ſes points, & conſulter les conſtellations ſur le ſort que le deſtin lui préparoit. Anſelme, pénétré d'une ſainte horreur, & de la crédulité qui naît ſi naturellement de la jalouſie, ſe retira reſpectueuſement pour laiſſer à ce grand homme le tems d'employer ſon art divin, & quelque tems après il vint chercher ſa réponſe.

Soit que les premiers aſtres que l'Aſtrologue eût conſultés, euſſent les traits charmans & les yeux d'Argie mis en conjonction avec la mine rechignée & la tête chauve d'Anſelme : ſoit que le haſard l'eût fait deviner l'évènement le plus vraiſemblable, il dit aſſez durement au pauvre Sénateur, qu'à peine ſeroit-il parti, que ſa femme, gagnée par de riches préſens, le traiteroit comme Vulcain le fut par la charmante mère d'Enée.

Cette terrible menace, jointe à la crainte qui troubloit déja son ame, lui parut être un arrêt dicté par le Ciel même; cependant il ne perdit pas l'espérance de conjurer & de prévenir son mauvais sort. Argie (se disoit-il à lui-même) doit être vaincue par un penchant à l'avarice; elle ne doit se rendre qu'à l'appât de quelques riches présens : eh bien! je suis assez puissant en biens pour la mettre au-dessus de cette espèce de séduction. Il courut la trouver; il remit à sa disposition ses trésors, tous ses riches joyaux, lui donna les blancs-seings de toutes ses possessions & de tous ses contrats : Disposez de tout, ma chère épouse, lui dit-il en lui serrant les mains ; dépensez, donnez ; satisfaites toutes vos fantaisies, imaginez-en de nouvelles ; tout est à vous : répandez, prodiguez vos dons, & soyez sûre que votre époux ne vous demandera jamais d'autre compte que celui des sentimens que votre cœur vient de lui promettre.

Anselme cependant finit par prier Argie de quitter la ville, & d'aller habiter un de ses châteaux à la campagne, espérant que son honneur y seroit plus en sûreté. Que peuvent offrir des Laboureurs & des Bergers ? pensoit-il alors. Ils n'ont qu'une houlette & leurs chiens; il n'imaginoit pas qu'Argie s'abaissât à savoir s'ils avoient

un cœur, ou quelqu'autre présent à lui faire. Argie jetant ses bras autour du cou d'Anselme, lui promit tout ce qu'il exigeoit; & versant un torrent de pleurs, elle lui reprocha ses injustes alarmes, & les précautions offensantes qu'il prenoit pour sa vertu. Je vous ennuierois, Seigneur, si je vous racontois toutes les petites façons, toute la foiblesse & les nouvelles instances d'Anselme en quittant sa jeune & belle épouse. Il partit enfin; & le moment de tourner la bride de son palefroi, pour s'éloigner d'elle, fut celui de se sentir arracher le cœur: elle le suivit des yeux; & ces beaux yeux formoient un ruisseau de larmes sur ses joues de roses.

Pendant ce tems, comme je vous l'ai déja dit, Adonio, pâle, défiguré par une longue barbe & couvert d'habits déchirés, se rapprochoit de sa patrie, où le malheureux n'osoit même aller que dans l'espérance de n'être pas reconnu. Il arriva sur les bords du lac, & revit d'abord la haie où quelques années auparavant il avoit empêché qu'un Paysan n'assommât une couleuvre. Etant arrivé dans ce lieu, lorsque le soleil n'étoit pas encore assez haut sur l'horizon pour éteindre la lumière tremblante des étoiles, il apperçut venir à lui, le long du rivage, une femme d'une belle & noble figure, vêtue comme

une Pélerine; elle n'avoit aucune suite après elle. Cette femme, l'abordant avec un air de connoissance & d'amitié, lui dit: Je vois bien que vous ne me connoissez pas, Seigneur; je suis cependant votre parente: nous descendons tous les deux de Cadmus, & je vous dois la plus grande reconnoissance. Je suis la Fée Manto; c'est moi qui posai la première pierre de cette belle cité, & c'est de mon nom qu'elle a tiré celui de Mantoue; je suis une des plus célèbres Fées de l'univers, mais aussi sujette que toutes les autres aux accidens des foibles humains. Nous sommes immortelles à la vérité; mais nous sommes obligées à passer le septième jour de la semaine sous la forme d'une couleuvre. Rien n'est plus cruel pour nous que de vivre tout un jour sous cette forme; nous sommes maudites, poursuivies, persécutées, & tous ceux qui nous apperçoivent cherchent à nous donner la mort. L'obligation que je vous ai, date du jour fatal dont je viens de vous parler; car dans ce jour nous sommes sujettes à toutes sortes de malheurs; il n'est aucun animal sur la terre qui soit aussi détesté que le serpent; il n'est aucune espèce d'outrage qu'on ne nous fasse, si nous ne sommes assez heureuses pour trouver à nous cacher: nous ne pouvons mourir, mais nous sommes cruellement battues; & vous m'avouerez qu'il

est fort fâcheux de ne pouvoir nous échapper qu'estropiées, & quelquefois le dos brisé par les coups. C'est à vous que je dois de n'avoir pas éprouvé ce même sort; un rustre étoit prêt à me briser les reins, si vous ne m'aviez pas défendue. Nous sommes privées de toute notre puissance le jour que nous sommes forcées de nous couvrir de cette vilaine peau; mais lorsque nous avons repris notre première forme, tout nous est soumis dans l'univers; le soleil s'arrête à notre voix, ou perd sa lumière; la terre s'agite dans l'espace, & s'ébranle jusques dans son centre; la glace élance des flammes, & celle du feu se congèle & s'endurcit. Je viens pour vous payer du secours que vous m'avez donné; &, revêtue aujourd'hui de tout mon pouvoir, soyez sûr d'obtenir tout ce que vous me demanderez: dès ce moment, je veux que vous soyiez trois fois plus riche que vous ne l'étiez de l'héritage de vos pères, & que quelque dépense que vous puissiez faire, vos trésors aillent toujours en augmentant.

Je veux faire encore plus pour vous, dit la Fée; je sçais que vous aimez toujours celle qui fut cause de vos malheurs; je veux vous donner les moyens de réussir auprès d'elle, & d'être au comble de vos vœux. Son époux est loin d'ici: partez pour l'aller trouver dans le châ-

teau qu'elle habite hors de la ville, & je veux vous y ſuivre.

La Fée lui preſcrivit après la forme ſous laquelle il devoit ſe préſenter devant Argie; elle lui fit part auſſi de celle qu'elle vouloit prendre elle-même, cette Fée pouvant paroître ſous toutes celles qui lui convenoient le mieux, hors le jour qu'elle ne pouvoit quitter la peau de ſerpent.

Adonio prit l'habit d'un pauvre Pélerin, qui ne peut vivre qu'en demandant l'aumône de porte en porte: Manto prit la forme du plus joli petit épagneul qu'on eût jamais vu; ſes poils, longs & luiſans, étoient plus blancs que l'hermine, & toutes les gentilleſſes de ce petit animal ſurpaſſoient encore ſa beauté. S'étant ainſi préparés tous les deux, ils s'approchèrent du château qu'habitoit Argie.

Adonio s'arrêta près de quelques cabanes voiſines du château; &, jouant d'une petite flûte, au ſon de laquelle le petit chien ſe mit à danſer, le bruit des tours, de la danſe & de la beauté de ce petit animal, parvint bientôt juſqu'à la belle Argie: elle fit appeller promptement le Pélerin dans ſa cour; & c'eſt ainſi que commença l'aventure que le deſtin réſervoit au vieux Sénateur.

Le Pélerin ſe mit auſſitôt à jouer plusieurs

airs différens ; & le petit chien, ajustant ses sauts à la mesure, exécuta des danses variées de tous les pays, & parut obéir à son maître avec une intelligence humaine, le regardant sans cesse & étant docile à ses moindres signes.

Argie sentit le plus ardent desir de posséder un petit chien si charmant, & envoya sa nourrice pour parler au Pélerin, auquel elle fit offrir un prix considérable. L'adroit Pélerin se mit à sourire : Ah vraiment ! dit-il à la nourrice, quand vous auriez autant de trésors qu'en pourroit desirer une femme intéressée, vous n'auriez pas de quoi payer seulement une des petites pattes de mon chien ; & pour vous prouver que je vous dis la vérité, venez au moins avec moi, dit-il à la nourrice, en la tirant à part. Il pria l'épagneul de faire présent d'une belle pièce d'or à cette bonne Dame. Le petit chien ne fit que se secouer, la pièce tomba sur le champ ; le Pélerin la lui fit accepter, en lui disant : Vous voyez de quelle utilité ce charmant petit animal m'est sans cesse ; je ne lui demande jamais rien qu'il ne me le donne sur le champ ; bagues, joyaux, diamans, perles, riches habillemens même, il me fournit tout ce que je veux. Vous pouvez donc dire à votre belle maîtresse que mon chien peut passer en sa puissance : mais, comme il n'est aucun trésor qui

le puisse payer, je le mets au prix d'une nuit qu'elle m'accordera toute entière; c'est le seul qui puisse me résoudre à lui donner ce charmant petit animal. Alors il ramasse une grosse perle de la plus belle eau, que le chien fait tomber, & dit à la nourrice de la présenter à sa maîtresse. La bonne femme, bien contente, courut promptement à celle qu'elle avoit élevée sur son sein, lui présenta la perle, & lui dit: Je vous conseille fort, ma fille, d'accepter un si bon marché; ce petit chien vaut tous les trésors de la terre; & d'ailleurs que risquez-vous, puisque vous pouvez le payer avec les revenus d'un bien dont le fonds vous demeurera toujours? Soit que la belle Argie craignît encore de manquer à ses sermens, soit qu'elle eût peine à croire tout ce que la nourrice lui racontoit du petit chien, elle eut d'abord l'air de rejeter bien loin cette proposition; mais la bonne nourrice pressa, tourmenta si fort son élève, qu'elle consentit enfin à voir le Pélerin & son petit chien en particulier, pour s'assurer de la vérité de ce fait si singulier.

Cette seconde entrevue décida le sort du pauvre Anselme: le petit chien, se secouant de toutes ses forces, fit tomber tant de quadruples, de fils entiers de perles, de rubis & de diamans, que le cœur d'Argie se rendit à la fin: il est

vrai que, reconnoiſſant dans le Pélerin le cavalier de Mantoue le plus aimable, & qui l'adoroit depuis ſi long-tems, cette rencontre imprévue put contribuer à ſa défaite; les conſeils intéreſſés de ſa vieille coquine de nourrice, les prières, les inſtances d'un amant qui mouroit d'amour à ſes genoux, les richeſſes immenſes qui tomboient en ſa puiſſance, la longue abſence du vieil Anſelme, & l'eſpérance que le myſtère cacheroit à jamais ſa foibleſſe ſous des voiles épais, tout ſe réunit pour lui faire oublier ſa promeſſe; tout la détermina à recevoir le petit chien & ſon maître dans ſes bras.

Adonio fut auſſi conſtant qu'amoureux, & jouit long-tems des plus douces faveurs de l'amour. Argie, d'une humeur douce & toujours aimable, plut à la Fée, qui, ſous la forme du petit chien, demeura toujours auprès d'elle. Cependant, avant que le ſoleil eût parcouru ſes douze maiſons, Anſelme eut à la fin ſon audience de congé, & revint dans ſa patrie; mais plus il en approchoit, plus il craignoit que les prédictions de l'aſtrologue ne fuſſent accomplies. Il vola chez lui dès qu'il approcha de Mantoue; il le conjura de ſe ſervir une ſeconde fois de ſon art, pour ſçavoir quel étoit ſon ſort. L'aſtrologue recommença ſes grandes opérations; & lorſqu'il eut bien tiré ſes points,

& long-tems obſervé la poſition de tous les aſtres, il en conclut vis-à-vis d'Anſelme, auſſi durement que la première fois, que tout ce qu'il avoit craint, tout ce qu'il avoit prédit étoit arrivé : Ton Argie, lui dit-il, ſéduite par les préſens, n'a pu te garder ſa foi. Cette réponſe fut un coup de foudre pour le Sénateur : une lance, un épieu même, n'auroient pu déchirer ſi cruellement ſon cœur. Cependant, quoiqu'il n'eût que trop de confiance dans l'aſtrologue, & comme les malheureux conſervent toujours quelque eſpérance, il fit mille queſtions adroites & preſſantes à la nourrice.

Celle-ci, bien préparée à toutes les réponſes qu'elle auroit à lui faire, le vit venir de loin: elle éluda toutes les demandes les plus captieuſes; elle nia, d'un front intrépide, tout ce que l'aſtrologue avoit avancé. Sa fermeté, ſon air de candeur, en imposèrent ſi bien au Sénateur, que pendant un mois il reſta dans l'incertitude: elle étoit encore plus heureuſe pour lui que les triſtes vérités qu'il étoit déja prêt d'entendre. Ayant bien obſervé que la nourrice devoit en ſçavoir plus qu'elle ne vouloit en dire, & voyant que les dons & les prières ne pouvoient lui rien arracher, il attendit, pour la queſtionner une ſeconde fois, que quelqu'une de ces querelles qui s'élèvent ſouvent entre les femmes l'animât

l'animât de quelque dépit contre Argie. Anſelme fut ſervi ſelon ſes ſouhaits ; & la nourrice, pleine d'humeur & de reſſentiment d'une querelle qu'elle avoit eſſuyée, vint d'elle-même trouver Anſelme, & lui faire l'aveu de tout ce qui s'étoit paſſé.

Anſelme, accablé par la certitude de ſon malheur, fut près d'expirer en écoutant la nourrice: hors de lui-même & furieux, prévoyant qu'il n'y pourroit ſurvivre, il prit la funeſte réſolution de céder à ſon ſort, de mourir, & de faire aſſaſſiner ſa femme : l'aveuglement de la fureur lui fit croire que cet acte inhumain & coupable ſeroit excuſé lorſqu'il ſe plongeroit dans le ſein le poignard ſanglant avec lequel on auroit frappé celui d'Argie. S'arrêtant à ce projet horrible, il rentra dans Mantoue, fit appeler le ſerviteur qu'il croyoit le plus ſûr pour exécuter ſes ordres, & lui commanda de voler au château qu'habitoit Argie, & de lui dire de ſa part qu'il venoit d'arriver chez lui, mais dans un état ſi cruel, qu'il ſentoit déjà la mort s'approcher ; qu'il la conjuroit de lui donner encore une marque de ſa tendreſſe, en venant le voir ſur le champ ; que peut-être elle ne le trouveroit déja plus en vie, & qu'elle pouvoit partir ſous la garde de ce ſerviteur fidèle. Pars, vole, dit-il à ce ſerviteur ; je ſuis

ſûr qu'elle n'héſitera pas à te ſuivre; & prends ton tems en chemin pour donner la mort à cette femme infidelle.

Cet homme, aſſez ſcélérat pour exécuter un pareil ordre, va trouver Argie, qui porte ſon petit chien ſous ſon bras, monte à cheval, & prend le chemin de Mantoue. Le bon petit chien avoit eu ſoin d'avertir ſa belle maîtreſſe du noir projet d'Anſelme, contre lequel il l'avoit bien raſſurée, en lui diſant de paroître obéir à ſes ordres, de partir ſans crainte, & d'être sûre qu'il la ſecourroit à tems.

L'aſſaſſin envoyé par le vieux jaloux eut la coupable adreſſe de quitter le grand chemin, & de conduire Argie dans un lieu ſolitaire & ſauvage, ſur le bord d'un torrent qui tomboit de l'Apennin. Cet endroit écarté de très-loin de toute eſpèce d'habitation, & couvert d'arbres touffus, lui parut propre pour cacher le crime qu'il alloit commettre. Il tire ſon épée; il déclare à la tremblante Argie l'ordre cruel qu'il a reçu d'Anſelme. Elle le prie de lui donner le tems de toucher le Seigneur par ſes prières & ſon repentir. Il lui donne à peine quelques momens: il s'avance contre elle d'un air impitoyable.... Argie diſparoît à l'inſtant; l'aſſaſſin la cherche en vain autour de lui; le ſcélérat reſte dans la confuſion de n'avoir pu conſommer

son crime. Il retourne enfin près de son maître, & lui raconte cette étrange aventure, dont il ignore quelle peut être la cause. Le Sénateur ne sçavoit pas encore que la Fée Manto protégeoit Argie; la nourrice, occupée de sa colère, & de la délation qu'elle étoit venue lui faire, avoit oublié de lui dire que cette Fée étoit aux ordres de sa femme, qu'elle aimoit tendrement.

Anselme alors ne sçait plus quel parti prendre: il voit qu'il ne peut venger ce qui lui semble être le plus mortel affront: cette bagatelle si commune, qu'il n'auroit dû regarder que comme un fétu, lui paroît être une poutre qui lui brise le cœur. Il croit que son injure va devenir publique; que ce qu'il espéroit cacher à jamais, sera bientôt la fable de Mantoue, & qu'elle passera dans toute l'Italie: il imagine bien d'ailleurs que sa femme, ayant connu son dessein cruel, saura chercher un assez bon appui pour se mettre à couvert de ses nouveaux coups, & qu'elle sera peut-être la première à divulguer son aventure, dont elle fera de bons contes entre les bras de quelque nouvel amant. Il croit pouvoir y remédier en envoyant des lettres & des messagers dans toutes les villes d'Italie, pour avoir des nouvelles d'Argie; & dès que ces messagers imprudens sont expédiés, il court lui-

même comme un fou, de tous côtés, pour la chercher, sans réussir à pouvoir apprendre de ses nouvelles. Il a recours enfin à ce même serviteur auquel il avoit donné l'ordre cruel demeuré sans effet; il se fait conduire dans le même endroit où sa femme est disparue; il s'imagine follement qu'elle aura pu se cacher dans un buisson pendant le jour, jusqu'à ce qu'elle ait pu trouver où se retirer. Le serviteur le conduit vers ce lieu sauvage : tous les deux sont bien surpris en y voyant un palais superbe.

* La belle Argie avoit engagé la Fée Manto, sa bonne amie, à bâtir par son art un beau palais d'albâtre, enrichi par l'or & les jaspes les plus brillans. On ne peut imaginer ni l'aspect imposant & magnifique de ce palais, ni les richesses qu'il contenoit; en un mot, Seigneur, (continua le gondolier en parlant à Renaud) mettez-vous bien dans la tête que le

---

* J'avoue tout mon embarras & la répugnance que je me sens à continuer l'histoire d'Anselme. L'Arioste habitoit souvent les bords du Pô, du Mincio, de l'Arno même. Ce Poëte parle avec la même liberté que Lucien se permit dans la Grèce. Un habitant des bords de la Seine, qui ne voit sur son rivage que des Amadis & quelques Galaors, eût soustrait en entier le reste de ce Conte, sans le respect & la fidélité qu'il doit au sublime Auteur qu'il traduit. *Note du Traducteur.*

palais de mon maître, que vous avez tant admiré, n'eſt qu'une maiſonnette en comparaiſon de celui-là : toutes les tentures, tous les lits étoient d'un tiſſu d'or & de ſoie, les ſallons, les chambres, tout étoit plein de vaſes d'or, de jaſpes, d'agathes, de pierres précieuſes; de magnifiques buffets, garnis de coupes & de grands plats d'or cizelé, s'élevoient dans de vaſtes ſalles à manger.

Le Sénateur fût très-étonné de rencontrer ce ſuperbe édifice dans un déſert où jamais on n'avoit vu la plus petite cabane, & dans lequel il ne croyoit trouver qu'un bois épais, embarraſſé par la ronce épineuſe : il croyoit que ſes ſens le trompoient; &, ſentant bien que le vin ne dérangeoit pas ſa raiſon, il n'imaginoit pas ce qui troubloit ainſi ſa vue & ſon intelligence. Il apperçut à la porte de ce palais un Ethiopien hideux : ſon nez, ſes groſſes lèvres, ſa noirceur, lui firent croire que jamais la nature n'avoit produit une ſi laide créature, & faite d'ailleurs comme l'on peint Eſope : il avoit un habit ſale, déguenillé, tel qu'un mendiant. Je ne vous dis pas encore la moitié de tout ce qui le rendoit ſi vilain & ſi dégoûtant, qu'en vérité je crois qu'on s'ennuieroit ſous la voûte céleſte, aſſis à côté d'un pareil monſtre. Anſelme, ne voyant que cet homme auquel il pût s'adreſſer, prit

ſur lui de lui parler & de lui demander le nom du maître de ce palais : C'eſt moi, lui répondit l'autre aſſez brutalement. Le Sénateur prit cette réponſe pour une bouffonnerie de ce miſérable, & redoubla ſes inſtances, auxquelles le Nègre ne répondit qu'en affirmant que le palais n'avoit point d'autre maître que lui. Sur le champ même, il lui propoſa d'entrer, de parcourir le palais, & même de prendre & d'emporter tout ce qui pourroit lui plaire pour ſes amis & pour lui-même. Anſelme, plus ſurpris que jamais, donna ſon cheval à tenir à ſon ſerviteur ; &, conduit ſeul par l'Ethiopien, il alla parcourir ce palais, en admirant de plus en plus tout ce qui s'offroit à ſa vue. Plus le Sénateur examine le plan, l'architecture, le beau travail & les ornemens vraiment dignes d'une maiſon royale, plus il s'écrie que tout l'or des deux mondes ne pourroit pas le payer. Pourquoi non, reprit le vilain Maure ? Il n'eſt pas abſolument hors de prix ; & vous pourriez, ſans m'offrir des tréſors, devenir maître de ce palais, pour quelque choſe qui vous coûteroit beaucoup moins.

Le Nègre (ſous la forme duquel la Fée Manto vouloit obtenir du vieux Sénateur de quoi le confondre) lui fit alors la propoſition la plus infâme. Elle révolta beaucoup Anſelme ; & par

trois ou quatre fois il repoussa le Nègre en l'accablant d'injures : mais le Nègre ne se rebuta point ; & le vieux Anselme, séduit par la richesse du palais, convint à la fin de l'acquérir au même prix qu'Argie avoit payé pour le petit chien. Celle-ci, dès qu'elle eut entendu son mari conclure un pareil marché, sortit d'une cache pratiquée dans le lambris, en criant : Ah ! grands Dieux, que vois-je, & qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous qui passez pour être le plus sage des Sénateurs, je vous vois prêt à vous déshonorer par le plus lâche & le plus abominable de tous les crimes !

Vous vous peindrez sans peine, Seigneur, (poursuivit le Gondolier) quelle fut la confusion d'Anselme : il rougit, il pâlit tour-à-tour, il resta muet ; & si la terre se fût ouverte devant lui jusqu'à son centre, il s'y seroit précipité. Son épouse achevant de l'accabler par ses réproches : Quel supplice ne méritez-vous pas, pour expier une complaisance aussi basse avec le plus vil & le plus affreux Nègre, vis-à-vis de moi, qui n'ai fait que céder au doux penchant de la nature ; entraînée par l'amour pressant & fidèle du plus aimable de tous les amans, & sur-tout lorsque cet amant me fait un don mille fois plus précieux encore que ce palais ! Si vous m'avez jugée assez sévèrement pour vouloir me donner

la mort, que méritez-vous en ce moment, & n'êtes-vous pas cent fois plus coupable ? Cependant, quoique j'aie tout pouvoir en ce lieu, & que je puiſſe faire de vous tout ce qui me plaira, je ne vous imiterai pas, & votre aventure incroyable remplit aſſez ma vengeance. Croyez-moi, le mieux que nous puiſſions faire, c'eſt de nous pardonner mutuellement. Faiſons la paix, & que tout ce qui s'eſt paſſé de part & d'autre ſoit enſeveli dans un éternel oubli, ſans qu'aucun propos, aucun acte puiſſe nous en rien rappeler l'un à l'autre.

Ce marché, très-avantageux pour Anſelme, lui parut trop bon & trop raiſonnable pour ne le pas accepter ſur le champ : la paix, la concorde ſe rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avoit encore été juſqu'à ce moment.

Le Gondolier finit ainſi ſon hiſtoire qui fit beaucoup rire Renaud, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anſelme le fit rougir de honte & d'indignation contre ce vieil avare ; mais il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir ſçu préſenter à ſon mari le même leurre qui l'avoit attirée, & de l'avoir fait tomber dans les mêmes filets qui l'avoient arrêtée d'une manière bien plus douce & bien moins criminelle.

Le ſoleil s'étant élevé déja vers le plus haut

de ſa courſe, Renaud fit apporter la table, qui fut couverte des proviſions dont le maître poli de la coupe avoit eu ſoin de pourvoir ſa gondole. Il laiſſe ſur ſa gauche un très-beau pays, & ſur ſa droite des marais immenſes; il dépaſſe bientôt le territoire & la ville d'Argenta, & les bords du Santerne: je crois que la Baſtia n'étoit pas encore bâtie; les Eſpagnols ont dû deſirer depuis qu'elle ne l'eût jamais été, & les habitans de la Romagne ont dû faire le même ſouhait. Les Gondoliers prirent alors à droite une autre branche de la rivière, firent voler la gondole, &, traverſant une eſpèce de lac, ils arrivèrent près de Ravennes.

Renaud n'étoit pas fort riche, mais il étoit très-noble; il ſe trouva l'argent néceſſaire pour bien récompenſer les Gondoliers. Montant alors à cheval, il en changea ſouvent; il traverſa Rimini, paſſa de même à Monte Fiore; & ſa diligence fut aſſez grande pour qu'il arrivât dans Urbin au coucher du ſoleil.

Si Fréderic, Eliſabeth, Gui, François Marie & Léonore euſſent vécu de ce tems, quelles inſtances n'euſſent-ils pas faites au Paladin pour l'arrêter plus d'un jour? Quels honneurs ne ſe fuſſent-ils pas empreſſés de lui rendre, eux qui ſont ſi polis & ſi prévenans pour les étrangers? N'étant retenu par perſonne, il fut à Cagli,

passa la branche des montagnes que le Metro sépare, & traversant l'Apennin, l'Ombrie & l'ancienne Etrurie, il arriva dans cette ville qui fut jadis la maîtresse du monde. Mais toujours animé par le desir de rejoindre Roland, il courut s'embarquer dans le port d'Ostie, & bientôt il aborda dans cette ville où le vieil Anchise reçut les derniers honneurs du pieux Enée. Ce fut de Trapani que, s'embarquant pour Lipaduse, il fit faire force de voiles & de rames: mais, retenu sur la mer par quelques obstacles, il ne put arriver qu'après le combat.

Renaud, volant à l'instant sur le champ de bataille, trouva Roland victorieux & couvert du sang d'Agramant & de Gradasse; mais il venoit d'en couler un autre, trop précieux & trop cher à ce Paladin, pour qu'il pût n'être pas tout entier à sa douleur. Les premiers objets qui frappèrent la vue de Renaud, ce furent Brandimart étendu mort, & le brave Olivier couché sur le sable, ne pouvant plus se servir que d'une jambe. Roland, en embrassant son cousin, le baigna de ses larmes; Renaud y mêla les siennes en voyant son ami, le fils de Monodant, avec la tête fendue jusqu'aux yeux: il courut après serrer Olivier dans ses bras; il dit à ses compagnons tout ce qu'on peut dire de plus consolant en pareille occasion; mais son grand cœur,

en ce moment, avoit besoin qu'on le consolât lui-même : il ressembloit au voyageur épuisé par une longue diète, qui n'arrive que pour voir emporter une table vuide; il étoit désespéré de n'avoir pu joindre ses compagnons avant le combat.

Les Ecuyers d'Agramant & de Gradasse s'emparèrent des corps de leurs maîtres; & ce fut sous les ruines de Biserte qu'ils leur donnèrent la sépulture, après avoir publié leur mort. Astolphe & Sansonnet furent bien sensibles au plaisir d'apprendre la victoire de Roland; mais la mort de Brandimart leur serra le cœur, & couvrit leurs yeux d'une sombre tristesse: Ah! Dieux, se disoient-ils, qui de nous pourra se résoudre à porter le coup de la mort à la tendre & malheureuse Fleur-de-Lis ?... La nuit précédente, Fleur-de-Lis avoit rêvé qu'elle voyoit cette cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour son époux, toute couverte de gouttes de sang; elle imaginoit que ces gouttes avoient été tracées par son aiguille; elle se repentoit & s'affligeoit que ce fût l'ouvrage de sa main: Il m'avoit prié, se disoit-elle, de ne mêler aucune autre couleur avec le noir; pourquoi donc me suis-je trompée en la brodant de cette étrange manière? Elle ne pouvoit s'empêcher de regarder cette méprise comme un mauvais augure.

Aſtolphe & Sanſonnet lui firent cacher la fatale nouvelle juſqu'au moment où tous les deux ils entrèrent dans ſa chambre, en lui faiſant part de la victoire de Roland; mais, leur air conſterné ne répondant point à celui qu'ils devoient avoir après un pareil ſuccès, elle crut lire dans leurs yeux que ſon cher Brandimart n'étoit plus ; alors, le cœur déchiré, déteſtant la lumière du jour, & bientôt privée de tous ſes ſens, elle ſe laiſſa tomber comme morte à terre. Dès qu'elle les eut repris, plus éperdue, plus forcenée que ſi les Furies l'avoient agitée, égarée par la fureur, comme les Menades, elle ſe rouloit ſur la terre en arrachant ſes cheveux, & meurtriſſant ſon viſage & ſon ſein ; elle demande un poignard ; elle veut courir ſur le rivage, & déchirer de ſes mains les meurtriers de ſon époux ; elle veut paſſer la mer, voler à Lipaduſe, tenir dans ſes bras le corps de Brandimart, le ſerrer encore une fois, & mourir en l'embraſſant.

Ah ! cher époux, s'écria-t-elle, devois-tu partir ſans moi ? pourquoi ne t'ai-je pas ſuivi ? Ta Fleur-de-Lis ne t'avoit jamais quitté : hélas ! je t'aurois ſecouru comme je l'avois déja fait ſouvent ; mes cris t'auroient averti de l'infâme action de Gradaſſe, qui t'a frappé par derrière ; ou peut-être même j'aurois pu voler pour me

jetter entre deux assez à tems pour que ma tête t'eût servi de bouclier. Eh ! ne faut-il donc pas que je meure toujours ? & pourrois-je survivre à ta perte ? Ah ! du moins ma mort m'eût été douce ; elle seroit utile, si j'étois morte pour toi, cher époux !... Ah ! si le sort eût été si cruel que je n'eusse pu sauver ta vie, j'eusse du moins recueilli tes derniers baisers & tes derniers soupirs ; j'aurois mêlé mes larmes avec ton sang, & j'aurois versé tout le mien après t'avoir dit les derniers adieux. Ah ! Brandimart, est-ce donc là le sceptre que je devois recevoir de tes mains ? Le trône de Damogire n'est plus pour moi que le sable sanglant de Lipaduse. Ah ! sort cruel, que de biens tu m'arraches à-la-fois ! toute espérance m'est ravie ; il ne me reste plus que le choix d'une mort sûre que je desire. Son désespoir augmentoit encore en prononçant ces mots ; elle exerçoit sur elle toutes les fureurs qu'il inspire. Mais éloignons nos yeux de cet objet d'horreur & de pitié qui nous arrache des larmes, & retournons à Roland & à ses compagnons.

Le Paladin voyant le besoin pressant que son cousin Olivier avoit d'être secouru, voulant d'ailleurs donner une sépulture honorable à son cher Brandimart, se rembarqua promptement ; &, le rivage de Sicile n'étant pas fort éloigné

ſur la droite, il fit diriger la proue vers ce mont, dont les feux élancés de ſon ardent cratère éclairent pendant la nuit, & dont la fumée épaiſſe obſcurcit les rayons du ſoleil. Un vent favorable porta le vaiſſeau dans un port de cette belle île à l'entrée de la nuit, & la clarté de la lune leur fit voir la ville d'Agrigente : ce fut dans cette belle & riche cité que Roland fit tout préparer pour rendre, le jour ſuivant, les derniers devoirs à ſon ami. Le Paladin, ſachant que tout étoit prêt pour cette lugubre cérémonie, & que toute la Chevalerie & la Nobleſſe qu'il avoit fait convoquer étoit raſſemblée, attendit le ſoir, dont l'obſcurité ceſſa bientôt par la multitude de flambeaux dont les rues & les environs d'Agrigente furent éclairés. Roland ſe rendit enſuite dans la Chapelle où l'on avoit dépoſé le corps de celui qu'il avoit ſi tendrement aimé, & dont les triſtes reſtes étoient encore chers & ſacrés pour lui. Le vieux Bardin, les yeux pleins d'un affreux déſeſpoir, les tenoit fixes ſur le cercueil de Brandimart; ils étoient épuiſés par les larmes; de tems en tems il les levoit avec fureur vers le Ciel, en accuſant le deſtin; ſes gémiſſemens ſourds reſſembloient à ceux d'un lion bleſſé; ſa peau ridée étoit déja meurtrie, déchirée, & les débris de ſes cheveux blancs couvroient ſes épaules courbées.

Les cris, les gémissemens redoublèrent à l'arrivée du Comte d'Angers. Le Paladin attache ses regards fixes sur le visage de son ami; son cœur est serré lorsqu'il le voit pâle & flétri, comme la fleur coupée & déja ternie: il est longtems si pénétré de ce spectacle douloureux, que ses lèvres restent immobiles: à la fin un profond soupir semble donner à sa voix plus de liberté de s'élever, & c'est en ces mots qu'il exprime ce que son cœur sent plus vivement encore: O brave & cher compagnon! que le Ciel enlève à ton ami, pardonne-moi ma foiblesse; je te pleure, hélas! puis-je ne pas te pleurer toujours? Quoique mes yeux même aient été témoins que tu jouis des félicités éternelles, ah! que ne puis-je donc les partager avec toi? Ah! mon ami, tu me laisses seul en proie à ma douleur; oui, je reste seul sur la terre, puisque je t'ai perdu pour toujours!... Cent fois nous avons bravé la mort ensemble dans les tempêtes, les combats, & mille autres périls; la barbare te traite mieux que moi; ses coups t'ont ouvert les barrières célestes & le séjour de l'éternel repos. Ah! ce sont sans doute mes anciennes erreurs qui serrent la chaîne pesante qui m'attache encore à la terre; le Ciel ne m'a pas trouvé digne de partager ton bonheur. Jouis de ta gloire, mais plains la France, l'Allemagne & l'Italie, qui per-

dent leur plus ferme appui. O grand Charles ! & vous nobles & braves Paladins, quelle sera votre douleur mortelle, lorſque vous ſçaurez que le bouclier de l'empire & de la foi vous eſt enlevé pour toujours ! De quelle audace nouvelle les Sarraſins ne ſeront-ils pas animés, lorſqu'ils sauront que celui qui portoit dans leurs rangs l'épouvante & la mort, n'eſt plus à craindre pour eux. Mais, hélas ! quelle idée plus cruelle encore vient achever de m'accabler ! O Fleur-de-Lis ! comment oſer me préſenter devant toi ? J'entends déja tes cris funeſtes : Rends-moi mon époux, cruel ! me diras-tu ; c'eſt toi qui me l'arraches ; c'eſt pour toi qu'il eſt mort, & tu viens de m'ôter toute eſpérance & la vie.

Mais du moins, ô malheureuſe épouſe ! nous pouvons être ſûrs qu'il n'eſt aucune ame élevée qui n'envie la mort de celui que nous pleurons. On entendra retentir l'Europe du nom de Brandimart, comme les places publiques de Rome retentirent de celui des Decius ; & la mort de Codrus fut moins célébrée dans Argos, que la ſienne ne ſera ſur le Pô, le Danube & la Seine.

Pendant que le Comte d'Angers proféroit ces triſtes mots, tous les Ordres Religieux, les Clercs & les Miniſtres du Très-Haut, marchoient & défiloient deux à deux les yeux baiſſés, & récitoient des prières : les torches funèbres répandoient

doient une grande clarté; mais elle portoit dans l'ame une douloureuse mélancolie. On leva le corps.... Ce moment fut terrible & marqué par un cri général.... les Chevaliers, les plus grands Seigneurs, s'honorèrent de le porter tour-à-tour. Une robe de pourpre, enrichie de pierres précieuses, couvroit le corps du fils de Monodant; des appuis pareils soutenoient sa tête; & la cotte d'armes dont il étoit revêtu, les surpassoit encore par la richesse & le travail. Le cortège avoit été précédé par trois cents pauvres, couverts de crêpes traînans jusqu'à terre; cent Pages le suivoient avec une nombreuse cavalerie, & jusqu'aux chevaux étoient caparaçonnés de lugubres ornemens; plusieurs étendarts & de riches armes que ce Héros avoit remportés sur les ennemis de Charlemagne & du saint Siège, étoient portés également en avant & en arrière du convoi; deux cents de ces espèces de gens chargés du soin des funérailles, comme les Nomenclateurs l'étoient chez les anciens Romains, suivoient aussi la marche. Roland, accompagné de Renaud, & les deux Paladins ayant leurs joues couvertes de larmes, marchoit en soupirant & prononçant souvent le nom de son ami; l'état présent d'Olivier n'avoit pas permis qu'il pût assister à cette cérémonie funèbre.

Le corps fut porté dans la principale Eglise:

les pleurs & les gémissemens des femmes qu'on y voyoit rassemblées, rendirent au Héros un tendre, mais inutile hommage; & lorsque les Ministres des Autels eurent terminé de longues prières, on posa le corps sur un retable élevé sur deux colonnes, que Roland fit couvrir d'un grand voile tissu d'or, jusqu'à ce qu'il pût faire élever un monument plus riche & plus durable à la mémoire de son ami. Le Paladin ne voulut point quitter la Sicile sans avoir fait venir les porphyres, les marbres & les jaspes nécessaires; il fit exécuter par les plus habiles Architectes & Sculpteurs le dessin qu'il avoit fait lui-même de ce monument; mais ce fut la tendre Fleur-de-Lis qui passa la mer, qui le fit achever, & qui le consacra par ses larmes. Cette tendre épouse sentit bien qu'elles ne cesséroient jamais de couler; & voyant que ses prières ferventes ne pouvoient même calmer sa douleur, elle prit le parti de se faire bâtir une cellule près du tombeau de son époux, & c'est-là que cette fidèle & malheureuse épouse pleura son cher Brandimart jusqu'à son dernier soupir. Roland la pressa souvent en vain, soit par ses lettres, soit en venant la chercher lui-même, de repasser en France, & d'y demeurer avec sa sœur Galerane; il lui proposa même de faire bâtir un Monastère pour lui servir de retraite: rien ne put la détourner

du dessein de ne jamais quitter le corps de son époux; & le Ciel, touché de ses peines, l'appela bientôt pour les rejoindre tous deux dans le séjour de la paix & de la béatitude éternelle.

Les trois guerriers repartirent de l'ancienne habitation des Cyclopes, bien affligés d'avoir perdu leur brave & cher compagnon ; ils voulurent auparavant s'assurer du secours d'un habile Chirurgien, pour prendre soin de la jambe d'Olivier : sa blessure avoit été d'abord si mal conduite, que ses plaies sembloient s'accroître de jour en jour ; quelque courageux qu'il fût, il ne pouvoit s'empêcher de pousser souvent des cris arrachés par la douleur. Un vieux Matelot, en étant touché, proposa, pour le guérir, un moyen qui plut à ses compagnons : Un saint Hermite, leur dit-il, demeure assez près d'ici sur une montagne isolée, qui porte plutôt l'aspect d'un écueil que d'une petite île ; on ne s'adresse jamais en vain à ce saint homme ; on reçoit également des secours temporels & des conseils utiles ; l'Eternel semble bénir ses soins & ses paroles ; il rend la lumière aux aveugles ; il guérit les malades dont on désespère le plus ; il peut avec un signe de croix appaiser la fureur des vents, & calmer celle des vagues irritées après une violente tempête : je vous conseille de lui conduire ce Chevalier blessé ; & je ne doute

point, d'après les prodiges qu'il a déja faits, que cet homme si cher à l'Être suprême ne le guérisse en peu de tems.

Ce conseil parut si bon au Comte d'Angers, qu'il ordonna qu'on dirigeât la marche du vaisseau vers la sainte retraite de ce pieux Solitaire; & dès l'aurore du jour suivant, ils découvrirent le rocher qu'il habitoit. Plusieurs serviteurs adroits, aidés par les Matelots, enlevèrent doucement Olivier, & le portèrent dans la chaloupe; & ce léger bâtiment ayant franchi les brisans écumeux de l'écueil, ils le descendirent à terre, & le portèrent à l'habitation de ce saint Reclus: l'Hermite étoit le même des mains duquel Roger avoit reçu le baptême.

Le serviteur de Dieu reçut Roland & ses compagnons avec cette tendre affection qu'inspire l'amour du procbain; il les bénit au nom du Seigneur, & leur demanda pour quel sujet ils venoient le trouver, quoiqu'il l'eût appris déjà par une des intelligences célestes. Roland, en lui montrant son cousin, lui répondit que la foi qu'il avoit en ses prières & dans son secours, l'avoit conduit dans sa retraite pour les implorer; il eut soin de lui dire qu'Olivier s'en étoit rendu digne en combattant contre les ennemis de notre sainte foi. Le saint homme lui dit d'avoir confiance dans la bonté du Très-Haut, & qu'il

espéroit en obtenir la guérison du blessé. Cet Hermite n'usoit d'aucune espèce de remèdes, & n'avoit jamais appris le grand art de la Médecine, ni celui de la Chirurgie. Il monta dans son Eglise, se mit en prières; il en sortit avec un air riant & plein d'assurance; &, faisant le signe de la croix sur Olivier, il le bénit au nom de la très-sainte Trinité. O divin effet qu'éprouvent de la bonté du Seigneur ceux qui croient fermement en lui! sur le champ Olivier ne sent plus aucune douleur; & son pied, entièrement guéri, devint plus sain & plus ferme qu'avant son accident.

Le vieux Roi Sobrin fut témoin de cette guérison miraculeuse. Quelque soin que l'on eût pris de ses blessures, elles devenoient de jour en jour dans un état plus dangereux. Frappé par l'évidence du miracle que le saint Hermite venoit d'opérer, il prit le parti d'abjurer le Mahométisme, & de croire au Dieu vivant, au nom duquel ses serviteurs faisoient des actes aussi merveilleux : il demanda sur le champ la grace d'être agrégé dans le nombre des enfans de ce Dieu; son air plein de foi, l'ardeur de sa demande toucha l'Hermite, qui n'hésita point à lui conférer l'eau salutaire; il se mit en prière, & lu rendit sa première santé.

Les trois Paladins ne sentirent pas une joie

moins vive de la converſion du ſage & vertueux Roi de Garbe, que de la guériſon d'Olivier. Roger, préſent à ces deux miracles, ſentit une conſolation intérieure; ſon cœur fut ému par un ſaint amour, & la foi prit encore un plus grand empire en ſon ame. Roger, depuis le jour qu'il s'étoit ſauvé ſur cet écueil, étoit toujours demeuré près du ſaint Anachorète; l'homme de Dieu, parlant avec onction au milieu de tous ces guerriers, les exhortoit avec tendreſſe à conſerver chèrement la pureté de leur ame & de leur foi. Ce paſſage ſi court, leur diſoit-il, qu'on nomme la vie, & qui paroît ſi cher & ſi délicieux aux hommes privés de toute réflexion, eſt plein d'abîmes, où l'homme ne peut tomber ſans ſouiller ſon ame; combattez contre vous-mêmes, généreux guerriers, & ne perdez jamais de vue la patrie céleſte où doivent s'élever tous vos vœux.

Le Comte d'Angers envoya promptement chercher les meilleures proviſions qui fuſſent ſur le vaiſſeau: on dreſſa la table; & l'Hermite, trop véritablement homme de bien pour affecter une macération rigoureuſe, but & mangea de tout avec eux, quoique depuis long-tems il eût oublié la ſaveur des mets qui lui furent offerts. Lorſque l'on eut enlevé la table, les guerriers ſe mirent à cauſer entre eux des évènemens de la dernière

guerre; &, comme il arrive ſouvent que quelque récit donne lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit auparavant, quelque choſe que dit Roger le fit reconnoître pour être ce Chevalier dont la renommée racontoit tant d'exploits éclatans : ce ne fut que dans ce moment que Renaud fut convaincu qu'il étoit le Chevalier du parti d'Agramant, dont il avoit éprouvé la valeur & la courtoiſie dans ſon combat près d'Arles. Pour Sobrin, il avoit reconnu Roger dès qu'il l'avoit vu près du vieillard ; mais il avoit mieux aimé ſe taire, que de courir le riſque d'être indiſcret. Les Paladins lui rendirent beaucoup d'honneurs, quand ils furent certains qu'ils voyoient en effet ce Roger ſi fameux par ſon courage & ſes actions nobles & généreuſes ; mais lorſqu'ils apprirent que ce guerrier avoit embraſſé le Chriſtianiſme, leur joie fut extrême, & tous les trois coururent à lui les bras ouverts : l'un lui prend la main, l'autre l'embraſſe, & le Paladin Renaud ne peut ceſſer d'exalter ſes vertus, & de lui faire de nouvelles careſſes. Mais je réſerve à vous dire dans le Chant ſuivant, les raiſons particulières qu'avoit Renaud pour lui donner des marques de la plus tendre amitié : j'oſe eſpérer que vous voudrez bien continuer à m'écouter.

Fin du quarante-troiſième Chant.

CHANT XLIV.

O VOUS, dont le cœur eſt ſenſible au bonheur ſi pur d'aimer & d'être aimé, ſçachez que les nœuds ſacrés de la vraie amitié ſe forment bien plus facilement ſous un humble toit & dans la cabane des bergers, que dans les palais des Rois, ou dans les ſomptueux édifices élevés par les favoris de Plutus !... Les richeſſes font ſouvent naître l'envie, & détruiſent la douce égalité; les Cours ne connoiſſent que l'ambition, l'intérêt perſonnel & les dehors trompeurs ; la cordialité, la candeur en ſont à jamais bannies. Quel exemple d'ailleurs ces Cours ne reçoivent-elles pas ſouvent de leurs maîtres? De quelle autorité ſont-ils pour les grands Princes, ces traités qu'ils rompent ſi facilement?... Le ſouverain Pontife, le Roi de France, l'Empereur forment une ligue aujourd'hui : leur traité ſemble être formé par les mains de l'amitié; dès demain ils ſeront prêts à le rompre, & leur gloire ou leurs intérêts en feront des ennemis mortels. On les voit, dans le moment d'une alliance qui leur paroît être néceſſaire, oublier également & les injures qu'ils ont éprouvées, & les ſervices qu'on

leur a rendus : leur politique ne connoît que le moment préſent, & l'art de réuſſir dans un projet qui peut leur devenir utile. Cependant, quoique ces grands Princes ſoient preſque tous élevés à garder une diſſimulation profonde qu'ils portent dans leurs diſcours comme dans leurs actes, ſi par haſard ils éprouvent de grands revers, ils apprennent alors à connoître le prix de l'amitié; leur ame s'épure, les ſervices qu'on leur rend s'impriment dans leur ſouvenir, & quelques momens d'infortune font plus d'effet ſur eux, & les rendent plus capables de ſenſibilité, qu'une longue ſuite de ſuccès & de puiſſance abſolue.

Ces fiers Paladins & ces guerriers que l'on avoit vus ſi long-tems diviſés & combattans les uns contre les autres, furent plus promptement & plus fidélement unis dans la cellule d'un ſaint Anachorète, qu'ils n'auroient pu l'être dans le palais des Rois. Une amitié qui dura juſqu'à la mort fut jurée entre ces braves Chevaliers : l'Hermite reçut leurs ſermens : le Ciel lui donnoit la lumière néceſſaire pour lire dans leur ame ; & le ſaint homme connut avec admiration qu'elle étoit pure & blanche comme le plumage des cygnes : non-ſeulement il n'apperçut aucune tache de celles qu'imprime ſouvent l'éducation des Cours ; mais il y trouva la plus aimable candeur, le deſir le plus vif de ſe ſervir mutuellement.

Ils lui parurent auſſi tendrement unis, que ſi le même ſang eût coulé dans leurs veines.

Le fils d'Aymon fut celui des Paladins qui s'empreſſa le plus à combler Roger de louanges & de careſſes; non-ſeulement il avoit éprouvé lui-même la valeur de ce jeune guerrier, mais il connoiſſoit auſſi toute la générosité de ſon ame; & d'ailleurs il ſçavoit qu'il lui devoit la plus tendre reconnoiſſance. Il n'ignoroit pas que Roger avoit ſauvé ſon frère Richardet de la mort la plus cruelle, lorſque ce jeune fils d'Aymon avoit été ſurpris dans le lit de Fleur-d'Epine, qui lui pardonnoit bien tendrement alors de l'avoir trompée par ſa reſſemblance avec Bradamante. Renaud ſçavoit même que Roger avoit délivré ſes couſins, fils du Duc de Boves, des fers & de l'épée des Sarraſins & du perfide Mayençois Bertolas. Ces obligations faiſoient trop d'impreſſion ſur Renaud, pour qu'il ne ſentît pas le plus grand deſir de prouver à Roger la haute eſtime & la tendre amitié qu'il avoit pour lui. Le Paladin regrettoit même de n'avoir pas rempli plus tôt un devoir cher à ſon cœur; mais alors ils étoient ſéparés par leurs différens ſervices auprès de Charles & d'Agramant; &, Roger de plus s'étant fait Chrétien, tout ſe réuniſſoit pour attacher le cœur de Renaud.

Le prudent & ſaint Hermite voyoit avec une

grande ſatisfaction les careſſes & les honneurs que le fils d'Aymon ſe plaiſoit à rendre à Roger; il prit ſon tems avec eux, &, les ſerrant entre ſes bras, il leur dit: Je vois avec attendriſſement quelle eſt déja votre union; il ne tiendra qu'à vous (& j'eſpère que vous vous rendrez ſans peine à mes vœux) de joindre les liens du ſang à ceux de la tendre amitié. C'eſt ainſi que des deux plus illuſtres races qui ſoient dans l'univers, on verra naître une poſtérité dont la gloire brillera comme le flambeau du jour, & durera tant que les ſphères céleſtes feront emportées dans l'eſpace, en roulant ſur leurs axes enflammés. Dieu m'inſpire pour vous le déclarer, dit alors l'Hermite d'un ton plus véhément, & les yeux brillans d'un feu qui n'étoit plus d'un homme de ſon âge.

Ce que venoit de dire l'Hermite perſuada facilement à Renaud de promettre la main de ſa ſœur Bradamante à Roger. Roland & ſon couſin Olivier approuvèrent beaucoup cette alliance; ils ne doutèrent point qu'elle ne fût agréable à Charles, au Duc Aymon, & que toute la France ne ſe réunît pour obtenir leur conſentement. C'eſt ainſi qu'ils penſoient tous alors; mais ils ignoroient ce qui ſe paſſoit à la Cour de France. Le Duc Aymon, après avoir pris l'avis de Charlemagne, écoutoit les propoſitions que lui fai-

ſoit Conſtantin, Empereur de Grèce. Ce Prince lui demandoit Bradamante pour le Prince Léon ſon fils & ſon ſucceſſeur. Le jeune Léon s'étoit épris d'amour pour cette guerrière, ſur la réputation éclatante de ſa valeur & de ſa beauté. Le Duc Aymon cependant n'avoit rien voulu conclure ſans le conſentement du Paladin Renaud ſon fils aîné, dont il attendoit le retour; & Renaud, par ſes exploits & l'honneur qu'il faiſoit à ſa race, méritoit bien que le Duc ſon père lui donnât cette marque de conſidération; mais il ne doutoit pas que ſon fils ne fût ſenſible à l'honneur d'une ſi haute alliance: cependant le Paladin, porté par ſon propre cœur, preſſé par les inſtances du ſaint Hermite, & certain de l'approbation de Roland & de ceux qui ſe trouvoient préſens, venoit de promettre ſolemnellement ſa ſœur à Roger, ne pouvant ſoupçonner qu'une pareille alliance ne dût être chère à ſon père, comme elle le ſeroit à toute la France.

Tous ces guerriers reſtèrent encore deux jours avec le ſaint Hermite qu'ils aimoient & reſpectoient, & dont ils écoutoient avec tant de plaiſir les diſcours pleins d'onction, qu'ils ne penſoient pas à retourner à leur vaiſſeau, quoique le vent fût favorable; mais les mariniers les preſſèrent tellement de partir, qu'ils prirent enfin congé de l'Hermite, quoiqu'ils regrettaſſent de s'en

séparer, & sur-tout Roger qui venoit de passer avec lui tout le tems qu'il avoit été rélégué sur cet écueil, & qui lui devoit d'avoir ouvert ses yeux à la lumière.

Roland se fit un vrai plaisir de remettre à Roger balisarde, les armes d'Hector & le bon cheval Frontin, sçachant que ce Chevalier avoit possédé ce cheval & ces armes. Le Comte d'Angers cependant avoit des droits plus légitimes encore sur balisarde, dont il avoit fait la conquête dans les jardins de la redoutable Falerine, au lieu que Roger n'avoit eu cette épée enchantée, que parce que Brunel l'avoit volée à Roland pour la lui donner avec Frontin ; mais Roland ne balança pas à la remettre à celui qui s'en servoit avec tant de gloire.

Les guerriers reçurent la bénédiction du saint vieillard & se rembarquèrent. Les rames s'élevèrent pour battre l'onde ; les voiles reçurent un vent favorable qui les gonfla. Ce vent fut si constant, & la mer si belle, que les Matelots n'imaginèrent pas de faire une seule prière jusqu'au port de Marseille, où le navire entra promptement. Mais, puisqu'ils y sont arrivés à bon port, il est de mon devoir que j'y fasse arriver aussi le brave Duc Astolphe.

Le Prince d'Angleterre ayant appris le succès de la sanglante victoire de Roland, & la

mort de Gradaſſe & d'Agramant, vit que la France étoit pleinement tranquille contre les entrepriſes des Sarraſins; il ne penſa plus qu'à faire retourner dans ſes Etats le Roi de Nubie avec l'armée qu'il avoit amenée pour prendre Biſerte,& jugea que cette armée devoit reprendre le même chemin.

Dudon avoit déja fait rappeler en Afrique l'armée navale avec laquelle il avoit battu celle d'Agramant, & l'on vit un nouveau miracle. Dès que les Nubiens eurent mis pied à terre, tous les vaiſſeaux de cette belle flotte retournèrent tout-à-coup dans leur premier état de feuille; & le vent qui les éleva dans l'air les diſſipant au loin, les fit ſur le champ diſparoître. Aſtolphe remercia le Roi Senapes, de la puiſſante diverſion qu'il avoit faite en faveur de Charles, en venant lui-même à la tête de ſon armée. L'infanterie & la cavalerie Nubienne ſe mirent en marche, & Aſtolphe fit préſent à Senapes de l'outre dans laquelle le vent auſtral étoit renfermé. Il étoit très-important pour les Nubiens, que ce vent reſtât dans cette outre juſqu'à leur retour: Prenez-y bien garde, leur dit Aſtolphe; vous ſçavez que le fougueux vent du midi élève ſouvent des tourbillons de ſable juſqu'aux Cieux dans les déſerts arides que vous avez à repaſſer, & qu'alors, ſemblables aux vagues

de la mer, ils engloutiſſent tout ce qui ſe trouve expoſé ſous leur maſſe énorme; mais, dès que vous ſerez arrivés ſur vos foyers, ne manquez pas de lui rendre la liberté.

Nous liſons dans l'hiſtoire de ce tems, recueillie par le très-véridique Turpin, que dès que les Nubiens furent arrivés au pied du haut Atlas, les cavaliers de ce pays furent très étonnés de la culbute générale qu'ils firent tout-à-coup, & de ne ſe trouver plus que des gros cailloux entre les jambes, ce qui les obligea de retourner à pied chez eux comme ils en étoient partis. Mais il eſt tems de ramener notre bon Aſtolphe en France. Il donna promptement ſes ordres pour aſſurer à Charlemagne les conquêtes qu'il avoit faites en Afrique; il monta l'hypogriffe, & lui fit déployer ſes grandes ailes.

Aſtolphe du premier vol paſſa ſur la Sardaigne, du ſecond ſur la Corſe; & de-là, tournant un peu ſur la gauche, & fendant les airs pour la dernière fois, il deſcendit ſur le rivage de la belle & riche Provence : c'eſt-là que, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſon bon ami S. Jean, il rendit la liberté pour toujours à l'hypogriffe. Ce Saint avoit eu, ſans doute, de bonnes raiſons pour défendre au Prince Aſtolphe d'éperonner plus long-tems ce bon animal, & de le traiter comme un cheval de poſte. Il le renvoya donc

avec sa bride & sa selle ; & l'hypogriffe, s'élevant au plus haut des airs, disparut pour toujours. Astolphe même, n'ayant plus besoin (apparemment) ni d'enchantemens ni de miracles, abandonna de même son merveilleux cor, qui ne rendoit plus aucun son depuis qu'il étoit entré dans le Paradis terrestre.

Le Prince d'Angleterre mit pied à terre à Marseille le même jour que Roland, Olivier & Renaud. Les Paladins avoient conduit avec eux le sage Sobrin & le brave Roger ; ils eussent été bien plus sensibles encore au bonheur de revoir leur patrie, s'ils n'avoient pas eu leur cher compagnon Brandimart à regretter ; mais leur victoire, & la mort d'Agramant & de Gradasse coûtoient trop cher à leur cœur. Charles sçavoit déja que ses ennemis n'étoient plus, & qu'il le devoit à son neveu Roland qui revenoit avec Sobrin & Roger : il avoit donné des larmes à la perte de Brandimart; mais le bon Empereur sentoit bien vivement le bonheur d'être délivré d'un poids qui depuis long-tems pesoit durement sur ses vieilles épaules, & qui les avoit tenues courbées avec peu d'espoir de les relever. Il crut ne pouvoir trop honorer ceux qu'il regardoit comme les plus fermes appuis du Saint Empire; il convoqua la Chevalerie & la haute Baronnie Françoise pour aller au devant de ces guerriers

guerriers jusqu'aux bords de la Saone; lui-même sortit des murs de Paris avec l'Impératrice, les plus nobles Dames de France, les Rois & les Ducs souverains attachés à sa Cour.

Dès que Roland & ses compagnons parurent, Charles courut au devant d'eux les bras ouverts: les parens, & les amis des Paladins, la noblesse & tout le peuple élevèrent jusqu'au Ciel les noms de Montgraine & de Clermont. Lorsque ces premiers mouvemens de tendresse & de joie furent un peu calmés, les trois Paladins présentèrent Roger à Charlemagne : Voilà, lui dit Roland, le fils de ce brave Roger de Rizza que vous avez si tendrement aimé. La valeur de ce fils égale celle de son père, & souvent nos escadrons en désordre par ses coups, l'ont éprouvée.

Les deux belles guerrières Marphise & Bradamante s'avancèrent alors, & le frère & la sœur se serrèrent bien tendrement dans leurs bras. Il est bien à présumer que Bradamante en eût fait autant pour Roger, mais sa modestie la retint: sa rougeur, un regard bien tendre dédommagèrent l'Amant qui l'adoroit.

L'Empereur ayant fait remonter à cheval Roger, qui par respect en étoit descendu, le fit marcher à côté de lui. Ce grand Prince croyoit devoir rendre les plus grands honneurs à l'illustre frère de Marphise, sur-tout depuis que les Pala-

dins l'avoient aſſuré qu'il avoit embraſſé le Chriſtianiſme. Toute cette belle & noble troupe entra dans Paris en entourant les Paladins. Toutes les rues étoient tapiſſées de guirlandes de fleurs, de rameaux & de riches tapiſſeries; leur chemin étoit jonché d'herbes odoriférantes; & toutes les Dames & jeunes Demoiſelles parées, & ſe tenant ſur de riches balcons, faiſoient pleuvoir ſur leurs têtes des roſes, des lauriers & des parfums exquis. Ils passèrent ſous pluſieurs arcs de triomphe élevés à leur gloire; ils virent en différens endroits de vaſtes trophées: les uns repréſentoient l'aſſaut terrible des remparts de Biſerte; d'autres, l'embraſement de cette grande cité; d'autres enfin, le ſanglant combat de l'île de Lipaduſe. On avoit élevé dans tous les carrefours des théâtres, où des Mimes exercés à repréſenter les Myſtères retraçoient aux yeux les actes éclatans de tous ces guerriers; quelques Poètes même, élevés ſur des tribunes, chantoient des vers à leur louange; & l'on voyoit écrit en lettres d'or ſur le fronton de tous ces fragiles édifices, comme ſur le frontiſpice élevé des temples: *Aux Libérateurs de l'Empire.*

Ce fut au ſon des trompettes, des clairons & de toutes ſortes d'inſtrumens, ce fut au milieu des cris, des applaudiſſemens & des vœux de tous les Pariſiens qui ſe preſſoient ſur leur paſſage,

que les guerriers montèrent dans le palais de l'Empereur. Les fêtes, les tournois, les bals, & tous les plaisirs réunis succédèrent au jour de cette entrée solemnelle.

Renaud, un des jours suivans, fit part à son père de la promesse qu'il avoit faite à Roger de lui donner sa sœur Bradamante; il lui dit qu'Olivier & Roland avoient été les témoins de sa promesse, & que ces illustres Paladins, leurs proches parens, avoient trouvé qu'il ne pouvoit faire un plus digne choix, & pour l'illustre naissance, & pour la brillante renommée.

Le Duc Aymon ne put écouter sans un secret dépit, que Renaud eût osé disposer de Bradamante sans l'avoir consulté : son dessein alors étoit de la marier au fils de Constantin, plutôt qu'à Roger qui non-seulement n'étoit pas né Roi, mais qui ne possédoit pas même la plus petite Souveraineté. Aymon lui rendoit justice sur sa valeur ; mais le vieux Duc préféroit la puissance & les richesses du jeune Léon, aux vertus sublimes de Roger. Son épouse Béatrix blâma Renaud bien plus vivement encore, & s'opposa d'une façon décidée au mariage que son fils avoit arrêté ; elle s'emporta même jusqu'à lui reprocher son arrogance d'avoir osé disposer seul de sa fille qu'elle vouloit faire Impétratrice d'Orient; mais Renaud ne voulut jamais se plier à

ſa volonté, la parole qu'il avoit donné lui paroiſſant trop ſacrée pour y manquer.

Béatrix, qui croyoit que Bradamante ne pouvoit avoir d'autre volonté que la ſienne, s'imagina que ſa fille lui diroit qu'elle aimeroit mieux être morte que d'épouſer un auſſi pauvre Chevalier; qu'elle tiendroit ferme contre Renaud, & qu'elle ne ſe laiſſeroit jamais contraindre à donner la main à Roger.... Béatrix en vint même au point de déclarer à Bradamante qu'elle la renonceroit pour être ſa fille, ſi ſa foibleſſe pour le deſſein de Renaud lui faiſoit former une pareille alliance.

Bradamante reſta muette en écoutant ſa mère; elle étoit ſi pénétrée de reſpect pour elle, qu'elle n'oſa lui rien repréſenter; mais, ne pouvant ſupporter la ſeule idée de parler contre ſes ſentimens ſecrets, l'amour & l'obéiſſance filiale retinrent tout-à-coup ſur ſes lèvres tout ce qu'elle auroit pu lui répondre en ce cruel moment. Elle n'exprima donc rien de tout ce qui l'agitoit, que par de profonds ſoupirs; mais dès qu'elle fut ſeule, donnant un libre cours à ſa douleur, des torrens de larmes couvrirent ſes belles joues; une eſpèce de déſeſpoir y ſuccéda; & ce fut en meurtriſſant ſon beau ſein, en briſant, même en arrachant ſes cheveux, qu'elle proféra ces triſtes mots: Malheureuſe que je ſuis! s'écria-t-elle,

aurai-je donc la coupable audace de résister à la volonté de celle qui doit avoir un pouvoir absolu sur la mienne ? Quel est le crime plus grave pour une fille vertueuse, que celui de se choisir un époux contre le choix de ceux dont elle tient le jour ? Mais, hélas ! ô mon cher Roger ! comment pourrois-je me soumettre à prononcer d'autres vœux que pour toi ? Me livrerois-je donc lâchement à de nouvelles espérances, à quelqu'autre amour ? Non, la raison ne te bannira jamais de mon cœur ; l'amour se rend le maître de tous mes sens, de toutes mes pensées ; il bannit cette raison cruelle qui veut me forcer à renoncer à toi : non, je ne peux ni dire, ni faire que ce qu'une passion aussi légitime m'inspire. Oui, je l'avoue, je suis la fille d'Aymon & de Béatrix ; je sçais tout ce que je leur dois ; mais, hélas ! je suis l'esclave de l'amour : mes proches auront pitié de moi ; si je m'écarte de ma soumission pour eux, ils me le pardonneront. Et toi, cruel amour !... si j'osois t'offenser, je sçais trop que tu ne pardonnes jamais ; les plus affreux tourmens & la mort serviroient bientôt ta vengeance. Quoi ! je suis prête à perdre ma plus douce espérance, & le fruit de tout ce que j'ai fait pour soumettre Roger au joug de la foi ; &, dans le moment où je croyois m'être assurée de lui pour toujours, il faudra que j'y renonce moi-

même ! J'aurai fait comme l'abeille qui forme laborieuſement un miel dont on la prive ! Non, non, je mourrai mille fois, plutôt que d'avoir un autre époux que Roger.

La douleur & le dépit emportant alors Bradamante, elle ne put s'empêcher d'ajouter : Si je n'obéis pas à mon père & à ma mère, j'obéirai du moins à mon frère, dont les années n'ont pas affoibli la raiſon. Renaud veut que j'accompliſſe ce qu'il a promis à Roger ; Roland penſe de même ; & j'ai pour moi les plus célèbres Chevaliers de la terre, & devant leſquels tous les autres doivent trembler. Ces deux chefs de la Maiſon de Clermont n'en font-ils pas toute la gloire ? Pourquoi, pourquoi le Duc Aymon diſpoſeroit-il plutôt qu'eux de ma main ? Rien n'eſt encore arrêté, nul engagement ne le lie avec le Prince Grec, & je ſuis promiſe ſolemnellement à Roger.

Si Bradamante étoit vivement agitée par la douleur & le dépit que lui cauſoit ſa ſituation cruelle, le malheureux Roger ne l'étoit pas moins. Quoique le projet de marier Bradamante avec le Prince de Grèce ne fût pas encore public, il étoit aſſez répandu déja pour être parvenu juſqu'à lui. Roger ne put s'en prendre qu'à ſa mauvaiſe fortune ; il ne pouvoit offrir un trône à la fille du Duc Aymon ; il ſentoit bien dou-

loureusement que cette seule raison s'opposoit à son bonheur ; mais si cette aveugle déesse, qui prodigue souvent ses dons à ceux qui les méritent le moins, s'étoit montrée jusqu'alors aussi cruelle pour lui, la nature l'en avoit bien dédommagé par ses dons les plus précieux. Il réunissoit aux charmes de la figure, l'ame la plus noble & le courage le plus généreux ; son esprit étoit aimable & cultivé ; rien ne pouvoit résister à sa force & à son adresse quand il avoit les armes à la main. Malheureusement, les ames vulgaires accordent bien moins de prix à ces qualités personnelles & à ces dons si rares, qu'aux richesses qu'elles envient & qui les éblouissent. Cependant il faut excepter du nombre de ceux qu'elles séduisent & qu'elles corrompent, les ames privilégiées auxquelles les Rois, les Papes & les Empereurs doivent leur élection ; mais les dons qu'elles ont reçus du Ciel sont des graces qu'il n'accorde qu'au plus petit nombre.

Je dis donc, pour m'expliquer encore mieux, que le commun des hommes n'a d'égards que pour la puissance & les richesses, & qu'il sacrifie tout à ces deux idoles, dont les bienfaits allument ses desirs : toutes les qualités, tous les dons, toutes les vertus personnelles ne sont rien pour ceux qu'elles humilient, & qui sentent qu'ils n'y peuvent prétendre ; ils espèrent les richesses &

les grandeurs, parce qu'ils les voient ſouvent prodiguées aux hommes les plus vils par le cœur: elles peuvent leur devenir utiles ; & c'eſt par ce retour ſur eux-mêmes, que les vertus les plus pures & les plus éclatantes ont ſi peu de pouvoir ſur eux.

Roger ſe diſoit quelquefois : Puiſqu'Aymon veut que ſa fille ſoit Impératrice, qu'il retarde du moins d'une année le traité qu'il eſt près de conclure avec Conſtantin & ſon fils. Non, je ne déſeſpère pas de réuſſir, avant ce temps expiré d'un an, de leur enlever leur Empire ; & l'ambition d'Aymon ſera ſatisfaite, puiſqu'alors je ſerai digne à ſes yeux de devenir ſon gendre. Mais, s'il veut unir dès ce moment ſa fille au Prince de Grèce, s'il n'a pas égard à la promeſſe que Renaud & Roland m'ont faite en préſence du ſaint vieillard, d'Olivier & de Sobrin, que ferai-je ?... Souffrirai-je un affront auſſi cruel & qui m'arracheroit la vie ? Ah ! perdons-la mille fois, plutôt que d'éprouver une pareille injure. Mais, que dis-je ?... hélas !... ce ſera donc au père de Bradamante que je porterai mes coups !... Ah ! j'ignore moi-même, dans le trouble où je ſuis, quel eſt le parti le plus ſage que je puiſſe prendre. Je ſuppoſe que je me venge de l'injuſte Aymon & des ſiens, en leur donnant la mort, n'en ſerai-je pas mille fois plus malheureux encore ?...

Mon desir le plus ardent, mes soins les plus empressés & les plus tendres n'ont-ils pas toujours été de réussir à plaire à Bradamante? & ne deviendrois-je pas pour elle un objet d'horreur, si j'étois couvert du sang de son père? ne lui donnerois-je pas un juste sujet de me détester? oserois-je encore alors espérer sa main?.. - Ah Dieu! que puis-je donc faire? Dois-je souffrir cet affront sanglant?... Non, je sens que je ne le peux.... j'aimerois mieux perdre la vie. Mais la perdrois-je sans me venger?... Ah! périsse plutôt mille fois ce Léon qui vient pour rompre une chaîne que le Ciel a formée, & qu'Aymon même soit entraîné dans sa chute?... J'en frémis; mais je prévois qu'Hélène ne coûta pas plus de sang aux Troyens, & que Proserpine ne fut pas plus fatale à Pirithoüs, que Bradamante le sera pour son père & pour celui dont il veut faire son gendre.

Et toi, cher objet d'un amour si fidèle, ah, Bradamante! pourras-tu donc obéir à ton père en quittant ton Roger pour ce Grec?... Ce père injuste te déterminera-t-il à m'abandonner, quoique tes frères soient pour moi? Je ne peux penser sans frémir qu'une lâche obéissance pour Aymon, ou que le desir d'avoir un Empereur pour époux plutôt qu'un simple Chevalier, puisse te porter à rompre tes premiers sermens. Non, je ne peux le croire, & ton ame est trop élevée pour être

féduite par la pompe faſtueuſe dont le trône des Céſars eſt entouré. Oui, chère ame de ma vie, tu ſçauras réſiſter à ton père, tu ſçauras dédaigner un Empire, pour conſerver la foi que tu m'as jurée ſi tendrement....

C'eſt ainſi que parloit ſouvent Roger, & ſon cœur oppreſſé lui faiſoit élever ſes plaintes & ſa voix aſſez haut pour qu'on pût les entendre : elles étoient ſi touchantes, que quelques perſonnes affidées firent paſſer juſqu'à Bradamante les expreſſions du déſeſpoir de ſon Amant. Hélas ! elle le partageoit bien cruellement avec lui ; mais ce rapport fidèle vint y mettre le comble. Il étoit affreux pour cette Amante, que Roger pût la ſoupçonner d'avoir jamais eu l'idée de lui préférer le Prince Grec ; elle ne put réſiſter au deſir de bannir à jamais de l'ame de Roger un ſoupçon qui l'offenſoit ; &, choiſiſſant la plus attachée des femmes qui la ſervoient : Vas, cours, lui dit-elle, & dis à Roger ces propres mots :

Ah ! Roger, crois que rien ne peut ébranler un cœur qui t'adore, & crois que juſqu'à la mort, qu'au-delà même du trépas, ta Bradamante te ſera fidelle. Que l'amour faſſe mon bonheur ou ma peine, que la fortune me favoriſe ou m'abaiſſe au dernier degré de ſa roue, crois que mon ame aura la ſtabilité d'un rocher, & que la crainte ni l'eſpérance, les faveurs ou les injures

du ſort ne l'ébranleront jamais. Le ciſeau de plomb pourra trancher le diamant, avant que la fortune ou quelque nouvel amour donne atteinte à ma fidélité pour toi. Le torrent remontera vers la cîme élevée de la montagne, avant qu'une ſeule de mes penſées ſoit pour un autre que mon Amant. C'eſt à toi ſeul, Roger, que j'ai donné le plus ſouverain empire ſur mon cœur: il eſt à toi .... jamais un ſujet ne fut plus attaché, plus ſoumis à ſon maître. Tu n'as beſoin d'aucun autre ſecours, tu ſeras toujours aſſez fort pour que rien ne puiſſe t'arracher un empire qu'il me fut ſi doux de te donner; je ſçaurai combattre la première pour te le conſerver: il n'eſt aucun aſſaut auquel je ne me ſente le courage de réſiſter: je mépriſe celui des richeſſes; pourroient-elles ébranler un inſtant une ame généreuſe? Les couronnes, l'Empire, les honneurs, n'éblouiſſent que les yeux du vulgaire; & la beauté d'Adonis & d'Endymion ne pourroient faire une nouvelle impreſſion ſur moi. Ah! ne crains pas, cher Roger, que ton portrait charmant ne ſoit pas ſans ceſſe préſent à mon idée; il eſt à jamais gravé tout ſeul en mon ame: crois que mon cœur eſt incapable d'une honteuſe foibleſſe; tel que le jaſpe ou la cornaline, l'amour le briſeroit plutôt en éclats, que de pouvoir l'empreindre d'une autre image que de la tienne; & les épreuves

cruelles que ce cœur n'a que trop souvent éprouvées, te doivent bien assurer qu'il n'en est aucune à laquelle il ne puisse résister.

Bradamante joignit encore à ces promesses si propres à rassurer Roger, mille sermens sacrés, mille assurances si tendres, qu'une seule eût suffi pour lui rendre la vie & l'espérance. Mais, hélas! cette espérance devoit encore être long-tems malheureuse, & de nouvelles traverses se préparoient contre cette union si desirée: elle leur fit entrevoir une fin heureuse à leurs malheurs; mais elle étoit semblable à celle d'un navigateur qui voit, après un long voyage, le port qui va le recevoir & le rendre à ses foyers, sans penser au vent furieux qui va l'en repousser & le reporter au loin sur une mer irritée.

Bradamante, sans cesse occupée de son amour, veut faire même plus qu'elle ne promet à Roger: il remplit son cœur d'un courage plus ardent encore; il la porte à braver tout ce qui peut intimider une jeune personne de son âge. Elle va trouver Charlemagne; elle embrasse ses genoux, & lui dit: Seigneur, si mes services ont pu vous être utiles & agréables, je vous conjure de m'accorder un don; mais j'ose, avant de m'expliquer, vous demander votre parole royale, que je ne serai pas refusée; & vous devez croire que votre nièce ne vous demandera rien d'injuste &

qui ne ſoit digne de vous .... Ma chère fille, lui répondit Charles, vos vertus éclatantes & vos ſervices méritent tout d'un Empereur & d'un oncle qui vous eſtime & qui vous aime; je vous accorde ce don, dût-il être celui de la moitié de mes Etats .... Tout ce que je vous demande, Seigneur, c'eſt de ne pas permettre qu'on puiſſe me donner un époux qui ne me ſoit égal en courage; &, les armes à la main, je demande que celui qu'on me préſentera s'éprouve auparavant contre moi; qu'il ne reçoive ma main que lorſqu'il m'aura vaincue; & que ſi je ne deviens pas ſa conquête, il aille loin de moi porter des vœux pour leſquels je ne pourrois avoir que du mépris.

Charles lui dit: Ma chère nièce, cette demande eſt bien digne de vous; je n'en attendois pas moins de l'élévation de votre ame: ſoyez tranquille, & je vous réponds de tout ce que vous deſirez.

La demande de Bradamante & la promeſſe de Charles ne purent demeurer aſſez ſecrètes pour n'être pas divulguées; &, dès le même jour, les deux vieux époux, Aymon & Béatrix en furent informés. L'audace de leur fille leur parut extrême: ils connurent bien qu'elle cherchoit à ſe défendre de donner la main à Léon, & qu'elle n'aſpiroit qu'à ſe laiſſer vaincre par Roger; &, pour éviter qu'elle ne trouvât encore quelque

nouveau moyen de se soustraire à leur puissance, ils la firent enlever en secret, & l'envoyèrent en exil à Rochefort. Cette place étoit alors une forte citadelle assise sur les bords de la mer, entre Perpignan & Carcassonne: Charles depuis peu l'avoit donnée au Duc Aymon; & c'est-là que ce père irrité fit conduire Bradamante, pour être plus à portée de l'envoyer dans la Grèce, pour lui faire oublier Roger, & la forcer d'accepter enfin le Prince Léon pour son époux. La belle guerrière, aussi modeste que brave, respecta les ordres de son père; & quoiqu'elle n'eût point de gardes, & qu'il lui fût libre d'entrer ou de sortir, elle ne rompit point les arrêts que son père lui avoit imposés; mais elle prit plus fortement encore la résolution de tout souffrir, & même de perdre la vie plutôt que de renoncer à son amour.

Renaud fut indigné de l'espèce d'enlèvement de sa fœur; il vit que son père Aymon ne l'avoit fait conduire à Rochefort, que pour l'empêcher de tenir la parole sacrée qu'il avoit donnée à Roger; il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, & même assez peu respectueux pour un fils; mais Aymon n'en fut point ému. Ce vieux père avoit pris son parti de n'écouter personne, & de disposer à son gré de la main de Bradamante. Roger, informé de

tout ce qui ſe paſſoit, craignit que celle qu'il aimoit ne fût tôt ou tard la victime de l'entêtement de ſon père; il vit bien que la mort de Léon pouvoit ſeule affranchir Bradamante de cette injuſte perſécution. Roger prend le parti, ſans en parler à perſonne, d'aller attaquer Conſtantin & Léon; de le mettre promptement à portée d'obtenir les honneurs de l'apothéoſe, & de changer ſon ſurnom d'*Auguſtus* pour celui de *Divus*. Son cœur audacieux lui fit voir comme un projet ordinaire & facile, celui d'arracher l'Empire & la vie aux deux Princes de la Grèce.

Roger ſe couvrit des célèbres armes d'Hector, qu'il avoit conquiſes ſur Mandricard; mais il changea le cimier de ſon caſque, la deviſe de ſon bouclier & ſa cotte d'armes ordinaire; il ne voulut point que l'aigle éclatante annonçât un deſcendant du Prince Troyen: une licorne blanche comme la neige, la remplaça ſur ſon bouclier. Il monta ſur Frontin, ſuivi ſeulement de deux braves & fidèles écuyers, auxquels il avoit expreſſément recommandé de ne rien dire qui pût le faire connoître. Il paſſa la Meuſe, le Rhin; il traverſa l'Autriche, la Hongrie; &, ſuivant la rive droite du Danube, il arriva près de Belgrade, dans la partie où la Save ſe jette dans le Danube. Il vit ſur les bords de ce fleuve une grande armée qui formoit un camp très-

étendu. Le pavillon surmonté de la bannière impériale fit connoître à Roger que Constantin commandoit cette armée. En effet, les Bulgares s'étant emparés de Belgrade, l'Empereur d'Orient avoit rassemblé toutes ses forces, &, suivi du Prince Léon, il formoit le siège de cette ville importante qu'il vouloit reprendre sur eux.

Une partie de l'armée des Bulgares occupoit la ville pour la défendre, & le reste formoit un camp depuis la descente de la montagne jusqu'à la Save. Les deux armées opposées bordoient cette rivière, où la cavalerie des deux partis faisoit abreuver également ses chevaux. L'une & l'autre cherchoient à s'inquiéter. Les Grecs faisoient tous leurs efforts pour jeter des ponts, & les Bulgares en faisoient de même pour les en empêcher. Au moment où Roger arriva, il vit qu'une escarmouche très-vive se passoit entre les deux armées. Les Grecs, très-supérieurs en nombre, avoient fait semblant de se préparer à forcer le passage de la Save; ils présentoient des ponts & des bateaux pleins de gens armés. Pendant cette feinte, Léon avoit remonté la Save, avoit jeté des ponts; & ce Prince, à la tête de vingt mille Grecs, étoit passé de l'autre côté de la rivière : faisant alors un long circuit, il étoit venu pour attaquer en flanc les Bulgares,

& porter le désordre dans leurs rangs. L'empereur, voyant l'attaque de son fils commencée, profita de cette diversion ; & faisant jeter des pontons & des bateaux, il passa la Save à la tête du reste de son armée.

Vatran, Roi des Bulgares, & Prince aussi prudent que brave, faisoit tous ses efforts pour soutenir cette attaque imprévue, & remédier au désordre qu'il voyoit déja dans son armée. Léon trouvant le moment de le surprendre, le saisit d'un bras nerveux, & le fit tomber entre les pieds des chevaux : il se releva pour se défendre, & ce fut en vain qu'on lui demanda de rendre son épée ; mais il fut bientôt percé de mille coups. Dès que les Bulgares eurent vu tomber leur brave Souverain, ils prirent la fuite. Roger, se livrant à la haine qu'il portoit aux Princes Grecs, prit ce tems pour secourir leurs ennemis effrayés : il pousse à toute bride le léger Frontin ; il atteint la tête des fuyards ; il les arrête, les ramène au combat ; &, baissant sa lance, il vient fondre sur les Grecs avec un air si terrible, qu'il eût fait trembler jusqu'aux habitans de l'Olympe.

Un neveu de Constantin, Prince aussi cher à cet Empereur que s'il eût été son propre fils, étoit en avant des premiers escadrons Grecs,

portant un riche panache or & pourpre sur son casque, & couvert d'armes brillantes : Roger l'attaque, perce son bouclier, sa cuirasse, & le fer ensanglanté de sa lance paroît en entier au-delà de son corps; il tire aussi-tôt la redoutable balisarde, & bientôt les têtes, les bras & des bustes entiers volent & tombent autour de lui. Les Grecs s'épouvantent en voyant ces coups horribles; ils les évitent ; aucun d'eux n'ose tenir contre Roger. La face du combat change bientôt; & les Bulgares qui venoient de fuir devant les Grecs, les poursuivent à leur tour. L'épouvante se met jusques dans les escadrons qui n'avoient pas encore chargé; les étendards se dispersent dans la plaine, & la déroute est déja presque générale. Léon étoit alors sur un tertre élevé; surpris de voir l'armée des Grecs s'enfuir épouvantée, il jette les yeux de tous côtés pour connoître la cause d'une déroute qui l'accable de douleur; il apperçoit enfin que c'est un seul Chevalier qui fait fuir aux Grecs les coups redoutables qu'il porte sans cesse; &, quoique Léon soit irrité des secours que ce Chevalier donne à ses ennemis, il ne peut s'empêcher d'admirer sa valeur. Il connoît bien à la forme, comme à la richesse de ses armes, que ce ne peut être un Cavalier Bulgare; il croit plutôt qu'un Ange

exterminateur vient au secours des ennemis, pour punir les Grecs des crimes depuis long-tems accumulés sur leurs têtes.

Léon étoit doué du cœur le plus sensible & le plus généreux; loin d'être irrité contre un ennemi dont le courage éclatant devenoit si nuisible à ses troupes, il se prit d'admiration & d'un si vif intérêt pour lui, qu'il n'eût pu voir qu'avec regret qu'il eût été blessé; il eût même plutôt soutenu la vue de ses sujets massacrés, que de voir tomber une tête qui dans ce moment lui devenoit si chère. Les coups que le Chevalier continuoit à porter sans cesse, ne pouvoient même éteindre ce sentiment.

C'est ainsi qu'un jeune enfant, après avoir reçu quelques coups de sa mère irritée, ne cherche qu'à les éviter : mais il ne court point à son père, à sa grande sœur pour implorer leur secours; il retourne à celle qui lui donna le jour, il embrasse ses genoux, & ses yeux pleins de larmes ne s'élèvent que pour en obtenir une caresse. De même les premiers escadrons que Roger a défaits, ceux qu'il menace encore, ne peuvent exciter la haine de Léon; & les actes éclatans qu'il voit faire à ce jeune héros ne font qu'animer encore la tendre affection qu'il se sent pour lui. J'avoue que dans ce moment je me sens moi-même touché pour Léon, puisque c'est lorsque ce jeune Prince

admire le plus Roger, & qu'il cède à la douce ſympathie qui l'attire, que le terrible Roger pourſuit le plus vivement ſa victoire, cherche Léon, & deſire lui donner la mort. Mais Léon qui croit s'en appercevoir, eſt aſſez prudent (quoique bien brave) pour ne pas en venir aux mains avec un guerrier qu'il deſire avoir un jour pour ami; cependant, pour remédier à la défaite entière de ſon armée, il envoie vîte un aide-de-camp à l'Empereur ſon père, pour le conjurer de repaſſer promptement la Save, de peur qu'il ne ſoit coupé dans ſa retraite; & lui-même, retournant alors vers le pont éloigné qu'il avoit fait jeter, il ſe retira dans le même camp qu'il occupoit la veille.

La campagne du côté de Belgrade, reſta jonchée d'une multitude de Grecs péris en cette affaire. Il en ſeroit reſté ſans doute un bien plus grand nombre, ſi la Save n'eût bientôt ſéparé les deux armées; mais pluſieurs de ceux qui s'enfuyoient tombèrent des ponts qui s'étoient engorgés, & périrent ſous les eaux; quelques autres, bien montés, gagnèrent & passèrent au gué; mais les Bulgares amenèrent un aſſez grand nombre de priſonniers dans Belgrade.

Cette journée, dans laquelle les Bulgares avoient perdu leur Roi Vatran, & dans laquelle ils euſſent été entièrement défaits ſans Roger,

étant finie, les vainqueurs se réunirent près du Chevalier qu'ils ne pouvoient encore connoître que sous le nom du Chevalier à la licorne; ils l'entourèrent, ils applaudirent à sa valeur, l'exaltant d'une commune voix, comme un héros auquel ils devoient leur salut & la victoire. L'un embrassoit ses genoux, l'autre lui baisoit la main; les gens de pied baisoient jusqu'à ses étriers; ceux qui pouvoient le toucher croyoient avoir touché un Ange conservateur, & tous généralement le conjuroient à grands cris d'être désormais leur Roi, leur Général & leur guide. Mais Roger leur répondit qu'il ne pouvoit accepter le sceptre ni le commandement, & qu'il n'entreroit pas même dans Belgrade, jusqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre par la mort de Léon; il ajouta qu'il alloit le suivre, & qu'ayant fait plusieurs milliers de milles à dessein de mourir ou d'arracher la vie à ce Prince, il alloit le poursuivre; & sur le champ, n'appelant pas même un de ses Ecuyers, il courut au pont par lequel Léon s'étoit retiré.

Léon avoit fait sa retraite trop promptement pour n'avoir pas précédé Roger de plusieurs heures; il avoit trouvé le passage libre; mais, faisant rompre le pont, il fit en même tems embraser tous les bateaux. Roger n'arriva sur le bord du fleuve qu'à l'entrée de la nuit; &, trouvant

alors le paſſage impraticable, il chercha de tous côtés où pouvoir la paſſer à couvert. Quoique la lune l'éclairât, il marcha long-tems ſans pouvoir trouver aucun aſyle : ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il découvrit à main gauche une petite ville vers laquelle il ſe porta, bien moins encore pour y prendre quelque repos, que pour y laiſſer remettre Frontin de l'exceſſive fatigue que ce bon cheval avoit eſſuyée.

Ungiard, ſujet fidèle & fort aimé de Conſtantin, étoit Seigneur de cette petite ville ; il avoit, ſelon les précautions ordinaires de la guerre, raſſemblé dans ſa place un aſſez grand nombre d'infanterie pour la défendre, & de cavalerie pour l'envoyer en partis enlever ou détruire les convois des ennemis. Roger ignoroit toutes ces circonſtances ; & ne trouvant aucun lieu de repos plus commode que cette petite ville, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de s'y arrêter.

Le haſard conduiſit le ſoir, dans la même auberge où Roger s'étoit rendu, le Capitaine d'une troupe de la Romanie, qui s'étoit retiré de la bataille que les Grecs avoient perdue, lorſque Roger s'étoit mis à la tête des Bulgares. Ce Capitaine, échappé de la déroute générale, frémiſſoit encore des périls qu'il avoit courus : le terrible Chevalier de

la licorne étoit ſans ceſſe préſent à ſon ſouvenir; il trembloit comme un homme qui croyoit en être pourſuivi. Cet Officier reconnut ſans peine ce guerrier redoutable à la deviſe de ſon bouclier; &, voyant preſque ſans défenſe celui dont il avoit fui les coups, il courut au palais d'Ungiard, & le fit prier de lui donner une audience ſecrette. Mais, mon uſage n'étant pas de vous prévenir, ce ne ſera que dans le Chant ſuivant que je vous rendrai compte du rapport que lui fit ce Capitaine Grec.



CHANT XLV.

L'HOMME qui ſe croit ſtable ſur le faîte de la roue d'une Déeſſe aveugle, eſt ſouvent bien près d'en être précipité : ſa chute, rapide & cruelle, abaiſſe ſa tête altière juſqu'aux derniers degrés de ce cercle qu'il voyoit de ſi loin ſous ſes pieds. C'eſt ainſi que Polycrate, le riche Roi de Lydie & le célèbre tyran de la Sicile, tombèrent du ſommet de la puiſſance & des grandeurs, dans la misère extrême & dans l'obſcurité. Quelquefois on admire au contraire avec quelle célérité celui qui ſembloit anéanti dans la pouſſière, ſe relève pour remonter juſqu'à la place où ſes regards n'oſoient pas s'élever. La même tête appeſantie & courbée ſous les fers, donne bientôt des loix à l'univers : Servius, Marius, & Ventidius, en donnèrent un exemple mémorable aux Romains, & Louis XII vient de le donner à notre ſiècle. Cet aimable & brave Duc d'Orléans, ce père de ſon peuple, dont le fils de mon auguſte Maître eſt le gendre, fut pris & couvert de fers dans la fatale journée de Saint-Aubin; cette tête, ſi digne de commander à la France, fut prête à tomber ſur un échafaud,

Le célèbre Mathias Corvin courut plus d'une fois les mêmes périls; cependant le premier monta sur le plus beau trône de l'univers; le second vit les fiers & belliqueux Hongrois élever avec leurs bras la couronne qui lui ceignit la tête. Une infinité d'évenemens semblables remplissent les fastes de l'univers. Les malheurs suivent de près les faveurs de la fortune, & c'est ainsi qu'un bien inespéré nous tire de l'état le plus malheureux. L'esprit le plus philosophe, l'ame la plus forte & la plus éclairée, doivent donc se préparer à tout, ne point s'enivrer de leur bonheur, s'attendre que peut-être ne leur restera-t-il que les épines, des roses de la félicité: le sage de même ne doit point se laisser abattre par l'adversité; le peu de stabilité de la roue d'une Déesse aveugle & légère, ramène presque également ce qui cause l'infortune ou le bonheur des mortels.

Roger, après la victoire qu'il avoit remportée sur Constantin & son fils, présumoit si fort que tout céderoit à son courage, & que ses grands projets réussiroient, qu'il s'étoit exposé tout seul au milieu de ses ennemis, & qu'il croyoit que son bras suffiroit pour renverser les escadrons & les cohortes Grecques, & pour donner la mort à Constantin & Léon, fussent-ils défendus par plus de cent de leurs plus braves guerriers; mais celle

qui se plaît à confondre nos projets & notre espoir, se préparoit à lui porter ses coups, & se servit du même Capitaine Grec qu'il avoit fait fuir, pour l'accabler de honte, d'infortune, & pour le faire déchoir de ses grandes espérances. Ce Capitaine avertit Ungiard, que ce même guerrier, qui, le jour précédent, avoit mis l'armée de Constantin en déroute, étoit venu de lui-même se livrer entre ses mains; qu'il étoit couché dans la ville; & qu'en le faisant prisonnier, il livreroit les Bulgares au joug que Constantin voudroit leur imposer.

Ungiard, qui savoit par un grand nombre de fuyards (qui, trouvant le pont rompu, s'étoient réfugiés dans la ville) qu'un seul Chevalier avoit détruit une partie de l'armée Grecque & mis l'autre en fuite, fut très-aise d'apprendre que ce Chevalier avoit eu l'imprudence de venir se jeter de lui-même dans ses filets: il attendit que le sommeil eût fermé ses yeux; &, rassemblant ceux qu'il croyoit les plus intelligens & les plus forts, il surprit Roger dans son lit, & s'en empara sans peine; le bouclier du guerrier suffit pour trouver qu'il ne se trompoit point. Roger étoit nu; que pouvoit-il faire pour se défendre? Il fut pris & chargé de fers. Ungiard, plein de joie de l'avoir en sa puissance, le retint prisonnier dans la ville de Novigrade, & dépêcha

ſur le champ un courier à Conſtantin, pour lui faire part de cette nouvelle. L'Empereur d'Orient avoit, dès la nuit ſuivante de la déroute de ſon armée, levé ſon camp de devant Belgrade, & s'étoit retiré ſous les murs de la ville de Beltech, dont Androphile, père du guerrier que Roger avoit fait tomber le premier ſous ſes coups, étoit Seigneur. Conſtantin s'occupoit alors à faire réparer les remparts & à faire terraſſer les portes de cette ville, qu'il craignoit que les Bulgares ne vinſſent attaquer; il trembloit que le guerrier qu'il avoit vu combattre pour eux, ne redoublât leur audace; mais, dès qu'il ſçut que celui qu'il redoutoit étoit priſonnier, ſon cœur nagea dans la joie : il ne douta plus de la priſe de Belgrade, & dit, d'un air ſatisfait, que les Bulgares, privés de leur défenſeur, tomberoient bientôt ſous ſa puiſſance. Léon ſentit une joie plus vive encore que celle de ſon père; non-ſeulement il comptoit dès-lors ſur la priſe de Belgrade & ſur la conquête de toute cette frontière, mais il eſpéroit acquérir l'amitié de ce guerrier, dont il avoit admiré la valeur; il croyoit, à force d'honneurs & de bienfaits, l'attacher à ſon ſervice, & ne plus porter envie à Charlemagne d'être ſervi par ſes deux célèbres neveux, Roland & Renaud, lorſqu'il auroit un pareil guerrier pour compagnon. Théodora,

sœur de Constantin, & mère du malheureux guerrier que Roger avoit percé d'outre en outre d'un coup de lance, étoit agitée par un desir bien différent. Théodora se jette aux pieds de son frère, & débute, pour l'attendrir, par verser un torrent de larmes: Non, Seigneur, lui dit-elle, je ne me lèverai point de vos genoux, que vous ne m'accordiez de pouvoir venger la mort de mon fils sur le barbare que vous tenez dans vos fers. Mon fils étoit votre neveu ; sa tendresse pour vous, ses services, doivent vous animer de la même haine qui me transporte; & vous ne pouvez me refuser son meurtrier, pour exercer sur lui ma vengeance. Voyez vous-même que le Ciel semble le livrer à nos coups; il faut qu'il l'ait conduit comme un oiseau vorace dans nos filets, pour que mon fils, précipité par sa main cruelle sur le noir rivage, ne reste pas sans être vengé. Donnez-moi ce prisonnier, Seigneur; c'est à ma main à punir elle-même ce qu'une mère peut éprouver de plus cruel. Théodora fait si bien par ses cris, par ses larmes, & par son obstination à serrer les genoux de son frère, sans souffrir qu'on la relève, que Constantin est à la fin forcé de lui promettre tout ce qu'elle desire, & même de commander qu'on aille chercher le prisonnier pour le remettre entre ses mains.

On exécuta les ordres de l'Empereur; & dès le jour suivant, Roger fut remis dans la puissance de la cruelle Théodora. Elle eût été peu satisfaite que Roger eût péri d'une mort cruelle & pleine d'opprobre au milieu d'une place publique; sa noire & cruelle vengeance le destinoit aux longs & cruels supplices qu'elle s'imaginoit lui faire souffrir. La barbare Théodora fit enfermer Roger dans le fond d'une tour obscure, ayant les mains, les pieds & le cou serrés par une chaîne pesante. Ce cachot ne recevoit aucun rayon de lumière; un peu de pain moisi lui servoit de nourriture; & souvent le Geolier, plus barbare encore que sa maîtresse irritée, l'en laissoit manquer pendant des jours entiers. Ah! si la tendre Bradamante & la valeureuse sœur de Roger l'eussent sçu dans cet affreux état, elles eussent exposé leur vie pour le délivrer, & la fille d'Aymon n'eût plus été retenue par la crainte de son père ni de Béatrix. L'Empereur Charles, dans ces entrefaites, venoit de faire publier à son de trompe la promesse qu'il avoit faite de ne donner la main de sa nièce Bradamante, qu'à celui qui pourroit se montrer égal à cette guerrière les armes à la main: la publication s'en fit, non-seulement dans sa capitale, mais aussi dans tous les lieux de sa dépendance; ainsi cette promesse fut bientôt répandue

dans toute l'Europe, & jusques dans l'Orient. Personne ne put donc ignorer que, pour obtenir la guerrière, il falloit avoir le courage, la force & l'adresse de pouvoir lui résister depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, & que celui qui tiendroit tout ce tems contre elle sans se laisser vaincre, deviendroit son époux, sans qu'elle pût s'en défendre. La guerrière, experte dans les combats à cheval ou dans ceux de pied ferme, en laissoit le choix à ceux qui se présenteroient, ainsi que de celui des armes. Aymon ne pouvant s'opposer à la volonté de son Empereur, & sachant qu'on murmuroit de l'exil de Bradamante, prit le parti de céder, & de revenir à la Cour avec elle. Quoique Béatrix fût encore fort en colère contre sa fille, elle lui fit faire cependant des habits magnifiques & galans, la naissance de la guerrière exigeant qu'elle parût avec décence. Bradamante vint donç avec son père dans cette Cour, qui, loin de lui paroître brillante comme autrefois, ne fut pour elle qu'un séjour de tristesse & d'ennui, lorsqu'elle n'y vit plus son Amant. C'est ainsi que celui qui voit un jardin émaillé de fleurs dans les beaux jours de la fin d'Avril, ne peut le revoir qu'avec peine & ne le reconnoît plus, lorsqu'il le trouve desséché par le soleil brûlant des jours déja moins longs de l'ardente canicule. La Cour de Charles,

privée de la présence de Roger, parut avoir perdu tout ce qui la paroit le plus aux yeux de Bradamante : elle n'ose en demander des nouvelles, de peur de faire naître quelques soupçons ; elle se contente d'avoir sans cesse l'oreille attentive, dans l'espérance d'apprendre ce qu'elle desire si vivement de savoir. Elle sçut enfin que Roger étoit parti ; mais elle ne put en apprendre davantage. Roger ne s'étoit confié qu'au seul Ecuyer qu'il avoit conduit avec lui : tout le monde ignoroit quelle route il avoit prise.

Ah ! que ce départ subit parut cruel à la guerrière ! qu'il lui coûta de craintes & de nouveaux soupirs !... Cherchant à déchirer son cœur elle-même, sa crainte la plus forte la porte jusqu'à l'injustice de croire que Roger, voyant que le Duc Aymon est contraire à son amour, a pris le parti de s'éloigner, pour l'oublier & la bannir à jamais de son cœur ; elle frémit même en pensant que pour mieux réussir dans ce dessein, Roger est peut-être allé pour chercher en d'autres Cours quelque nouvelle beauté qui puisse le consoler de l'avoir perdue. Mais une si cruelle pensée étoit bientôt détruite, lorsqu'elle se rappelloit l'amour & la fidélité qu'il avoit toujours eus pour elle ; elle s'accusoit elle-même d'injustice & d'une folle jalousie, pour avoir pu soupçonner le cœur de son Amant ; cependant elle

n'étoit pas la maîtresse de réprimer encore de nouveaux soupçons, quoiqu'ils ne pussent durer qu'un moment. C'est ainsi que, tour-à-tour & toujours également tendre, Bradamante passoit de l'inquiétude au calme ; mais le sentiment le plus doux pour elle, étoit celui qui l'arrêtoit le plus long-tems, & qui finissoit par pénétrer & remplir son cœur. C'étoit alors que, se rappellant tous les sermens qu'elle avoit eu tant de plaisir à recevoir dans son ame, elle s'accusoit d'une injustice impardonnable ; &, comme si son cher Roger eût été présent, elle frappoit son beau sein, elle s'accusoit d'être coupable. Oui, j'ai tort, mon cher Roger, disoit-elle; oui, je mériterois d'être punie pour avoir osé te soupçonner : mais n'en accuse que le cruel amour ; cet enfant, toujours inquiet dès qu'il est malheureux, fait passer tous ses tourmens dans mon ame; il te peint à mon souvenir tel que je t'ai vu toujours, le plus beau, le plus aimable, le plus tendre de tous les Amans; il me rappelle jusqu'à tes moindres discours, & cette réputation brillante, célébrée par tous ceux qui parlent de tes actions. Crois-tu, me dit souvent cet amour injuste & méfiant, qu'aucune femme puisse voir Roger sans être émue, sans l'adorer, sans faire tous ses efforts pour rompre la chaîne qui l'attache à toi, & sans desirer de lui faire porter

la

la sienne ?... Ah ! si ce cruel enfant, au lieu de me parler de ces craintes injustes, me rapportoit fidèlement tes plus secrètes pensées.... oui, Roger, je suis sûre qu'il ne me diroit rien qui ne remplît mon ame d'un plaisir égal aux sentimens que j'ai pour toi, & ce que tu penses détruiroit ces vaines craintes qui m'agitent encore malgré moi. Tiens, Roger, je l'avoue, je sens que je ressemble à l'avare dont toutes les pensées sont attachées à son trésor, & qui n'est point tranquille quoiqu'il le sache en sûreté; tant qu'il n'est pas à portée de le voir sans cesse, le malheureux craint toujours qu'il ne lui soit enlevé. Hélas ! mon cher Roger, comment puis-je bannir en ton absence ces cruelles craintes sans cesse renaissantes ?... Je sçais qu'elles n'ont aucun fondement, qu'elles ne me présentent que des mensonges; mais enfin, suis-je donc la maîtresse d'un cœur qui t'adore ? Reviens, reviens ! ah ! tu ne reparoîtras pas plutôt à mes yeux enchantés, que la joie la plus pure, que le plus heureux calme renaîtront dans mon cœur.... Tu sçais que lorsque le soleil semble abandonner la terre à l'horreur ténébreuse de la nuit, souvent une espèce de terreur insensée s'empare de notre ame; tu dois éprouver comme moi, que lorsque l'astre du jour recommence sa carrière, une agréable assurance succède à ces

momens d'un trouble fâcheux : c'eſt ainſi que ; ſans ſon Roger, la fille d'Aymon, oui, la guerrière Bradamante même, devient craintive. Mais qu'elle eſt forte, qu'elle eſt heureuſe dès qu'elle revoit ſon Amant!... Reviens, reviens donc, cher Roger! viens raſſurer ton Amante, & ranimer pour toujours la douce eſpérance en ſon cœur! Pardonne-moi donc les inquiétudes qui m'agitent; ton abſence eſt pour moi ce que la nuit eſt pour la nature. Tu ſçais que la plus petite étincelle brille dans les ténèbres; mais la ſplendeur du ſoleil naiſſant ſuffit pour éteindre la clarté de cette foible lueur : ton retour, mon Roger! ſera pour moi celui de l'aſtre du jour quand il brille à l'horizon.

Alors le ſeul flambeau de l'amour luira pour ta Bradamante; & ces étincelles, que la torche affreuſe de la jalouſie ſecoue ſur mes pas tremblans, diſparoîtront pour toujours. Non, je ne peux trop te dire tout ce que je ſouffre dès que je ne te vois plus ; ton abſence eſt l'hiver de ma vie ; je languis, comme la nature languit lorſque le ſoleil ſe retire de notre hémiſphère, ne luit que pendant quelques heures, & ne l'anime plus que par de foibles rayons : on entend alors frémir les vents, ils enlèvent des montagnes glacées de l'ourſe, des tourbillons de neige & de frimats qu'ils répandent à grands flots ſur les

campagnes ; le triſte oiſeau ſe cache, il hériſſe ſon plumage, & l'on n'entend pas ſa voix ; la fleur eſt diſparue ; la feuille, jaune & deſſéchée, couvre le pied de l'arbre qu'elle paroit. Hélas ! je ne reſſemble que trop à la nature : muette, immobile & glacée dès que je ne te vois plus, mille craintes nouvelles, mille penſées ſiniſtres font éprouver à mon ame toutes les rigueurs du plus affreux hiver. Ah ! reviens donc, ſoleil de mes jours, viens ramener un doux printems, fondre les glaces & diſſiper les nuages obſcurs qui me cachent le jour radieux du bonheur....

Semblable à la malheureuſe Progné, lorſque, revenant à tire d'ailes à ſon nid, elle ne voit plus ouvrir un large bec à ſes petits qu'un enfant malin vient d'enlever ; auſſi conſternée que la tourterelle qui, depuis un jour entier, rappelle en vain ſa fidelle compagne, Bradamante ſe plaignoit ainſi : craignant que Roger ne lui fût enlevé pour toujours, elle cachoit le mieux qu'elle le pouvoit les larmes qu'elle étoit ſans ceſſe prête à répandre. Oh Dieux ! quel eût été ſon déſeſpoir, ſi elle eût pu ſçavoir que cet Amant ſi cher étoit prêt alors à ſubir la mort la plus cruelle !

Le Ciel, toujours juſte, permit que le projet de la vieille & méchante Théodora parvînt aux oreilles de Léon ; il ſçut qu'elle tenoit Roger

dans un affreux cachot, accablé ſous le poids de ſes fers, & qu'elle n'attendoit pour achever de lui donner la mort, que d'avoir inventé des ſupplices aſſez affreux pour aſſouvir ſa vengeance. Le cœur noble & généreux de Léon en fut vivement ému; ce Prince ne penſa plus, de ce moment, qu'à ſauver les jours d'un auſſi brave Chevalier.

Quoique Léon ne le connût point encore pour être ce Roger dont la renommée étoit ſi brillante, il admiroit, il aimoit même celui dont la valeur lui paroiſſoit au-deſſus de celle d'un ſimple mortel; il chercha promptement, il ſçut trouver un moyen de lui ſauver la vie, ſans que ſa méchante tante pût le ſoupçonner d'avoir eu part à ſa délivrance. Il fit appeler le Geolier, & lui dit qu'il vouloit parler à ce priſonnier auparavant qu'il perdît la vie; &, prenant avec lui le plus fidèle & le plus fort de ſes ſerviteurs, il ſe rendit la nuit à la priſon de Roger, & ſe la fit ouvrir par le Geolier, auquel il défendit de le faire connoître. Cet homme cruel n'oſant refuſer d'obéir au Prince de Grèce, conduiſit Léon juſqu'au bord d'une trappe qu'il ſe mit en devoir d'ouvrir; il ſe courba tournant le dos à Léon; & celui qui le ſuivoit ſaiſit ce moment pour jeter un nœud coulant autour du cou de ce vil ſatellite qu'il

étrangla sur le champ. Ils ouvrirent aussitôt la trappe, & Léon descendit (à l'aide d'un cable & tenant une torche allumée) dans l'affreux cachot où depuis long-tems Roger étoit privé du jour; il le trouva chargé de fers, & le corps à moitié dans une eau bourbeuse qui suffisoit pour lui donner la mort en peu de tems. Léon aussitôt embrasse tendrement Roger, & lui dit: Chevalier, votre valeur éclatante m'attache à vous par des liens que rien ne peut rompre désormais; j'oublie mes propres intérêts, j'ose même braver la colère de mon père; & votre amitié, que je vous demande pour toujours, me devient plus chère que tout autre sentiment que je puisse éprouver. Je suis Léon;... je suis le fils de Constantin;... & c'est moi qui viens à votre secours. Vous voyez que ce n'est pas sans courir quelques risques, & sur-tout sans être sûr de la colère de mon père, s'il savoit jamais que vous eussiez été délivré par ma main. Vous avez presque détruit son armée devant Belgrade, & vous sentez qu'il doit être irrité contre vous; mais il n'est rien qui puisse me retenir, & que je n'ose braver pour rompre vos chaînes & vous sauver la vie. Ah! Seigneur, s'écria Roger, quoi! c'est vous-même dont la générosité m'arrache à la mort! Recevez donc du moins le vœu que je fais de vous

consacrer ma vie ; puissé-je l'employer à vous servir sans cesse ! Cette vie, Seigneur, est votre bien, & je suis prêt à vous la rendre, & à l'exposer mille fois pour vous prouver ma reconnoissance.

Léon & celui qui le suivoit détachèrent promptement les chaînes de Roger ; ils le tirèrent de ce cachot, dans lequel ils jetèrent celui du Geolier ; &, sans être vus de personne, Léon conduisit Roger dans son palais : il l'y tint caché pendant quelques jours ; & pendant ce tems, il se servit de quelque prétexte pour se faire remettre par Ungiard le cheval & les armes de Roger, que ce Seigneur Grec avoit en sa puissance.

Le jour suivant, la surprise & le dépit de Théodora furent extrêmes, lorsqu'elle sçut qu'on avoit trouvé la porte de la prison ouverte, le Geolier étranglé & les fers brisés, qui prouvoient que Roger en avoit été délivré. On ne put jamais imaginer par qui, ni par quel moyen cet acte avoit pu s'exécuter ; on pensa bien moins à Léon qu'à tout autre ; on devoit croire que ce Prince eût plutôt appesanti les chaînes du Chevalier inconnu, que de travailler à les rompre.

Roger, surpris, pénétré, confus même de la générosité de Léon, ne connut plus que le

ſentiment dont ſa belle ame étoit ſi capable. La colère & la jalouſie l'avoient entraîné à l'extrémité de l'Europe pour arracher la vie à ce Prince; mais en ce moment il eût donné mille fois la ſienne pour lui. La plus tendre amitié, la plus vive reconnoiſſance, ces deux ſentimens ſi délicieux pour les ames élevées & ſenſibles, remplirent toute la ſienne, & bannirent à jamais le poiſon de la jalouſie & la noire fureur qu'inſpire la vengeance. Roger s'occupoit nuit & jour du procédé généreux de Léon, de la reconnoiſſance qu'il lui devoit, & du deſir ardent qu'il avoit d'égaler, s'il étoit poſſible, par ſes ſervices, les bienfaits qu'il en avoit reçus : il penſoit que tous les jours d'une vie que Léon avoit conſervée, devoient être employés pour cet aimable Prince.

Ce fut dans ce même tems que la nouvelle du ban que Charlemagne avoit fait proclamer dans ſes vaſtes Etats, parvint juſques dans ceux de Conſtantin. On ſçait déja que ce ban portoit qu'on ne pourroit obtenir la main de Bradamante que par le ſort des armes. Léon n'apprit cette nouvelle qu'avec chagrin : il ſe rendit juſtice; &, quoique brave contre tout autre, il n'eſpéra point ſurmonter le courage & la force de cette redoutable guerrière. Il imagina pouvoir ſuppléer par une feinte adroite à

ce qui lui manquoit pour réussir. Léon connoissoit la valeur & la force surnaturelle de ce Chevalier auquel il avoit sauvé la vie, & dont il ignoroit encore le nom; il croyoit avec raison qu'il pouvoit tenir tête au plus redoutable Paladin de la France: il ne douta point qu'il ne pût résister pendant tout un jour à Bradamante, & conquérir ainsi la main de cette célèbre guerrière; mais il étoit très-embarrassé pour proposer à ce Chevalier de combattre en sa place, & pour cacher si bien son entreprise, que sa feinte ne pût jamais être découverte. Il appela Roger, lui confia tous les secrets de son ame, & le conjura de se couvrir de ses armes & de ses devises impériales pour se présenter en sa place au combat contre Bradamante. La véhémence & la prière éloquente & pathétique du Prince Grec étoient inspirées par l'amour; mais la reconnoissance parloit encore bien plus fortement dans le cœur de Roger: quoique ce projet lui parût mortel à remplir, quoiqu'il lui semblât d'une exécution presque impossible, il ne put refuser Léon, & lui dit même d'un air assez tranquille, qu'il n'étoit rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui.

Roger a fait à peine cette téméraire promesse, qu'il se sent percer le cœur par l'atteinte la plus mortelle; il s'agite, il se tourmente

nuit & jour ; il prévoit ſa mort comme certaine ; cependant il ne peut ſe repentir d'avoir tout promis à celui pour lequel il doit & voudroit mourir : il ſent que s'il réſiſte à Bradamante, il la remet entre les mains d'un autre, & qu'il n'y pourra ſurvivre : ſa ſeule eſpérance eſt que la douleur ſuffira pour trancher le fil de ſes jours, ou que, s'il eſt vainqueur dans ce combat, ſa propre main pourra terminer ſes malheurs.

Rien ne lui paroît donc plus impoſſible que de céder celle qu'il adore & que de vivre après l'avoir perdue, & bientôt il n'a plus à faire que le choix fatal du genre de mort auquel il aura recours. Il ſe propoſe quelquefois de la recevoir de la main de ſon Amante, & de préſenter ſon ſein découvert à ſes coups : cette fin lui paroît la plus douce ; le coup d'une main ſi chère lui paroît doux à recevoir dans ſon cœur. Mais bientôt Roger penſe qu'il trompera l'eſpérance de Léon, & qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis à ce généreux Prince : il doit, ſelon ſon engagement ſacré, faire tous ſes efforts pour que Léon puiſſe paroître vainqueur ; &, malgré tous les ſentimens tumultueux qui tour-à-tour agitent ſon ame, il convient toujours avec lui-même que rien ne peut plus le faire manquer à ſa parole.

Léon déja, selon la permission de Constantin, avoit fait préparer ses chevaux, ses armes, & choisi ceux qui devoient marcher à sa suite; il prit sur le champ le chemin de Paris, menant avec lui Roger, monté sur Frontin & couvert des armes d'Hector; ils marchèrent assez vîte pour se rendre bientôt sur la Seine. Le Prince de Grèce ne voulut point entrer dans Paris, & ce fut par deux Seigneurs de sa Cour qu'il fit annoncer son arrivée à Charlemagne. Cet Empereur vint le premier lui rendre visite, & lui fit les plus beaux présens. Léon, occupé de son projet, supplia Charles de lui faire ouvrir promptement la lice où son sort devoit être décidé: il le pria de lui mettre en tête la guerrière qui ne vouloit être le prix que de celui qui l'égaleroit en courage & qui sauroit lui résister. Charles l'assura que ce célèbre combat ne seroit point retardé, qu'il pouvoit s'y présenter dès le lendemain; & Charles, en effet, fit dresser une lice, pendant la nuit, presque aux pieds des remparts de la capitale.

Roger passa toute la nuit qui précéda ce combat si fatal pour lui, dans l'horreur du même désespoir qui l'avoit agité pendant toutes les précédentes. Le jour qui va suivre, s'écrioit-il douloureusement, sera le terme de ma malheureuse vie.... Il avoit choisi de combattre à

pied, armé de toutes pièces & l'épée à la main, non qu'il craignît l'atteinte de la lance d'or dont il ignoroit le pouvoir; il n'avoit été connu que par le père de l'Argail: Aſtolphe, ceux qui s'en étoient ſervi, & Bradamante ne ſçavoient point que cette lance fût enchantée, & croyoient tous ne devoir qu'à leur force, les avantages qu'ils avoient remportés par celle d'un enchantement ſecret.

La ſeule raiſon qu'eût Roger de demander à combattre à pied, fut la crainte que Bradamante ne reconnût Frontin qu'elle avoit ſouvent monté, & qu'elle avoit gardé près d'elle & nourri ſouvent de ſa main à Montauban. Roger eut ſoin de ne conſerver aucune marque extérieure qui pût faire naître le plus léger ſoupçon dans l'eſprit de ſa chère Bradamante.

Il eut l'attention de ne pas armer ſa main de la redoutable Baliſarde: cette épée cruelle tranchoit comme une pâte molle le plus dur acier; un coup malheureux eût pu faire couler un ſang pour lequel il eût répandu tout le ſien: il prend une lame d'une foible trempe, il en briſe la pointe, il en émouſſe le tranchant à coups de marteau; & c'eſt avec cette arme, qui ne peut que parer les coups de la guerrière, qu'il entre dès les premiers rayons du ſoleil dans la lice.

Il avoit eu ſoin de ſe revêtir de la cotte de mailles que Léon portoit; on voyoit ſur ſon écu l'aigle à deux têtes éployé dans un champ de gueules: ce qui rendoit ce déguiſement encore plus vraiſemblable, c'eſt que la taille, la ſtature de Léon & de celle de Roger, étoient abſolument les mêmes. Bradamante, en ſe préparant à ce combat, étoit occupée d'un ſoin bien différent de celui de Roger; & tandis que celui-ci préparoit ſon épée à ne pouvoir porter aucune atteinte dangereuſe, elle s'attachoit à ranimer le vif tranchant de la ſienne; elle en aiguiſoit la pointe; elle deſiroit de la voir bientôt enſanglantée, & que cette lame pût percer la cuiraſſe & trouver le chemin du cœur de ſon ennemi. Pénétrée d'un feu qui coule avec ſon ſang dans ſes veines, la guerrière s'agite, attend le ſignal du combat, tel qu'un cheval Arabe qui bat la terre de ſon pied léger, & qui s'agite prêt à s'élancer de la barrière qui le retient encore; on le voit, les narines enflées, ſouffler rapidement des flocons de fumée, & dreſſer ſes oreilles aigües. Mais dès que la trompette rompit le frein qui la retenoit, Bradamante, qui croit attaquer Léon, s'élance contre Roger; & c'eſt ainſi qu'on voit tomber la foudre au milieu d'une tempête qui fait également ſoulever les mers, & qui porte le ravage

dans les plaines défolées, en renverfant les cabanes & les moiffons fous des torrens de pluie, d'une grêle deftructive, & en faifant fuir également les troupeaux, les chiens & les pafteurs épouvantés.

Un vieux chêne dont les racines pénètrent la terre depuis trois fiècles, une tour dont la lourde maffe affermit & preffe le rocher qui la foutient, l'écueil profond dans le fable qui brife les vagues écumeufes, ne font pas plus inébranlables au fouffle impétueux de l'Aquilon, que Roger, fous les armes d'Hector, ne le paroît aux coups multipliés que lui porte Bradamante irritée : elle tourne rapidement autour de lui ; elle emploie tour-à-tour la rufe, l'adreffe & la force ; elle cherche vainement un côté foible ; elle ne trouve à frapper que contre un rempart impénétrable à fes coups. C'eft ainfi que des affiégeans donnent en vain un violent affaut à la forte citadelle qu'ils efpèrent enlever de vive force ; les uns veulent faire fauter les portes, les autres cherchent à s'élancer fur les remparts ; plufieurs, fe jettant dans les foffés, veulent pénétrer par des fouterrains. Tout eft en défenfe; ils trouvent la mort fous mille formes différentes, & ne peuvent trouver aucun paffage pour pénétrer. La guerrière frappe & fe tourmente en vain, aucune maille ne tombe

ſous ſes coups, & ſon épée, toujours luiſante, ne peut s'enſanglanter du ſang qu'elle brûle de répandre. Elle fait, il eſt vrai, voler mille étincelles du caſque, de la cuiraſſe & du bouclier de Roger, dont les armes retentiſſent ſous ſes coups, comme le toît d'un fort château ſous une grêle épaiſſe. Roger ſe trouve toujours en défenſe, pare preſque tous les coups, eſquive légérement les autres & n'eſt jamais bleſſé; tantôt il s'arrête ou ſe retire; il leur préſente ou l'oppoſition de ſon épée, ou celle de ſon bouclier; il en porte peu ſur elle, & ne les porte que lorſqu'il eſt ſûr qu'ils ne peuvent la bleſſer. Le jour ſe paſſe inſenſiblement, Bradamante le remarque; elle voudroit prévenir ſa fin par une victoire décidée: elle ſe reſſouvient du ban publié: elle ſçait que ſi ſon ennemi lui réſiſte juſqu'au coucher du ſoleil, elle demeurera ſa conquête. Bientôt elle s'apperçoit que le ſoleil s'approche des colonnes d'Hercule, prêt à ſe plonger rapidement de ce cap dans le ſein de la mer: elle commence à frémir du ſort qui la menace; elle ſent que ſa force ne peut triompher de celle de ſon adverſaire, & la malheureuſe guerrière perd l'eſpérance: mais, plus elle la perd, plus ſa colère s'accroît; elle redouble ſes coups; elle veut encore briſer les armes qui lui réſiſtent depuis le commencement

du jour : elle imite en vain l'ouvrier qui veut terminer un ouvrage laborieux avant la fin de sa journée, & dont les bras énervés par de longs efforts, ne pouvant plus en faire qui ne lui soient inutiles, lui font connoître que ses forces & le jour vont lui manquer à-la-fois. O malheureuse Bradamante ! si tu connoissois celui dont ta colère te fait desirer la mort ; si tu savois que c'est ce même Roger qui t'est plus cher que ta vie, je sçais que tu tournerois plutôt contre ton propre sein le fer que tu fais tomber sur sa tête ; je sçais que, l'aimant plus que toi-même, tu ne te consolerois jamais d'avoir porté tes coups terribles sur ce tendre & fidèle Amant.

Charles & les Pairs qui l'accompagnoient, admiroient comment celui qu'ils croyoient être le Prince Léon, se montroit égal & supérieur même à Bradamante : ils avoient remarqué que, pendant ce long combat, Léon avoit toujours sçu se défendre, sans porter un seul coup qui pût blesser la guerrière. Ils commencèrent tous à changer de sentiment, & se dirent l'un à l'autre, que Léon étoit vraiment digne de devenir l'époux de celle dont il égaloit la valeur.

Dès que le soleil se fut caché sous l'onde, Charles fit séparer les combattans, & jugea que la fille d'Aymon n'étoit plus en droit de

refuser sa main au Prince de Grèce. Roger, dès que le combat fut terminé, ne s'arrêta pas un moment ; &, sans lever la visière de son casque, & sans se dégager d'aucune de ses armes, il monta sur une petite haquenée, & courut se renfermer sous le pavillon où le Prince de Grèce l'attendoit. Léon l'embrassa deux fois tout armé, &, délaçant lui-même son casque, il serra long-tems ses joues sur les siennes: Ah ! mon ami ! s'écria-t-il, je te dois toute mon existence; mes Etats, tout ce que je possède, sont plus à toi qu'à moi-même. Roger, troublé par le malheur présent qui l'accabloit, & dont il sentoit alors le poids, ne lui répondit qu'en peu de mots. Il lui rendit promptement ses devises, & reprit celle de la licorne blanche; il prit le prétexte d'être fatigué de ce long combat; &, quittant le Prince le plus tôt qu'il lui fut possible, il retourna s'enfermer dans le pavillon qu'il occupoit; mais, dès le milieu de la nuit, il reprit ses armes, il sella lui-même Frontin; &, sans être apperçu de personne, il sortit promptement, prit le premier chemin qu'il trouva, & se laissa conduire à l'aventure par le bon & fidèle Frontin. Son cheval marchant au hasard & sans être guidé par son malheureux maître, courut le reste de la nuit, tantôt sur de grandes routes,

souvent

souvent par des chemins de traverse ; il passa des plaines, & s'enfonça dans des bois épais, sans que Roger sortît un moment de la rêverie profonde où son esprit étoit absorbé. Ses pleurs couloient sans cesse, & le désespoir lui présentoit l'image funeste d'une prompte mort, comme l'unique secours qui lui restât pour terminer ses peines. De qui puis-je me plaindre, hélas ! s'écrioit-il ? quel est le barbare qui m'a ravi le seul bien qui m'attachoit à la vie ? Si je ne puis souffrir l'injure que j'éprouve, je dois en tirer la plus cruelle vengeance. Meurs donc, Roger, meurs de ta propre main, puisque tu ne peux en accuser que toi-même ! Ne t'es-tu pas fait l'affront le plus sanglant & le plus solemnel ? Aurois-tu donc la lâcheté de te le pardonner ? Bradamante ne le partage-t-elle pas avec toi, puisqu'elle en devient la victime ? Et quand même un reste d'amour pour la vie t'inspireroit la foiblesse de souffrir cette injure, oserois-tu, malheureux, laisser Bradamante sans en être vengée ? Ah ! ma mort seule peut expier mon forfait contre celle que j'adore : devois-je donc attendre à me la donner, & l'outrager si cruellement ? Que n'ai-je péri mille fois dans les supplices que me préparoit Théodora ! Si j'étois mort sous les coups de la main cruelle de cette mère irritée, du moins ma chère Bra-

damante auroit pu me plaindre; mais quand elle sçaura que c'est moi qui l'ai combattue, qui l'ai livrée moi-même dans les bras de Léon, n'aura-t-elle pas toute raison de détester ma mémoire, autant que je lui ferois horreur si j'osois soutenir la lumière du jour?

C'est en tenant tous ces propos funestes, étouffés à tous momens par ses sanglots, interrompus par ses cris douloureux, que le commencement du jour lui fit voir qu'il étoit alors enfoncé dans un bois épais, dont les entours étoient incultes & sauvages. Ferme dans la résolution de mourir, & ne consultant que son désespoir, Roger desire que sa mort reste secrète; & ce lieu solitaire lui paroît propre pour le dessein qu'il a conçu. Il prend le parti d'entrer dans la plus grande épaisseur de ce bois solitaire; mais auparavant il débride, il ôte la selle à Frontin, & le met en liberté. Ah! mon cher Frontin, lui dit-il, si ton malheureux maître eût pu récompenser tes services, tu n'eusses point été jaloux des honneurs dont jouit ce cheval ailé qui brille parmi les constellations. Le cheval de Castor ni celui d'Adraste ne purent être meilleurs & plus fidèles que toi. Les Grecs ni les Latins n'en ont point cité dans leurs fastes qui méritent d'être plus célébrés; mais aucun de ces coursiers renommés n'a jamais joui

d'un honneur auſſi grand que celui qui te fut ſouvent accordé. Tu fus cher à la plus belle, à la plus vertueuſe des Héroïnes ; ſouvent elle te nourrit, elle te careſſa de ſa belle main ; ſouvent elle prit plaiſir à te brider, à te ſeller, à te faire bondir avec grace entre ſes genoux. Ah ! Frontin, tu fus cher à ma Bradamante !... Mais... malheureux Roger, qu'oſes-tu dire ? Oſes-tu bien, ingrat, inſenſé, barbare Amant, appeler encore tienne, celle que tu viens de livrer ſi lâchement dans les bras d'un autre ?... Ah ! Dieux !... Eh ! qui peut donc m'arrêter ? Pourquoi n'ai-je pas encore tourné mon épée contre mon ſein ?

Si Roger ne ceſſoit de ſe livrer au déſeſpoir ; s'il pouſſoit ſans ceſſe des gémiſſemens, & s'il verſoit des larmes qui n'avoient pour témoins que les bêtes fugitives & les oiſeaux de ces bois, Bradamante n'étoit pas moins malheureuſe dans les murs de Paris : elle ne voit que trop qu'elle ne peut plus rien oppoſer aux juſtes prétentions que Léon a ſur elle ; elle prend enfin le parti de manquer plutôt de parole à Charlemagne, à ſon père, ſa mère, ſes parens, ſes meilleurs amis, que d'accepter un autre époux que Roger. Elle veut tout braver ; & ſi rien ne peut lui réuſſir, elle prend la réſolution de terminer ſa vie par le fer ou par le poiſon, &

la mort lui paroît plus douce que d'être séparée de l'Amant qu'elle adore.

Hélas ! mon cher Roger, quels lieux habites-tu donc ? s'écrioit-elle ; est-il possible que le ban que Charles a fait publier n'ait pas été jusqu'à toi ? Ah ! si tu l'avois sçu, on t'auroit vu le premier dans la lice, nul autre guerrier n'auroit pu t'y précéder. Ah ! malheureuse que je suis ! puis-je donc croire que Roger vive encore, puisqu'il n'est pas venu pour acquérir le droit de devenir mon époux ? Non, Roger, il n'est pas possible que tu sois le seul qui n'ait pas eu connoissance de ce ban ; il l'est encore moins que, l'ayant sçu, tu ne sois pas accouru ; la mort ou des fers ont pu seuls t'en empêcher. Mais que sçais-je ?... ne se peut-il pas que ce Grec, fils de Constantin, ait usé de quelque supercberie pour te retenir ? Cette nation perfide connoît ces lâches moyens de tromper ; il aura trouvé celui de t'arrêter pour te précéder à Paris. Hélas ! je ne demandai sans doute à Charles de n'accorder ma main qu'à celui qui me vaincroit les armes à la main, que dans la certitude où je croyois devoir être que toi seul pourrois me vaincre ; oui, je croyois fermement que le seul Roger pouvoit triompher de sa Bradamante. L'Eternel, hélas ! semble vouloir me punir de ma présomption, puisqu'il

fait remporter la victoire à Léon, dont les armes ne sont encore honorées par aucune action éclatante.

Cependant, si l'on prétend qu'il m'ait vaincue & que je sois en sa puissance, parce que je n'ai pu ni le prendre, ni lui donner la mort, cet arrêt me paroît très-injuste; & Charles a dû voir qu'il n'a point eu d'avantage sur moi, & que l'honneur du combat est égal entre nous. D'ailleurs, quand on n'écouteroit pas cette raison, quand on m'accuseroit de vouloir éluder ce que mes paroles semblèrent promettre, que m'importe? serai-je donc la première qui soit revenue contre ses premiers engagemens? Ma seule volonté, mon seul desir, ma foi, c'est d'être inébranlable dans l'amour que je t'ai juré, c'est de surpasser par ma constance celles que l'antiquité, comme l'Histoire moderne, célèbre pour leur fidélité. Non, quand même on oseroit m'accuser d'être aussi légère que la feuille qui devient le jouet des vents, rien ne peut me faire renoncer à ma première & mon unique chaîne. C'est en formant ces plaintes si douloureuses & si souvent interrompues par ses gémissemens, que la malheureuse fille d'Aymon passa la nuit qui suivit le jour fatal de son combat contre le Prince de Grèce; mais, dès que Morphée eut joui d'un doux repos dans

les grottes Cimmériennes, le Ciel, dont les décrets éternels avoient arrêté l'union de Roger & de Bradamante, envoya promptement un puissant secours à la malheureuse & fidelle guerrière. Il porta la redoutable Marphise à se présenter, dès les premiers rayons du jour, devant Charlemagne; Non, Seigneur, lui dit-elle, Marphise ne souffrira jamais l'injure atroce qu'on prétend faire à Roger; Bradamante est la légitime épouse de mon frère; elle ne lui sera point enlevée tant que je respirerai; & si quelqu'un ose soutenir le contraire, je le défie, & je laverai dans son sang l'affront qu'il ose faire à ces deux époux & à leur sœur. Oui, je soutiens en présence de vous, de vos Pairs & de tous vos Chevaliers, que Bradamante a donné la main à mon frère, en prononçant les paroles sacrées qui joignent deux époux par une indissoluble chaîne. Le Ciel a reçu leurs vœux & leurs sermens; j'en suis témoin; & ni l'un, ni l'autre ne peuvent plus disposer de leur foi.

Je n'oserois trop assurer si Marphise alors disoit exactement la vérité; mais le moment étoit bien pressant, il falloit arrêter sur le champ le mariage de Léon, & la fière sœur de Roger se crut tout permis pour y réussir, en voyant que cette déclaration étoit le moyen

le plus sûr & le plus honnête pour exclure Léon des prétentions qu'il avoit acquises.

Charles fut très-surpris & très-embarrassé par la protestation que Marphise venoit de faire ; il fit venir Bradamante, & ce fut en présence même du Duc Aymon son père, qu'il voulut qu'elle déclarât la vérité. Bradamante rougit, baissa sa tête & ses beaux yeux ; une confusion marquée, un silence absolu qui ne nioit ni n'avouoit rien, donnèrent lieu de croire que la sœur de Roger n'avoit rien dit qui ne fût véritable. Roland & Renaud, présens à cette scène, furent transportés de joie de voir qu'une pareille déclaration alloit rompre une alliance que Léon regardoit déja comme certaine ; que l'obstination du vieux Duc Aymon n'empêcheroit pas Roger d'avoir Bradamante ; & qu'ils ne seroient pas obligés de l'enlever par force, de la main d'un père, pour la remettre dans les siennes. Les deux Paladins voyoient que, sans en venir à des extrémités fâcheuses, ils tiendroient la parole qu'ils avoient donnée à Roger, & que, son mariage étant public & connu de toute la terre, rien désormais ne pouvoit le rompre & s'opposer à cette union qu'ils desiroient. Mais le vieux Aymon, s'élevant contre eux tous avec colère, s'écria fortement : Toute votre vaine supercherie ne m'en impose,

point ; tout ce que vous inventez pour m'empêcher de marier ma fille selon ma volonté, ne peut m'ébranler ; & quand même tout ce que vous osez avancer seroit véritable, je ne me rendrois pas encore. Je suppose (quoique je sois bien éloigné de l'avouer ni de le croire), oui, je suppose que Bradamante ait eu la foiblesse & l'imprudence de donner sa main à Roger, & de recevoir la sienne, comment pouvez-vous le prouver? En quel tems, en quel lieu se sont-ils donné mutuellement leur foi? Ce ne pourroit être du moins qu'avant le baptême : or, si cette union s'étoit formée avant que Roger eût embrassé le Christianisme, elle seroit nulle, & nos loix ne permettent pas qu'aucune alliance puisse se former entre une Chrétienne & un Sarrasin. Léon d'ailleurs n'est nullement obligé de vous croire, puisque vous n'avez rien déclaré touchant ce prétendu mariage, avant qu'il ait hasardé de perdre sa vie dans le combat dont il est sorti vainqueur : & notre grand Empereur, qui ne peut pas croire plus que moi votre infidèle rapport, doit être jaloux de maintenir l'exécution de ce qu'il a promis. Que n'avez-vous donc fait cette même déclaration avant qu'il eût fait publier son ban dans tous ses Etats, & lorsque rien n'étoit encore décidé? C'est en conséquence de ce ban que le Prince

de Grèce eſt venu de Conſtantinople pour s'y ſoumettre & remplir ſa teneur.

C'eſt ainſi que le Duc Aymon combattit les raiſons que Roland, Renaud & Marphiſe alléguoient en faveur de Roger & de Bradamante: Charles étoit attentif, peſoit les intérêts, les moyens des deux partis, & gardoit le ſilence.

Un murmure ſourd, mais général, s'éleva dans la Cour de Charles; chacun ſe diſoit à l'oreille quelle étoit la cauſe qui lui paroiſſoit être la meilleure: ce bruit devint encore plus fort & plus éclatant en ſe répandant juſques dans la capitale & le reſte du Royaume. C'eſt ainſi qu'on entend murmurer les vents dans les cîmes & dans les feuillages des hautes forêts, lorſque l'auſtral & l'aquilon les agitent; c'eſt ainſi que les vagues mugiſſent en ſe briſant contre le rivage, lorſque le fougueux Eole oſe attaquer le Dieu des mers. Tous les avis ſe partagent entre Roger & Léon; mais preſque tous les Chevaliers François ſe déclarent pour l'Amant de Bradamante; & le Prince de Grèce obtient à peine le ſuffrage d'un ſeul contre dix autres en ſa faveur. Charlemagne, indécis encore, ne veut point s'en rapporter à ſon ſeul jugement dans une affaire auſſi grave; il la renvoie à l'aſſemblée générale de ſes Pairs aſſis en Parlement. Pour Marphiſe, elle eſt en par-

tie satisfaite d'avoir arrêté le mariage de Léon, & bientôt la guerrière propose un nouveau moyen de terminer cette grande querelle.

Seigneur, dit-elle à Charles, il n'est pas naturel que Léon puisse prétendre à l'épouse de Roger, tant que mon frère conservera la vie; il faut nécessairement que l'un des deux tombe sous les coups de son adversaire, & perde la lumière du jour; l'autre, sans rival, restera possesseur de Bradamante. Charles, convenant tacitement que Marphise avoit raison, proposa ce nouveau combat à Léon. Comme son ban avoit engagé ce Prince à soutenir le premier, Léon qui comptoit sur la valeur & l'attachement du Chevalier de la Licorne, qu'il croyoit être alors dans son pavillon, ne douta pas que celui-ci ne vainquît Roger avec autant de facilité qu'il en avoit eu à résister tout un jour, en ne faisant que se défendre, contre le courage & la fureur de Bradamante. Il ne rejeta point cette nouvelle proposition; mais il ignoroit que dans ce moment le désespoir avoit entraîné Roger dans le fond d'un bois, où ce jeune Héros étoit prêt à succomber à sa douleur mortelle; il croyoit qu'il n'étoit parti que pour aller exercer son cheval à quelques milles de son camp. Léon, comptant employer une seconde fois la même ruse, accepta ce nouveau

combat ; il ne tarda pas à s'en repentir, lorſque celui dont il vouloit exiger ce qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire, ne reparut pas, ni vers la fin de ce jour, ni les deux ſuivans, & qu'il n'en eut aucune nouvelle. Il ne lui paroiſſoit pas trop ſûr de ſe haſarder lui-même dans un combat contre Roger, dont il avoit entendu cent fois exalter la force & la valeur, & craignant ou la mort, ou d'eſſuyer un affront, il envoya de toutes parts pour chercher ſon brave Chevalier de la Licorne ; il le fit demander dans toutes les villes & les châteaux à portée de Paris ; & , dans ſon impatience, il monta lui-même à cheval pour en faire la recherche. Mais elle eût été bien inutile, ſans le ſecours de la bonne & ſage Méliſſe, ainſi que vous le pourrez apprendre en écoutant encore le Chant ſuivant.

Fin du quarante-cinquième Chant.



du même sang, & l'aimable Julie. Mais, grands Dieux ! que de Dames illustres viennent encore honorer mon arrivée ! Quoi ! c'est Hyppolite Sforce ! c'est cette jeune & belle Trivulce que les filles de Mnémosyne élevèrent dans leur antre sacré ! Emilie Pia, Marguerite, Angélique Borgia, Gratiosa, vous daignez toutes accourir au-devant de moi; Richilde d'Est même les suit, & mène avec elle Diane, Blanche, & leurs autres sœurs.... Je vous reconnois avec transport, ô vous, Barbara Turca ! vous vous appuyez sur votre compagne Laure: couple charmant, vous qui joignez l'esprit & la sagesse à la beauté, non, le soleil ne peut rien voir de plus parfait que vous dans sa course. Vous les suivez, illustre Ginevra, vous par qui le beau nom de Malatesta reçoit ençore plus de lustre, que les palais, les richesses & les vastes dominations ne pourroient en répandre sur ce nom révéré.

Si le vainqueur des Gaules eût trouvé Ginevra dans Rimini, lorsque ce superbe Républicain voulut se rendre maître de la capitale du monde, il n'eût point passé le Rubicon, il eût déposé ses trophées aux pieds de Ginevra; &, content de la voir, de l'entendre & de l'admirer, il eut reçu ses loix, & n'eût point été porter des fers pour opprimer sa patrie.

J'apperçois encore un grouppe conduit par les Graces ; la mère, la femme, les sœurs, les cousines du Seigneur de Bozzolo s'avancent avec les Torella, les Viscomti, les Bentivoglio & les Palavicini ; mais les Grecs, les Latins & les habitans de toutes les zônes différentes, n'ont rien chanté, n'ont rien vu d'aussi beau que la charmante Julie de Gonzague. Sûre de la victoire, & telle que Cythérée quand elle descend des Cieux, toutes les autres beautés de l'univers l'envient, l'admirent & lui cèdent la palme : sa cousine est près d'elle, & donne l'exemple à l'univers d'une ame qui ne se laissa jamais abattre par l'adversité. Anne-d'Arragon, ce flambeau digne de luire dans la maison resplendissante de gloire des Du Guast, marche à côté d'elle ; son cœur est le vrai sanctuaire de l'amour conjugal, de la foi la plus pure ; son esprit est celui des Graces, de la lumière & de la sagesse ; sa sœur, son égale, son amie & sa compagne, donne l'exemple à la terre d'un amour & d'une fidélité qui bravent les horreurs du tombeau ; ses chants divins empêchent que la gloire d'un illustre époux n'y reste ensevelie, & répètent en des vers harmonieux & touchans ce que la Déesse aux cent voix publioit sans cesse lorsque ce Héros avoit les armes à la main : le Styx & le Léthé frémissent de ne pouvoir éteindre la

gloire de ſon nom ſous leurs ondes noires ; les Cieux ſemblent s'ouvrir pour écouter les louanges méritées qu'elle donne à ſon époux. Vous qui faites l'ornement de ma chère patrie, aimables Dames de Ferrare, vous qu'on voit embellir les bords Adriatiques dans Urbin & Peſaro ; vous auſſi qui brillez ſur le Mincio, dans la ville qui vit naître Virgile, qu'il m'eſt doux, qu'il m'eſt honorable de vous voir remercier le ſort qui me ramène pour vous célébrer !

Si mes yeux, éblouis par tant de beautés qui les arrêtent tour-à-tour, ne me trompent point, je vois l'illuſtre citoyen d'Arezzo, Unico Accolti, que les beautés de la Lombardie & de la Toſcane entourent, toujours attentives pour écouter ſes chants divins : ſon neveu Benedetto, couvert de la pourpre romaine, ainſi que les Cardinaux de Mantoue & de Campeggio, augmentent ſon cortège : je lis dans leurs yeux qu'ils ont quelque plaiſir à me revoir ; & mon cœur me répète ſans ceſſe que je ne pourrai jamais leur en marquer aſſez toute ma tendre reconnoiſſance. Mais quelle nouvelle troupe d'Auteurs célèbres s'offrent encore à mes regards ? comment pourrai-je les nommer tous, & leur rendre les hommages qu'ils méritent ? Lactance, Claude Toloméi, Paul Panſa, vous

Dreſſino,

Dressino, illustre & nouveau Juvénal, mes chers Capilupi, Sasso, Molza, Florian Montino; & toi, Jules Camillo, qui nous applanis la route du doublé mont; Marc Antonio Flaminio, Sanga, Berna; ah! que j'aime à vous voir! bientôt je jouirai du bonheur de vous entendre.

Mais quel est ce Héros qui s'avance couvert de lauriers, & tenant dans sa main l'urne captive de l'Escaut? C'est l'illustre Farnèse; c'est celui qui porte si dignement le nom d'Alexandre: il n'est plus entouré des Capitaines qui vainquirent sous ses ordres; mais il l'est par les favoris d'Apollon, Fedro, Capella, Porzio, Philippe de Boulogne, Volterano, Maddalena, Blosio, Pierio; toi, Vida, l'honneur de Crémone, dont la veine est intarissable & pure; Lascari, Mussuro, Navagéro, Andréa Marone, & toi, religieux Severo, chantez le Héros que vous suivez, & que ma voix s'unisse à vos chants. Deux autres Alexandres arrêtent mes regards: l'un est Orologi; l'autre, l'ingénieux Guarini, cet aimable chantre d'Amarillis & de son Berger fidèle. Près de Mario Olvito, je vois l'homme divin assez redouté par ses écrits, pour avoir le surnom de correcteur des Souverains; c'est ce célèbre Pierre Arétin qui souvent n'est pas moins gai, moins aimable, qu'il

n'eſt à redouter lorſque la ſatyre aiguiſe ſa plume toujours élégante. Mainardo, Leoniceno, Celio, Panizzato, Teocreno, tous ſont à ſa ſuite avec Bernard Capello. Reçois mes hommages, harmonieux & correct nourriſſon des Muſes ; c'eſt à toi ſeul, élégant Pierre Bembo, que la langue italienne doit ſon harmonie, ſes agrémens & ſa pureté. Gaſpard Obigi qui te ſuit, t'écoute & ſe conforme à tes leçons; Fracaſtor, le Bevazzano te prennent auſſi pour modèle. Je vois le Taſſe.

Nicolas Tiepoli, Amanio, Antoine Fulgoſe me font des ſignes d'amitié ; tous les trois montrent leur impatience de me voir deſcendu ſur le rivage. Je crois voir auſſi mon cher Valerio s'éloigner un peu des Dames, en cauſant avec Barignano ; peut-être ſe plaint-il d'avoir été maltraité par un ſexe enchanteur ; mais n'eſt-ce pas notre ſort à tous d'avoir ſouvent à nous en plaindre, & de l'adorer ſans ceſſe ?

Muſes, prêtez-moi vos accens divins ; ou plutôt, accourez vous-mêmes pour célébrer Pic & Pio, ces Princes de la Mirandole, dignes d'occuper le faîte de l'Hélicon. Quels ſons mélodieux, quel attrait attache mes yeux ſur cet homme dont la tête eſt ceinte d'une double couronne de lauriers & de roſes !.... Si ces yeux pleins de feu, ſi cette voix touchante ne

me trompent point, je crois le reconnoître au portrait qu'on m'en a fait ; c'eſt cet homme ſublime que je deſire ſi vivement de voir; c'eſt l'immortel Sannazar, dont les chants attirent les Muſes ſur les bords de la mer, & qui les fait deſcendre de la double colline pour l'écouter.

Je vais te rejoindre enfin, docte & laborieux ſecrétaire Piſtofilo ; je vois que tu parles de ton ancien ami ; je t'entends dire aux Acciajuoli l'Angiar, le plaiſir que tu ſens en me voyant à couvert de la fureur des flots. Mon bon parent Malaguzzo parle avec Adoardo de ma longue navigation ; ils oſent eſpérer qu'elle rendra le lieu de ma naiſſance célèbre depuis les colonnes d'Alcide juſqu'aux ſources du Gange. Victor Fauſto, Tancrède partagent la joie de mes chers compatriotes. Dieux ! qu'il m'eſt doux d'appercevoir les deux ſexes raſſemblés ſur ce rivage pour jouir du plaiſir de me voir de retour ! Mais, tandis que le vent m'eſt ſi favorable, achevons ce qui me reſte encore de chemin à faire, & retournons à Méliſſe ; ſuivons-la dans les ſoins qu'elle prend pour ſauver les jours de Roger.

Cette ſage enchantereſſe aimoit également Bradamante & Roger ; elle deſiroit, comme je l'ai déja dit ſouvent, de les voir unis par une

chaîne indestructible ; leurs intérêts étoient toujours l'objet de ses soins les plus tendres, & les esprits soumis à ses ordres lui rendoient, d'heure en heure, un compte exact de tout ce qui touchoit ces fidèles amans. Elle apprit de l'un d'eux, que Roger, couché dans le fond d'un bois écarté, s'abandonnoit à son désespoir, se privoit de toute espèce de nourriture, & ne desiroit plus que la mort. Mélisse aussi-tôt se mit en marche pour le secourir, & se porta promptement à la rencontre de Léon. Ce Prince, après avoir envoyé de tous côtés à la recherche du Chevalier de la licorne, étoit parti pour le chercher lui-même ; & Mélisse ayant obligé un des esprits à ses ordres à prendre la forme d'une haquenée, elle s'en étoit servi pour joindre le fils de Constantin. Si la noblesse de votre ame, Seigneur, répond à celle de votre figure (lui dit-elle), si l'air de douceur & de bonté qu'on trouve dans vos yeux règne aussi dans votre cœur, venez, de grace, au secours du meilleur Chevalier de l'univers, qui touche déja peut-être à son dernier moment, & qu'on ne peut trop tôt tirer de son état affreux. Ce Chevalier, non-seulement est le plus brave de ceux qui sont dignes de porter une épée & de couvrir leur bras d'un bouclier, mais il est aussi le plus aimable des mortels. Hélas ! c'est par un

acte plus qu'humain de générosité, qu'il est prêt à perdre la vie. Ah! Seigneur, accourez de grace avec moi pour chercher quelque moyen de sauver ses jours. Léon, frappé du discours & des instances de Mélisse, imagina tout-à-coup que le Chevalier dont elle lui parloit pouvoit être celui qui lui causoit de si vives alarmes, qu'il faisoit chercher & qu'il cherchoit lui-même : il n'hésita pas à suivre Mélisse ; & tous les deux arrivèrent bientôt près de l'endroit écarté du bois où Roger étoit prêt à rendre le dernier soupir.

Ils trouvèrent ce malheureux Chevalier couché sur l'herbe tout armé ; sa tête étoit encore couverte de son casque, & restoit appuyée pesamment sur son bouclier, dans le milieu duquel la licorne blanche étoit peinte : il étoit si cruellement abattu par trois jours qu'il avoit passés sans prendre aucune nourriture, qu'il n'auroit pas eu la force de se relever, ou qu'il seroit retombé sur le champ s'il n'eût été soutenu : c'est-là qu'occupé sans cesse de l'injure qu'il avoit faite à celle qui l'attachoit seule à la vie, son ingratitude lui paroissoit si criminelle, qu'elle le portoit quelquefois jusqu'à se déchirer les mains, ensanglanter ses lèvres ; & ces momens de rage étoient suivis d'un abattement mortel. C'est dans un de ces derniers momens, que

Méliſſe & Léon s'approchèrent de lui ; ſon eſprit alors étoit abſorbé dans une rêverie ſombre, ſes yeux étoient fixes ; il ne s'apperçut pas même de leur arrivée ; ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens ne ceſſoient point cependant de ſe faire entendre. Léon s'arrêtant fut attentif à les écouter ; il deſcendit de cheval ; il s'approcha doucement de lui : bientôt de nouvelles plaintes lui firent connoître qu'un amour violent & malheureux réduiſoit le Chevalier dans ce cruel état ; mais Roger ne prononça jamais le nom de celle qui lui faiſoit ſubir un ſi cruel martyre. Léon s'approche pas à pas ; il ſe trouve enfin ſi près de lui, que, ſe ſentant ému comme pour ſon propre frère, il ſe baiſſe, ſe couche à ſon côté, l'embraſſe & le couvre de ſes larmes. Il eſt bien douteux que l'approche de Léon pût cauſer quelque plaiſir à Roger ; il craignoit trop que ce Prince ne voulût combattre la réſolution qu'il avoit priſe de mourir.

Léon, en effet, lui montre la plus vive amitié, & lui dit de l'air le plus touchant & le plus tendre : Ne craignez point de m'apprendre le ſujet de votre douleur ; il eſt peu de maux auxquels il ne ſoit poſſible de remédier ; & quand la cauſe en eſt connue, l'homme courageux doit chercher des reſſources & combattre l'adverſité juſqu'à la mort. Je ſuis affligé,

blessé même que vous m'ayiez caché le sujet de vos peines : ne suis-je donc pas votre véritable ami ? Un sentiment irrésistible me portoit à vous aimer, quoique alors vous fussiez mon plus cruel ennemi. Quel progrès l'amitié n'a-t-elle pas dû faire en mon cœur, depuis que je vous dois l'honneur & la félicité de ma vie ? Croyez-vous donc que je puisse jamais rompre ce nœud si cher qui m'attache à vous ? croyez-vous que je n'emploie pas toute ma puissance, mes amis, ma vie même pour vous secourir ? Ne vous faites donc plus une peine de m'ouvrir votre cœur : voyons si la force, l'adresse, l'or & les dons, la politique adroite même ne pourront pas nous être utiles. Eh bien ! mon malheureux ami, si rien ne peut me réussir, n'êtes-vous pas toujours le maître de recourir à la mort ? Mais n'ayez pas la foiblesse de vous livrer au funeste projet de mourir, avant que vous ayiez essayé tous les moyens de surmonter vos malheurs.

Léon joignit à ce qu'il venoit déja de lui dire, des caresses, des instances si vives & si touchantes, que l'ame sensible de Roger en fut attendrie ; il se sentit forcé de répondre à tant d'amitié ; il jeta sur Léon le regard le plus touchant ; ses lèvres s'entr'ouvrirent à plusieurs reprises, sans qu'il pût encore lui parler : à la

fin, ce fut d'une voix tremblante & presque éteinte par la foiblesse & par la douleur, qu'il lui dit: Ah! Seigneur, quand vous sçaurez qui je suis!... dès que je vous aurai dit mon nom, vous serez peut-être bien éloigné du desir de m'arracher à la mort.... Je suis l'homme du monde que vous devez le plus haïr.... je suis Roger.... Moi-même je vous ai détesté lorsque je ne vous connoissois pas encore: ce fut pour vous arracher la vie que je partis de cette Cour, & que je me jetai dans le parti des Bulgares. Je voyois Aymon décidé contre moi; je perdois Bradamante qu'il vous destinoit! Ah! Seigneur, qu'il est facile au Ciel de changer le cœur de l'homme! Votre générosité, vos vertus éteignirent ma première fureur; elles pénétrèrent mon ame, elles vous l'attachèrent pour toujours. Ne pensant point que j'étois Roger, vous me proposâtes de combattre & de vous acquérir Bradamante: hélas! c'étoit m'arracher le cœur, c'étoit m'ôter le plus doux espoir de ma vie; je ne balançai pas cependant...: & je vous ai prouvé que votre bonheur m'étoit plus cher que le mien. Bradamante est à vous, Seigneur.... & je meurs content, puisque je vous rends heureux. En renonçant à celle que j'adorois, j'ai bien senti que je renonçois à la vie; car Bradamante en est l'ame, &

ſans elle je ne peux plus vivre. D'ailleurs, ſçachez que ma mort vous devient néceſſaire; les ſermens les plus ſacrés m'uniſſent avec elle; elle ne peut recevoir votre main tant que je verrai le jour; abandonnez-moi donc à mon malheureux ſort, & laiſſez-moi terminer ma vie.

Léon demeura ſi ſurpris à ces mots, qu'il reſta muet, & les yeux fixés ſur ceux de Roger; une ſtatue ne ſeroit pas plus immobile, qu'il ne parut l'être pendant quelques momens. Toute la généroſité, toute la reconnoiſſance, toute l'amitié de Roger ſe peignent à ſes yeux, & pénètrent ſon ame; non-ſeulement ce qu'il vient d'entendre ne bleſſe pas les ſentimens qu'il a déja voués à Roger, mais il ſent augmenter pour lui ſa tendreſſe; les maux qu'il ſouffre deviennent les ſiens, ils briſent ſon propre cœur, il ne peut plus les ſupporter.

La généroſité, digne du fils d'un grand Empereur, parle en ſon ame ainſi que l'amitié; du moins, ſe dit-il, égalons (s'il nous eſt poſſible) celle dont Roger me donne l'exemple.... Roger (lui dit-il en lui prenant la main), je te haïſſois auſſi ſans te connoître; mais, au moment même où je te vis percer & renverſer mes eſcadrons, je fus ſi ſurpris, j'admirai tant une ſi haute valeur, que quand même je t'aurois connu dès ce moment pour être

Roger, je ne m'en ferois pas fenti naître un intérêt moins tendre pour toi. Non, je n'ai jamais haï que ton nom, & ta perfonne m'a toujours été chère; quand même je t'aurois connu pour être mon rival & mon ennemi, je ne t'en aurois pas moins délivré des fers de la cruelle Théodora; je t'en délivrerois encore en ce moment. Il n'eft aucun bien que je ne te defire; fi je volai pour te fecourir fans te connoître, juge par ton propre cœur, Roger, de ce que je dois faire aujourd'hui. Ah! Léon pourroit-il jamais s'avilir par une lâche ingratitude?... Renonçant à toi-même, au plus tendre amour, à tout ce qui t'attachoit à la vie, tu m'as tout donné, Roger.... je te le rends. Ah! mon ami.... crois que mon cœur fent encore plus de plaifir à te le rendre, qu'il n'en eut à le recevoir. Bradamante eft à toi; vous êtes dignes tous deux l'un de l'autre: fa valeur éclatante & fes charmes m'avoient fait defirer fa main; mais j'éteindrai pour elle tout autre fentiment que celui qu'infpire la plus haute eftime: il m'en coûteroit trop cher fi fa main, en la recevant, m'arrachoit un ami tel que toi. Vis heureux avec elle; refferre promptement tes nœuds facrés: non-feulement je te la rends, mais je perdrois plutôt & l'Empire d'Orient & la vie, que de t'arracher la tienne. Mais, ô

mon ami Roger ! permets-moi de me plaindre ; m'as-tu donc ſoupçonné d'être un ingrat, un barbare ?. . . . Quoi ! tu préférois la mort à me faire un aveu que je méritois ! . . . Qui pourroit exprimer tout ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Roger en écoutant Léon ? De douces larmes couloient de ſes yeux ; elles baignèrent la main de ſon ami qu'il tenoit ſerrée ſur ſon ſein. Il le preſſa vainement ; il voulut lui faire de nouveaux ſacrifices ; . . . mais à la fin, vaincu par une amitié ſi touchante & ſi vraie : Je vivrai donc, puiſque vous le voulez, ô généreux Prince ! oui, je vivrai pour vous ſervir, & pour vous adorer comme celui qui m'a deux fois donné la vie. . . . . . .

Méliſſe fit apporter ſur le champ un vin précieux & les alimens néceſſaires pour ranimer les forces épuiſées de Roger. Dans le moment qu'ils s'occupoient de ce Chevalier, Frontin, attiré par le henniſſement des chevaux de Léon & de ſa ſuite, s'approcha d'eux aſſez près pour que ce Prince pût le faire prendre, ſeller & brider par ſes Ecuyers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Roger put monter & ſe tenir ſur Frontin ; & celui dont la valeur avoit défait toute une armée, & dont la force & l'adreſſe avoient ſoutenu la fureur de Bradamante pendant tout un jour, put à

peine marcher pendant une demi-lieue pour arriver dans une belle Abbaye, où Léon voulut qu'il demeurât pendant quelques jours pour se rétablir.

Léon & Mélisse ayant vu que Roger avoit repris ses forces, le ramenèrent dans la cité royale de Paris ; ils apprirent en chemin, que, sur le soir du jour précédent, une ambassade solemnelle, envoyée par les Bulgares, étoit entrée dans cette ville ; que cette nation venoit d'élire Roger pour son Roi, & qu'elle avoit envoyé pour Ambassadeurs les plus grands Seigneurs du Royaume à la Cour de Charles, pour lui demander Roger, & prêter serment de fidélité, pour toute leur nation, entre les mains de ce Chevalier : ce fut des Bulgares même que l'Ecuyer de Roger apprit cette nouvelle, dont il vint rendre compte à son maître ; il les avoit suivis depuis Belgrade, & cet Ecuyer avoit déja raconté dans Paris, comment son maître avoit battu l'armée de Constantin & de Léon ; & que les Bulgares, lui devant leur salut & la victoire, l'avoient unanimement proclamé pour leur Roi : ce même Ecuyer avoit répandu de même comment Roger avoit été retenu prisonnier par Ungiard dans Novigrade ; le péril affreux qu'il avoit couru lorsqu'il avoit été remis entre les mains de la cruelle Princesse

Théodora; on sçut même de lui, que ce Chevalier avoit été délivré par une main inconnue, & qu'un matin on avoit trouvé son Geolier mort & sa prison ouverte.

Ces événemens étoient déja connus dans tout Paris, lorsque Léon & Roger entrèrent sur le soir dans cette ville; &, ne marchant que par des rues détournées, aucun des habitans n'avoit pu reconnoître ce Chevalier.

Le lendemain matin les deux amis se présentèrent ensemble devant Charlemagne: Roger portoit les mêmes armes dont il s'étoit couvert pour combattre Bradamante; l'aigle impériale à deux têtes paroissoit éployée sur son écu; il avoit la même devise, la même cotte d'armes, que l'on voyoit encore percée & déchirée par les coups que la fille d'Aymon avoit portés. Léon, sans armes, couvert des plus riches habits & d'un long manteau de pourpre, étoit à côté de lui, & de grands Seigneurs Grecs marchoient à leur suite.

Léon salua respectueusement l'Empereur Charles, qui s'étoit déja levé pour venir au-devant de lui; & tenant par la main Roger, qui n'étoit encore connu de personne, il le présenta lui-même à Charles, en lui disant: Seigneur, voilà le bon & valeureux Chevalier qui, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit fermée, a

foutenu les efforts inutiles de la brave guerrière Bradamante ; elle n'a pu le vaincre ; & felon votre ban, Seigneur, ce Chevalier étant forti victorieux de ce combat, il a fait la conquête de cette illuftre guerrière ; il doit l'avoir pour époufe, & je viens vous la demander pour lui.

Charles refta confus & furpris ; toute fa Cour le fut également ; perfonne n'avoit foupçonné jufqu'à ce moment, qu'un autre que Léon eût foutenu le combat contre Bradamante ; & l'on ne pouvoit imaginer quel pouvoit être le Chevalier préfenté par le Prince de Grèce. Marphife n'étoit rien moins que tranquille en voyant, en écoutant tout ce qui fe paffoit en ce moment ; elle avoit eu peine à foutenir ce que Léon venoit de dire ; mais à peine eut-il proféré les derniers mots, que, fe levant avec pétulance, elle dit à Charles avec hauteur : Mon frère Roger n'eft point ici pour défendre fon époufe & fes légitimes droits ; mais ne croyez pas que je les laiffe attaquer en fon abfence : je fuis fa fœur ; quiconque ofera dire qu'il a des droits fur Bradamante, quiconque avancera que Roger ne foit pas digne d'elle, qu'il fe préfente, qu'il vienne combattre Marphife, & recevoir la punition de fon menfonge & de fa témérité....

Marphise montra tant d'indignation & de colère en prononçant ces mots ; son air, ses gestes étoient si menaçans, qu'on craignit que, sans respect pour la présence de Charles, elle ne courût attaquer sur le champ Léon & le Chevalier inconnu. Léon sourit de la fureur dont les beaux yeux de Marphise étincellent ; il voit qu'il n'est plus tems de cacher Roger ; il lève son casque : Belle & redoutable Marphise, lui dit-il, je livre ce Chevalier à vos coups. Le vieux Egée ne fut pas plus surpris lorsque, séduit par la fureur d'une marâtre jalouse, il présentoit une coupe empoisonnée à Thésée, & qu'il reconnut son fils à l'épée sur laquelle il alloit proférer ses sermens. Marphise éperdue reconnoît son frère, s'écrie & s'élance entre ses bras ; cette tendre sœur ne peut s'en arracher. Renaud, Roland, Charles lui-même accourent ; Roger passe tour-à-tour dans leurs bras ; & n'en sort que pour passer dans ceux d'Olivier, de Dudon & de Sobrin. Tous les Paladins, tous les hauts Barons l'entourent ; Roger est en ce moment heureux, l'enfant, le frère, l'ami de toute la Cour de Charles.

Lorsque la vive & tendre émotion de ce premier moment fut un peu calmée, le Prince de Grèce employa l'éloquence ordinaire de son pays, pour raconter toutes les actions écla-

tantes de Roger ; il leur dit comment ce Héros avoit été surpris ; il finit en leur confirmant tout ce qu'il avoit été forcé de faire pour l'arracher des fers de sa tante, & du supplice qu'elle lui préparoit ; & ce fut les larmes aux yeux qu'il leur raconta le sacrifice que Roger avoit voulu lui faire, son combat contre Bradamante, & l'acte de générosité surnaturelle que ce noble guerrier avoit cru devoir à la reconnoissance.

Léon crut pouvoir leur dire aussi dans quel état affreux il avoit trouvé le malheureux Roger, lorsqu'après avoir rempli tout ce qu'il avoit promis, il l'avoit vu couché sur la terre, exténué par une abstinence volontaire, & prêt à perdre la vie s'il n'eût été promptement secouru. Léon avoit été trop vivement affecté pour ne pas peindre fortement le désespoir de son ami : tous les yeux de ceux qui l'écoutoient se remplirent de larmes ; le moment d'après, Léon parla d'une manière si pathétique au Duc Aymon, que non-seulement il toucha vivement l'obstiné vieillard, mais il le porta même jusqu'à prévenir Roger, en lui disant qu'il le prioit d'oublier l'opposition qu'il avoit apportée à son mariage ; qu'il l'adoptoit pour son fils, & que la main de Bradamante étoit à lui.

Pendant ce tems, cette guerrière malheureuse fuyoit

fuyoit le monde, & jusqu'au jour même : retirée dans un cabinet sombre, elle versoit sans cesse des larmes; & souvent elle appeloit la mort à son secours. Tout-à-coup elle entend le palais de son père retentir de cris de joie; elle se lève: ses parens, ses amis accourent, l'entourent; elle apprend l'heureux événement qui termine ses peines. Le cours de son sang, retenu par la douleur, s'élance alors de son cœur avec tant d'impétuosité, qu'elle est prête à perdre la vie; tous ses esprits semblent se dissiper à-la-fois, & ses nerfs épuisés la laissent sans force, hors d'état de faire un pas & d'exprimer ce qu'elle sent si vivement. Tel est le malheureux qui languit dans les fers, & qui n'attend plus qu'une mort honteuse & cruelle; c'est au moment même qu'il croit voir arriver la troupe sinistre qui va le conduire au supplice, qu'on reconnoît son innocence, & qu'il entend retentir jusqu'à lui le cri de justice qui le rappelle à la vie.

Les Maisons de Montgraine & de Clermont partagent la joie de ces heureux Amans, & prennent plaisir à voir deux branches de leur illustre sang se réunir par un nouveau nœud. Les perfides Mayençois, au contraire, s'affligeoient de cette nouvelle alliance; mais Anselme, Ganélon, Falcon & Ginames avoient soin de cacher la haine & l'envie qui rongeoient

leur cœur ; ils n'osoient agir à force ouverte, & les traîtres couvroient leurs menées secrètes avec la même adresse qu'emploie un renard caché dans un buisson, pour se jeter sur la proie qu'il épie.

Renaud & Roland avoient déja puni plusieurs traîtres de cette race perfide : Charles avoit sagement assoupi ces anciennes querelles ; mais la haine des Mayençois étoit encore augmentée depuis la mort de Pinabel & de Bertolas ; cependant, comme ils n'osoient attaquer ceux qui leur avoient donné la mort, ils feignirent d'ignorer qu'ils étoient tombés sous les coups de Bradamante, de Roger & de ses deux cousins. Leur haine n'en étoit que plus envenimée, les traîtres n'attendoient que le moment de se venger à coup sûr de ceux qu'ils détestoient & qu'ils craignoient également.

Dans ce même tems, les Ambassadeurs Bulgares, arrivés à la Cour de Charles dans l'espérance d'y trouver Roger, apprirent ce qui venoit de se passer; &, venant le trouver aussitôt, ils se jetèrent à ses pieds, & le prièrent de venir leur donner des loix; ils lui dirent que le sceptre & la couronne de Bulgarie l'attendoient dans Andrinople, où sa présence étoit nécessaire pour mettre en sûreté leur Royaume, que Constantin étoit prêt d'attaquer avec de

nouvelles forces ſupérieures aux premières : Mais, lui dirent-ils, dès que nous vous aurons à notre tête, loin de le redouter, c'eſt à ce Prince à craindre lui-même de perdre ſon Empire. Roger accepta leur offre, ſe rendit à leur prière, & leur promit d'arriver dans Andrinople avant le troiſième mois expiré, ſi le ſort ne s'oppoſoit pas à ſon deſſein. Léon, qui venoit d'entendre les Ambaſſadeurs, s'avança promptement, & les aſſura que puiſque Roger devenoit leur Roi, dès ce moment il pouvoit leur jurer, au nom de Conſtantin ſon père, une alliance éternelle ; il dit en conſéquence à Roger, qu'il ne ſe preſsât pas de quitter la France pour aller ſe mettre à la tête des eſcadrons Bulgares, & qu'il lui répondoit d'engager ſon père à renoncer à toutes ſes anciennes prétentions.

Toutes les actions éclatantes de Roger, les qualités, les dons céleſtes qu'il avoit reçus du Ciel, furent avoués par l'ambitieuſe Béatrix, & le rendirent à ſes yeux digne de devenir ſon gendre, dès qu'elle ſçut qu'il étoit Roi de Bulgarie. Charles donna ſes ordres pour les préparatifs d'une noce auſſi magnifique, auſſi brillante que s'il eût marié ſa propre fille : les ſervices de Bradamante, tous ceux de ſa famille étoient préſens à ſes yeux ; il crut ne pouvoir

trop faire en cette occasion ; & l'ame noble & sensible de cet Empereur eût volontiers sacrifié la moitié de ses trésors pour honorer une alliance qui lui devenoit si chère. Il fit publier dans tous ses Etats, qu'il tiendroit Cour plénière, & qu'il accordoit toute sûreté pendant l'espace de neuf jours à tous ceux qui voudroient s'y rendre ; il donna des ordres en conséquence pour faire dresser de riches pavillons dans la campagne autour de Paris ; leurs avenues, leurs entours furent garnis de rameaux & parés de festons de fleurs ; & ce camp fut comme une seconde ville, de l'aspect le plus agréable.

Charles, imaginant bien que cette grande fête attireroit à Paris un concours prodigieux d'étrangers de tous les pays, & que cette ville, quoique vaste, ne pourroit les contenir tous, multiplia pour eux des logemens aussi commodes qu'agréables, par une immensité de pavillons tendus autour des murs.

Mélisse s'étoit occupée à préparer un singulier & superbe appartement pour les deux jeunes époux qu'elle protégeoit ; elle sçavoit que cet heureux mariage étoit inscrit depuis long-tems dans les décrets éternels, & qu'il devoit naître de cette union la meilleure & la plus illustre des races ; elle plaça le lit nuptial dont elle prévoyoit l'heureuse fécondité sous le plus riche

& le plus vaste de tous les pavillons; tous les ornemens en étoient aussi somptueux que galans, & ses murailles intérieures étoient couvertes de broderies, qui ne représentoient que des objets également intéressans & agréables; elle venoit d'enlever ce riche & singulier pavillon sur un rivage de la Thrace, où Constantin l'avoit fait tendre; ce fut du consentement du Prince Léon, ou plutôt pour lui prouver toute la puissance que son art lui donnoit sur la terre & sur les enfers, qu'elle évoqua les habitans du Styx soumis à ses ordres, & qu'elle fit enlever ce pavillon avec ses mâts, ses piquets & ses cordages. Ce fut donc au milieu du jour même qu'elle le fit enlever à Constantin, qu'elle le fit porter dans les airs jusqu'aux bords de la Seine, & qu'elle le fit tendre pour recevoir sous son riche toit les plus fidèles & les plus heureux époux; mais il ne leur servit que pendant la première nuit, & dès le lendemain elle le fit reporter & tendre sur le même rivage d'où les esprits à ses ordres l'avoient enlevé.

La divine Cassandre, cette fille de Priam qui joignoit une fureur prophétique à l'étude la plus profonde, avoit fait construire ce riche pavillon plus de deux mille ans avant les noces de Roger: Cassandre l'avoit brodé de ses propres mains, pour en faire présent à son frère Hector.

Cette Princesse avoit voulu donner à ce Héros quelque légère idée de tout ce qu'elle connoissoit pleinement devoir contribuer dans les siècles futurs à la splendeur de sa race; elle s'étoit servie des soies les plus fines & des couleurs les plus vives, pour tramer & faire le portrait du plus illustre de ses descendans, quoiqu'elle sçût bien qu'il ne devoit naître qu'après une longue suite de siècles. Hector, enchanté de ce beau présent, l'admiroit sans cesse; & la main qui l'avoit brodé, le lui rendoit encore plus cher que sa magnificence.

Lorsqu'Hector fut tombé sous les coups d'Achille; lorsque le perfide Sinon eut, par sa ruse, ouvert les portes de Pergame, & que les Troyens péris sous les toits embrasés de cette ville bâtie par les Dieux, furent obligés de fuir les tristes débris de leurs foyers, ce pavillon étoit tombé dans le partage des dépouilles de Troye à Ménélas; mais ce Prince avoit été forcé de le donner à Prothée, Roi d'Egypte, en échange de la belle & fatale Hélène, que ce Roi tenoit alors en sa puissance. Ptolomée posséda ce pavillon après lui; & de ce Prince, il vint entre les mains de Cléopâtre. Cette belle Princesse, si nuisible à son Amant le jour mémorable de la bataille d'Actium, fuyoit devant les vaisseaux commandés par Agrippa, qui se

rendit maître de celui qui portoit ce pavillon ; il en fit présent au vainqueur d'Antoine, & d'Auguste il passa dans les mains de Tibère ; il tomba successivement dans celles de Constantin, de ce Constantin qui se rendit funeste à l'Italie, & qui fit perdre une partie de son ancienne splendeur à la capitale du monde. Ce Prince, en abandonnant les bords du Tibre pour aller établir le siège de l'Empire dans Bysance, emporta le pavillon ; & ce fut à l'un de ses successeurs du même nom que Mélisse l'enleva pour une seule nuit. Ses mâts étoient d'un ivoire ciselé plus blanc que la neige ; tous ses cordages étoient d'or ; & son dôme & les pentes de ses murailles offroient des peintures variées, dignes du pinceau d'Apelle.

On voyoit dans une des principales parties les Graces, à demi nues, secourir une belle & grande Princesse, au moment où le plus beau de tous les enfans recevoit le jour ; le puissant Jupiter, l'éloquent Mercure, le redoutable Dieu de la guerre & la mère des Amours versoient à pleines mains des fleurs immortelles sur son berceau ; ils mouilloient ses lèvres vermeilles d'ambroisie, & parfumoient ses langes des plus célestes odeurs ; une petite inscription, que l'œil distinguoit à peine, présentoit le nom d'Hyppolite ; la Fortune tenoit déja la main de ce bel

enfant, & sembloit vouloir affermir ses premiers pas; la Vertu, en action de marcher, tournoit la tête, lui sourioit tendrement & l'appeloit sur ses traces: on voyoit ailleurs une troupe d'hommes portant de longues vestes, des cheveux & des moustaches pareilles, & ces étrangers venoient des rivages du Danube pour demander cet aimable enfant à son père, de la part du victorieux Corvin. Plus loin on appercevoit ce jeune fils d'Hercule, de Léonore, porter déja sur son front les fleurs, la noblesse, & l'audace naissante de l'adolescence: il quittoit ceux dont il tenoit le jour d'un air respectueux & tendre, & marchoit vers la fin du long cours du Danube, pour se faire adorer des habitans belliqueux de ses rivages. Mathias admiroit, honoroit déja la sagesse & les vertus au dessus d'un âge encore si tendre, qu'il voyoit briller dans ce jeune Prince, & le croyoit digne de lui confier toute autorité sur la Strigonie. Hyppolite ne quittoit jamais Corvin; il habitoit également avec ce Prince, ses palais & ses tentes; &, soit que ce Roi guerrier combattît les Turcs ou les Allemands, Hyppolite, à ses côtés, partageoit ses périls & sa gloire; attentif aux ordres qu'il entendoit ce Héros donner à ses fidèles Hongrois, c'est en recevant ses leçons qu'il apprenoit le grand art de la guerre.

Sur une autre pente du pavillon, on voyoit le jeune Hyppolite recevoir les maximes de toutes les vertus, & acquérir les principes des arts & de toutes les ſciences. Le ſavant & ſage Fuſco lui donnoit la connoiſſance des Auteurs & de l'Hiſtoire antique & moderne; il lui faiſoit apprécier également les actes glorieux ou condamnables : Jugez vous-même, lui diſoit il, ſi vous voulez acquérir une gloire immortelle, quels ſont les actes & les exemples que vous devez imiter, & quels ſont ceux que vous proſcrirez pour toujours dans votre cœur. On voit au ſortir des mains de Fuſco, le jeune Hyppolite revêtu déja de la pourpre Romaine : ſes plus anciens confrères ſont étonnés, en l'écoutant, de croire entendre parler tour-à-tour Cicéron, Caton, & les Diſciples qu'ils repréſentent. Que ſera-t-il donc un jour, ſe diſent-ils entr'eux? Ah! quel bonheur pour ſon ſiècle! Quelle gloire pour la chaire apoſtolique, ſi cet Hyppolite vient à la remplir! Caſſandre n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit avoir trait à ce jeune Prince; elle avoit brodé juſqu'aux jeux de ſon enfance, & l'uſage courageux qu'il avoit fait de ſes premières forces. On le voyoit ſur les rochers eſcarpés des Alpes, terraſſer & percer un ours furieux; plus bas, un épieu dans ſa main, il parcouroit les forêts marécageuſes

& d'un ſeul coup il arrêtoit la fureur d'un ſanglier s'élançant de ſa bauge, & le menaçant avec ſes défenſes meurtrières; plus loin, monté ſur un courſier d'Andalouſie plus vîte que les vents, il joignoit un cerf ou le chevreuil léger dans la plaine, & le partageoit en deux d'un ſeul coup d'épée. On le voyoit, au retour de la chaſſe, entouré dans ſon palais par les ſublimes enfans d'Apollon & par les doctes élèves d'Uranie; quelques-uns de ces derniers lui faiſoient parcourir l'eſpace, lui faiſoient ſuivre la marche régulière de ces grands orbes roulans ſur leurs axes, & ſuſpendus dans leurs orbites attirés & repouſſés tour-à-tour; les autres lui faiſoient ſentir les charmes mélancoliques de la plaintive Elégie; les autres élevoient ſon ame par des chants héroïques. Quelques favoris des Graces le faiſoient ſourire & l'animoient à répéter leurs chanſons; le ſon harmonieux des inſtrumens attiroit auſſi ſon attention & ſon ame toute entière; les uns, par le grand effet d'une muſique pathétique, les autres, par le charme divin des accords d'une agréable & douce mélodie. Le goût exquis d'Hyppolite les applaudiſſoit également, les jugeoit & les éclairoit en maître.

Caſſandre avoit donc eu ſoin d'employer différens panneaux de la tenture, pour expri-

mer les différens âges de la vie d'Hyppolite. On le voyoit ensuite, dans un âge plus mûr, sacrifier aux autels de l'Amitié, chercher à relever la tête penchée des couleuvres de Louis Sforce; il conseilloit, il n'abandonnoit jamais cet ami, même dans les périls & dans la fuite; il cherchoit à faire renaître pour lui quelques lueurs de prospérité. Mais Hyppolite ne paroissoit jamais si grand que lorsqu'il employoit son bras & sa haute sagesse pour le service d'Alphonse, ou pour la sûreté de Ferrare: sachant percer dans l'obscurité des trahisons, sachant démêler la trame des complots les plus secrets, on le voyoit découvrir à son frère les ligues coupables que ses plus proches parens avoient l'indignité de former contre lui; & ces nouveaux Catilinas faisoient acquérir au grand Hyppolite le titre de Libérateur de sa patrie, aussi dignement que Cicéron le mérita de l'ancienne Rome. Aussi terrible sous les armes que respecté sous la pourpre, plus loin il combat pour sa famille ou pour l'Eglise; il brave la fureur d'une armée depuis long-tems exercée, avec quelques troupes rassemblées à la hâte, mais conduites par un héros; il finit par mettre les domaines de Saint Pierre en sûreté, & peut dire alors comme César: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu....* On le voit aussi, dans une autre occasion,

combattre une des plus fortes armées que les Vénitiens eussent mises en mer, même contre les Turcs leurs ennemis naturels, ou contre les Génois jaloux de leur puissance. Hyppolite remporte la victoire, ramène leurs galères captives, partage à son armée un butin immense; une gloire immortelle lui reste seule; il n'a desiré que de l'acquérir.

Les Dames & toute la Cour de Charlemagne ne pouvoient se lasser d'admirer la richesse & les figures de ce pavillon: mais elles ne pouvoient se former aucune idée positive de ces événemens destinés à des siècles encore éloignés. Bradamante seule, instruite par Merlin & par Mélisse, jouissoit déja de l'avenir, & s'applaudissoit de la gloire destinée à sa postérité. Roger cependant, avec lequel elle en avoit parlé, se souvenoit bien d'avoir appris aussi de Mélisse que cet Hyppolite seroit l'un de ses descendans qui répandroit le plus de splendeur sur sa race.

On auroit peine à raconter toute la noblesse, la bonté, la gaieté même que Charlemagne eut pour tous ceux qui parurent à cette grande fête. Des jeux & des festins continuels aidèrent à la célébrer; mais ce qui la rendit encore plus auguste, ce fut le nombre & la magnificence des tournois; mille lances rompues tous les

jours, jonchoient le ſable de la lice; quelques Chevaliers acquéroient deux à deux l'honneur du combat à la barrière; des quadrilles remportoient celui des troupes mêlées dans le béhourdis. Roger ſe diſtingua ſans ceſſe dans la joûte, dans la lutte, & par ſa danſe légère: Bradamante le ſuivoit par ſes regards tendres, & c'étoit le prix le plus doux de ſes nouvelles victoires.

Le dernier jour de ces fêtes, & dans le tems que le feſtin royal étoit déja commencé, Charlemagne avoit Roger aſſis à ſa droite, & Bradamante, brillante de pierreries & plus parée encore de ſes propres charmes, étoit à ſa gauche. On vit arriver d'un côté de la plaine un Chevalier qui, ſans deſcendre de ſon cheval & tout armé, s'approcha de la table d'un air audacieux; il étoit d'une très-haute taille, ſon cheval & ſes armes étoient couvertes de noir. Ce Chevalier étoit le fier Rodomont, Roi d'Alger; ce Prince avoit juré d'être un an ſans porter les armes depuis l'affront qu'il avoit reçu de Bradamante, qui l'avoit renverſé ſur le pont de la Saone; il avoit paſſé comme un Hermite en ſa retraite, un an, un mois & un jour, ſelon l'uſage des Chevaliers de ce tems, qui ſouvent ſe puniſſoient eux-mêmes d'avoir eſſuyé quelque diſgrace dans un combat.

Rodomont avoit bien appris les grands ſuccès de Charles & la mort d'Agramant ; mais il n'avoit pas voulu rompre ſon ſerment pour des événemens qui ne l'intéreſſoient plus. Voyant que le tems de la pénitence qu'il s'étoit impoſée étoit fini, il reprit de nouvelles armes pour ſe rendre à la Cour de France. L'orgueilleux Sarraſin, ſans deſcendre, ſans aucune marque de reſpect, & même ſans incliner la tête, eut l'audace au contraire de montrer un air de dédain pour Charles & pour la Cour brillante dont il étoit environné. Tout le monde reſta ſurpris, indigné même de cet excès d'inſolence ; & chacun, quittant tout ce qui l'occupoit alors, fut attentif à l'écouter.

Rodomont, regardant Charles & Roger, leur dit d'une voix forte & qui tenoit du ton de l'inſulte : Je ſuis Rodomont, & c'eſt toi, Roger, que je défie au combat mortel ; je veux te prouver avant la fin du jour, que tu n'es qu'un traître à ton Souverain, & que comme tel tu devrois être exclu de cette table, & d'être aſſis parmi les gens d'honneur. Quoique la lâcheté de ta conduite ſoit avérée, puiſqu'en te faiſant Chrétien tu nous as montré la légéreté de ton ame & ton manque de foi, je viens ici pour te confondre, pour te déshonorer aux yeux de l'univers. Tu peux faire venir tel

nombre de champions que tu voudras pour te défendre de l'accusation que je porte contre toi ; cela m'est égal, & je maintiendrai moi seul tout ce que j'ai dit contre toi. Roger, se levant aussi tôt, pria Charles de lui permettre de répondre à Rodomont ; il dit avec chaleur : Tu mens, Rodomont, & je doute que personne eût la lâcheté de mentir comme toi. J'ai servi fidèlement Agramant jusqu'à son départ pour l'Afrique ; je l'ai même servi malgré mes intérêts personnels ; je ne crains point le blâme de tout homme d'honneur, & je méprise le tien. Vas, je suis tout prêt à te confondre, je n'ai besoin de personne pour te punir ; & tu verras, en tombant sous mes coups, que je ne suis que trop fort pour te prouver l'atrocité du mensonge insolent que tu viens de proférer contre moi.

Marphise, Renaud, Roland, Olivier, ses deux fils & Dudon s'étoient levés aussi-tôt que Roger ; il n'en étoit aucun qui ne voulût prendre sa défense : Il n'est pas juste, s'écrioient-ils, qu'un nouvel époux se batte le jour même de ses noces. Roger les força de rester tranquilles, se fit apporter les armes qu'il avoit enlevées à Mandricard. Roland voulut attacher lui-même ses éperons ; Charles ceignit l'épée à son côté ; Bradamante & Marphise finirent par attacher

ſa cuiraſſe après avoir lacé ſes autres armes. Aſtolphe tint ſon cheval par la bride; Dudon lui préſenta l'étrier; & Renaud, Olivier & le Duc Naymes chaſsèrent & firent ſortir tous ceux qui pouvoient embarraſſer la lice, qui, ſelon l'uſage ordinaire, étoit toujours dreſſée près de l'habitation du Souverain. Comme on voit quelqueſois de timides colombes ſe lever d'un champ de bled, & s'enfuir à tire d'ailes pour ſe cacher dans leur nid, lorſque les vents déchaînés couchent les moiſſons, ſecondés par un orage qui verſe des torrens d'eau mêlée de grêle, & lorſque l'air ſombre & nébuleux s'entr'ouvre & laiſſe échapper de longs ſillons de feu; de même toutes les Dames de la Cour de Charles pâliſſoient & frémiſſoient en voyant Rodomont : elles étoient prêtes à ſe cacher dans le palais, & ne pouvoient croire que Roger pût lui réſiſter. La même terreur s'emparoit même de quelques Chevaliers, & fut encore bien plus grande parmi le peuple qui ſe ſouvenoit des ravages affreux que ce Sarraſin avoit faits dans Paris, lorſque tout ſeul il parcouroit cette ville le fer & la flamme à la main.

Bradamante aimoit trop tendrement pour ne pas trembler auſſi; le courage invincible de Roger, la juſtice de la cauſe qu'il avoit à ſoutenir, ne pouvoient empêcher cette jeune & tendre

tendre épouse de frémir en voyant celui qu'elle adoroit, aux prises avec le plus redoutable de tous les Sarrasins. Ah! qu'elle eût desiré pouvoir combattre en la place de son époux; quoiqu'elle fût presque certaine de ne pouvoir résister à Rodomont! Mais elle eût préféré de mourir mille fois elle-même, plutôt que de soutenir l'affreux spectacle qui lui présentoit un époux adoré dans le péril le plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce fut en vain que, prenant un visage plus assuré, Bradamante supplia son époux de lui, remettre le soin de venger son injure; elle fut obligée de se rasseoir, & d'être témoin de cet affreux combat, dont l'issue pouvoit devenir si funeste à son amour.

Les deux guerriers, après s'être écartés l'un de l'autre, se chargèrent avec fureur la lance en arrêt; les deux lances, en portant sur leurs boucliers, parurent n'être que d'une glace fragile, & l'on eût pris leurs éclats pour des oiseaux qui s'élevoient vers le Ciel: celle de Rodomont avoit frappé dans le milieu du bouclier d'Hector, & l'acier, trempé par Vulcain, qui le couvroit, étoit impénétrable. La lance de Roger avoit traversé le bouclier de Rodomont, quoiqu'il eût une palme d'épaisseur, & que le milieu fût composé des os les plus durs. Si cette lance ne se fût pas brisée dans le bou-

clier, le haubert de Rodomont, eût-il été de diamant, n'eût pu résister, & le combat eût été terminé par la mort du Sarrasin. Les deux chevaux, ne pouvant soutenir la force du contre-coup qu'ils reçoivent, mettent tous les deux leurs croupes à terre ; les deux fiers ennemis les font relever, jettent le reste de leurs lances, & reviennent l'un sur l'autre l'épée haute & la fureur dans les yeux. Tous les deux cherchent le défaut de leurs armes pour y porter la pointe ou le taillant de leurs épées.

Rodomont n'est plus couvert de son ancienne écaille de dragon, & son bras n'est plus armé de la redoutable épée de Nembrod ; sa tête n'est défendue que par un casque d'une trempe ordinaire, les armes impénétrables dont il fut autrefois couvert, étant restées appendues au monument consacré par lui-même aux mânes d'Isabelle, où Bradamante les avoit attachées après l'avoir renversé. Les armes du Roi d'Alger sont cependant d'une forte trempe ; mais il n'en est aucune qui puisse résister aux coups de Balisarde, qui perceroit jusqu'à des armes enchantées.

Roger caracolle autour de Rodomont, & parvient à lui faire plusieurs blessures légères : le Sarrasin, furieux de voir déja ses armes ensanglantées, & de se sentir atteint par de

nouveaux coups, mugit dans son casque comme la mer irritée; il jette son bouclier, & prenant son épée à deux mains, il en porte un coup horrible sur la tête de Roger. Ce coup fut plus violent encore que ne le seroit celui de ce poids énorme que des constructeurs suspendent sur des appuis posés dans deux bateaux; les bras multipliés réunissent leurs forces pour tirer des cables, qui, roulant sur des poulies, élèvent ce poids dont la forme & le choc lui fait donner le nom de mouton; ils le laissent tomber tout-à-coup sur la tête d'un pilotis assujetti dans une position verticale; l'air retentit au loin de la chûte du mouton, & la seule surface d'une roche dure peut empêcher le pilotis de percer jusqu'à la plus grande profondeur. Le coup furieux du Sarrasin ne peut entamer le casque d'Hector; l'homme & le cheval eussent été fendus en deux sans l'ouvrage de Vulcain: mais Roger ne peut en soutenir la violence; il penche la tête sur l'encollure de son cheval, ouvre les bras & les jambes; il est déja prêt à tomber, lorsque Rodomont redouble par deux fois le même coup: son épée ne peut résister plus longtems, & se brise au troisième presque jusqu'à la garde. Roger reste étendu sans connoissance sur son cheval. Rodomont, quoique désarmé, profite de son état, embrasse son cou avec un

bras nerveux, & le fait tomber étendu sur le sable. A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il reprend ses esprits; son dépit alors égale sa fureur, & sur-tout lorsqu'il jette les yeux sur Bradamante, qu'il voit pâle & levant au Ciel ses yeux pleins de larmes. Cette tendre Amante, en effet, avoit pensé tomber morte des mêmes coups que Roger avoit reçus.

Le Paladin, serrant son épée dans sa main, s'élance pour frapper Rodomont; celui-ci veut le heurter & le faire fouler sous les pieds de son cheval; mais Roger se détourne légérement, saisit la bride du cheval de la main gauche, & de la droite, précipitant ses coups sur le Sarrasin, il le blesse dans le flanc gauche, & lui perce la cuisse du même côté. Rodomont, qui tient encore la poignée massive de son épée, espère étourdir Roger en portant un coup violent sur son casque; mais Roger prend ce moment pour lui saisir le bras; &, joignant son autre main à la première, il fait un effort assez puissant pour arracher son ennemi des arçons. Rodomont tombe sur la terre qui retentit du bruit de ses armes, & l'avantage deviendroit égal entre les deux, si Roger n'avoit pas celui d'être armé de son épée: il veut en profiter, & présentant toujours sa pointe à Rodomont, il tâche de tenir éloigné de lui ce Sarrasin

d'une taille gigantesque : il voit que le sang coule à gros bouillons de sa cuisse & de son flanc ; il espère que ses forces s'épuiseront bientôt, & qu'il lui sera facile d'achever de le vaincre. Rodomont connoît son danger présent, &, n'ayant plus d'autre ressource, il lance avec force la poignée pesante de son épée contre la tête de Roger, qui reste chancelant & tout étourdi de la violence de ce coup : il avoit porté sur la visière & contre l'épaule de Roger, qui fait quelques pas en arrière, & qui paroît prêt à tomber. Le Sarrasin veut profiter de ce moment pour s'élancer sur lui ; mais la douleur & la profonde blessure de sa cuisse trompent sa fureur, & le font tomber un genou à terre : Roger aussi-tôt lui porte de nouveaux coups, & se sert de ses bras pour achever de l'étendre sur la terre ; mais Rodomont se relève, saisit Roger, l'embrasse avec ses bras longs & nerveux, & chacun d'eux emploie alors tout l'art de la lutte pour renverser son ennemi.

Rodomont, heureusement, avoit déja perdu de ses forces avec le sang qu'il avoit répandu ; & Roger, exercé dès son enfance à la lutte, sentoit l'avantage qu'il avoit sur lui. Roger a l'adresse de presser principalement les parties du corps de son ennemi qu'il voit blessées ; il en fait couler le sang avec plus d'abondance. Ro-

domont, se livrant à toute la rage qu'il a de se sentir prêt à céder la victoire, fait un nouvel effort; &, profitant de la hauteur de sa taille, il saisit Roger par le cou & par les épaules, il lui fait perdre terre & le tient suspendu sur sa poitrine; alors il le secoue, le serre étroitement, le fait tourner, & veut le précipiter à ses pieds; mais Roger, rassemblant toutes ses forces, le tient si fortement attaché, que Rodomont ne peut s'en séparer.

Roger l'ébranle fortement à son tour; il appuie sa poitrine contre son côté gauche; il appuie sa jambe droite contre son genou; sa jambe gauche entrelace celles de Rodomont; & c'est dans cette position, qu'ébranlant à la fin ce grand colosse, il le soulève, le renverse, & lui fait frapper rudement la terre de ses épaules & de son casque.

Ce moment devient décisif. La chûte du Sarrasin est si violente, que le sang coule plus abondamment que jamais de ses blessures; la terre en est bientôt abreuvée & rougie. Roger poursuit sa victoire; il serre le cou de Rodomont, il presse son corps avec ses genoux; &, tirant un poignard aigu qu'il porte sur sa visière, il lui crie de se rendre, & le menace de lui porter le coup mortel. Le Sarrasin furieux, loin de se rendre, fait d'inutiles efforts pour se

dégager ; il reste oppressé par la force & par tout le poids du corps de Roger, comme le sont souvent ces malheureux ouvriers que la soif de l'or porte jusques dans les entrailles de la terre Ibérienne ou de Pannonie : les parois des puits profonds s'éboulent ; enterrés à moitié, leurs bras s'élèvent en vain ; & leur poitrine affaissée par la pression des terres, ne peut plus élever des cris pour appeler à leur secours. Rodomont sent qu'il ne peut plus résister ; il voit la pointe du poignard prête à lui percer la tête ; il entend les menaces de Roger que la générosité porte encore à vouloir lui donner la vie, s'il veut la lui demander : mais le fier Roi d'Alger craint moins la mort, que de s'avilir par un acte de foiblesse ; il essaie de nouvelles secousses ; il veut se rouler pour reprendre le dessus sur son ennemi qui continue à le presser & à l'étouffer dans ses bras victorieux. Tel on voit un mâtin qu'un dogue tient à la gorge, & qui ne peut se dégager de ses fortes mâchoires plus serrées & plus fixes encore qu'un étau ; son corps se débat en vain, ses yeux ardens roulent dans sa tête, & sa gueule écumeuse est prête à jetter son dernier cri.

Rodomont perd enfin l'espérance de pouvoir se dégager des bras de son ennemi ; mais sa rage lui fait conserver encore l'espoir de lui donner

la mort dans les siens. Tandis que le généreux Roger persiste à lui crier de se rendre, l'indomptable Roi d'Alger fait un nouvel effort, dégage son bras droit, tire son poignard, & cherche à l'enfoncer dans les reins de Roger : celui-ci s'en apperçoit, se garantit de cette atteinte ; &, sa belle ame étant indignée de la férocité de celle de Rodomont, il hausse son bras victorieux, & plonge trois fois son poignard dans le front terrible du Sarrasin. Le corps de Rodomont reste immobile & glacé ; mais son ame irritée blasphême encore en se précipitant sur les noirs rivages de l'Achéron.

FIN.

